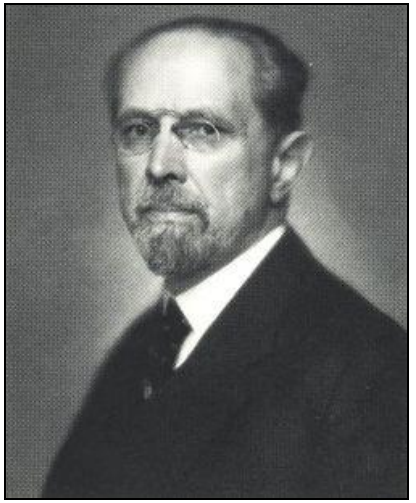
Werner SOMBART (1913)

Le bourgeois

Contribution à l'histoire morale et intellectuelle de l'homme économique moderne



(Traduit de l'Allemand en français
par le Dr S. Jankélévitch en 1928)

Table des matières

Préface de l'auteur

Introduction
I. - Les facteurs spirituels de la vie économique
II. - La mentalité économique pré-capitaliste

Livre premier
Développement de l'esprit capitaliste

Première partie: L'esprit d'entreprise
III. - La passion de l'or et l'amour de l'argent
IV. - Des différents moyens d'enrichissement
V. - De l'esprit d'entreprise
VI. - Les commencements de l'entreprise
VII. - Les principales variétés de l'entreprise capitaliste

Deuxième partie l'esprit bourgeois
VIII. - Les vertus bourgeoises
IX. - L'emploi du calcul

Troisième partie: Les manifestations nationales de l'esprit capitaliste

X. - Les diverses modalités possibles du Capitalisme
XI - Développement de l'esprit capitaliste dans divers pays

Quatrième partie: Le bourgeois de jadis et d'aujourd'hui
XII. - Le bourgeois vieux-style
XIII. - L'homme économique moderne

Livre deuxième
Les sources de l'esprit capitaliste

Introduction
XIV. - Le problème

Première partie: Les bases biologiques
XV. - Natures bourgeoises
XVI. - Prédispositions ethniques

Deuxième partie: Les forces morales
XVII. - La philosophie
XVIII. - Influences religieuses
XIX. - Le catholicisme
XX. - Le protestantisme
XXI. - Le judaïsme
XXII. - Les forces morales et leur contribution a l'épanouissement de l'esprit capitaliste

Troisième partie: Les conditions sociales
XXIII. - L'état
XXIV. - Les migrations
XXV. - Découvertes de mines d'or et d'argent
XXVI. - La technique
XXVII. - L'activité professionnelle pré-capitaliste
XXVIII. - Le capitalisme comme tel
XXIX. - Conclusion

Préface de l'auteur

1913

J'essaie, dans ce livre, d'exposer l'esprit de notre temps, dans son devenir et dans sa forme actuelle, en décrivant le genèse du représentant le plus typique de cet esprit : le bourgeois. Pour que les idées que ce livre est susceptible de suggérer au lecteur ne s'égarent pas dans le royaume des ombres et des abstractions, pour qu'elles restent constamment en contact avec la vie réelle, j'ai fait de l'homme vivant et agissant le centre de mes recherches, et c'est ce qui explique le titre même du livre. Quant au sous-titre, il est destiné à faire ressortir que le bourgeois nous intéresse, non en tant que type social, mais en tant que variété humaine, douée d'un certain ensemble de facultés morales et intellectuelles.

En cours de route, cette « histoire morale et intellectuelle de l'homme économique moderne » s'est transformée entre mes mains en une véritable analyse critique de l'esprit de notre temps. Nous possédons déjà un grand nombre de ces analyses critiques, dont quelques-unes sont certainement plus « ingénieuses » que le livre que j'offre aujourd'hui au public. Mais ne serait-ce pas à cause de leur « ingéniosité » même qu'elles ne satisfont personne et sont incapables d'exercer une influence plus ou moins notable sur l'orientation de nos idées ?

Ce qui, à mon avis, manque aux tentatives faites jusqu'à ce jour de caractériser l'état moral et intellectuel de notre temps, c'est une base concrète : on a négligé d'étayer l'analyse psychique d'une infrastructure formée par des matériaux historiques. C'est cette lacune que se propose de combler mon livre, dans lequel les faits, les éléments concrets, occupent une place peut-être plus grande que celle que je n'avais moi-même l'intention de leur accorder au début. Nous devons cependant prendre l'habitude, lorsque nous voulons examiner des problèmes qui, comme celui de la structure psychique des hommes de notre temps, ont des racines très profondes, de

suivre de près *la* marche réelle des faits et événements et d'en faire dépendre dans une étroite mesure nos jugements et nos conclusions. Des aperçus ingénieux ne nous permettent jamais d'entrevoir l'essence même, la nature profonde des enchaînements historiques qui seuls, cependant, sont susceptibles de nous révéler l' « esprit d'une époque » ou, tout au moins, de nous en faciliter la compréhension.

Malgré cette abondance de faits, nous ne renonçons nullement à une interprétation rationnelle des événements historiques ; loin de nous contenter d'une simple accumulation de matériaux, nous entendons offrir aux lecteurs une guirlande d'idées tirées de leur analyse et de leur interprétation.

Aux lecteurs de juger si ce livre a réussi à éviter les deux écueils qui le guettaient : l'érudition à outrance et le raisonnement à vide.

Werner Sombart

Introduction

I.

Les facteurs spirituels de la vie économique

L'intervention de facteurs spirituels ou psychiques dans la vie économique est tellement évidente que la nier équivaudrait à refuser un substratum psychique aux aspirations humaines en général. L'activité économique, comme toutes les autres activités humaines, ne se manifeste que pour autant que l'esprit humain se met en contact avec le monde extérieur et agit sur lui. Toute production, tout moyen de transport supposent une modification de la nature, et derrière tout travail, du plus significatif au plus insignifiant, nous retrouvons l'âme humaine. *Si* l'on veut avoir recours à une image, on peut se représenter la vie économique comme composée d'un corps et d'une âme. Les formes dans lesquelles se déroule la vie économique, formes de la production, de la distribution, organisations de toutes sortes, à l'intérieur desquelles et à l'aide desquelles l'homme satisfait à ses besoins économiques, constitueraient le corps économique, dont feraient partie également les conditions du milieu extérieur. A ce corps s'oppose précisément l'esprit économique, lequel comprend l'ensemble des facultés et activités psychiques qui interviennent dans la vie économique : manifestations de l'intelligence, traits de caractère, fins et tendances, jugements de valeur, principes déterminant et réglant la conduite de l'homme économique.

J'entends donc ce terme dans son sens le plus large, au lieu de limiter son application, ainsi que cela se fait souvent, au domaine dit de l'éthique économique, c'est-à-dire au lieu de m'en servir pour désigner l'ensemble des normes morales qui prévalent dans la vie économique. Ces normes morales ne sont qu'une partie de ce que j'appelle les facteurs spirituels de la vie économique.

Les facteurs spirituels sont de deux ordres. Il s'agit, d'une part, de faculté psychiques ou de maximes générales qui assument une importance particulière dans les limites d'une certaine branche d'activité: la prudence ou l'énergie, l'honnêteté ou l'amour de la vérité. Il s'agit, d'une part, de manifestations psychiques qui n'apparaissent qu'à l'occasion de démarches économiques (ce qui n'exclut d'ailleurs pas la possibilité de les ramener à des facultés générales ou à des principes généraux) : aptitude spécifique au calcul, application d'une certaine méthode de comptabilité, etc.

Toutes ces constatations nous mettent en présence d'une question qui nous intéresse d'une façon toute particulière ; et c'est dans les essais entrepris en vue de sa solution que se sont manifestées les divergences de vues provoquées par ma manière de poser le problème. La question est la suivante: Est-ce toujours *le même* esprit qui anime la vie économique ou, plutôt, l'homme se livrant à l'activité économique? Ou bien l'esprit varie-t-il avec les individus, les professions, les pays, les époques, etc.?

Chose singulière: ce sont avant tout les historiens de profession qui défendent avec passion la manière de voir d'après laquelle ce serait le même esprit qui aurait toujours et de tout temps animé l'homme dans ses démarches économiques. Je dis que c'est là un fait singulier, parce que ce sont précisément les historiens qui répugnent le plus (et avec raison!) aux généralisations historiques, à l'établissement de « lois générales de l'évolution » ; ils pensent, en effet, avec Windelband qu'en abstrayant du cours de l'histoire des propositions générales, on se trouverait en présence d'un petit nombre de formules d'une banalité extrême. Or, ce sont ces mêmes historiens qui s'opposent de toutes leurs forces à ma thèse d'après laquelle l'esprit qui anime la vie économique peut varier et a effectivement toujours varié à l'infini. Il est évident que ceux qui ne s'occupent qu'occasionnellement des problèmes de la vie économique sont encore hantés par la vieille représentation (depuis longtemps dénoncée comme fausse par les économistes) d'une « nature économique » de l'homme, par celle de *l'economical man* dans lequel les classiques voient l'homme économique en général, mais qui s'est révélé depuis longtemps comme étant seulement l'homme de l'économie capitaliste. Non, si l'on veut se faire une notion exacte des processus économiques, il est absolument indispensable de se pénétrer de cette idée que l'esprit de la vie économique (au sens de facteurs spirituels ou psychiques) peut varier à l'infini ; autrement dit, que les qualités psychiques que requiert l'accomplissement d'actes économiques peuvent varier d'un cas à l'autre dans la même mesure

que les idées directrices et les principes généraux qui Président à l'ensemble de l'activité économique. Je prétends que l'esprit qui animait l'artisan de jadis diffère totalement de celui qui anime un entrepreneur américain moderne et que, de nos jours, il existe des différences considérables, au point de vue de leur attitude à l'égard de la vie économique, entre un petit boutiquier, un gros industriel et un financier.

Le lecteur impartial pourrait m'objecter qu'il est enfantin de ma part d' « affirmer » aussi solennellement des choses aussi banales. Mais ceux qui sont au courant de tout ce qui a été écrit au sujet de ma théorie des « facteurs spirituels de la vie économique » savent que cette théorie est loin d'être reconnue de tout le monde et que la plupart de nos critiques n'ont pas hésité à la qualifier d'« erronée ». Pour comprendre les raisons de cette attitude à l'égard de la théorie en question, il faut connaître les objections qui lui ont été opposées. Étant donnée l'importance capitale que présente ce point, je citerai ici brièvement les principales de ces objections et énumérerai rapidement les raisons pour lesquelles elles me paraissent inconsistantes, et j'espère, soit dit en passant, que les lecteurs ne m'en voudront pas de ne pas citer les noms des critiques.

Les uns, les plus radicaux, prétendent qu'un seul et même esprit a toujours animé la vie économique ; que tous les hommes qui se sont livrés à l'activité économique, n'ont toujours poursuivi qu'un but : le gain, l'intérêt, et qu'il en sera de même à l'avenir. C'est tout au plus si ces critiques conviennent qu'il existe des « différences de degré » entre un paysan « calculateur » du moyen âge et un banquier moderne, entre la poursuite du gain par un artisan et la manière dont s'acquitte de la même tâche un magnat de trust américain.

A cela je réponds (et les preuves de ce que j'avance n'apparaîtront qu'au fur et à mesure que se déroulera mon exposé) :

1° Qu'il est loin de s'agir toujours et uniquement de « différence de degré ;

2° Qu'entre une activité économique foncièrement empirique, par exemple, et une activité économique foncièrement rationaliste il n'existe pas uniquement une « différence de degré » ; et il est de même impossible de réduire à une simple différence de degré celle qui existe entre un sujet

s'inspirant dans ses démarches économiques de considérations purement sentimentales et un sujet qui ne se laisse guider que par la froide raison ;

3° En admettant même que toutes les différences existant entre les sujets économiques se laissent réduire à des « différences de degré», il n'en reste pas moins que ces dernières peuvent, dans certains cas, être accusées et prononcées au point de se transformer en « différences de nature ». Devons-nous rappeler ici les éléments de la logique et de la psychologie? Un géant ne diffère certes que « de degré » d'un nain ; et il en est de même de la différence existant entre la chaleur et le froid, entre la vieillesse et l'enfance, entre une population dense et une population raréfiée, entre une capitale et une ville de province, le *forte* et le *piano*, etc. ; mais qui ne voit que ces soi-disant « différences de degré » sont au fond des « différences de nature »?

D'autres critiques admettent bien que l'esprit qui anime l'activité économique peut varier d'un individu à l'autre, d'une profession à l'autre, d'une époque à l'autre, etc. ; mais ils tiennent à faire ressortir que, malgré tout, la nature humaine reste « toujours la même » et que seules ses manifestations varient selon les circonstances. Que toute l'histoire de l'humanité ne se compose que des manifestations « d'une et même » nature humaine, c'est là un fait que personne ne songe à contester, une vérité qui est à la base de toute historiographie et sans laquelle il nous serait impossible de concevoir une succession historique quelconque. Il va sans dire que les événements capitaux de la vie humaine, naissance et mort, amour et haine, fidélité et trahison, mensonge et vérité, faim et soif, pauvreté et richesse, sont toujours les mêmes. La nécessité de se livrer à l'activité économique est, elle aussi, toujours la même, et on peut en dire autant de l'aboutissement du processus économique. Il est sans doute très tentant de dégager et de décrire le fond immobile et invariable de l'histoire humaine ; mais telle n'est pas la tâche de l'historien, car écrire l'histoire, c'est, qu'on le veuille ou non, présenter des faits qui varient, faire ressortir des différences. Or, les recherches de ces dernières années ont montré, avec une évidence incontestable, que la vie économique pullule, pour ainsi dire, de « différences », que cela est aussi vrai de ses facteurs spirituels que de ses facteurs matériels et que ces différences sont assez importantes et assez profondes pour qu'il vaille la peine de les envisager et de les examiner comme telles. On peut bien prétendre, si l'on veut, qu'il ne s'agit en somme que de différentes manifestations d'une seule et même « nature humaine »: mais alors il s'agit d'examiner et de décrire ces « manifestations » différentes.

Mais là ne s'arrêtent pas les divergences qui existent entre les historiens et moi. la principale objection de ceux-là, celle qui a pour base toute la masse de leur érudition, est celle-ci : s'il est vrai que l'esprit économique varie d'un sujet à l'autre et d'une époque à l'autre, comment peut-on parler de l'esprit d'une certaine époque déterminée et délimiter différentes époques historiques d'après l'esprit économique qui les anime? N'existe-t-il pas à chaque époque des sujets économiques ayant des mentalités différentes et séparés les uns des autres par des différences d'orientation?

Il est donc nécessaire que je m'explique. Les différences que j'établis entre les époques économiques sont fondées sur la simple *prédominance* de certains facteurs spirituels. Il est vrai que cette prédominance de certains facteurs spirituels ne suffit pas à caractériser pleinement une époque économique, car pour obtenir cette caractéristique, il faut encore tenir compte de la structure extérieure de la vie économique propre à cette époque. Il existe certes un rapport, une correspondance entre la forme d'une économie et l'esprit qui l'inspire, mais, ainsi que l'a montré Max Weber à propos de Benjamin Franklin, ce rapport et cette correspondance n'ont rien de rigoureux et n'autorisent pas à conclure que telle forme appelle nécessairement tel esprit, et *vice versa*. « Benjamin Franklin, écrivait notamment M. Weber, était animé de l'esprit capitaliste à une époque où son imprimerie ne se distinguait en rien, au point de vue de la forme, d'un atelier d'artisan quelconque. » Dans ma terminologie, ce fait recevrait l'expression suivante : ce qui caractérise une époque économique, c'est le système économique qui y prédomine. Si nous voulons nous faire une idée exacte des possibilités que cette proposition implique, nous devons examiner de près le sens de l'expression « un certain esprit » et celui du mot « prédominer ».

Nous distinguons la manière de voir théorique et la manière de voir empirique. Grâce à la première, nous pouvons :

1° Analyser certains traits que nous observons chez des personnes se livrant à l'activité économique et les formuler dans toute leur pureté conceptuelle : idée de la nourriture, amour du gain, rationalisme économique, traditionalisme, etc. ;

2° Réunir tous ces traits en un tout harmonieux, qui représente alors le type d'un esprit économique tel que nous nous le représentons dans l'idée que nous en avons ;

3° Rapporter quelques-uns ou l'ensemble de ces traits à un sujet économique que nous considérons alors comme un type déterminé auquel nous prêtons les propriétés psychiques en rapport avec les traits que nous avons observés précédemment.

Pour autant que nous distinguons certains traits isolés ou certains ensembles de traits ou des contenus de la conscience formés par ces traits, nous pouvons parler d'un « certain esprit de la vie économique », sans la moindre précision quant à la forme empirique dans laquelle cet esprit s'incarne. Mais dès que nous affirmons que tel esprit a « dominé » ou « prédominé », nous établissons une relation entre lui et l'homme vivant ; nous formulons un jugement quant à l' « extension » de cet esprit dans la réalité ou, plutôt, quant à son expansion en surface et en profondeur ou encore, et plus exactement, quant à son développement extensif et intensif.

Ce développement dépend, d'une part, du degré auquel, chez l'individu, tels ou tels traits de l'esprit économique se rapprochent de leur perfection idéale, d'autre part de la fréquence plus ou moins grande avec laquelle s'observent tels ou tels traits faisant partie d'un esprit d'ensemble. Autrement dit : le rationalisme économique, par exemple, peut être plus ou moins accusé chez un sujet économique donné ; il peut ou non être associé à un amour du gain très prononcé, ou encore à une conception rigoureuse ou lâche de ce qu'on appelle la « loyauté » commerciale, et ainsi de suite.

Le développement extensif d'un esprit économique donné se mesure par le nombre de sujets qui s'inspirent de cet esprit : un esprit économique peut avoir atteint chez certains sujets économiques une grande intensité, sans être très répandu, comme d'autre part il peut arriver qu'un très grand nombre d'individus présentent soit beaucoup de traits d'un esprit donné, mais à l'état atténué, soit quelques-uns seulement de ces traits, mais à un degré très prononcé.

Un esprit économique donné « domine » à une époque, lorsqu'il est très répandu d'une façon générale, et il « prédomine », lorsqu'il inspire les démarches économiques de la plupart des sujets économiques. A cette conception d'un esprit « dominant » ou « prédominant » seuls les amateurs

de paradoxes ou les intelligences obtuses pourront opposer le fait qu'il a existé à la même époque des individus différemment orientés, animés d'un autre esprit économique.

Ces précisions étaient nécessaires pour permettre aux lecteurs quelque peu sceptiques de suivre notre exposé qui vise à décrire les variations de l'esprit économique au cours de l'époque historique représentée par la civilisation de l'Europe Occidentale et de l'Amérique, et surtout à montrer la naissance de l'esprit qui règne d'une façon presque exclusive de nos jours, c'est-à-dire de l'esprit capitaliste.

La thèse que nous soutenons est que depuis l'entrée dans l'histoire des peuples germano-slavo-celtiques, la mentalité économique a subi une transformation radicale, l'esprit que nous appellerons provisoirement pré-capitaliste ayant cédé la place à l'esprit capitaliste. Cet esprit capitaliste moderne, dont les débuts remontent aux premiers siècles du moyen âge, constitue pour notre monde européen un phénomène tout à fait nouveau, ce qui ne veut pas dire qu'un esprit analogue n'ait pas pu exister dans les civilisations de l'ancien monde et contribuer, dans une mesure quelconque, à la naissance de l'esprit capitaliste moderne. Nous aurons à nous occuper plus tard de ces influences possibles, mais nous n'en pensons pas moins qu'il convient d'envisager et de décrire l'évolution de la mentalité économique au sein de la civilisation européenne, comme un phénomène indépendant et autonome, sans tenir compte de ces influences. Et j'espère pouvoir montrer, d'autre part, que, pour comprendre l'esprit capitaliste moderne, il convient de remonter jusqu'au moyen âge.

On m'a souvent posé la question de savoir si c'est l'esprit économique qui engendre la vie économique ou si c'est, au contraire, celle-ci qui donne naissance à un esprit en rapport avec elle. A cette question j'espère pouvoir répondre quand je serai au terme de mon exposé génétique qui, étant donné le but que je me propose dans ce livre, ne se rapporte qu'à l'esprit capitaliste. Je commencerai par décrire l'esprit pré-capitaliste (sans m'occuper de ses origines) comme un fait donné, ayant fourni le point de départ au développement de l'esprit capitaliste. C'est à cette description que sera consacré le chapitre suivant.

Introduction

II.

La mentalité économique pré-capitaliste

L'homme pré-capitaliste, c'est l'homme naturel, l'homme tel que le bon Dieu l'a créé, l'homme à la tête solide et aux jambes robustes, l'homme qui ne court pas comme un affolé à travers le monde, ainsi que nous le faisons de nos jours, mais se déplace posément, sans précipitation ni hâte. Aussi sa mentalité économique n'est-elle pas difficile à dégager ; elle « dégage même toute seule de la nature humaine.

Il va sans dire que c'est l'homme vivant, en chair et en es, qui forme le centre de tous les efforts, de toutes les préoccupations. C'est lui qui est la « mesure de toutes choses » :*mensura omnium rerum homo*. De là découle aussi l'attitude de l'homme à l'égard de l'économie [1] qui, comme toute oeuvre humaine, doit satisfaire aux fins humaines. Il résulte de cette conception que c'est le besoin de l'homme, son besoin naturel en biens, qui constitue le point de départ de toute activité économique. Autant de biens on consomme, autant on doit en produire ; autant on dépense, autant on doit recevoir. La quantité de ce qu'on doit recevoir se règle d'après la quantité de ce qu'on dépense. J'appelle cette organisation économique économie de dépense. Toute économie pré-capitaliste et pré-bourgeoise est une économie de dépense.

Le besoin lui-même ne dépend pas de l'arbitraire de l'individu il a acquis avec le temps, au sein des divers groupes sociaux, une certaine forme et une certaine étendue qui ont fini par être considérées comme fixes et immuables. *C'est I'idée de l'entretien conforme à la position sociale*, idée qui avait dominé toute l'économie pré-capitaliste. Ce que la vie a produit à la suite et à la faveur d'une longue et lente évolution, reçoit des autorités qui

[1] Cf. S. Thomas, *Somme*, II^{a}, II^{ae}, qu. 50 art. 3.

président au droit et à la morale la consécration d'une recommandation et d'une prescription officielles. L'entretien conforme à la position sociale constitue une des bases de l'édifice philosophique du thomisme : il faut que les rapports entre l'homme et le monde extérieur soient soumis à une limitation, subordonnés à un critère. Cette mesure n'est autre que l'entretien conforme à la position sociale [1].

L'entretien doit être conforme à la condition sociale, c'est-à-dire varier d'une catégorie sociale à l'autre. C'est ainsi qu'on voit, pour ainsi dire, se cristalliser deux couches dont les genres de vie caractérisent l'époque pré-capitaliste : les maîtres et la masse du peuple, les riches et les pauvres, les seigneurs et les paysans, les artisans et les boutiquiers, les gens qui mènent une vie libre et indépendante et ne se livrent à aucun travail économique et les gens qui gagnent leur pain à la sueur de leur front : les hommes économiques.

Mener une *existence seigneuriale*, c'est vivre pleinement et largement et faire vivre beaucoup d'autres autour de soi ; c'est passer ses jours à la guerre ou à la chasse et ses nuits dans le cercle joyeux de gais compagnons, en jouant aux dés, ou dans les bras de jolies femmes ; c'est bâtir châteaux et églises, déployer une grande magnificence et beaucoup d'éclat dans les tournois et autres circonstances analogues, étaler un grand luxe, dans la mesure, souvent même au delà, des moyens dont on dispose. Dans cette existence les dépenses dépassent toujours les recettes ; aussi faut-il veiller à ce que celles-ci augmentent constamment : l'intendant doit augmenter les redevances des paysans, le régisseur doit élever le prix des fermages, ou bien on cherche (ainsi que nous aurons l'occasion de le voir) en dehors des sources normales de ses revenus les moyens de combler le déficit. Le seigneur méprise l'argent. Il est malpropre, comme sont malpropres toutes les activités à l'aide desquelles on le gagne. L'argent n'existe que pour être dépensé (saint Thomas) [2].

Ainsi vivaient les seigneurs laïques et aussi, pendant longtemps, les seigneurs ecclésiastiques. L. B. Alberti nous donne un excellent tableau de la vie seigneuriale des ecclésiastiques à Florence pendant le quattrocento, tableau qui s'applique également à la vie des riches en général pendant toute l'époque pré-capitaliste : « les prêtres, dit-il, veulent dépasser tous les

[1] *Ibidem,* qu. 118, art. 1.

[2] Cf. mon livre *Luxus und Kapitalismus*, pp. 102 et suiv., ce genre de vie seigneurial.

autres par l'éclat et la magnificence qu'ils étalent ; ils veulent avoir beaucoup de chevaux bien soignés et richement équipés ; ils veulent se présenter en publie avec une grande suite et deviennent tous les jours plus oisifs, plus insolemment vicieux. Bien que le sort mette à leur disposition beaucoup de moyens, Us sont toujours mécontents et ne songent ni à l'épargne ni à l'activité utile, mais uniquement au moyen de satisfaire leurs convoitises surexcitées. Les revenus sont toujours insuffisants, n'arrivent jamais à couvrir les dépenses exagérées : aussi doivent-ils chercher à se procurer par un moyen quelconque la différence », etc. [1].

Une vie pareille ne pouvait aboutir finalement qu'à une décadence économique, et l'histoire nous apprend que beaucoup de familles de vieille noblesse ont disparu dans tous les pays par suite de cette vie large, imprévoyante et dissipée à l'excès.

La grande masse du peuple était obligée, à l'époque pré-capitaliste, en raison des moyens forts limités dont on disposait alors, de maintenir une proportion stricte et permanente entre la dépense et les recettes, entre les besoins et la production de biens. Sans doute, Ici encore la première place revenait aux besoins dont le niveau avait été établi par la tradition et qu'il s'agissait de satisfaire. C'est de là qu'est née *l'idée de la subsistance* qui a imprimé son cachet à toute la conformation de l'économie pré-capitaliste.

L'idée de la subsistance est née dans les forêts de l'Europe, au sein des tribus des jeunes peuples en train de devenir sédentaires. D'après cette idée, toute famille paysanne avait droit à une part de terres, de pâturages et de forêts en rapport avec ses besoins. Cet ensemble d'occasions et de moyens de production formait ce qu'on appelait en vieil allemand la « charrue », laquelle avait trouvé sa plus parfaite expression dans le *Gewanndorf* germanique, mais dont on retrouve les traits essentiels dans toutes les régions habitées par de des peuples slaves et celtiques. C'est ainsi que la forme et l'étendue de chaque économie individuelle étaient déterminées par la forme et l'étendue des besoins individuels officiellement admis et consacrés. L'économie n'avait qu'un but : la satisfaction de ces besoins. Elle était subordonnée, ainsi que je l'ai dit, au principe de la satisfaction des besoins.

[1] Albeti, *Della famiglia*, 265.

Du cercle de la vie paysanne, l'idée de la subsistance s'était étendue à la production manufacturière, au négoce et aux échanges, et elle avait régné aussi longtemps que toutes ces branches de l'économie étaient restées organisées selon le principe de l'artisanat.

Si l'on veut retrouver l'idée fondamentale qui détermine la pensée et le vouloir de cette époque, il faut se représenter le système de la production artisanale comme une extension aux conditions du commerce et de l'industrie du mode d'organisation rurale que nous venons de décrire. L'analogie entre une communauté rurale ayant pour base la « charrue » et une corporation d'artisans organisée en un corps de métier se laisse poursuivre jusque dans les plus infimes détails. L'une et l'autre ont pour point de départ un niveau déterminé de besoins à satisfaire et une quantité déterminée de travail à exécuter en vue de cette satisfaction ; l'une et l'autre sont subordonnées au principe de la subsistance. L'idée qui anime et inspire tout vrai artisan et tout ami de l'artisanat est celle-ci : il faut que le métier « nourrisse » son homme. L'artisan ne veut travailler que pour autant que c'est nécessaire pour gagner sa subsistance ; comme cet artisan d'Iéna dont nous parle Gœthe, « qui est le plus souvent assez raisonnable pour ne pas travailler au-delà de ce qu'il faut pour lui assurer une vie joyeuse. » La fameuse *Réformation* de Sigismund exprime sous une forme classique l'idée fondamentale de toute organisation de métier : « Écoutez bien ces belles paroles de nos aïeux qui n'étaient certes pas des imbéciles : le métier existe, afin que chacun puisse gagner son pain en l'exerçant et que personne ne puisse empiéter sur le métier d'un autre. C'est grâce à lui que chacun peut satisfaire à ses besoins et se nourrir [1]. »

Étant donnée la différence de personnes et de sources de gain, la conception de la « subsistance » ne pouvait pas être la même chez le paysan et chez l'artisan. Le paysan est maître de son lopin de terre et en tire sa subsistance, sans avoir à se préoccuper des autres. L'artisan, au contraire, vit de la vente de ses produits et son sort dépend de la manière dont ses services sont appréciés par les autres : il fait partie d'une organisation d'échange, en même temps que de production. Ce que l'étendue de son domaine est pour le paysan, le volume de ses échanges l'est pour l'artisan. Ce qui importe au paysan, c'est l'étendue de son domaine ; ce qui importe à

[1] Willy Boehm, *Friedrich Reisers Reformation des K. Sigismund,* p. 218. Cf. pp. 45 et suiv.

l'artisan, c'est le volume de ses ventes, mais dans les deux cas l'idée fondamentale reste la même.

Ayant été amené dans une occasion antérieure à exposer les mêmes idées, je me suis vu opposer l'objection d'après laquelle ce serait commettre une profonde erreur que de supposer que les hommes aient pu, à une époque quelconque, se contenter de travailler uniquement pour leur subsistance, en ne cherchant qu'à gagner leur nourriture, qu'à satisfaire leurs besoins traditionnels, élémentaires. Rien ne nous empêcherait d'admettre que la « nature de l'homme » est ainsi faite qu'il a toujours cherché à gagner le plus possible, à s'enrichir le plus possible. Contre cette dernière affirmation je m'élève avec autant d'énergie que jadis et j'affirme plus résolument que jamais qu'à l'époque pré-capitaliste la vie économique était subordonnée au principe de la satisfaction des besoins, que paysans et artisans cherchaient, par leur activité économiquement normale, à s'assurer leur subsistance, et rien de plus. Les objections qu'on a opposées à ma manière de voir se réduisent essentiellement à deux, l'une aussi inconsistante que l'autre :

1° Il s'est toujours trouvé des artisans qui ne se sont pas contentés de la « subsistance », qui ont agrandi leurs affaires et intensifié leur activité économique, afin d'augmenter leurs gains. Rien de plus exact. Mais cela prouve seulement qu'il y a toujours des exceptions à une règle, exceptions qui d'ailleurs confirment la règle. Que le lecteur se rappelle seulement ce que j'ai dit au sujet de la « prédominance » d'un certain esprit. Jamais aucun esprit n'a régné d'une façon exclusive.

2° L'histoire du moyen âge européen nous apprend qu'il y a eu toujours et à toutes les époques, parmi ceux qui prenaient à la vie économique une part active, des personnes animées de la passion de l'argent. C'est là encore un fait que je ne songe pas à contester, et j'aurai moi-même l'occasion de m'occuper dans la suite de la passion croissante pour l'argent. Mais je prétends que ces personnes n'ont pas réussi à ébranler, dans ce qu'il avait d'essentiel, l'esprit de la vie économique pré-capitaliste. Ce qui prouve précisément à quel point la recherche du gain pur et simple était étrangère à l'économie pré-capitaliste, c'est le fait que *toute passion du gain, toute rapacité cherche à se satisfaire en dehors des limites de la production, du transport et même, en grande partie, du commerce de biens.* On court vers les mines, on fouille dans l'espoir de trouver des trésors, on pratique l'alchimie et d'autres arts magiques, et cela précisément parce qu'on ne peut

gagner autant d'argent qu'on en voudrait dans le cadre de l'économie de tous les jours. Aristote, qui avait saisi mieux que personne la nature de l'économie pré-capitaliste, considère que l'acquisition de capitaux dépassant les besoins naturels est incompatible avec l'activité économique. La richesse en argent, loin de servir à des fins économiques (c'est l' « orkos » qui veille à ce que la subsistance nécessaire soit assurée), ne se prête qu'à des usages extra-économiques « immoraux ». Toute économie connaît limites et mesure ; l'acquisition de richesses se soustrait aux unes et à l'autre *(Politique,* Livre 1).

Veut-on savoir exactement, sur la foi de ces propositions, dans quel esprit se manifeste l'activité économique des paysans et des artisans? On n'a qu'à examiner d'un peu près la qualité des sujets économiques qui s'acquittent, seuls ou aidés de quelques compagnons, de *tout* travail qui se présente: travail de direction, d'organisation, de répartition, d'exécution. Ce sont des hommes moyens aux fortes impulsions, des hommes dont la vie sentimentale et affective est très développée, mais dont les forces intellectuelles laissent énormément à désirer. Intelligence défectueuse, manque d'énergie et de discipline spirituelles : voilà ce qui caractérise les hommes de cette époque, et cela non seulement dans les campagnes, mais aussi dans les villes qui ne restent, pendant des siècles, que de grands villages ayant subi une croissance organique.

La médiocre intelligence de ces hommes se manifeste également dans d'autres domaines. C'est ainsi qu'en ce qui concerne la formation du droit au moyen âge, Kentgen remarque avec beaucoup de finesse : « Il s'agit uniquement d'un manque d'énergie spirituelle qui se laisse facilement reconnaître dans nos plus anciennes formules juridiques, lesquelles ont été rédigées par des hommes n'ayant pas l'habitude du travail intellectuel... Je rappellerai seulement la frappante insuffisance de nos anciens codes municipaux, si pleins de lacunes et d'omissions portant parfois sur les côtés les plus importants de la vie juridique [1]. »

Dans la sphère économique, cette insuffisance intellectuelle se manifeste par une aptitude peu développée pour le calcul, pour la mesure exacte de grandeurs, pour le maniement adéquat de chiffres. On retrouve cette infériorité jusque chez le marchand. Au fond, on ne tenait pas du tout à être « exact ». C'est une idée spécifiquement moderne que les comptes doivent nécessairement être exacts. Étant donné la nouveauté de l'estimation

[1] Kentgen, *Aemter und Zünfte,* p. 84.

numérique des choses, et celle du mode d'expression numérique, les hommes de l'époque précapitaliste se contentaient, dans leur description des rapports de grandeurs, de données tout à fait approximatives. Tous ceux qui ont eu à consulter des comptes datant du moyen âge ont pu s'assurer que la vérification des sommes donne des nombres différant totalement de ceux inscrits par les auteurs de ces comptes. Ceux-ci pullulent en effet d'erreurs de calcul dues pour la plupart à des fautes d'attention. On peut presque dire que l'interversion des chiffres dans les différents articles d'un mémoire ou d'un devis constitue la règle. Il est certain que les hommes d'alors devaient, tout comme les enfants, éprouver de très grandes difficultés à retenir dans leur tête des chiffres plus ou moins compliqués, même pendant un temps relativement court.

Mais nulle part cette indifférence et cette inaptitude pour le calcul exact n'apparaissent avec autant de relief et d'évidence que dans la comptabilité du moyen âge. En parcourant les annotations d'un Tölner, d'un Viko von Geldersen, d'un Wittenborg, d'un Ott Ruhland, on a peine à croire que tous ces hommes aient été des marchands de premier ordre. Toute leur comptabilité se compose, en effet, de notes consignées sans ordre et donnant uniquement les montants de leurs achats et de leurs ventes. De nos jours, un boutiquier de province tient une comptabilité plus ordonnée et plus intelligente. Il s'agit de « journaux », de « livres de mémoire » au vrai sens du mot, de carnets de notes destinées à remplacer les nœuds que le paysan se rendant au marché de la ville fait à son mouchoir. Ces notes pullulent d'ailleurs d'inexactitudes, et les sommes dues ou à réclamer sont indiquées avec un à peu près qui touche à l'indifférence.

A cette aptitude insuffisante pour le calcul correspond, d'autre part, la nature purement qualitative des rapports qui existaient entre le sujet économique et le monde des biens. A l'époque dont nous parlons on ne produit pas encore (pour nous servir de la terminologie moderne) de valeurs d'échange, mais uniquement des biens de consommation, c'est-à-dire des objets séparés les uns des autres par des différences qualitatives.

Le travail du vrai paysan, comme celui du véritable artisan, consiste dans la création solitaire de biens ; dans leur tranquille retraite, l'un et l'autre ne vivent que pour leur travail. Comme l'artiste, le paysan et l'artisan voient dans leur oeuvre une partie d'eux-mêmes, se confondent avec elle et seraient heureux, s'ils pouvaient ne pas s'en séparer. La paysanne verse de chaudes larmes en voyant sa vache préférée quitter l'étable pour être

conduite à l'abattoir ; et le vieux Bourras défend sa tête de pipe que le marchand voudrait lui acheter. Mais si l'objet doit être vendu (et généralement il doit l'être, du moins dans une économie fondée sur l'échange), qu'il soit au moins digne de son créateur. Le paysan et l'artisan se tiennent derrière leur produit ; ils mettent un point d'honneur à montrer qu'il est de bonne qualité. On peut dire que l'artisan et le paysan éprouvaient une répugnance instinctive pour la falsification, pour le succédané, pour le travail de camelote.

Si l'homme économique du précapitalisme souffrait du manque d'énergie spirituelle, il souffrait également du manque de volonté. D'où l'extrême lenteur du rythme de son activité économique. Avant tout, on cherche, autant que possible, à se procurer des aises. Toutes les fois qu'on pouvait « fêter », on le faisait. On ne mettait pas plus d'empressement à s'adonner au travail que l'enfant n'en met à fréquenter l'école : on travaillait lorsqu'on ne pouvait pas faire autrement, lorsqu'il était vraiment impossible de se soustraire à la besogne. On ne trouve pas trace de véritable amour pour le travail économique comme tel. Nous avons une preuve de cette attitude et de cette mentalité dans le nombre vraiment excessif de jours de fête à l'époque pré-capitaliste. M.Pœtz [1] nous a donné une liste intéressante des nombreux jours fériés qui étaient encore observés par les mineurs bavarois au XVIe siècle. C'est ainsi que nous trouvons, selon les cas :

Sur	203 jours	123	journées de travail
“	161 jours	99	journées de travail
“	287 jours	193	journées de travail
“	366 jours	260	journées de travail
“	366 jours	263	journées de travail

Et alors même qu'on travaille, on le fait sans hâte. Il n'y a pas de raison qui commande de produire le plus possible dans le plus bref délai possible ou dans un délai déterminé. La durée de la période de production est conditionnée par deux facteurs : par le temps qu'il faut pour produire un objet aussi bon et aussi solide que possible et par les besoins naturels du travailleur lui-même. La production de biens est le fait d'hommes vivants qui s'incarnent pour ainsi dire dans leurs oeuvres ; aussi suit-elle les lois mêmes qui régissent la vie de ces personnes en chair et en os, de même que la croissance d'un arbre ou l'acte de reproduction d'un animal obéissent,

[1] H. Poetz, *Volkswissenschaftliche Studien,* pp. 186 et suiv.

quant à leur direction, à leur but et à leur mesure, aux nécessités internes de ces êtres vivants.

Ce qui est vrai du rythme du travail, l'est également de la coordination de plusieurs spécialités formant métier : là encore, c'est la nature humaine, avec ses exigences, qui exerce une influence décisive : une fois de plus, *mensura omnium rerum homo*.

L'empirisme ou, pour nous servir d'un terme plus moderne, le *traditionalisme,* voilà ce qui caractérise cette attitude économique éminemment personnelle. Économie empirique, traditionaliste, cela veut dire : on ne se sert que de ce qu'on a reçu, on fait ce qu'on a appris, ce à quoi on est habitué. Lorsqu'on se trouve en présence d'un projet, d'une règle, on ne regarde pas tout d'abord en avant, on ne commence pas par se demander quel est son but, quelle est son utilité : on regarde en arrière, on recherche des prototypes, des modèles, des expériences.

Cette attitude traditionaliste est caractéristique de tous les hommes naturels ; on la retrouve, aux époques antérieures à la nôtre, dans tous les domaines, dans toutes les branches d'activité, dans toutes les manifestations de l'existence humaine, et cela pour des raisons inhérentes à la nature humaine elle-même et qui se ramènent en dernière analyse à la forte tendance à l'inertie qui est propre à l'âme humaine.

Dès le jour de notre naissance, avant même peut-être, notre ambiance, notre entourage qui se dresse devant nous avec une autorité incontestable et incontestée, oriente notre vouloir et notre pouvoir dans une direction déterminée: nous commençons par accepter sans réserves, sans objections et sans critiques les paroles, les enseignements, les actes, les sentiments, les manières de voir de nos parents et de nos maîtres. « Moins l'homme est développé, plus il est sujet à subir cette force du modèle, de la tradition, de l'autorité et de la suggestion [1]. »

A cette influence de la tradition s'en ajoute, au cours de la vie ultérieure de l'homme, une autre, non moins forte : c'est l'influence de l'habitude, qui pousse l'homme à préférer ce qu'il a déjà fait, ce qu'il sait déjà et ce qui le maintient dans la voie sur laquelle il se trouve engagé.

[1] A. Vierkandt, *Die Stetigkeit* im *Kulturwandel,* pp. 103 et suiv. *Ibid.,* pp. 120 et suiv.

Tönnies [1] définit assez finement l'habitude, en disant qu'elle est la volonté ou le plaisir né de l'expérience. Des idées qui, au début, étaient indifférentes ou désagréables, deviennent, par leur association ou leur combinaison avec des idées primitivement agréables, agréables à leur tour et finissent par pénétrer dans la circulation de la vie, autant dire dans le sang. Qui dit expérience dit exercice, et ici l'exercice n'est autre chose qu'activité créatrice. L'exercice, pénible d'abord, devient facile à force de répétition, donne de l'assurance aux mouvements qui étaient incertains, produit des organes spéciaux et crée des réserves de forces. Mais tout cela a pour effet d'inciter l'homme actif à répéter ce qui lui est devenu facile, c'est-à-dire à s'en tenir à ce qu'il a appris, à opposer de l'indifférence, et même de l'hostilité à toute nouveauté, bref à devenir traditionaliste.

A cela s'ajoute encore un fait sur lequel Vierkandt insiste avec raison, à savoir que l'individu, en tant que membre d'un groupe, cherche à se rendre digne de celui-ci, en cultivant plus particulièrement, sinon exclusivement, les activités spirituelles et autres par lequel ce groupe se distingue des autres. Il en résulte qu'au lieu de rechercher la nouveauté, l'individu n'aspire qu'à donner une forme de plus en plus parfaite à ce qui existe.

C'est ainsi que l'homme se trouve placé dès sa naissance, et malgré lui, dans le cadre d'une civilisation donnée qui imprime à son développement psychique une orientation déterminée. « La spontanéité, l'esprit d'initiative et d'indépendance, dont le niveau laissait déjà à désirer, se trouvent encore affaiblis en vertu de la loi d'après laquelle les facultés se développent dans la mesure où elles ont l'occasion de s'exercer, et s'éteignent faute d'emploi [2]. »

Tous ces traits caractéristiques de la vie économique et de la civilisation pré-capitalistes se trouvent synthétisés dans ce qui constitue alors la conception fondamentale de la société, qui est celle d'une simple juxtaposition, d'une réunion purement spatiale d'individus ou, plutôt, d'âmes individuelles, dont chacune aspire à réaliser sa perfection, en ne puisant que dans son propre fonds. C'est la conception de saint Thomas, telle qu'elle se dégage de son système dans sa forme achevée. Toutes les exigences de la vie, toutes les formes qu'elle peut revêtir sont subordonnées à cet idéal. C'est en vertu de cet idéal que les hommes se divisent en classes sociales et en corporations qui sont toutes considérées comme ayant une

[1] *F.* Tönnies, *Gemeinschaft und Gesellschaft*. 2e ed., 1922, pp. 112 et suiv.

[2] Vierkandt, *op. cit.*, p. 105.

valeur égale par rapport à l'ensemble et qui offrent aux individus des cadres fixes à l'intérieur desquels chacun trouve la possibilité de développer son être, de réaliser sa perfection. Et c'est encore au même idéal que correspondent les idées directrices de la vie économique : le principe de la satisfaction des besoins et celui du traditionalisme, l'un et l'autre étant des expressions d'un principe plus général qui est celui de l'inertie. Le trait fondamental de la vie précapitaliste est le même que celui de la vie organique en général : le repos dans la certitude. Il nous reste à montrer comment ce repos se transforme en agitation inquiète, comment la société, restée si longtemps foncièrement statique, devient tout d'un coup foncièrement dynamique.

C'est l'esprit capitaliste (ainsi que nous l'appelons d'après le système économique qu'il caractérise) qui a opéré cette transformation et brisé en morceaux l'ancien monde. C'est l'esprit de nos jours, l'esprit qui anime aussi bien l'homme aux dollars que le marchand ambulant, l'esprit qui préside à toutes nos pensées et à tous nos actes et exerce une influence irrésistible sur les destinées du monde. Nous nous proposons dans cet ouvrage de suivre l'évolution de l'esprit capitaliste, depuis ses origines jusqu'au temps présent, et même au-delà, et cela en nous plaçant à un double point de vue. Dans la première partie du livre nous rechercherons les origines de l'esprit capitaliste, en nous appuyant sur les données historiques. Ce faisant, nous tâcherons de dégager les divers éléments dont la fusion a produit l'esprit capitaliste, en nous arrêtant plus particulièrement à deux d'entre eux dont nous suivrons la formation et l'évolution. Ce sont : l'esprit d'entreprise et l'esprit bourgeois, sans la réunion desquels l'esprit capitaliste ne serait jamais né. Mais les deux éléments sont encore de nature trop complexe : c'est ainsi que l'esprit d'entreprise est une synthèse constituée par la passion de l'argent, par l'amour des aventures, par l'esprit d'invention, etc., tandis que l'esprit bourgeois se compose, à son tour, de qualités telles que la prudence réfléchie, la circonspection qui calcule, la pondération raisonnable, l'esprit d'ordre et d'économie.

(Dans le tissu multicolore de l'esprit capitaliste, l'esprit bourgeois forme le fil de laine mobile, tandis que l'esprit d'entreprise en est la chaîne de soie).

Dans la deuxième partie du livre, nous nous attacherons à établir d'une manière systématique les causes et les conditions auxquelles l'esprit capitaliste doit sa naissance et son développement.

En d'autres termes, tandis que le premier livre essaiera de montrer *comment* les choses sont nées, le deuxième tâchera d'expliquer pourquoi elles sont nées et se présentent telles que nous les connaissons, et non autrement.

C'est à dessein que je m'abstiens de donner, dès le début de mon livre, une définition exacte et une analyse de ce qu'on doit entendre par « esprit capitaliste » et par « Bourgeois », celui-ci étant l'incarnation et le porteur de celui-là : ce travail nous condamnerait, en effet, à des répétitions aussi nombreuses que fastidieuses. Je préfère, m'en tenant provisoirement à une représentation tout à fait vague, à celle de tout le monde, suivre à l'aide de l'analyse historique la genèse des différents éléments constitutifs de l' « esprit capitaliste », pour réunir ensuite ces éléments dans un tableau ensemble qui sera présenté dans la quatrième section où la définition complète et exacte de il « esprit capitaliste » et du « Bourgeois » se dégagera enfin toute seule. J'espère que cette méthode un peu osée se révélera plus féconde et efficace qu'on ne pourrait le croire au premier abord.

Livre premier :développement de l’esprit capitaliste

Première partie : L'esprit d'entreprise

III.

La passion de l'or et l'amour de l'argent

Ce qui n'est peut-être pas vrai de l'histoire européenne en général, l'est certainement de l'histoire de l'esprit capitaliste: ses débuts remontent à la lutte qui s'est déchaînée aux temps préhistoriques entre les dieux et les hommes pour la possession de l'or, ce métal funeste, cause et source de tant de malheurs.

La Völuspa [1] nous montre comment toutes les luttes, tous les crimes et péchés du monde sont nés de la fusion qui s'est opérée entre le royaume des eaux primitives des Wanes et le royaume de lumière des Ases, et cela à cause de l'or qui, faisant partie du monde des eaux, était tombé entre les mains des Ases, par l'intermédiaire des gnomes habitant les profondeurs de la terre et ayant la renommée de voleurs d'or et d'artistes habiles à travailler l'or. L'or, symbole de la terre, qui étale à la lumière du jour ses moissons et ses fruits dorés, qui suscite toutes les jalousies et toutes les luttes et devient

[1] Un des chants des *Eddas* (mythologie scandinave). *(Note du traducteur.)*

de ce fait le théâtre de tous les crimes et de tous les péchés, l'or, disons-nous, symbolise ce que les hommes désirent, convoitent et recherchent le plus . la puissance et la magnificence qui flattent les sens et procurent des moyens d'action irrésistibles, souvent illimités [1]. C'est ainsi qu'inspirées par une pensée profonde, les *Eddas* font de la course à l'or le fait central de l'histoire universelle.

La légende ne fait que refléter la réalité. Il y a tout lieu d'admettre en effet que les jeunes peuples de l'Europe, ou tout au moins leurs couches supérieures, ont éprouvé de bonne heure une passion ardente pour l'or et se sont sentis poussés par des forces irrésistibles à la recherche et à la conquête du précieux métal. Les origines de cette passion se perdent dans la nuit de la préhistoire. Mais il est tout à fait probable qu'elle a traversé, dans son évolution chez les peuples européens, les mêmes étapes que chez les autres peuples.

Au début de la civilisation, nous trouverons l'amour de l'ornement comme tel : les métaux nobles étaient appréciés à cause de leur magnificence éclatante et étaient employés en guise de parure.

Puis vint un moment où on voulait avoir *beaucoup* de parures, c'est-à-dire beaucoup d'or, un moment où l'amour de l'or cessa d'être désintéressé, où, au lieu de se contenter de la joie qu'il pro. curait aux yeux, on voulut posséder de l'or, le plus d'or possible, mais toujours sous la forme de bijoux, de parures de toute sorte.

Le point culminant de cette évolution est caractérisé par le désir de posséder l'or, non plus seulement sous la forme de bijoux ou de parures, non plus seulement pour des raisons esthétiques, mais aussi et surtout à cause de la valeur qu'on attachait à l'or en tant que métal précieux, indépendamment de la forme sous laquelle on pouvait l'obtenir et le posséder.

C'est l'époque de *l'accumulation de* trésors. Les premiers documents historiques qui nous parlent de l'attitude des peuples germaniques à l'égard de l'or (et de l'argent) se rapportent précisément à cette époque. L'accumulation de trésors constitue un phénomène tellement important dans l'histoire des peuples européens qu'elle mérite d'être traitée avec

[1] H. V. Wolzogen, *Einleitung zur Edda*. Reclam - Ausgabe, pp. 280 et suivantes.

quelques détails. Et pour en donner une idée, je ne saurais mieux faire que de reproduire ici quelques passages de la description pittoresque et vivante que Gustave Freytag consacre à ce sujet et qui se rapporte au début du moyen âge [1] :

> « Les Germains étaient un peuple dépourvu d'argent, à l'époque où ils étaient venus déferler contre les frontières de l'Empire Romain. La monnaie d'argent des Romains était déjà mauvaise depuis le troisième siècle : ce n'était plus qu'une monnaie de cuivre recouverte d'une couche d'argent, d'une valeur d'échange très incertaine. Aussi l'or fut-il le premier objet de convoitise des Germains. Ce ne fut toutefois pas en tant que métal monnayé qu'ils recherchaient l'or, mais en tant que parure guerrière ou sous la forme de vaisselle précieuse : peuple jeune, ils aimaient étaler leurs biens et leur richesse et savaient, en outre, en vrais Germains, trouver des raisons idéales à leurs fins utilitaires et pratiques. Un ornement précieux honorait le guerrier qui le portait et était pour lui une source de fierté! Mais, pour le seigneur qui entretenait le guerrier, la possession de ces objets précieux était d'une valeur plus grande encore, C'était le devoir du chef d'être généreux envers ses hommes, et il ne pouvait mieux manifester sa générosité qu'on les comblant de parures précieuses. Celui qui était en état de le faire était sûr d'être glorifié par le chanteur et se compagnons de table et de trouver autant de partisans qu'il en voulait. Aussi la possession d'un riche trésor équivalait-elle à la possession d'une grande puissance ; et un prince prévoyant ne manquait jamais de combler les lacunes de son trésor par de nouvelles acquisitions. Ce trésor, il devait le garder en lieu sûr, car c'est lui que ses ennemis convoitaient le plus ; tant qu'il possédait son trésor, il était sûr de se relever de n'importe quel désastre, de trouver des compagnons prêts à lui jurer fidélité. Pendant l'époque des migrations, la constitution d'un trésor domestique était devenue, semble-t-il, une coutume courante dans lu familles princières de tous les peuples. Leuvigild a été un des derniers (vers 568) à se constituer un trésor et à adopter des vêtements royaux et un trône ; avant lui, les rois des Visigoths restaient loin en arrière de leurs sujets par leur manière de se vêtir et leur genre de vie. A partir de ce moment, la puissance royale repose sur l'empire, sur les trésors et sur le peuple.

[1] Gustav Freytag, *Bilder aus der deutschen Vergangenheit,* 1[5], pp. 185 et suiv.

« Le trésor d'un prince se composait de bijoux et de vaisselle d'or (et aussi, plus tard, d'argent) : bracelets, boucles, diadèmes, chaînes, coupes, cornes à boire, bassins, jattes, cruches, vaisselle de table, parures de cheval, tout cela de fabrication en partie romaine, en partie locale ; il se composait encore de pierres précieuses et de perles, d'étoffes de prix qui étaient tissées dans les manufactures impériales et d'armes en acier trempé et richement décorées. Parfois aussi le prince possédait des monnaies d'or, surtout lorsqu'elles étaient remarquables par leurs dimensions et par leur frappe ; mais il avait le plus souvent de l'or en lingots. Le roi préférait, lui aussi, les métaux nobles travaillés et ouvrés à l'or monnayé, et déjà à l'époque des migrations on attachait un grande valeur à un travail qui passait pour élégant et délicat et aux pierres précieuses serties. On cherchait en outre le faste dans les dimensions et le poids des pièces. Certaines d'entre celles-ci avaient des dimensions vraiment gigantesques : tels les bassins en argent qui ne pouvaient être soulevés et déposés sur la table qu'à l'aide de machines. Quelques-unes de ces choses précieuses représentaient des cadeaux que le prince recevait (et offrait) dans certaines occasions telles que visites, ambassades, conclusion de traités de paix ; d'autres provenaient en partie du tribut payé par les Romains et qui était assez élevé (de 300 à 700 livres d'or par an), en partie de la rapine et du brigandage, en partie enfin des revenus des biens du prince et des contributions de ses sujets. Même le métal frappé qui affluait au trésor des empires germaniques nouvellement fondés subissait souvent une transformation et était converti en objets ouvrés. Le propriétaire se vantait volontiers de ses pièces de valeur et des dimensions des coffres qui contenaient son argent.

« Les rois et les chefs n'étaient pas les seuls à chercher à se constituer un trésor : tous ceux qui le pouvaient se faisaient un petit trésor. Lorsque le fils de Frédégonde mourut en 584, à l'âge de deux ans, son trésor qui se composait de vêtements de soie et de bijoux et parures en or et en argent était tellement grand qu'il fallut quatre chars pour l'emporter. Les filles des rois recevaient en dot, lors de leur mariage, quantité de bijoux, de joyaux et autres objets précieux et il leur arrivait souvent, au cours de leur voyage de noces, de subir les attaques de brigands qui les guettaient pour les dépouiller de leurs biens. Chaque duc et chaque fonctionnaire royal suivaient l'exemple du roi et amassaient des trésors. La richesse du fonctionnaire portait souvent ombrage à son chef, mais souvent aussi le fonctionnaire

enrichi était traité comme une éponge qu'on laissait se gonfler pour en exprimer ensuite jusqu'à la dernière goutte, et le malheureux fonctionnaire, obligé de vider ses coffres, devait souvent s'estimer heureux de rester lui-même en vie. Le roi Langobard Agilulph fit preuve d'une grande générosité en se contentant de dépouiller le duc rebelle Gaidulph de son trésor qui était caché dans une île du lac de Côme et en lui accordant la grâce, pour la raison qu'il était désormais « privé de moyens de nuire ». Si le chef ne réussissait pas à s'emparer à temps du trésor de son vassal, il pouvait bien être amené un jour à défendre contre lui son pouvoir et sa puissance.

« Les églises et les couvents suivaient le même exemple et convertissaient leurs revenus et les dons qu'ils recevaient en coupes, en bassins, en tabernacles couverts d'or et de pierres précieuses. Lorsqu'un évêque se trouvait dans l'embarras, par suite d'une guerre malheureuse, il empruntait au trésor de l'église une coupe en or et la faisait transformer en pièces de monnaie qui lui servaient à se racheter et à racheter les siens. C'est que le trésor d'un saint était considéré avec une certaine crainte religieuse même par les brigands les plus endurcis, auxquels le propriétaire, par ses plaintes, pouvait faire beaucoup de mal dans le ciel. Mais il y avait des cas où un saint vénéré était impuissant à désarmer la rapacité des pillards », etc.

La valeur d'un trésor dépend de sa grandeur, de sa quantité, autant que de sa qualité. Et la grandeur, la quantité sont conçues d'une façon tout A fait concrète, c'est-à-dire comme pouvant être pesées et mesurées. Cette estimation purement matérielle du trésor se retrouve encore à une époque assez avancée, alors que l'économie a déjà l'argent pour base principale. Et jusque dans le haut moyen âge on retrouve chez les peuples européens cette passion d'amasser des trésors (passion qui avait été très répandue dans l'antiquité et existe encore de nos jours dans les civilisations primitives) qui l'emportait souvent sur l'amour et l'argent.

Les trésors composés de débris d'argent et datant du Xe et du XIe siècle (il s'agit de masses d'argent hâché et de pièces de monnaie découpées en petits morceaux, masses qu'on retrouve dans l'Europe orientale, entre la Silésie et la Mer du Nord) montrent bien que c'était le métal comme tel, et non les pièces de monnaie frappées, qu'on appréciait et conservait surtout. Et nous apprenons que, vers la même époque, en Allemagne, en France, et même en Italie les trésors des riches se composaient de vaisselle d'or et

d'argent qui était appréciée et recherchée indépendamment de toute considération en rapport avec son monnayage possible.

Dans certains pays, en Espagne par exemple, la coutume d'amasser des trésors se maintient jusqu'à l'époque moderne. Le duc de Frias laissa en mourant trois filles et 600.000 écus en argent liquide. Cette somme était enfermée dans trois coffres dont chacun portait le nom d'une fille : l'aînée avait sept ans. Les clefs avaient été remises aux tuteurs qui n'ont ouvert les coffres qu'au moment du mariage de chaque fille lorsqu'il s'est agi de remettre les sommes aux époux. Ceci est un cas assez rare, car en Espagne comme ailleurs, et même plus tard qu'ailleurs (jusqu'aux XVIe et XVIIe siècles), on remplissait avant tout sa maison de vaisselle et d'objets d'or et d'argent. Après la mort du due d'Albuquerque, il a fallu six semaines pour peser et inventorier tous ses objets en métal précieux - il possédait, entre autres, 1.400 douzaines d'assiettes, 50 petits plats, 700 grands et 40 échelles en argent sur lesquelles on montait pour atteindre la partie supérieure de ses buffets. Le duc d'Albe, qui ne passait cependant pas pour un homme particulièrement riche, laissa 600 douzaines d'assiettes en argent, 800 plats en argent, etc. [1]. La passion des trésors était alors tellement forte en Espagne que Philipp III ordonna en 1600 de réunir tous les objets d'or et d'argent qui existaient dans le pays, pour les faire transformer en pièces de monnaie.

Mais déjà au XVIe siècle cette passion, encore si répandue en Espagne, était déjà partout ailleurs un anachronisme. L'évolution de l'esprit européen en général avait déjà dépassé cette phase dont la fin coïncide avec le XIIe siècle. Vers cette époque, la forme sous laquelle on s'intéresse aux métaux précieux change. On s'y intéresse toujours et même de plus en plus, mais au lieu d'amasser des monceaux d'or et d'argent, sous la forme d'objets quelconques, on commence à donner la préférence à l'or et à l'argent monnayés, c'est-à-dire aux métaux précieux sous leur forme la plus commune, c'est-à-dire sous la forme d'un équivalent de marchandises, d'un moyen d'échange et de paiement.

A la passion de l'or succède l'amour de l'argent dont nous allons maintenant citer quelques exemples, choisis parmi les plus caractéristiques.

[1] Davilliers, *L'orfèvrerie et les arts décoratifs* en *Espagne*. Cité parBaudrillart, *Histoire du luxe,* IV², 217.

Il semblerait que l' « âpreté au gain » (la « lucri rabies », comme on dira désormais) ait fait sa première apparition dans les rangs du clergé (nous faisons momentanément abstraction des Juifs). Toujours est-il que nous possédons des documents assez anciens dans lesquels se trouve flétri le « honteux amour du lucre », des prêtres ; et déjà au IXe siècle des plaintes s'étaient élevées dans les Conciles contre l'usure pratiquée par des prêtres. On sait, en outre, le rôle que l'argent avait joué pendant tout le haut moyen âge dans l'attribution de charges ecclésiastiques. Un observateur aussi serein et impartial que L. B. Alberti prétend que de son temps il n'y avait pas un prêtre auquel on ne pût reprocher un amour excessif de l'argent. Voici, par exemple, ce qu'il dit du pape Jean XXII : « Il avait beaucoup de défauts, entre autres celui qui est aujourd'hui commun à tous les prêtres : il aimait l'argent avant tout, au point d'être prêt à vendre tout ce qui se trouvait sous sa main [1]. »

Mais au moment où Alberti écrivait ces mots, l'âpreté au gain avait depuis longtemps cessé d'être (à supposer qu'elle le fût jamais) le privilège exclusif des prêtres et des Juifs : elle avait déjà envahi toutes, ou presque toutes, les classes de la population.

Il semble (je dis : il *semble,* car lorsqu'il s'agit de phénomènes comme celui dont nous nous occupons ici il est très difficile d'établir d'une façon exacte le moment où ils ont fait leur première apparition dans l'histoire) qu'à ce point de vue encore ce soit le XIIIe siècle qui constitue le grand tournant historique, du moins en ce qui concerne des pays avancés, tels que l'Allemagne, la France, l'Italie. Toujours est-il que c'est au XIIIe siècle que retentissent pour la première fois, et notamment en Allemagne, des protestations contre la croissante âpreté au gain : « Le monde repose sur l'amour et sur l'argent ; la plupart préfèrent même l'argent à l'amour. On a beau aimer sa femme et ses enfants : rien n'est plus cher que l'argent. L'homme ne pense qu'à gagner de l'argent. »

C'est ainsi que chante sur tous les tons Freidank. Et nous retrouvons la même plainte dans de nombreux passages de Walter von der Vogelweide [2]. Les prédicateurs moraux de l'époque, tels que l'auteur d'une poésie des

[1] *Della famiglia,* p. 263.

[2] Michael, dans *Geschichte des deutschen Volkes,* 1³, pp. 139 et suiv., cite plusieurs poèmes du XIIIe s. se rapportant à l'amour de l'argent.

Carmina Buran (recueil manuscrit de chansons attribué aux Bénédictins) [1] ou l'orateur populaire Berthold von Regensburg trouvent naturellement, pour flétrir cette passion, des mots beaucoup plus forts.

Vers la même époque, Dante lance ses excommunications contre la noblesse et la bourgeoisie rapaces des villes italiennes qui, pendant le trecento, se sont signalées par une âpreté au gain vraiment démesurée. « Ils ne songent qu'à acquérir de l'argent, au point qu'on pourrait presque dire qu'ils sont consumés comme par une flamme par le désir de posséder », lit-on dans la Description de Florence datant de l'année 1339.

« Grands et petits, s'écrie vers la même époque Beato Dominici, prêtres et laies, riches et pauvres, moines et prélats n'aiment que l'argent, ne pensent qu'à l'argent. Tous n'obéissent qu'à l'argent. Cette maudite soif d'argent est pour les âmes une cause de maux multiples : elle rend aveugle la raison, étouffe la conscience, trouble la mémoire, égare la volonté ; les hommes tourmentés par cette soif n'ont pas d'amis, n'aiment pas leurs parents, ne craignent pas Dieu et son incapables d'éprouver la moindre honte devant les hommes ».

Les livres de famille de L. B. Alberti abondent en descriptions et considérations qui montrent à quel degré le culte de Mammon était répandu dans la Florence du XIVe siècle. À chaque page la richesse est célébrée comme le bien suprême et indispensable ; à chaque page l'amour du gain y est reconnu et proclamé comme étant le trait général et naturel de la population : « tous ne pensent qu'à gagner et à s'enrichir » ; « le gain : voilà l'objet de toutes les idées et de toutes les préoccupations » ; « les richesses auxquelles chacun aspire le plus » etc.

Nous possédons de nombreux témoignages établissant qu'aux XVe et XVIe siècles l'argent avait commencé à jouer un rôle prédominant dans les pays de l'Europe Occidentale. *Pecuniœ obediunt omnia*, se plaint Érasme ; « l'argent est le dieu de la terre », proclame Hans Sachs ; Wimpheling se plaint de vivre à une triste époque ayant le culte de l'argent. Mais Colon, dans une lettre connue, adressée à la reine Isabelle, fait ressortir les avantages de l'argent dans les termes suivants : « El oro es excellentissimo,

[1] *Ibid.*, pp. 142 et suiv.

cou el se hase tesoro y con el tesoro qui en lo tiene, hace quanto quiere en el mundo y Ilega que echa las animasal paraiso » [1].

Les symptômes d'une course de plus en plus effrénée à l'argent, d'une rapide mammonisation de tous les domaines de la vie ne cessent de se multiplier : les charges officielles deviennent vénales ; les nobles s'apparentent à des roturiers enrichis ; les États donnent à leur politique une orientation ayant pour objectif l'afflux dans leurs caisses de sommes aussi élevées que possible (mercantilisme), les moyens de se procurer l'argent se multiplient et deviennent de plus en plus raffinés (c'est ce que nous verrons dans le chapitre suivant).

Au XVIIe siècle, que nous nous représentons volontiers comme un siècle sérieux et plutôt sombre, l'âpreté au gain, loin de diminuer, semble au contraire s'accentuer dans certains milieux. Des plaintes touchantes retentissent à ce propos en Italie, en Allemagne, en Hollande. Dans ce dernier pays avait paru, vers la fin du XVIIe siècle, un petit livre extrêmement curieux (qui ne tarda pas être traduit en allemand par un Hambourgeois) qui, malgré son caractère satirique (et peut-être à cause même de ce caractère), nous donne un remar quable tableau de la société d'alors, complètement adonnée au culte de l'argent. Cette importance source n'ayant encore jamais été utilisée (autant que je sache du moins), je citerai quelques passages de ce traité très amusant (bien qu'assez long) et rare qui porte le titre: *Éloge de l'amour de l'argent. Satyre, par M. Von Decker. Traduit du hollandais. Chez Benjamin Schillen, à Hambourg et Fr. Groschuff à Leipzig*. Année 1703. Le livre a pour épigraphe: *Quid rides?Mutato nomine, de te fabula narratur*.

L'auteur se révèle un homme connaissant bien le monde et ses semblables et ayant une vision claire et nette des faiblesses de son temps. Je trouve que cet ouvrage constitue un pendant à la fable des abeilles, de Mandeville, dont l'humour acéré est cependant remplacé par l'agréable franchise hollandaise (je ne connais du reste que la traduction allemande : il se peut que ce soit une traduction fictive et que l'original hollandais n'ait jamais existé ; l'auteur cite cependant çà et là des passages du présumé texte hollandais). C'est un poème composé dans le mètre favori de l'époque et comprenant 4113 vers, dont voici quelques échantillons

[1] Cité par AI. v. Humboldt, dans *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent* (1837), II, p. 40.

La cupidité dit :

> « Il faut que je réponde à mes blasphémateurs : je ne suis ni la source de toutes les friponneries, ni un puits de malheurs et de polissonneries. Je suis, au contraire, la cause de votre bonheur, la pierre angulaire de tout plaisir, la source de grands honneurs, la clef de voûte des arts, le guide de la jeunesse et, ce qui sonne encore mieux, la déesse suprême, la plus grande reine du grand monde. » (*Vers 23-31).*

Elle présente alors ses parents : dame Prudence, sa mère, et le Superflu, son père. Elle entonne un hymne à l'or et continue :

> « Je ne chanterai pas les louanges de l'or rouge -. non, non, la cupide convoitise de l'or apparaît ici dans toute sa beauté. Aussi n'ai-je pas à me tourmenter la tête pour inventer beaucoup d'éloges. Les hommes n'ont pas besoin de mes louanges pour épuiser leurs forces à courir après l'argent, à l'estimer plus haut que la vertu, que l'honneur et que la raison, pour y attacher plus de prix qu'aux arts, à la santé, à tout autre bien, et même à la vie. » (*Vers 145-153).*

Elle se plaint, en conséquence, de n'être pas louée elle-même:

> « Ce qu'il y a de meilleur en vous, votre cœur, m'appartient. Il devrait en être de même de vos lèvres. » (*Vers 158-159).*

Aussi commence-t-elle à énumérer tous les services qu'elle rend aux hommes. Ce sont les suivants (consignés en marge) :

> « C'est la cupidité qui a créé les sociétés humaines ; c'est eue qui conclut des mariages, noue des amitiés et préside aux unions et alliances. Elle érige et maintient en prospérité États et villes, procure honneurs et estime..., joies et plaisirs. Elle favorise les arts et les sciences..., le commerce, l'alchimie, la finance, la médecine ; et ce n'est pas par amour fraternel qu'on vient porter secours et donner de bons conseils aux malades ; ne croyez pas qu'un Galien soit capable de venir vous soigner par charité ; ce qui l'attire auprès de votre lit, c'est bien autre chose c'est l'amour de l'or, c'est l'espoir du gain. » (*Vers 1158-1163).*

Il en est de même des autres professions qu'on n'exerce que dans l'espoir du gain : le barbier, l'apothicaire, l'homme de loi, le prêtre, tous travaillent pour de l'argent.

C'est la cupidité qui a fondé les « arts libéraux », qui favorise la philosophie, la peinture, les spectacles et jeux de toute sorte, l'imprimerie.

Et voici ce que l'auteur dit au sujet de cette dernière :

> « Il en est de même de vos lourdes presses, ainsi que vous pourriez vous en rendre compte en consultant n'importe quel écrit qui contient plus de verbiage inutile que de sagesse et dont l'auteur, un idiot quelconque, devient célèbre du jour au lendemain. Pourquoi des écrits pareils sont-ils acceptés par les éditeurs? Parce qu'ils rapportent plus de gros thalers que les ouvrages qui contiennent un noyau de sagesse et ne parlent de toutes choses qu'après mûre réflexion. Ce qu'on veut vous faire digérer doit être de nature grossière : on vante bien la sagesse, mais on préfère le fatras. » (*Vers 1544-1553).*

La cupidité favorise en outre l'art militaire : « C'est elle qui a amélioré la navigation et permis de découvrir plus d'une mine d'argent » (vers 1742). Autant que Colomb, « dame Isabelle et le roi Ferdinand » lui doivent leurs heureuses découvertes.

> « Elle a perfectionné la description de la terre, contribué à la diffusion des arts, civilisé des peuples grossiers, répandu les langues, réuni des peuples, rejeté pas mal de légendes. Elle préside enfin à toutes les affaires de l'État.
>
> « Pourquoi donc vous réunissez-vous si souvent en grand conseil? N'est-ce pas pour discuter des avantages et revenus de l'État? N'est-ce pas pour enrichir le trésor de l'Empire? Parmi les affaires qui figurent sur le tapis de la table de conseil, il en est sans doute dans lesquelles on peut faire intervenir utilement la justice et le droit ; mais les affaires qui vous tiennent le plus à cœur sont celles où il est question de profits et d'avantages. » (Vers 1968-1915).

Ou encore :

« Aristide le Juste repoussa un conseil qui lui semblait tenir compte, moins de ce qui est bon et juste, que de ce qui est avantageux. Mais aujourd'hui personne ne songe à imiter cet exemple... Et pourquoi le cacherais-je? La curiosité pour les secrets d'État ne s'explique que par l'appât du profit. » (Vers 1985-1989).

La cupidité « ne dédaigne pas la société de gens âgés et sages ; elle se vante d'encourager les vertus, de contribuer à l'entretien et à la subsistance, d'encourager les métiers, et elle se plaint du trop grand nombre de ceux qui étudient » :

« Qu'il s'agisse d'une charge ecclésiastique ou juridique, on sait toujours arranger les choses de telle sorte que la charge échoie à celui qui a remis au patron la bourse la plus lourde. Des charges qui servaient jadis à récompenser les vertus et qui, en toute justice, devraient encore servir au même but de nos jours, sont dans plus d'une ville mises aux enchères, et il n'est pas rare de voir tel individu être promu marguillier du jour au lendemain, uniquement parce qu'il a versé la somme la plus forte. »

« La cupidité parle de l'épargne et de la prodigalité. Elle laisse à tels philosophes stoïques et cyniques le monopole du mépris de l'argent. Elle condamne la générosité, encourage l'humilité, le courage, la contance, répand la doctrine chrétienne, car la cupidité est un moyen d'obtenir le salut éternel ; elle n'est pas hérétique, mais luthérienne pure ; elle devient une déesse. »

Et l'auteur termine son poème par un enthousiaste « éloge de l'argent. » (*Vers 3932 et suiv.).*

Pendant les premières décades du XVIIIe siècle, le monde anglais et français traversa pour la première fois l'état d'emballement morbide pour l'argent que la Hollande avait connu vers 1634. Cet état, qui devait se reproduire plus tard de temps à autre, bien qu'avec une activité atténuée, avait fini par imprégner et attester le corps entier de la nation, au point que la soif d'argent était devenue comme un élément constitutif de l'âme de l'homme moderne. Je remets toutefois à plus tard la description de ces explosions volcaniques de la fièvre d'argent que la Hollande a connues à l'époque de la manie des tulipes, la France à l'époque de Law, l'Angleterre à l'époque des « dupes » («bubbles ») : cette description sera mieux à sa

place lorsque j'aurai l'occasion de parler du jeu de bourse qui était alors un des moyens auquel on avait recours le plus volontiers pour se procurer de l'argent. En attendant, je me contenterai d'analyser les expédients que les hommes ont imaginés pour s'enrichir et de montrer lesquels d'entre eux ont contribué à l'édification de l'économie capitaliste, à l'exclusion des autres qui sont tombés comme des branches mortes.

Livre premier :développement de l'esprit capitaliste

Première partie :
L'esprit d'entreprise

IV.

Des différents moyens d'enrichissement

Il serait enfantin de croire que la passion de l'or et l'amour de l'argent aient suffi, par leur action directe sur la vie économique, à engendrer l'esprit capitaliste et le système d'entreprise capitaliste. La genèse de notre système économique moderne, et plus particulièrement de la mentalité économique moderne, fut loin d'être aussi simple.

Au début, l'âpreté au gain croissant resta sans influence aucune sur la vie économique en général. On chercha à acquérir de l'or et de l'argent en dehors de l'ornière de l'activité économique normale, souvent même en négligeant ses intérêts économiques proprement dits ou en les reléguant au second plan. L'homme naïf, qu'il fût paysan, cordonnier, voire marchand, ne croyait pas à la possibilité d'acquérir des richesses ou d'accumuler des trésors par son seul travail quotidien.

Un homme comme Alberti, qui était cependant placé au centre de la vie des affaires et était certainement déjà pénétré de l'esprit capitaliste, ne voit pas, en dehors du grand commerce, d'autres moyens d'acquérir des richesses que ceux-ci :

1º la recherche de trésors ;

2º la captation d'héritages ; (il ajoute que ceux qui usent de ces deux moyens sont « loin d'être rares. »)

3º la clientèle : « gagner la faveur de riches bourgeois, dans le seul espoir de profiter dans une mesure quelconque de leurs richesses. »

4º l'usure (prêt d'argent) ;

5º location de troupeaux, de chevaux de traits, etc. [1].

Quelle singulière juxtaposition! D'après une autre énumération, non moins singulière, datant du XVIIe siècle, les moyens de s'enrichir seraient au nombre de trois:

1º service de cour ;
2º service de guerre ;
3º alchimie.

Une étude exacte de ces siècles nous montre cependant que les auteurs de ces recueils étaient de bons observateurs : tous les moyens de parvenir qu'ils recommandent étaient en effet en vogue et possédaient, dans le jugement de ceux qui aspiraient à la richesse, une valeur plus grande que le commerce, les industries et l'agriculture. Il nous serait même facile de dresser une longue liste d'autres moyens auxquels on avait recours en dehors de la sphère de l'activité économique normale.

Les seuls moyens de s'enrichir qui nous intéressent ici étant ceux qui ont contribué à la constitution de la mentalité économique capitaliste, je me contenterai de mentionner brièvement, sans trop de commentaires, les autres.

[1] *Della famiglia*, p. 137.

Ce sont :

1° *la carrière de fonctionnaire :* grâce aux possibilités de malversations, de corruption et de collusion qu'elle offrait, on embrassait volontiers cette carrière, dans laquelle on voyait un moyen d'acquérir rapidement une grosse fortune. En parlant de la formation de la richesse bourgeoise, j'aurai l'occasion de montrer, à l'aide de chiffres, combien étaient grandes et nombreuses les chances d'enrichissement qu'offrait jadis la carrière de fonctionnaire à laquelle se rattachait :

2° *l'achat de charges*, qui n'était au fond pas autre chose qu'un achat de rente : il consistait dans le dépôt d'un cautionnement qui conférait le droit de jouir de revenus et casuels inhérents à la charge. Il arrivait souvent qu'une charge ainsi achetée était une cause de ruine complète et irrémédiable, lorsque les revenus n'atteignaient pas le montant escompté ;

3° *la clientèle mentionnée par Alberti* et qui n'était qu'une sorte de domesticité, si en faveur au XVIIe et au XVIIIe siècle : des gens pauvres entraient au service de personnes riches et se retiraient au bout de quelques années, comblés de richesses ;

4° la *possession de rentes sur l'État* qui commença à se répandre de plus en plus à partir du XVIIe siècle.

Tous ces moyens d'enrichissement, loin de contribuer au développement de l'esprit capitaliste (c'est-à-dire de l'esprit d'entreprise capitaliste), étaient de nature, ainsi que nous le verrons dans la suite, de tuer cet esprit ou, tout au moins, d'en entraver l'essor. C'est pour cette raison encore que je laisserai de côté, dans mon exposé, la « haute finance » vieux style, telle qu'elle s'est développée notamment en France et en Angleterre au XVIIe et au XVIIIe siècles. Les représentants de cette haute finance étaient des gens, d'origine bourgeoise pour la plupart, qui s'étaient enrichis en tant que créanciers de l'État ou fermiers d'impôts et qui, comme des bulles de graisse, flottaient à la surface de la soupe, mais n'avaient que des rapports éloignés avec la vie économique proprement dite. Ce sont, en France, les fermiers généraux, les partisans, les traitans (ils avaient reçu dans ce pays le sobriquet de «Turcarets », d'après une comédie de Le Sage, représentée en 1709 et dont le principal personnel était un valet enrichi, du nom de Turcaret : Turcaret est « le financier dont l'esprit et l'éducation ne sont pas à la hauteur de sa fortune ») ; ce sont en Angleterre, les « Stockholders »,

« the monied interest », dont le nombre était évalué à 17.000 au XVIIIe siècle.

Dans les pratiques, au contraire, que je nommerai maintenant on trouve des germes, des possibilités de développement d'entreprises capitalistes. Aussi devons-nous les étudier de plus près. Afin d'introduire un peu d'ordre dans les différents moyens d'enrichissement dont nous allons nous occuper, je les rangerai en quatre groupes, selon la prédominance de l'un des éléments suivants : violence, magie, facteur spirituel (don d'invention), argent.

a) Enrichissement a l'aide de moyens violents

Par moyens violents j'entends, non les procédés auxquels avaient recours les autorités qui, pour se procurer de l'argent, inventaient toutes sortes de tributs et d'impôts, mais un procédé qui, pendant des siècles, avaient joui d'une grande faveur et de beaucoup de considération dans les Il ressort, en effet, de nombreux documents originaux et authentiques que, pendant tout le moyen âge et même au-delà, le brigandage avait été dans beaucoup de pays, et notamment en Allemagne, en France et en Angleterre, non une extravagance occasionnelle, mais une véritable institution sociale. En voici quelques preuve.

« Dans l'Allemagne d'alors, écrit Zorn dans sa *Chronique de* Worms (XIVe siècle), et plus particulièrement sur le Rhin, celui qui était le plus fort faisait aux autres ce qu'il voulait et pouvait : les chevaliers et les nobles se nourrissaient aux dépend des autres, tuaient qui ils pouvaient, se postaient à l'entrée des passages et des rues et tendaient des pièges à ceux qui étaient obligés de voyager pour leurs affaires. »

Un chansonnier donne au jeune noble le conseil suivant [1] : « Jeune noble, si tu veux bien vivre sans travailler et sans manquer de rien, écoute bien ce que je vais te conseiller : tiens-toi dans la forêt verte et dès que tu apercevras le paysan venant chercher du bois, attaque-le sans hésiter.

[1] Publié par W. Arnold, dans *Bibliothek des literar. Vereins zu Stuttgart (*1857*),* XLIII, 101.

Saisis-le à la gorge, afin que ton cœur se réjouisse, prends lui tout ce qu'il a et emmène son cheval. »

On sait que le noble apprenait le brigandage comme le cordonnier apprenait à faire des chaussures. Et nous retrouvons le même tableau dans tous les pays de chevalerie : « les seigneurs ne laissent pas d'aller à la proie », écrivait Jacques de Vitry, en France.

En Italie et en Angleterre le brigandage pratiqué par les chevaliers avait pris une forme particulière, celle de la piraterie. Nous aurons encore à revenir sur cette forme qui apparaît déjà comme une véritable entreprise, alors que le brigandage ne contient encore qu'en germe l'esprit d'entreprise et n'a été mentionné ici qu'à cause des possibilités de développement qu'il offrait à celui-ci.

b) Enrichissement a l'aide de moyens magiques

L'idée de recourir, en vue de l'enrichissement, à des moyens magiques procède d'un tout autre esprit. Elle suppose la croyance que le monde est rempli d'esprits et de démons, qu'il est possible d'entretenir des relations avec ces esprits et démons et de se les rendre utiles ou favorables. On invoque l'appui des dieux. Et une imagination en éveil, souvent en état d'excitation morbide, aide à trouver et à créer les occasions de faire intervenir utilement les esprits.

On cherchait un moyen miraculeux de s'assurer la possession de l'or tant convoité, soit en le trouvant, soit en le fabriquant. De là sont nées deux passions : la recherche de trésors et l'alchimie.

La recherche de trésors est une passion très ancienne. « Depuis la migration des peuples jusqu'à nos jours, la recherche de trésors a toujours été la passion des Germains. Pendant quinze siècles, nous retrouvons les mêmes exorcismes, la même superstition [1] ».

[1] Uhland, *Alte hoch- und niederdeutsche Volkslieder,* 1, 339.

En réalité, la croyance à l'existence de trésors enfouis n'était pas, à ces époques-là, aussi absurde qu'on pourrait le croire, car il est à peu près certain que de grandes quantités de métaux nobles, monnayés ou non, ont dû être enterrées alors, surtout pendant les guerres. Et les formules magiques dont on se servait avaient pour but de faire sortir ces trésors, d'ouvrir les portes de leurs prisons. Les recherches se faisaient pendant la nuit, plus propice que le jour à la révélation de mystères.

Dépourvus de toute aptitude au travail, n'ayant pas l'énergie que nécessite l'application continue à la tâche quotidienne, victimes de désirs obsédants, prompts à s'emparer de ce qui leur tombe sous la main, persévérants dans la poursuite d'une idée fixe, crédules et doués d'une imagination débordante, ces gens (toujours les mêmes) passaient leur vie à chercher des trésors : dès que le bruit de la découverte de nouvelles mines d'or et d'argent se répandait à travers le pays, ils laissaient femmes et enfants, abandonnaient leur atelier ou leur boutique ou leur charrue, pour courir après le fantôme qu'on a fait miroiter à leurs yeux. De nombreux documents datant du moyen âge nous montrent avec quelle force ce paroxysme de fouilles, cette fièvre de recherche s'emparaient de temps à autre des gens : ce qui s'était passé dans le Rammelsberg au XIIIe siècle, autour de Freiburg au XVIe, dans la vallée de l'Inn au XVe ou au Pérou au XVIe ressemble, d'après ce que nous racontent documents et chroniques, trait pour trait à ce qui s'était passé en Californie autour de 1850, ou même au Klondike à la fin du siècle dernier. S'il y a une différence, elle ne porte que sur un seul point : les chercheurs d'or de Californie et du Klondike étaient plus réalistes que leur frères du moyen âge, ne se laissaient plus bercer par des contes dans lesquels il était question de l'existence du prince enchanté couvert d'or ou de la maison du soleil toute en or. Mais dans les deux cas la mentalité était la même.

Si, cependant, il était possible *de fabriquer de* l'or? Pour y parvenir « on s'est adonné à la magie », on s'est lancé dans *l'alchimie,* qu'on cultivait non comme on s'acquitte d'une tâche quotidienne, mais comme on remplit un service divin qu'on ne doit aborder qu'avec un respect sacré. Il est possible que primitivement les hommes aient été poussés vers l'alchimie par des forces d'une nature différente. Mais le désir de s'enrichir ne tarda pas à s'affirmer comme la force principale et la plus efficace. « Pendant plus de mille ans, tout le savoir chimique se résumait dans l'alchimie, pour la seule

raison qu'on voyait dans celle-ci le moyen de résoudre le problème de la fabrication artificielle de métaux nobles [1]. »

A partir du XVe siècle, l'alchimie est considérée uniquement à ce point de vue. A la grande colère des vrais « adeptes », tout le monde se croit capable de manier le creuset, chacun veut se livrer à des manipulations, pour tenter la chance. Écoutez cette plainte [2] :

> « Chacun veut maintenant passer pour un alchimiste , un irrémédiable idiot, jeunes gens et vieillards, barbiers, vieilles femmes, conseillers ridicules, moines à la tête rasée, prêtres et soldats. »

Et voilà un autre témoignage :

> « Chacun veut apprendre dans les écrits d'alchimie les procédés et artifices faciles, permettant de fabriquer en peu de temps le plus d'or et d'argent possible [3] ».

C'est au XVIe siècle que cette fièvre de fabrication de métaux précieux atteint son premier point culminant : la passion pour les écrits hermétiques avait alors envahi toutes les couches de la population. Du paysan au prince, tout le monde croyait à l'efficacité de l'alchimie. Le désir de s'enrichir rapidement, la contagion de l'exemple poussèrent tous et chacun à s'adonner à cette occupation. Dans le palais comme dans la chaumière, chez le pauvre artisan comme dans la maison du riche bourgeois étaient installés des appareils et dispositifs à l'aide desquels on cherchait pendant des années à obtenir la pierre philosophale. L'alchimie avait même réussi à vaincre l'obstacle que lui opposaient les murs des couvents : il n'y avait pas alors un seul couvent dans lequel ne fût installé un four destiné à la fabrication de l'or [4].

On sait que certains alchimistes avaient acquis une grande célébrité et mis leur savoir à la disposition de princes. Les « adeptes de cour », comme souvent les « astrologues de cour », constituent un phénomène

[1] H. Kopp, *Die Alchemie* (1886), 11, 12.

[2] Traduction d'un passage emprunté *à Examen alchemisticon* de PaNtalcon. Kopp, *op. cit.*, 1, 39.

[3] Paracelse, in Kopp, *op, cit.*, I, 39.

[4] Cf. Louis Figuier, *L'alchimie et les alchimistes (3e* éd. *1860), p. 136.*

caractéristique du XVIe et du XVIIe siècles : cela est vrai aussi bien de l' « enchanteur » de Cologne, Cornelius Agrippa, que de ces astrologues vénitiens qui étaient venus, au XVIIe siècle, tenter la cour de Vienne par leurs offres de « fixer » le mercure [1]. John Joach. Becher donne toute une liste de ces alchimistes aventurier, de son temps : « Parmi les alchimistes de nos jours, qui passent, de l'avis unanime, pour des imposteurs et des sophistes, tels que Rochefort, Marsini, Croneman, Marsali, Gasner, Gasman, on peut également ranger ce (Jacobi de) la Porte qui se prétend à même de trouver des trésors à l'aide de la *Clavicula Salomonis.* »

Ces « adeptes de cour » avaient beaucoup de traits en commun avec une autre catégorie de gens qui avaient joué un grand rôle dans ces siècles de demi-obscurantisme et dont nous allons maintenant faire la connaissance : avec les « faiseurs de projets ». L'étude de ceux-ci nous servira pour ainsi dire de pont qui nous conduira de la « cuisine noire » dans le cabinet directorial d'une banque moderne.

c) Enrichissement a l'aide de moyens spirituels (Don d'invention)

Dans un travail consacré à la technique de la période initiale du capitalisme [2], j'avais essayé de montrer combien l'époque de la Renaissance, et plus particulièrement du baroque, fut riche en cerveaux inventifs, en hommes à l'imagination féconde et débordante, en idées techniques de toute sorte.

Or, ce remarquable don d'invention, que nous trouvons d'ailleurs répandu dans toutes les couches de la population, ne s'appliquait pas aux seuls problèmes techniques. Il déborda dans le domaine de l'économie et dans les autres branches de la vie et engendra un nombre incalculable d'idées de réformes et de transformations ayant principalement pour objet les finances publiques, ainsi que la vie économique privée. Mais ce qui nous intéresse plus particulièrement sous ce rapport, c'est le fait suivant : une foule de gens avaient, pendant des siècles, fait métier de leur don

[1] H. v. Sbrik, *Exporthandel Oesterreichs* (1907), p. 113.

[2] « Archiv. f. Sozialwiss. und Soziale Politik », Bd. 34.

d'invention, en vendant contre argent comptant leurs projets et idées plus ou moins réalisables. C'était une véritable profession, et il existait une « guilde » de faiseurs de projets ayant pour but de gagner à tels ou tels projets ou plans les princes, les grands et les riches du pays et d'en assurer ainsi la réalisation. Nous rencontrons de ces faiseurs de projets partout où il y a des personnes influentes : à la Cour, dans les Parlements ; mais nous les voyons aussi vendre leurs Projets en pleine rue, dans les marchés. Comme il s'agit là d'un phénomène excessivement important et qui, à ma connaissance, n'a encore été traité à fond par aucun historien, je donnerai ici quelques détails sur la diffusion et les particularités de cette catégorie singulière d'hommes qui, déjà de leurs temps, avaient reçu le nom de « projeteurs ».

On trouve de ces « projeteurs » dès le XVIe siècle, plus particulièrement auprès des rois d'Espagne. Ranke nous parle de l'un d'eux dans les termes suivants :

> « Il n'existait pas encore (à cette époque) de science ayant pour objet l'économie publique ; en manquait même de connaissances et d'aptitudes que requiert une bonne administration financière, on voyait seulement surgir des individus qui gardaient comme un secret le résultat de leurs réflexions et méditations et ne consentaient à en faire part à d'autres que contre rémunération : sorte d'aventuriers et de dévoyés Florentins pour la plupart ; c'est ainsi qu'un certain Benevento, qui avait offert à la Seigneurie de Venise d' « augmenter considérablement ses revenus, sans imposer le peuple, sans changer grand-chose à la situationexistante, et cela moyennant 5 % sur les avantages que je procurerais », jouissait d'une grande considération ; l'Empereur Ferdinand l'avait appelé à sa cour : il s'était rendu également auprès du roi Philippe auquel il avait soumis un projet réellement avantageux. C'est sur ses conseils que Philippe avait acheté aux propriétaires de la Zélande le privilège de l'extraction du sel », etc. [1].

Mais c'est le XVIIe siècle, si riche et si intéressant sous tant d'autres rapports, qui peut être considéré comme l'âge d'or des faiseurs de projets. Nous devons à un heureux hasard de posséder un document qui nous permet d'établir pour l'Angleterre, l'époque précise à laquelle cette industrie

[1] Ranke, Fürsten und Völker von Südeuropa (1857), I³, 410.

avait atteint son plus grand développement : c'est l'ouvrage de Defoe sur les projets *(An Essay on Projects),* paru en 1697.

Dans cet ouvrage, Defoe, qui connaissait son temps mieux que n'importe lequel de ses contemporains, appelle son époque « époque des projets » et en fait remonter le point de départ à l'année 1680 : « c'est en 1680 que l'art et le secret de la fabrication de projets sont pour la première fois affirmés dans le monde ». Il veut dire par là que jamais auparavant la passion des projets et d'inventions de toute sorte n'avait sévi avec autant d'intensité : « du moins en ce qui concerne les affaires commerciales et les administrations de l'État ».

Innombrables étaient à son époque les gens « qui (abstraction faite de tant d'idées qui meurent en naissant et, avortons du cerveau, se désagrègent au contact de la lumière) imaginaient tous les jours de nouveaux artifices, procédés et plans destinés à leur procurer de l'argent ; procédés, artifices et plans quels personne n'avait songé ».

Dans un autre passage il caractérise le faiseur de projets d'une façon un peu plus précise :

> « Il y a des gens trop avisés pour avoir recours à des moyens criminels dans leur désir de se procurer de l'or. Ces gens-là se rejettent sur certains artifices secrets et mensongers qui ne sont, à vrai dire, qu'un vol d'un genre particulier, aussi blâmable, voire plus blâmable que le vol ordinaire, puisque les individus en question se servent de beaux prétextes pour décider les honnêtes gens à leur confier leur argent, après quoi ils disparaissent, enchantés d'avoir joué un mauvais tour à l'honnêteté et aux lois. D'autres se tournent vers des inventions d'un caractère honnête et irréprochable. J'appelle « faiseurs de projets » les individus de ces deux dernières catégories, et comme il y a toujours plus d'oies que de cygnes, les individus du second groupe sont infini ment moins nombreux que ceux du premier... » « Un faiseur de projets, continue Defoe, est un être méprisable. Acculé par sa situation matérielle à n'attendre son salut que d'un miracle, il tourmente en vain son cerveau, pour n'aboutir qu'au résultat suivant : semblable à un montreur de marionnettes qui fait prononcer à celles-ci des discours ronflants et emphatiques, il annonce à qui veut l'entendre qu'il a fait une découverte extraordinaire, s'empresse de prendre un brevet et émet des actions

qu'il vend aux naÏfs. Les moyens de « faire mousser » sa nouvelle idée ne lui manquent pas - les plus petits bénéfices qu'il fait entrevoir se chiffrent par des milliers et des centaines de mille, mais bien des fois il n'hésite pas à promettre des millions, jusqu'à ce qu'il tombe sur un imbécile ambitieux qui lui confiera son argent. Et alors *nascitur ridiculus mus*. Le pauvre badaud reste avec le projet sur les bras, et notre faiseur de projets se frotte les mains de satisfaction. Le plongeur s'offre d'aller au fond de la Tamise, le fabricant de salpêtre propose d'utiliser la rivière de Tom T. pour la construction de maisons, les ingénieurs bâtissent des modèles et des moulins à vent pour puiser l'eau, etc. »

Dans un passage de son ouvrage, Defoe fait le remarque suivante: « les Français sont moins fertiles que les Anglais en inventions et expédients. » En quoi il se trompe. On serait, au contraire, tenté de dire que la France est le pays classique des faiseurs de projets ; à la même époque qu'en Angleterre, soit à partir du milieu ou de la fin du XVIIe siècle et jusqu'à une phase très avancée du XVIIIe, on y voit se dérouler les mêmes processus que de l'autre côté du canal, et peut-être même, en rapport avec le tempérament des Français, d'une façon plus dramatique et plus intensive. Et ceux qui connaissent bien l'époque dont nous nous occupons affirment précisément que, la « passion d'inventer et de s'enrichir rapidement » avait commencé à sévir en France dès les premières années du XVIIe siècle. On y appelait les faiseurs de projets « donneurs d'avis » et « brasseurs d'affaires ».

On nous raconte [1] que les « donneurs d'avis » pullulent sur la place de Paris (il s'agit du XVIIe siècle) ; on les voit à partir de dix heures à la sortie du Palais, place du Change ; ils bavardent sans fin. La plupart sont des pauvres bougres affamés qui n'ont pas de manteau (ce qui les déclasse misérablement), mais sont pénétrés de foi. On les rencontre juste au moment où ils viennent de trouver une idée de génie. Es se glissent dans les antichambres, usent les seuils des administrations publiques et tiennent des conversations mystérieuses avec des femmes galantes. Leur *aujourd'hui* est misérable ; mais leur *demain* est plein de promesses et de lumière. Ils sont intelligents, mais ont plus d'imagination que de jugement. Leurs idées sont souvent enfantines, bizarres, grotesques, extraordinaires, mais ils en développent les conséquences avec une précision mathématique. L'avis

[1] Ch. Normand, *La bourgeoisie française au XVIIe siècle,* pp. 185 et suiv.

qu'ils donnent résume leur idée d'aujourd'hui: pour la communication de leur avis, pour la vente de leur idée ils obtiennent une rémunération qui s'appelle *droit d'avis*. Quelques-uns ont eu des idées remarquables qui les ont enrichis (par exemple Tonti, l'inventeur de la tontine), d'autres ne dont que végéter et sont exploités par d'autres, ayant moins d'imagination, mais plus de sens pratique et de relations et sachant où l'on peut trouver l'argent nécessaire. On nous les décrit comme des gens inquiets, toujours aux aguets, toujours en éruption, comme des gens au regard perçant, aux doigts crochus, faisant toujours la chasse aux thalers. On trouve dans leurs rangs des inventeurs méconnus, des romantiques de l'action, des banqueroutiers coiffés de chapeaux aux larges bords, des bohèmes qui se sont évadés du milieu bourgeois et qui voudraient bien y rentrer, des gens audacieux et pleins de ressources qui grignotent leur croûte de pain dans le coin d'une rôtisserie, dans l'attente de la dupe à écorcher, des aventuriers malpropres qui finissent leurs jours sur le fumier de la rue ou dans la peau d'un grand financier.

La preuve que le type du faiseur de projets était alors très répandu en France, nous est fournie par le rôle que lui fait jouer Molière dans *Le Fâcheux* où il apparaît comme une figure constante de la société parisienne. Éraste le désigne dans les termes suivants :

(à voix basse) « Voici quelque souffleur, de ces gens qui n'ont rien
« Et vous viennent toujours promettre tant de bien ;

(à haute voix) « Vous avez fait, Monsieur, cette bénite pierre
« Qui peut seule enrichir tous les rois de la terre? »

« Non », répond Armine : il n'a pas inventé la pierre philosophale et ne peut offrir aucun de ces projets stupides dont on rabat les oreilles des surintendants. Non, son projet à lui est on ne peut plus solide et peut rapporter au roi 400 millions de francs, sans un sou d'impôts. Son projet consiste à couvrir de bons ports toutes les côtes de France.

A en juger par les descriptions que nous possédons, le type du faiseur de projets subsistait encore en France à la fin du XVIIIe siècle [1].

La fièvre de projets sévissait également dans d'autres pays. C'est ainsi qu'un certain Caratto avait joué un rôle important à la cour d'Autriche vers le milieu du XVIIIe siècle. Stupan nous le caractérise ainsi : « Caratto (qui avait remis le 25 janvier 1765 un mémoire sur quelques projets commerciaux) exerce depuis plus de 40 ans son industrie de faiseur de projets ; ses principes sont bons et indiscutables, mais ses déductions sont pleines d'exagérations ». En analysant les détails, on trouve des idées chimériques. Il s'agit de lieux communs archiconnus et qui ne méritent aucune attention ; ce n'est pas avec des mots et des idées qu'on peut aider l'État, mais avec des réalités.

Dois-je en terminant rappeler aussi Cagliostro, pour évoquer certains traits familiers sous lesquels on se représente généralement un faiseur de projets? Chez Cagliostro, le faiseur de projets se double d'un aventurier, voire d'un escroc pur et simple. Mais cet homme singulier, qui a fait le tour du monde entier, de toutes les capitales de la terre, de toutes les cours européennes, est avant tout un faiseur de projets, un prometteur de montagnes d'or qui, avec le concours de femmes qui ont joué à cet égard un rôle important, cherche à imposer aux grands et aux puissants ses idées hardies et inouïes, tout en vendant entre temps des élixirs de longue vie, des essences universelles, des eaux de beauté.

Il n'est pas difficile de voir en quoi les faiseurs de projets ont contribué à la genèse de l'esprit capitaliste: ils sont les ancêtres des Law, des Péreire, des Lesseps, des Strousberg, des Saccard, mais aussi des milliers et des milliers de petits inventeurs de notre époque. Ce qui leur faisait défaut et ce qu'ils cherchaient déjà en partie à se créer par eux-mêmes (les indications se rapportant à ce point sont assez nombreuses), c'était le champ d'activité, autrement dit l'entreprise. Es se tenaient encore à part, n'étant eux-mêmes ni hommes d'affaires, ni même entrepreneurs. Leurs idées, qui étaient faites pour engendrer le capitalisme, flottaient encore comme des ombres sans vie, sans attache avec la réalité, et attendaient le moment de leur fécondation par l'idée de l'entreprise. Nous décrirons plus loin cette union décisive et ses incalculables conséquences. Disons auparavant quelques mots de certains autres moyens d'enrichissement qui, tout en étant pré et

[1] Cf. Merlier, *Tableau de Paris,* I, p. 222.

extra-capitalistes, n'en ont pas moins contribué dans une mesure considérable à la formation de l'esprit capitaliste.

d) Enrichissement a l'aide de moyens pécuniaires

Celui qui possédait déjà de l'argent se trouvait dans une situation particulière. Il n'avait besoin ni de se livrer au brigandage ni de recourir à des moyens magiques. Les occasions de faire multiplier son argent ne lui manquaient pas : à l'homme froid s'offrait le prêt d'argent, à l'homme au sang chaud le jeu, et cela sans que ni l'un ni l'autre n'eussent besoin de s'associer avec qui que ce soit. Chacun pouvait exploiter l'occasion, sans sortir de cher lui, chacun pouvait être le seul auteur de son bonheur. Tout le monde sait aujourd'hui, depuis que j'ai attiré l'attention sur ce fait dans mon Capitalisme *Moderne,* quel rôle important avait joué le prêt d'argent pendant tout le moyen âge et jusque dans les temps modernes.

Aussi me paraît-il superflu d'insister ici sur la diffusion de cette pratique. Je dirai seulement en passant, me réservant de traiter dans la suite cette question plus à fond, que le prêt d'argent a contribué de deux manières à la constitution de l'esprit capitaliste : 1° en faisant naître, chez ceux qui s'y livraient, certains traits psychiques qui ont joué un grand rôle dans la formation de l'esprit capitaliste et exercé ainsi sur le développement de celui-ci une influence indirecte ; 2° en fournissant un point de départ à l'entreprise capitaliste, ce qui a favorisé directement la naissance de l'esprit capitaliste. Ceci apparaît avec une évidence particulière dans les cas où l'argent est prêté à titre de crédit à la production. C'est alors que le prêt d'argent entre en contact intime avec l'entreprise capitaliste ; on peut même dire qu'il l'engendre, par l'intermédiaire de l'entreprise de placement (« Verglasunternehmung») dont nous aurons encore à nous occuper dans la suite.

La passion du jeu n'a pas moins contribué à l'éclosion de l'esprit capitaliste. A vrai dire, le jeu de dés et le jeu de cartes étaient plutôt de nature à le faire dévier de la ligne de son évolution ; et les loteries, dont la vogue s'était rapidement répandue à partir de la fin du XVIIe, ne pouvaient, à leur tour, favoriser cette évolution que dans une mesure insignifiante. On ne peut en dire autant du jeu de bourse qui, éclos au XVIIe siècle, atteint

son apogée au commencement du XVIlle. Contrairement, cependant, à ce qu'on croyait, le jeu de bourse n'est, par lui-même, rien moins qu'une manifestation de l'esprit capitaliste et, tout comme le jeu de dés et le jeu de cartes, il n'a rien à voir avec l'activité capitaliste proprement dite. Mais nous verrons dans la suite qu'il n'en a pas moins exercé sur la formation du capitalisme une influence puissante, en agissant par des voies détournées.

Comme il est nécessaire d'avoir une idée des processus psychiques particuliers qui caractérisent le jeu de bourse, je décrirai brièvement la manie des tulipes qui avait sévi aux Pays-Bas et qui fait ressortir, dans leur pureté classique, tous les traits qu'on retrouve, sur une échelle plus grande, dans toutes les autres périodes de spéculation vertigineuse.

En 1554, le naturaliste Busbeck, revenant d'Andrinople, importe la tulipe dans l'Europe occidentale. Pour des raisons inconnues, On voit naître aux Pays-Bas, vers 1630, une passion morbide pour cette plante. Chacun cherche à posséder des oignons de tulipes. Mais, bientôt, la simple possession ne suffit pas : on cherche à revendre avantageusement les tulipes qu'on possède, afin de s'enrichir rapidement. Le commerce de tulipes ne tarde pas à être organisé: il se crée une bourse de tulipes, accessible à tout le monde. En pou de temps, la passion du jeu s'empare de toutes les couches de la population. Nous lisons dans un ancien ouvrage, intitulé : *Deopkomst en ondergang van Flora* (Amsterdam, 1643), que nobles, marchands, artisans, marins, paysans, porteurs de tourbe, ramoneurs, domestiques, servantes, fripières, tout le monde est envahi par la passion du jeu. Dans chaque ville une auberge servait de bourse où nobles et roturiers se réunissaient pour se livrer au commerce des tulipes. En 1634, les principales villes des Pays-bas étaient (d'après John Francis) engagées dans un trafic qui ruinait le commerce solide, en favorisant le jeu qui excitait les convoitises des riches et les désirs des pauvres, qui faisait monter le prix d'une fleur à des sommes fabuleuses et qui s'est terminé comme finissent toutes les périodes de ce genre : en laissant après lui des misères incalculables et un sauvage désespoir. Si quelques rares individus ont réussi à s'enrichir, ceux qui se sont ruinés furent, en revanche, légion. Les tulipes furent recherchées en 1634 avec la même passion que les actions de chemins de fer en 1844. Alors, comme en 1844, la spéculation eut lieu d'après les mêmes principes. On passait des marchés pour la livraisons de certains oignons de tulipes ; et lorsque, comme le cas s'est présenté un jour, deux exemplaires seulement de cette espèce se trouvaient sur le marché, on vendait maisons et terres, chevaux et bœufs, tout ce qu'on possédait, pour

payer la différence. Des contrats ont été conclus et des milliers de florins payés pour des tulipes que ni les courtiers, ni les acheteurs, ni les vendeurs n'ont jamais vues. Comme il arrive dans des périodes pareilles, tout le monde gagnait au début, et personne ne perdait. Des gens pauvres se sont enrichis. Grands et petits jouaient sur les tulipes. Les notaires ont gagné des fortunes ; et même le froid Hollandais se laissait entraîner par la course effrénée à la richesse. Des gens de toute condition ont converti en argent tout ce qu'ils possédaient. Maisons et objets mobiliers se vendaient à des prix dérisoires. Tout le pays vivait dans l'illusion que la passion pour les tulipes durerait toujours ; et lorsqu'on apprit que l'étranger se laissait envahir par la même passion, on crut que toute la richesse du monde allait se concentrer sur les bords du Zuiderzee et qu'à l'avenir la pauvreté ne serait plus qu'un mythe en Hollande. Et pour montrer qu'il s'agissait là d'une conviction sérieuse et d'un croyance solide, nous citerons quelques-uns des prix qui ont été payés : des biens valant 2.500 florins ont été donnés en échange d'un seul exemplaire d'une espèce ; une autre espèce a été payée 2.000 florins ; pour une autre encore on a offert une voiture neuve et deux chevaux avec les harnais. Quatre cents ass (1/2 gr.) d'une variété appelée « Amiral Liefken » valaient 4.400 florins ; 446 ass de la variété « Amiral van der Eyk » valaient 1.620 florins ; 1.600 ass de la variété « Schilder » 1.615 florins ; 410 ass de la variété « Vice-roy » 3.000 florins ; 20 ass de la variété « Semper Augustus » 500 florins, et ainsi de suite. Nous apprenons par le registre d'Alkmar que 120 oignons de tulipes ont été vendus en 1637 au prix de 90.000 florins au profit de l'orphelinat de la ville. En deux ans, les affaires sur les tulipes avaient porté sur une somme de 10 millions de florins dans une seule ville hollandaise.

En 1637, revirement brusque. La confiance disparaît, des contrats sont rompus ; les saisies sont à l'ordre du jour.

> « Les rêves de richesses démesurées se sont évanouis, et ceux qui quinze jours auparavant, s'estimaient encore heureux de posséder quelques tulipes dont la vente devait leur rapporter une fortune princière, contemplaient avec tristesse et déception les pauvres tubercules qu'ils avaient devant eux et qui, dépourvus de toute valeur intrinsèque, ne pouvaient plus être vendus à aucun prix ».

Cette manie des tulipes en Hollande est particulièrement instructive, et cela non seulement parce qu'elle a donné naissance à la première fièvre de spéculation de grand style, mais aussi à cause de l'objet même sur lequel

s'était portée la spéculation. Plus tard on s'est mis à spéculer sur les actions, et après la manie des tulipes, l'humanité a été secouée par deux autres accès de la même fièvre qui comptent parmi les plus violents qu'elle ait jamais subis : ce fut lors de la fondation de la banque Law en France et de la Compagnie du Pacifique en Angleterre (1719-1721). Si, cependant, on veut se faire une idée exacte de ce dont il s'agit dans ces épidémies de jeu, il faut précisément faire abstraction de leurs rapports avec l'action.

L'action confère un droit à une part des bénéfices que rapporte une entreprise, et si l'on s'en tenait aux apparences, on pourrait facilement conclure que ce qui fait monter le prix d'une action, c'est le bénéfice qu'on espère retirer de l'entreprise. Mais l'impulsion fournie par l'espoir ou l'attente du gain est purement extérieure ; ce qui éveille, entretient et exalte l'intérêt pour le papier, c'est l'instinct du jeu. Aux époques de hausse, il suffirait de quelques minutes de réflexion pour se rendre compte qu'à un moment donné il n'existe plus aucune proportion entre le prix des actions et le bénéfice qu'elles peuvent rapporter. Exemple :

Le 30 septembre 1719, se tient une assemblée générale statutaire de la banque Law. On avait auparavant promis un dividende de 17 % du capital nominal, ce qui, vu le prix auquel étaient alors cotées les actions, ne représentait que 1/2 % du capital effectif. Law craignait naturellement que tout son édifice ne s'écroulât le jour où ces chiffres seraient connus. Aussi promit-il 40 % (ce qui était déjà un bénéfice tout à fait imaginaire), ce qui n'aurait encore représenté que 12/3 % du capital !

Et quelle fut la suite de tous ces arrangements et de toutes ces décisions? Ont-elles servi à dessiller les yeux du publie? En aucune façon. Ce fut, au contraire, après cette assemblée générale que le cours des actions commença à monter pour tout de bon, pour atteindre, au bout de 8 jours, le maximum de 18.000.

On le voit : il s'agit, dans des circonstances comme celle-ci, de véritables psychoses collectives: une fièvre, une ivresse, une fureur s'emparent des hommes qui deviennent incapables de raisonner et de réfléchir. A la faveur d'une suggestion réciproque, un objet quelconque (la tulipe dans le cas classique de la Hollande) acquiert aux yeux de tous une valeur extraordinaire et atteint des prix fabuleux. C'est cette augmentation fantastique du prix qui déclenche la passion du jeu. Et celle-ci acquiert peu

à peu une force telle qu'elle finit par faire oublier le mobile primitif, c'est-à-dire l'appât du gain, et par transformer le jeu en une fin en soi.

Envisagé en lui-même, le jeu de bourse (ou, plus exactement, la passion du jeu s'exerçant sous la forme de spéculations de bourse), qu'il se manifeste par des hausses fantastiques qu'il fait subir aux prix ou par la spéculation en petit, comme dans les opérations de bourse journalières, ne contribue pas plus à la formation de l'esprit capitaliste (ou ne constitue pas plus une émanation de cet esprit) qu'une partie banale de poker ou de baccara qui se déroule autour d'une table verte. Bien au contraire : rien n'est plus préjudiciable au développement de l'économie capitaliste que cette passion du jeu. C'est un fait établi et connu qu'aux grandes époques de jeu, c'est-à-dire aux XVIIe et XVIIIe siècles, le commerce et l'industrie étaient plutôt en décadence, parce que les porteurs de la vie économique, au lieu de s'occuper de leurs affaires, passaient leur temps dans les cabarets et les auberges où ils s'entretenaient de l'objet de leur spéculation ou se livraient à l'achat et à la vente des actions en vogue.

Et pourtant, on ne peut refuser à cette manifestation singulière de l'amour du gain une certaine influence sur le développement de l'esprit capitaliste, et cela pour deux raisons :

1° Il en premier lieu, la manie du jeu, sous la forme du jeu de bourse, a fini, pour ainsi dire, par se confondre avec l'esprit d'entreprise (qui est un des éléments constitutifs de l'esprit capitaliste), en se portant sur des objets et sur des intérêts en rapport étroit avec le capitalisme proprement dit. Ainsi que nous aurons encore l'occasion de le voir, on trouve la passion et l'amour du jeu au fond de toute entreprise de spéculation moderne. Et le contact entre fondateurs d'affaires et acheteurs d'actions, contact nécessaire au maintien et à la prospérité de certaines entreprises, est assuré, entre autres, par un penchant souvent inconscient et inavoué pour le jeu ; 2° sans le jeu de bourse, beaucoup d'autres forces spirituelles, de celles qui ont contribué efficacement à la formation de l'esprit capitaliste, ne se seraient peut-être jamais manifestées et développées. Il s'agit là, il est vrai, d'une influence purement extérieure, et je pense plus particulièrement à tous ces innombrables projets qui avaient surgi un peu partout en Europe au cours du XVIIe siècle et dont certains avaient incontestablement favorisé la fondation d'un grand nombre d'entreprises capitalistes.

Mais les projets en question n'auraient jamais abouti à ce résultat sans le concours du jeu de bourse qui s'était développé à la même époque. Non seulement celui-ci offrait les formes extérieures à la faveur desquelles les projets pouvaient s'incarner dans la réalité, mais il a rendu les esprits susceptibles aux suggestions émanant des faiseurs de projets. Et nous avons la chance de trouver la confirmation de ces conclusions tirées de réflexions et d'observations d'ordre général, sous la plume de l'excellent connaisseur de cette époque dont nous avons déjà ou l'occasion d'invoquer le témoignage, de Defoe, qui s'exprime ainsi sur ce sujet :

Vers la fin du XVIIe siècle, dit-il (et l'exactitude de son opinion nous est confirmée par d'autres documents : nous sommes en effet à l'époque où les Juifs hollandais prennent possession de la Bourse de Londres), le commerce de lettres de change *(stock jobbing)* commença à prendre un Angleterre un certain développement. « Il consistait au début en simples transferts occasionnels de rentes et d'actions d'une personne à une autre. Mais grâce aux efforts des courtiers qui se sont emparés de ce genre d'opérations (et ces courtiers étaient Juifs pour la plupart), ces transferts se sont transformés en un véritable commerce fertile en intrigues, en ruses et en cabales de toute sorte, dissimulées sous le masque de l'honnêteté. Comme c'étaient en effet les courtiers qui tenaient dans leurs mains les cornets à dés, ils imposaient le jeu à tous ceux qui fréquentaient la Bourse, fixaient à leur gré les cours des actions et trouvaient toujours des vendeurs et des acheteurs prêts à confier leur argent aux courtiers, sur la foi de leurs fallacieuses promesses. Lorsque ce commerce artificiel eut obtenu le succès qui s'attache à tout ce qui est nouveau, en donna naissance à cette occupation multiforme et extra-légale dont je parle (invention de projets) et qui était on ne peut mieux faite pour amener l'eau au moulin des spéculateurs de bourse. C'est ainsi que la spéculation a été un stimulant puissant pour l'industrie des projets, laquelle a, à son tour, réagi sur celle-là, jusqu'à ce que l'une et l'autre fussent devenues pour le pays une véritable plaie que tout le monde supporte avec colère et impatience » [1].

Mais ici nous empiétons déjà sur d'autres lignes d'évolution dont nous aurons à reprendre l'examen en remontant à leurs points de départ : ceci est plus particulièrement vrai de la naissance de l'entreprise que nous exposerons dans les chapitres suivants. Dans toutes les pratiques et tous les procédés que nous avons décrits jusqu'à présent, l'esprit d'entreprise n'a

[1] Defoe, *On Projects*.

encore joué qu'un rôle insignifiant. Nous avons montré en effet que les unes et les autres étaient dûs à l'initiative individuelle et n'exigeaient, pour leur mise en oeuvre, aucune collaboration. Nous arrivons maintenant au fait important et décisif de l'association entre l'appât du gain et l'entreprise, association qui peut être considérée comme la véritable source de l'esprit d'entreprise capitaliste.

Livre premier :développement de l'esprit capitaliste

Première partie :
L'esprit d'entreprise

V.

De l'esprit d'entreprise

J'appelle entreprise, au sens large du mot, toute réalisation d'un plan à longue échéance, dont l'exécution exige la collaboration durable de plusieurs personnes animées d'une seule et même volonté.

« Un plan à longue échéance » . cela exclut les décisions impulsives, irréfléchies, soudaines. On ne peut pas parler d'entreprise à propos d'une entente momentanée se réalisant entre deux drôles qui se proposent de dépouiller un passant. Mais une association de voleurs qui décide de commettre un cambriolage tel jour fixé d'avance est déjà animée de l'esprit d'entreprise ; et cela est encore plus vrai d'une association de voleurs dressant tout un programme de cambriolages à commettre.

Il ne suffit pas que l'idée du programme ou du Plain soit conçue ou que son exécution soit décidée : il faut qu'il soit « réalisé ».

Pour qu'on puisse parler d'entreprise, il faut que le plan « exige, pour sa réalisation la collaboration durable de plusieurs personnes ». Tant qu'il s'agit d'un plan, même à longue échéance, exécuté par une seule personne,

il ne peut encore être question d'entreprise. C'est pourquoi tout ce qui touche à l'art ou à l'artisanat n'a rien de ce qui caractérise une entreprise.

La réalisation du plan doit s'effectuer par plusieurs personnes animées d'une seule et même volonté, que cette unité soit purement abstraite ou que chacune des personnes prenant part à l'entreprise soit réellement animée de la même volonté que ses compagnons. Une promenade organisée et exécutée en commun n'est pas une entreprise ; mais une expédition africaine ou un voyage au pôle nord en est une.

Le domaine de l'entreprise est aussi vaste que le champ de l'activité humaine en général, autrement dit l'entreprise n'est pas toujours et uniquement d'ordre économique. L'entreprise économique est plutôt une variété de l'entreprise en général, de même que l'entreprise capitaliste est une variété de l'entreprise économique.

Nous entendons par « esprit d'entreprise » l'ensemble des qualités psychiques qu'exige l'heureuse réalisation d'une entreprise. Ces qualités varient, d'une part, avec la nature des fonctions qui incombent à l'entrepreneur et, d'autre part, avec l'étendue et les difficultés de l'entreprise. Mais si l'entrepreneur veut être sûr du succès il doit toujours être à la fois un conquérant, un organisateur, un négociant.

1) - Le conquérant

Les principales qualités qu'exige la réalisation d'une entreprise sont :

a) l'aptitude à concevoir des plans, donc une certaine richesse d'imagination ; l'entrepreneur doit posséder également un certain degré de *liberté spirituelle ;*

b) le désir, la volonté de réaliser le plan. C'est en cela que l'inventeur entrepreneur se distingue de l'inventeur « pur » qui se contente d'avoir « inventé ». Une force irrésistible pousse l'entrepreneur à donner corps et vie, sous des formes multiples, à son invention (ou à celle d'un autre) ; il est obsédé par l'idée fixe de la réalisation de son plan ;

c) l'entrepreneur doit être capable de réaliser son plan, autrement dit, il lui faut un certain esprit de suite et une certaine persévérance qui l'empêchent de se détourner de la poursuite de son but. Le vrai entrepreneur (le conquérant!) doit avoir assez de force et de décision pour vaincre tous les obstacles qui se dressent sur son chemin. Mais il faut aussi qu'il soit un conquérant, c'est-à-dire un homme ayant la force d'oser beaucoup, de tout risquer pour la réussite d'une entreprise. Par cet amour du risque, il se rapproche du joueur. Et l'amour du risque a pour conditions la souplesse intellectuelle, l'énergie morale, une grande force de tension, une volonté persévérante.

2) - L'organisateur

L'entrepreneur, pour réaliser son oeuvre, a toujours besoin du concours d'autres hommes dont la volonté doit être subordonnée à la sienne, ce qui est une des premières conditions de la réussite. Et cette subordination d'autres volontés ne sera obtenue que si l'entrepreneur est, avant tout, un bon *organisateur*.

Organiser veut dire : réunir un certain nombre d'hommes et coordonner leurs efforts en vue d'un travail efficace ; disposer hommes et choses de façon à obtenir le maximum d'effet utile. Cela suppose un certain nombre de facultés et d'actions. En premier lieu, celui qui veut organiser doit être capable de juger les hommes d'après leurs aptitudes et de discerner dans la foule ceux dont les aptitudes conviennent le mieux au but poursuivi. En deuxième lieu, il doit posséder le talent de les faire travailler à sa place, mais de telle sorte que chacun se trouve là où il peut rendre le maximum de services et que tous soient encouragés de façon à déployer le maximum d'activité compatible avec leurs forces et aptitudes. En dernier lieu, l'entrepreneur doit veiller à ce que ces hommes réunis en vue d'un travail commun forment un tout à la fois souple et indivisible, parfaitement articulé ; que leur juxtaposition et leur hiérarchie soient bien ordonnées, qu'il y ait un lien logique entre leurs activités : « groupement des forces dans l'espace », « liaison des forces dans le temps », ce conseil que Clausewitz donne au chef militaire s'applique également à l'entrepreneur.

3) - Le négociant.

Ce n'est pas seulement dans l' « organisation » que s'expriment les rapports entre l'entrepreneur et ses collaborateurs. Ces collaborateurs, il faut qu'il les recrute, autrement dit il faut qu'il utilise d'autres hommes en vue de ses fins, qu'il les décide, sans recourir à des moyens de contrainte, à lui prêter leur concours, actif ou passif : c'est ainsi que le chef d'une expédition veut s'assurer le libre passage à travers un pays et des facilités d'approvisionnement pour lui-même et pour ses compagnons ; c'est ainsi qu'un entrepreneur capitaliste veut assurer un débouché à ses produits, qu'un homme d'État veut conclure un traité de commerce, etc. Dans tous ces cas il faut « négocier », c'est-à-dire discuter avec un autre, afin de le décider, en mettant en avant certains arguments et en réfutant ses objections, à accepter une proposition, à accomplir une certaine action ou à s'abstenir de certaines interventions. Négocier, c'est lutter avec des armes spirituelles.

L'entrepreneur doit donc être un bon négociateur, un bon procédurier, un bon *négociant* (pour exprimer la même aptitude dans ses différentes nuances) [1]. Le négociant, au sens étroit du mot, c'est-à-dire le négociateur dans les affaires économiques, n'intervient que dans l'une des nombreuses occasions susceptibles de négociation. Comme c'est cependant la négociation commerciale qui nous intéresse ici plus particulièrement, nous la caractériserons d'un peu plus près, tout en prévenant les lecteurs que nous employons le mot « négociant », « commerçant », pour désigner, non une profession particulière, consistant dans l'échange de marchandises, mais une fonction dont l'exercice touche à un grand nombre de manifestations de l'activité qui est à la base de l'entreprise.

Commercer signifie donc négocier l'achat ou la vente d'une marchandise (action, entreprise, emprunt). Nous en tenant à ce sens spécifique du mot, nous pouvons rapprocher le petit colporteur qui négocie avec la cuisinière l'achat d'une peau de lapin ou le brocanteur juif qui parlemente pendant une heure avec le charretier de campagne auquel il voudrait bien vendre un pantalon, de Nathan Rothschild qui, dans des circonstances fort compliquées, consent au représentant prussien, au bout de plusieurs jours de négociations, un emprunt de plusieurs millions. Le petit colporteur, le

[1] Les mots français « négociant » et « négociateur » expriment bien la parenté qui existe entre ces diverses activités. On « négocie » une affaire commerciale, comme on « négocie » un traité de commerce, un traité de paix ou un traité d'alliance.

brocanteur et Nathan Rothschild font également du commerce, chacun dans sa partie et avec les moyens dont il dispose. On peut en dire autant des représentants de la « Standard Oil Company » qui négocient avec les compagnies de chemins de fer de toute l'Union une entente générale relative à la fixation des tarifs ; ou de Carnegie et de ses représentants, lorsqu'ils négocient avec J. Pierpont Morgan et ses représentants la reprise de toutes les affaires de Carnegie contre une indemnité de tant de milliards : « Ce fut la plus belle négociation diplomatique dans l'histoire de l'industrie américaine », écrit à ce propos l'historien de l' « U.S. Steel Corporation ». Les différences qui existent entre toutes ces négociations sont purement quantitatives ; le fond de la chose reste le même dans tous les cas, et l'on peut dire sans réserves ni restrictions que c'est la négociation qui constitue l'âme du « commerce » (moderne). Certes, il n'est pas toujours nécessaire que la négociation ait lieu de vive voix ni que les négociateurs se trouvent en présence l'un de l'autre. La négociation peut en effet être conduite tacitement, comme dans les cas où le vendeur a recours à toutes sortes d'artifices pour faire connaître et vanter au publie les avantages que présente sa marchandise, jusqu'à ce que le public, enfin convaincu, se décide à l'acheter. Ces artifices s'appellent réclames. Par analogie avec ce qui se passait aux premières phases de l'échange des marchandises, on pourrait parler à cette occasion d'un « échange muet », s'il était permis de qualifier de « muette » l'annonce par le mot et par l'image.

Il s'agit toujours et dans tous les cas de convaincre l'acheteur (ou le vendeur) des avantages de l'affaire qu'on lui propose. Le but idéal du vendeur est atteint, lorsque toute la population, convaincue par ses arguments, se jette sur l'article qu'il lui vante et que chacun est pris de panique à la seule idée d'arriver trop tard, lorsque l'article sera épuisé (c'est ce qu'on observe aux époques d'agitation fébrile sur le marché des valeurs).

Le volume de vente d'un article est en rapport avec la force et la généralité des intérêts que le vendeur a su éveiller et canaliser dans sa direction. « Celui qui veut faire un million d'affaires, doit imposer à mille personnes la lourde décision de lui acheter chacune pour mille francs de marchandises, ou bien son influence sur la foule doit être tellement grande que cent mille personnes se sentent poussées à lui acheter dix francs de marchandises. On ne peut pas dire que les mille ou les cent mille personnes recherchent cet article de bon cœur et en vertu d'un choix absolument libre, car elles éprouvent toutes, et depuis longtemps, d'autres besoins d'achats,

lesquels doivent être refoulés, sans quoi le vendeur de l'article nouveau ne réussirait pas » (W. Rathenau).

Exciter des intérêts, gagner la confiance, éveiller la passion d'achat : telles sont les conditions de réussite d'un vendeur, d'un commerçant. Peu importent les moyens auxquels on recourt pour réaliser ces conditions. Toujours est-il que ces moyens n'ont rien à voir avec une contrainte extérieure et que si la contre-partie accepte le pacte, c'est toujours en vertu d'une libre décision, d'une contrainte purement intérieure, c'est-à-dire consentie par la volonté du sujet.

C'est la suggestion qui constitue la principale arme du commerçant, et elle peut s'exercer de plusieurs manières.

Un des moyens de suggestion les plus efficaces consiste à faire croire à la contre-partie que la conclusion immédiate de l'affaire présente des avantages particuliers. « Le temps est à la neige, mes gars », disaient les Finnois(!), parce qu'ils avaient des *aander* (sorte de snow-boots) à vendre : voilà ce qu'on lit déjà dans la Magnus-Barford-Sage (1006 après J.-C.). L'homme qui parle ainsi est le prototype des commerçants de tous les temps, et le conseil qu'il donne aux gars norvégiens d'acheter sans retard des snow-boots est le prototype de la réclame, de cette arme dont se sert aujourd'hui le commerçant qui ne se tient plus retranché dans son château-fort comme le faisaient ses ancêtres génois à l'époque de Benjamin de Tudela et qui, d'autre part, ne peut plus menacer de ses canons les villages des indigènes qui ne veulent pas « commercer » avec lui (c'est ce que faisaient, ainsi que nous le verrons plus loin, les voyageurs qui, au XVIIe siècle, ont pénétré dans l'Inde Orientale).

L'évolution d'une entreprise dépend d'une foule d'accidents et de hasards qu'il est impossible de prévoir : aussi l'entrepreneur doit-il être un homme de sang-froid et posséder l'aptitude à discerner à chaque instant ce qui est de nature à contribuer le plus au succès. Frédéric le Grand avait l'habitude de dire que le chef militaire doit posséder le « coup d'œil » ; ceci est vrai également de l'entrepreneur qui est un chef à sa manière, de même que le chef d'une armée peut être considéré comme un entrepreneur, au sens que nous attachons ici à ce mot. A ce don de discerner rapidement le vrai doit correspondre l'aptitude à réaliser ou à ordonner immédiatement les dispositions reconnues comme nécessaires et en rapport avec la situation, c'est-à-dire la décision.

Le vieux Faust nous offre le type de l'entrepreneur classique

> « Je sens en moi une lumière éclatante ; j'ai hâte de réaliser ce que j'ai conçu ; seule la parole du maître a du poids. Levez-vous, serviteurs, tous, sans exception ! Donnez une forme heureuse à mes conceptions audacieuses! Prenez vos outils, vos pelles et vos pioches. Il faut que mon plan se réalise sans retard ! La meilleure récompense attend ceux qui feront prouve de la discipline la plus stricte, du zèle le plus rapide. Pour accomplir une grande oeuvre, il faut une tête pour mille bras! »

Rien ne saurait mieux exprimer l'âme même de l'entreprise.

Livre premier :développement de l'esprit capitaliste

Première partie : L'esprit d'entreprise

VI.

Les commencements de l'entreprise

Dans quels domaines l'esprit d'entreprise s'est-il manifesté en premier lieu? Autrement dit, quelles ont été les premières entreprises ?

Je vois dans l'histoire européenne quatre formes d'organisation qui, ayant pour base l'entreprise, ont exercé une influence décisive sur toute l'évolution ultérieure.

Ce sont :

1° l'expédition militaire ;
2° la propriété foncière ;
3° l'État ;
4° l'Église.

Il nous est naturellement impossible de donner ici une description, même rapide, de ces quatre formes, dans toute la complexité de leur structure, ou une esquisse de leur évolution historique (on trouve l'une et l'autre, pour autant qu'elles sont de nature à faciliter l'intelligence de l'évolution économique dans son ensemble, dans la nouvelle édition de mon *Capitalisme Moderne)*. Je me contenterai seulement de dire quelques mots destinés à appeler l'attention du lecteur sur les importants liens qui existent entre ces organisations et l'idée de l'entreprise.

1) L'expédition militaire

C'est l' « entreprise » (le mot vient tout seul sous la plume, parce qu'il traduit le mieux le sens et la nature de l'expédition militaire telle que nous l'entendons ici) guerrière qui apparaît comme une des formes les plus primitives de l'entreprise en général, voire comme sa forme la plus primitive, ne serait-ce que parce qu'elle constitue la condition indispensable de toutes les autres. On se trouve en présence d'une entreprise guerrière, lorsqu'un individu (ou un petit nombre d'individus) conçoit le projet d'une expédition militaire, en vue de laquelle il choisit ou recrute le nombre nécessaire de partisans et qu'il conduit conformément au but qu'il s'est tracé. Lorsque, par exemple, les tribus germaniques s'associent pour repousser les Romains, il ne saurait être question d'entreprise guerrière ; mais ce qui est entreprise guerrière, c'est une expédition de pillage, surtout lorsqu'elle est dirigée contre des pays d'outre-mer, parce que cette expédition (et c'est là l'essentiel!) constitue l'émanation d'une raison qui réfléchit et calcule et qu'elle est née de l'initiative personnelle d'un individu audacieux et entreprenant. lu n'est même pas nécessaire qu'une expédition guerrière ait pour but le gain purement matériel, pour qu'on puisse la qualifier d'entreprise. Les légendes nous parlent d'entreprises guerrières qui ont été exécutées en vue de fins idéales. Et il résulte de ce que nous venons de dire que ces entreprises ne deviennent possibles qu'avec l'apparition de l' « âge héroïque », alors que des personnalités fortes, passionnées d' « entreprises », s'élèvent au-dessus de la foule des indolents et lui imposent leur volonté. C'est que cette différenciation entre meneurs et menés, entre chefs et suivants, entre sujet et objet, entre esprit et corps constitue l'élément vital de toute entreprise.

L'expédition guerrière reste une entreprise, tant qu'elle garde cette note éminemment personnelle qui s'exprime volontiers par J'esprit d'aventure. Aussi les chefs de mercenaires qu'on voit surgir dès le moyen âge représentent-ils le type le plus parfait de l'entrepreneur guerrier. Et cela moins à cause du caractère intéressé de l'expédition (qui lui conférerait plutôt la nuance *capitaliste)* qu'à cause de l'individualisation, poussée à l'extrême, des différents groupes guerriers et du pouvoir, également poussé à l'extrême, dont dispose le chef guerrier. Ainsi que le fait observer avec

raison Burckhardt, certains de ces chefs s'affirment comme des hommes dépourvus de principes, pleins de mépris pour tout ce qui est sacré, cruels et traîtres à l'égard des hommes... « En même temps on voit se développer chez certains d'entre eux la personnalité, le talent qui atteint parfois à la plus rare virtuosité et est reconnu et admiré comme telle par les soldats. Ce sont les premières armées de l'histoire moderne, se maintenant par le crédit personnel qu'on accorde, sans réserves et sans arrière-pensées, au chef. C'est ce qui apparaît avec un éclat particulier dans la vie de François Sforza, par exemple, qu'aucun préjugé de classe ou de caste n'a pu empêcher de chercher à acquérir auprès de chacun la plus individuelle et la plus personnelle des popularités, afin de l'utiliser dans les moments difficiles ; et il est arrivé que des ennemis ont, à sa vue, déposé les armes et l'ont salué humblement comme le *père commun des guerriers* » [1].

Ce qui conférait plus particulièrement le caractère d'entrepreneurs à ces chefs de bandes, c'était le risque qu'ils assumaient ; c'était encore la nécessité où ils se trouvaient d'assurer par eux-mêmes à leurs armées tout ce dont elles pouvaient avoir besoin pour l'heureuse conduite de l'expédition : depuis le recrutement de mercenaires jusqu'à leur équipement et leur armement, jusqu'à leur approvisionnement quotidien en vivres et à la préparation des lieux de retraite possibles.

A ceux qui voudraient se faire une idée plus complète des rapports qui existent entre les qualités qui font un bon chef militaire et les vertus qui caractérisent l'entrepreneur typique, nous conseillons la lecture du beau chapitre intitulé *Le génie militaire,* que Clausewitz a consacré à cette question [2].

2) La grande propriété foncière

A côté de l'entreprise guerrière, on voit naître et se développer, jusqu'à prendre la forme d'une imposante organisation, cette institution de paix qu'est la grande propriété foncière. Que la grande propriété foncière, ou seigneurie, ait été, pendant le moyen âge, un phénomène commun à tous les

[1] J. Burckhardt, *Kultur der Renaissance in Italien,* I³, 23.

[2] Clausewitz, *De la guerre,* Livre I, chap. III.

peuples européens et qu'elle ait exercé sur l'évolution de ces peuples, sur la marche de leur civilisation, l'influence la plus profonde, c'est ce que personne ne songe plus à contester aujourd'hui [1]. Au point de vue de la structure et de l'organisation, elle présente le même cachet dans tous les pays européens : qu'il s'agisse des monastères Bobbio ou Farfa ou des possessions des patriarches de Grado ou de celles de l'archevêque de Ravenne, en Italie ; des monastères de Clairvaux, de Corby ou de Saint-Rémy, en France ; du monastère de Saint-Gall, en Suisse ; des monastères Prüm et Weissemburg ou des domaines de Charlemagne ou de ceux de l'abbaye de Reichenau, de Fulda, de Lorsch ou des possessions du comte de Falkenstein, en Allemagne ; des monastères Ramsay, Malmesbury, Worcester et Peterborough, en Angleterre ; du couvent Saint-Troud, près de Liège - partout et toujours nous retrouvons le même tableau, aussi bien dans l'ensemble que dans les détails. La question des origines de cette uniformité ne nous intéresse pas ici : l'héritage reçu de Rome, l'influence de l'Église s'exerçant dans le sens du nivellement et l' « état des choses » ont certainement contribué, dans une mesure à peu près égale, à donner à l'évolution la même orientation dans tous les pays. Nous trouvons déjà les germes de l'organisation domaniale chez les Germains du temps de Tacite.

Ce qui nous importe plus particulièrement ici, c'est de nous faire idée, tout au moins synthétique, de la nature de l'organisation domaniale.

La grande propriété, la seigneurie, est avant tout une économie ; une économie conduite et dirigée par une classe de gens riches, de grands propriétaires, vivant du travail des autres. Il s'agissait donc (et c'est là le côté essentiel de la grande propriété!) de réunir un grand nombre de travailleurs en vue d'une oeuvre commune, d' « organiser » le travail ; et c'est cette organisation du travail en grand qui fait de la grande propriété une entreprise au premier chef et devient un facteur d'une importance décisive pour l'évolution ultérieure. Le principe régulateur de l'économie était celui de la satisfaction des besoins ; autrement dit, quelque grand que fût le nombre de consommateurs tirant leur subsistance d'une économie domaniale, c'étaient les besoins de ces consommateurs qui déterminaient la forme et le mode d'exploitation du domaine.

[1] Nous faisons ici abstraction des points encore discutables que présente le problème de la grande propriété foncière, et notamment de ses rapports numériques avec la propriété paysanne, du rôle qu'elle a joué dans l'évolution du droit, etc.

Les forces ouvrières dont le grand propriétaire pouvait disposer pour la réalisation de son plan économique n'étaient pas toujours en nombre suffisant. Aussi le système de travail était-il celui d'un « travail contraint » : les paysans vivaient sous le dépendance du seigneur auquel ils devaient fournir des corvées ou des contributions en nature. Il en résulta une très grande variété dans les rapports entre propriétaires et ouvriers, variété sur laquelle nous n'allons pas insister ici, parce qu'elle ne touche que de loin à la question qui nous intéresse. Le fait essentiel pour nous est celui-ci : dans les grandes propriétés un certain nombre d'hommes sont réunis et assemblés intentionnellement pour un travail régulier en vue d'une œuvre commune, et ces hommes obéissent à la volonté d'un chef suprême. Il s'est ainsi formé (à envisager ce phénomène par son côté purement extérieur), au cours des siècles, une organisation savante et compliquée qui pouvait à chaque instant être utilisée pour des fins autres que la seule satisfaction des besoins (et nous verrons que ce cas s'est en effet présenté plus d'une fois). Cette organisation était cependant animée d'un certain esprit qui a joué un grand rôle dans la formation du capitalisme. Pour nous résumer : à la faveur de la grande propriété, des entreprises souvent de grand style ont fait leur apparition dans un monde jusqu'alors étranger à l'entreprise et ont contribué à la dissolution, à la décomposition de l'état des choses ancien, précapitaliste.

3) - L'État

L'État moderne est à la fois une entreprise de guerre et une entreprise de paix. Ceci n'est toutefois vrai que de l'État tel qu'il se présente à la fin du moyen âge. Pour se rendre compte de son caractère d'entreprise, il suffit d'examiner d'un peu près l'esprit qui a présidé à sa naissance. Nous trouvons alors les particularités suivantes.

La caractéristique palpable et tangible de cet État, de l'État du prince ou de l'État absolu, réside dans le fait qu'un grand nombre d'hommes (c'est-à-dire un nombre dépassant la population d'une commune urbaine ou d'un arrondissement rural) se trouvent subordonnés, par la volonté d'un seul (du seigneur ou de son représentant), aux intérêts de ceux qui détiennent le pouvoir.

De cette réunion artificielle d'un grand nombre d'hommes sous le pouvoir et la volonté d'un seul découlent plusieurs conséquences importantes : en premier lieu, pour que soit atteint le but de l'État absolu, but consistant à soumettre la population d'une vaste étendue de pays aux intérêts du maître, il doit exister un système de moyens susceptibles d'exercer la plus profonde influence sur l'orientation des destinées humaines, de maintenir la cohésion des forces, d'imposer aux hommes certains actes et certaines abstentions. Cela suppose un appareil d'administration de grand style, une organisation du monde s'étendant à tous les détails de la vie, aussi bien dans l'espace que dans le temps, en surface et en profondeur. Et ce système de moyens de gouvernement, qui ne tarde pas à devenir un modèle de parfaite organisation pour les entreprises de moindre envergure, finit par acquérir une vie propre et par se manifester dans l'histoire à la fois comme sujet et comme objet.

En deuxième lieu, la manière de vivre des « sujets», c'est-à-dire des moyens dont l'État se sert pour réaliser ses fins, subit une profonde influence : la volonté de l'État s'insinue dans les recoins les plus privés de leur vie, elle cherche à faire jaillir de chaque individu indolent une étincelle, afin que de la réunion des innombrables étincelles particulières résulte une flamme qui se répande et se communique. Innombrables sont les manifestations de l'esprit d'entreprise nées de la poursuite de fins politiques : et qui dira jamais ce que les manifestations individuelles de cet esprit doivent à l'influence de l'État?

A mon avis, l'idée de l'État moderne est née dans les tyrannies italienne du trecento et du quattrocento. C'est là que les deux principes fondamentaux de l'État absolu, moderne, à savoir le rationalisme et l'intervention à outrance, reçoivent leur plein développement. « Le choix calculé, réfléchi et raisonné de moyens, choix dont nul prince, hors d'Italie, n'avait alors la moindre idée, joint à un pouvoir presque absolu à l'intérieur de l'État, ont produit une race d'hommes et des formes de vie tout à fait particulières. » Il me semble aussi qu'on ne saurait donner une idée plus exacte de ce qu'était l'État d'alors qu'en le qualifiant (au sens figuré, si l'on veut) d'entreprise du prince. Le prince doit accepter le pouvoir en entrepreneur courageux et audacieux, il doit savoir qu'il est exposé à sombrer à chaque instant et il doit sans cesse songer au choix de nouveaux moyens. S'il possède toutes ces qualités, il apparaît comme un organisateur de premier ordre pouvant s'attendre à tous les succès, parce qu'il ne compte

que sur son audace, son intelligence, son esprit de décision, sa persévérance. Voici ce que dit Burckhard de la tyrannie du XVe Siècle .

> « A tout bien considérer, grands et petits étaient obligés de s'appliquer davantage, de procéder d'une façon plus raisonnée et réfléchie, de s'abstenir d'atrocités trop révoltantes. Ils ne devaient recourir au mal qu'autant que la réalisation de leurs fins l'exigeait, ce qui leur assurait l'excuse de ceux qui ne se trouvaient pas trop atteints. Pour ce qui est du capital de piété dont bénéficiaient les maisons régnantes légitimes de l'Occident, on n'en retrouve pas ici la moindre trace «. tout au plus une sorte de popularité ne dépassant pas l'enceinte de la capitale. C'est toujours sur son talent et la froide réflexion que le prince italien doit compter avant tout. » [1]

Ces principes ont fini par devenir ceux de toutes les grandes monarchies absolues.

4) - L'Église

Si je mentionne ici l'Église, c'est parce qu'elle représente, à côté de l'État, la plus grande organisation créée de main d'homme, parce qu'on y voit dominer, peut-être plus que partout ailleurs, cette forte tendance rationaliste qui caractérise toute entreprise et qu'en fait les fondateurs et représentants d'institutions ecclésiastiques ont fait preuve de beaucoup d'esprit d'entreprise. Il serait peut-être exagéré de considérer comme une entreprise l'Église dans son ensemble ; mais de nombreuses entreprises, au sens étroit et propre du mot, sont nées au sein de sa structure : la fondation d'un couvent ou d'un nouvel évêché ne diffère guère, au fond, de celle d'une filature de coton ou d'une maison de banque.

[1] Burckhardt, *op.cit,* pp. 15 -16.

Livre premier :développement de l'esprit capitaliste

Première partie :
L'esprit d'entreprise

VII.

Les principales variétés de l'entreprise capitaliste

Nous nous proposons de faire ressortir, dans ce chapitre, les rapports singuliers qui existent entre l'appât du gain et l'esprit d'entreprise et de montrer comment l'entreprise capitaliste est née à la faveur de ces rapports. Nous verrons que les formes qu'affectent ceux-ci sont au début aussi multiples que variées, d'où aussi la grande variété des types d'entrepreneurs capitalistes dont nous cherchons ici à analyser l' « esprit », dans les phases successives de son évolution. Il me semble que les exposés de la genèse du capitalisme que nous possédons n'ont pas tenu suffisamment compte des profondes différences d'origine qui séparent les entreprises capitalistes et qui ont eu pour effet une profonde différenciation entre les sujets économiques qui sont loin d'être tous animés du même « esprit», ainsi qu'on le croit communément.

Si l'on veut (comme nous le faisons ici) se rendre compte avant tout de la nature de l'esprit qui anime les économies capitalistes et dans lequel elles

sont conduites au début, on doit faire une séparation nette entre les circonstances purement extérieures se rattachant à leur naissance et tous les facteurs mécaniques de leur structure et organisation. Les circonstances extérieures, les facteurs mécaniques se réduisaient alors, comme aujourd'hui, au fait suivant: une somme d'argent plus ou moins grande est consacrée à l'acquisition de certains moyens de production, en vue du travail pour le marché (de ce fait la somme d'argent se transforme en capital). Quelqu'un avance les sommes nécessaires, les « investit », et la destination de ces sommes peut être variée : elles peuvent servir à couvrir les frais d'entretien et d'exploitation d'une usine, à faciliter à un tisserand l'achat de matières premières, etc. Déjà les premières banques travaillaient avec des sommes provenant de dépôts particuliers ; les capitaux qui étaient investis dans le commerce et la navigation provenaient de commandites, et plus tard de souscriptions à des actions. Ou encore un entrepreneur disposait lui-même de moyens suffisants pour pouvoir conduire une économie capitaliste. Mais ce n'est pas le mode de formation ou de composition du capital qui (au début tout au moins) caractérise l'esprit dans lequel est conduite une entreprise. L'esprit qui anime une entreprise n'est pas celui du bailleur de fonds, mais celui de l'entrepreneur qui fait valoir les fonds. Les bailleurs forment souvent un ensemble des plus hétéroclites.

Voici quelques exemples, choisis au hasard, à l'appui de ce que nous venons de dire.

Quand Peruzzi et Bardi firent faillite, au XIVe siècle, les sommes déposées chez eux par le clergé seul s'élevaient à 550.000 florins. La banqueroute de Scali et Amieri, en 1328, fit perdre plus de 400.000 florins : « qui avait de l'argent à Florence l'a perdu », écrit Villani. Et Lastig a, jusqu'à un certain point, raison, lorsqu'il dit [1] : « Les maisons de change et de banque formaient les centres de toute la circulation et de tout le commerce des valeurs à cette époque-là. C'est à ces maisons que les particuliers confiaient leur argent, pour le faire fructifier... Investir plus ou moins son argent dans le commerce d'un autre était un moyen parfaitement légal de faire fructifier le capital » (lisez : la fortune qu'on possédait). Il est certain que plus d'une entreprise capitaliste a été fondée de cette manière dans les villes italiennes, de même que plus tard beaucoup d'entreprises

[1] Lastig, *Beiträge zur Geschichte des Handelsrechts, «Z*eitschr. f. Gesamte Handelsrecht », XXII, pp. 152 et suiv.

fondées dans les villes du Nord ont dû leur naissance aux sommes provenant des dépôts confiés à Höchstetter et autres. « Princes, comtes, nobles, bourgeois, paysans, domestiques et servantes ont pris l'habitude (à partir de la fin du XVe siècle) de confier tout l'argent qu'ils possédaient à Ambrosius Höchstetter qui leur servait un intérêt de 5 %. Beaucoup de valets de ferme qui ne possédaient que dix florins les avaient confiés à la banque de Höchstetter... Celui-ci avait pendant longtemps payé les intérêts d'un million de florins qu'il avait eus en dépôts... Ce capital lui avait servi à acheter des stocks de marchandises et à provoquer des hausses de prix [1] ».

L'exploitation de mines se faisait, au XVe et au XVIe siècle, avec des fonds provenant de tous les pays, de toutes les couches sociales. Dans les mines de Goslar, des contrats portant sur le forage de galeries sont conclus en 1478-1487 avec Johann Thurzo, bourgeois et conseiller à Cracovie, et avec des bourgeois de Nüremberg, de Chemnitz et de Leipzig. Le même Thurzo avait encore investi des fonds dans deux mines hongroises, en même temps que certains autres bourgeois de Cracovie, les Fugger, etc. Les créanciers hollandais de l'État autrichien commanditent au XVIIe et au XVIIIe Siècle les mines de cuivre de Neusohl et de Schmölnitz. L'exploitation des mines de mercure d'Idria est assurée par des marchands et des nobles d'origine étrangère ; et il en est de même des salines de Wieliczka au XVIe siècle, des mines de Schackenthal, des mines d'étain des Cornouailles. Ailleurs, comme dans le Radhausberg, dans la province de Salzbourg, on voit un archevêque avancer une certaine somme devant permettre de poursuivre l'exploitation d'une mine d'or. Ailleurs encore, des marchands de fer avancent les sommes nécessaires à l'exploitation de forges (en Carinthie). Ou encore, le roi de Bohême fonde « une caisse de réserve », destinée à venir en aide aux mines de Joachimsthal.

Dans l'industrie textile, dans la bijouterie, dans la quincaillerie ce sont tantôt de riches marchands, des « grossistes », qui fournissent des fonds : « un grossiste ne peut subsister, s'il ne subventionne une manufacture ».

A l'époque où le nombre de « papiers à intérêts fixes » n'était pas encore excessivement grand, on voyait plus souvent qu'aujourd'hui des gens faisant partie des couches élevées de la société investir leur argent dans le commerce. Lors de la fondation de la Compagnie des Indes Orientales, en 1664, les capitaux réunis provenaient en grande partie de sphères extra-

[1] *C.* Sander, cité par Ehrenberg, *Zeitalter der Fugger,* I, pp. 212-213.

commerciales [1] ; la Compagnie de l'Orient avait pour principal actionnaire le duc de la Melleraye, etc.

Je le répète : si l'on veut se faire une idée exacte de l'esprit qui règne dans les premières entreprises capitalistes, on doit faire abstraction de la qualité, de la personnalité et de la position sociale des bailleurs de fonds. de même que nous faisons totalement abstraction des origines sociales des actionnaires, lorsque nous voulons nous faire une idée de la nature et des tendances de l'entreprise capitaliste moderne. On doit, au contraire, chercher à pénétrer jusqu'à l'âme de l'entreprise, à analyser les facteurs internes de son aspect et de sa structure extérieurs [2].

Afin de nous orienter mieux et plus rapidement dans ce voyage de découverte, nous ferons bien de prendre pour guides les données que nous avons fait ressortir dans les deux chapitres précédents.

Nous ferons bien notamment de tenir le plus grand compte du fait que les différences existant entre les divers types d'entrepreneurs capitalistes tiennent, d'une part, au genre et à la nature des moyens qui ont été mis en oeuvre en vue de l'enrichissement, et, d'autre part, au genre et à la nature des entreprises (pré ou extra-capitalistes) auxquelles ces moyens ont été appliqués. Et le meilleur procédé à suivre consiste à prendre les trois formes primitives de l'entreprise et à suivre leur imprégnation progressive par l'esprit capitaliste, c'est-à-dire leur transformation progressive en sources de revenus (ce qui n'était nullement leur destination primitive). Les trois formes primitives sur lesquelles on peut suivre ce processus de transformation, d'adaptation à des fins qui, au début, leur étaient tout au moins indifférentes, sont représentées par

1° le flibustier ;
2° le seigneur féodal ;
3° le bureaucrate.

[1] « Les gens de commerce n'étaient qu'une faible minorité parmi les souscripteurs ». P. Kaeppolin, *La compagnie des Indes Orientales* (1908), p. 6.

[2] Il se peut que certains cas nous révèlent l'influence décisive des bailleurs de fonds. Mais alors ceux-ci nous intéresseront, non en leur qualité de bailleurs de fonds, mais en tant qu'entrepreneurs à, l'initiative créatrice.

1) Le flibustier

L'expédition guerrière comme telle n'est pas nécessairement et uniquement motivée par l'appât du gain. Sans doute, dans beaucoup de ces expéditions ce mobile a joué un rôle important, sinon décisif : tel est notamment le cas des luttes qui, dans l'antiquité, avaient mis aux prises Phéniciens, Carthaginois et Romains pour la possession de l'Espagne ; tel est également le cas des guerres qui ont eu lieu au moyen âge pour la possession de la Bohême, et on peut encore considérer comme des luttes pour la possession des mines d'or les guerres qui, dans les temps modernes, ont été menées contre l'Espagne. Nous nous rendons cependant compte que ce serait une erreur de voir dans ces expéditions militaires les premières formes de l'entreprise capitaliste.

Il est, en revanche, des expéditions militaires qui ont été provoquées uniquement par l'appât du gain et qui deviennent inexplicables dès que nous essayons de les envisager à un autre point de vue. Ce sont les entreprises de pillage proprement dites, et plus particulièrement les *entreprises de piraterie,* dans lesquelles la vaillance militaire et l'organisation militaire étaient mises directement au service du désir de s'enrichir.

La piraterie, en tant qu'institution sociale, existe déjà, pendant le moyen âge, dans les villes maritimes italiennes. Amalfi, Gênes, Pise, Venise sont autant de centres de piraterie organisée (à laquelle s'ajoute souvent le pillage à l'intérieur du pays) ; elles doivent à la piraterie une bonne partie de leur richesse ; et ce sont ces expéditions de pillage qui constituent les premières formes de l'entreprise capitaliste. Nous apprenons, par exemple, ce qui suit au sujet de Gênes [1] - « Entre les corsaires Proprement dits et les bourgeois qui prennent part aux querelles et aux guerres sous la surveillance de l'État, mais dans leur propre intérêt, il est aussi difficile d'établir une différence qu'entre les termes *cursales, praedones et pyrate.* C'est qu'il n'existe guère non plus de différence tranchée entre l'état de guerre déclaré et les violences commises à l'état de paix. Le terme *corsar*, employé dans les actes gênois, n'avait rien de blâmable ni de péjoratif... La

[1] Cf. Ed. Heyck, *Genna und Seine Morium,* pp, 182 et suiv.

profession elle-même (« *pyraticarn artem exercens »,* p. 54, 5) n'avait, jusqu'à un certain point, rien d'infamant aux yeux des gens d'alors. Dans le ressort de la juridiction de sa ville, le Gênois ne pouvait armer un navire en course ou prêter la main à cette besogne qu'avec l'autorisation de son gouvernement. Celui qui a fourni des fonds pour contribuer à la préparation d'une course illégale pouvait échapper aux poursuites, s'il retirait ces fonds (*Stat. di Pera*, CCVI) , mais il en était autrement, lorsqu'un capital engagé dans une entreprise de navigation était employé, à l'insu de son propriétaire, à la préparation d'une course non autorisée : le propriétaire pouvait alors exiger le remboursement du capital et même prétendre à une partie des bénéfices réalisés » (C. *c.* CCVM

> « Nombreux furent les marchands italiens qui, ayant une créance sur un Grec et ne pouvant rentrer dans leurs fonds, se firent corsaires, afin de reprendre de force ce qu'ils ne pouvaient obtenir autrement. Ce sont, semble-t-il, les Génois et les Pisans qui fournissaient le plus gros contingent de pirates dans les eaux grecques : la mauvais état de la marine byzantine ne pouvait que les encourager à se livrer à la piraterie sur une vaste échelle » [1].

Le plus souvent les navires de course se présentaient en bande, comme ce fut le cas de la flottille de cinq navires pisans qui, en 1194, pilla les environs d'Abydos.

Pendant les premiers siècles de l'époque moderne, toutes les nations de l'Europe occidentale encourageaient la piraterie professionnellement organisée. Celle-ci fut d'ailleurs favorisée par le guerres interminables qui remplirent le XVIe et le XVIIe siècles et dans lesquelles la guerre de course, en accord avec le droit maritime alors en vigueur, joua un rôle prédominant. Or, la guerre de course et la piraterie ne sont guère séparées par une ligne de démarcation bien nette : le *Privateer* se transforme facilement en *Pirate*, lequel, à son tour, peut être utilisé par l'État comme capitaine d'un navire de course. C'est ainsi qu'en ce qui concerne la France, nous apprenons qu'au XVIe siècle « la petite noblesse de province (!), surtout celle de confession protestante, n'avait cessé de recruter dans ses rangs cette armée de corsaires intrépides qui se vengeait tantôt sur le commerce espagnol, tantôt sur le commerce portugais des massacres de

[1] W. Heyd. *Geschichte des Levantehandels im Mittelalter* (1879), I, p. 255.

Fort Coligny et de La Caroline » [1]. La piraterie française avait atteint au XVIIe siècle un degré de développement considérable. Nous sommes très bien renseignés sur son état et son étendue grâce aux deux rapports que Colbert se fit adresser sur les « capitaines corsaires » les plus connus, parce qu'il avait l'intention de réunir les corsaires de Dunkerque en une escadre, sous le commandement de Jean Bart et de mettre celle-ci au service du roi [2]. Ces rapports contiennent des renseignements sur 33 capitaines qui commandaient 15 frégates et 12 navires longs.

D'origine française étaient également les fameux boucaniers ou flibustiers qui exerçaient leur activité principalement dans les eaux des colonies espagnoles, à la Jamaïque, à Haïti, etc. 3.

Mais les nations de pirates par excellence furent, au XVIIe siècle, l'Angleterre et les États de la Nouvelle-Angleterre, en Amérique.

Vers le milieu du XVIe siècle, les côtes d'Angleterre et d'Écosse étaient infestées de pirates anglais. D'après Sir Thomas Chaloner, plus de 400 pirates auraient, pendant l'été 1563, capturé dans le détroit du Pas-de-Calais 600 ou 700 navires français 4. On se rappelle la description effrayante des dangers qu'Érasme avait courus lorsque le navire qui le transportait ayant fait naufrage dans la Manche fut assailli par des pirates. Les historiens anglais attribuent cette extension de la piraterie aux persécutions qui ont marqué le règne de Marie Stuart. Des individus appartenant aux meilleures familles se sont faits corsaires et leurs bandes, que vinrent grossir des pêcheurs inoccupés, continuèrent leurs exploits longtemps encore après l'avènement d'Elisabeth. « Presque tous les gentlemen de la côte occidentale participaient à cette affaire », dit le prudent Campbell. « A cette affaire » (*in the business) :* expression on ne peut plus exacte, car l'exercice de la piraterie était organisé comme une véritable affaire. Les navires des pirates étaient armés par des sens fortunés qu'on appelait « gentlemen adventurers » et derrière lesquels s'en trouvaient d'autres qui avançaient des fonds contre des intérêts élevés. Il n'était pas rare de voir des membres de la haute noblesse participer à ces

[1] H. Pigeonneau, *Histoire du commerce de France,* Il, p. 170.

[2] *Publié* par Eugène Sue, dans *l'Histoire de la marine française,* IV, livre VII, chap. I et II.

[3] Ouvrage capital . Histoire *des Aventuriers....* par O. O. Dexmelin.

[4] Fronde, *History of England,* p. 451.

entreprises : à l'époque de la reine Marie d'Écosse on voit le comte de Bothwell et à l'époque des Stuarts le comte Derby et d'autres royalistes patronner de nombreux pirates.

Les colonies américaines ne tardèrent pas à imiter docilement l'exemple de la mère-patrie. Les récits que nous possédons sur l'extension de la piraterie en Amérique, et surtout dans l'État de New York, paraîtraient invraisemblables, s'ils n'étaient confirmés par de nombreux témoins dignes de foi. D'après le témoignage du secrétaire de Pennsylvanie, James Logan, par exemple, 1.500 pirates croisaient en 1717 le long de la côte de la Caroline, dont 800 avaient leur quartier général à New Providence. Au XVIIe siècle il n'y avait pour ainsi dire pas de colonie qui ne fournît son contingent de pirates.

Les voyages de découvertes qui étaient devenus particulièrement fréquents à partir du XVe siècle, étaient une des variétés de la piraterie. Ces voyages étaient sans doute souvent dictés par d'autres mobiles, d'un ordre plus idéal, tels que la curiosité scientifique, les convictions religieuses, l'ambition, l'amour des aventures, etc., mais le mobile le plus fort (et le plus souvent unique) était l'amour du gain. Ces voyages n'étaient au fond que des expéditions bien organisées, ayant pour objectif le pillage de pays d'outre-mer. Mais c'est après les découvertes de Colomb, après qu'il eut rapporté de ses voyages de la véritable poussière d'or et le conte merveilleux du prince recouvert d'or, que l'Eldorado, pays de l'or, devint le but avoué ou tacite de toutes ces expéditions... A partir de ce moment, la croyance superstitieuse à l'existence d'un pays où l'on pouvait ramasser de l'or à la pelle, venant s'ajouter à la recherche superstitieuse de trésors enfouis et aux efforts superstitieux de fabriquer de l'or artificiellement, fit naître cette irrésistible poussée de conquêtes qui s'empara du monde entier.

Ce qui nous intéresse ici d'une façon toute particulière, ce sont les hommes qui se trouvaient à la tête de ces entreprises : conquérants débordants de force, amoureux d'aventures, ayant l'habitude de la victoire, brutaux, rapaces, race extraordinaire, à jamais disparue. Ces pirates de génie et sans scrupules, particulièrement nombreux dans l'Angleterre du XVIe siècle, sont faits du même bois que les chefs de bandes en Italie, que les Can Grande, les François Sforza, les César Borgia, à la seule différence près qu'ils avaient pour principal objectif l'acquisition de biens et de richesses et qu'ils se rapprochaient davantage du type de l'entrepreneur capitaliste.

C'étaient des hommes doués d'une imagination aventureuse et en même temps débordant d'activité ; des romantiques, mais ayant un sens aigu des réalités ; des hommes qui, après avoir commandé une flotte de corsaires, devenaient de hauts dignitaires dans l'État ; qui, après avoir cherché d'une main avide des trésors, se révélaient politiques de premier ordre ; des hommes aimant passionnément la vie, adorant la pompe et le luxe, mais capables de subir pendant des mois les Privations inhérentes à un voyage plein d'incertitudes et de dangers ; des hommes ayant le don de l'organisation poussé au plus haut degré et en même temps superstitieux comme des enfants. Bref, c'étaient des hommes de la Renaissance! Ils étaient les ancêtres ou, plutôt, ils formaient une des lignées des ancêtres de nos entrepreneurs capitalistes. Inutile presque de citer des noms : on en trouve dans tous les manuels d'histoire. Le plus puissant de tous est, peut-être, ce Sir Walter Raleigh, « the great Raleigh », dont la devise peut s'appliquer à tout ce groupe d'hommes : «Tam Marti quam Mercurio » (« je sers à la fois Mars et Mercure »). Viennent ensuite : Francis Drake, « le noble pirate » (« the noble Pirate »), ainsi que le surnomma Hentzner qui visita son navire en 1598 ; Sir Martin Frobischer, aussi grand savant qu'audacieux pirate ; Sir Richard Grenville, le héros (« thevaliant »), ainsi que le nomme John Smith dans son *Histoire de la Virginie,*Cavendish qui rapporta le plus riche butin qu'on ait jamais vu et qui remonta la Tamise en véritable prince, sur un navire aux voiles en dama et au mât doré, monté par un équipage vêtu de soie et de velours, etc., etc. Ceux qui voudraient connaître plus de détails sur ces hommes n'ont qu'à parcourir le troisième volume de *l'Histoire des Voyages,* par Hakluyt.

A ceux qui me demanderaient comment j'en viens à établir un rapport entre ces conquérants et brigands, d'une part, et le capitalisme de l'autre, je répondrais que sans voir en ceux-là une variété particulière d'entrepreneurs capitalistes, je trouve que l'esprit qui les avait animés était le même que celui qui avait inspiré tout le grand commerce, toute l'économie coloniale jusqu'au XVIIIe siècle.

Toutes les entreprises commerciales et coloniales proprement dites de cette époque ne furent en effet, au fond, que des expéditions d'aventuriers et de conquérants, au même titre que la piraterie et les voyages de découverte dont nous venons de parler. Entre l'aventurier, le pirate et le marchand de grand style (et un n'est pas alors marchand de grand style, si

on n'a pas franchi la mer) les différences sont parfois imperceptibles, au point de s'effacer complètement.

Écoutez ce que dit Benjamin de Tudela des « bourgeois » de Gênes: « Chacun (!) a une tour dans sa maison ; lorsqu'une guerre éclate entre eux, les plate-formes des tours leur servent de champ de bataille. Ils dominent la mer ; ils font construire des navires, appelés galères, sur lesquels ils s'en vont piller les régions les plus lointaines. Ils rapportent leur butin à Gênes ; ils vivent en état de guerre perpétuelle avec Pise ». En lisant ce récit, on est tenté de se demander : s'agit-il de pirates ou de marchands royaux? Ces gens sont certainement l'un et l'autre. En quoi consiste, par exemple, le « commerce dans le Levant »? Qu'est-ce qu'on trouve dans les deux gros volumes de la description de Heyd ? Presque rien que des récits de batailles. Tous ceux qui veulent obtenir quelque chose dans les pays étrangers doivent être guerriers ou doivent avoir à leur disposition des guerriers et être à même de s'appuyer sur la puissance organisée de l 'État.

Nous retrouvons le même type de marchand de grand style dans les «Shipping-merchants » anglais du XVIe et du XVIIe siècle [1].

Que sont, en effet les Hawkins? Et surtout John et William? Tour à tour voyageurs, hommes politiques, pirates, commandants de navires marchands. John Hawkins s'était rendu célèbre aussi bien comme chef militaire au cours de la guerre avec l'Espagne que comme marchand. Ses contemporains l'appelaient : « a wonderful hater of the Spaniards » (ennemi irréconciliable des Espagnols). Il en est de même des Middleton, représentants d'une autre grande maison de commerce de l'époque. Leur « commerce » à eux n'est également qu'une série de combats, d'ambassades, de séjours en captivité, etc., dans leurs relations avec les peuples de la côte orientale de l'Afrique.

Nous retrouvons le même type jusqu'en Allemagne . l'expédition Welser au Vénézuela est-elle un voyage de découverte, une entreprise coloniale, une expédition de piraterie ou une entreprise commerciale? On serait bien embarrassé de le dire. Et Ulrich Krafft, cet homme au « cœur léger », qui fait des voyages pour le compte des Manlich, dont la vie est remplie d'aventures aussi merveilleuses que celles d'un prince de conte de fées, qui se dispute avec les commandants de navires, parce qu'ils lui amènent trop

[1] Cf. H. R. Fox Bourne, *English Merchants,* 1886.

tard sa cargaison de raisins secs, est-il marchand ou aventurier? L'un et l'autre.

En France, le mot « armateur » sert à désigner aussi bien un affréteur de navires qu'un capitaine de course ou un pirate. Et pourquoi ? Parce que ces hommes qui, au XVIe siècle, faisaient partir leurs navires de Dieppe, du Havre, de Rouen, de la Rochelle vers l'Afrique ou l'Amérique, étaient à la fois l'un et l'autre [1].

Mais ce sont les grandes compagnies commerciales et coloniales, ces véritables instruments du commerce du moyen âge, qui apparaissent comme des entreprises de brigandage au premier chef. Tel est, par exemple, le cas des compagnies commerciales italiennes, parmi lesquelles les « Maona » génoises occupent la première place. La « Maona » la plus célèbre, celle de Chios, qui a été fondée en 1347 et a maintenu pendant deux siècles le *dominium utile*, non seulement de Chios et de Phocée, mais aussi des îles Samos, Nicée, Oenussa et Saint-Panagia, n'était au fond qu'une bande de brigands reconnue et sanctionnée par la loi et, pour ainsi dire, consolidée.

Elle était née dans les circonstances suivantes - une flotte équipée par des armateurs particuliers avait conquis Chios ; au retour de cette flotte, les armateurs avaient réclamé au gouvernement l'indemnité convenue de 203.000 lires ; comme le gouvernement n'avait pas la possibilité de verser cette somme, il avait autorisé la fondation de la « Compera » ou « Maona » de Chios et remis aux créanciers Chios et Phocée, en garantie du capital et des intérêts.

A leur tour, les grandes compagnies commerciales du XVIe et du XVIIe siècle n'étaient que des compagnies de conquête nanties de droits régaliens et de pouvoirs politiques ; autrement dit, c'étaient des expéditions de brigandage transformées en organisations permanentes. La piraterie sur une grande échelle formait, jusqu'aux dernières années du XVIIe siècle, une branche de commerce régulière de ces compagnies. C'est ainsi que la Compagnie Hollandaise des Indes Occidentales dépense, entre 1623 et 1636, 4.500.000 lires, pour équiper 800 navires ; mais elle saisit 540 navires dont la cargaison vaut près de 6.000.000 de lires ; à cette somme il faut en ajouter une autre, de 3 millions, que lui rapportent le pillage et le

[1] Pigeonneau, *op. cit.*, II, p. 170.

brigandage qu'elle exerce sur les Portugais. Dans le bilan des gains et des pertes des grandes compagnies figure toujours la rubrique : gains ou pertes par suite de piraterie ou de saisie de navires.

Le commerce soi-disant « normal » avec les indigènes n'était, lui aussi, au fond que du brigandage plus ou moins bien masqué. On peut dire que tout échange de marchandises entre indigènes et Européens se réduisait, à cette époque-là, à un commerce imposé. Rien ne caractérise mieux la manière dont était pratiqué ce soi-disant « commerce » que les réactions psychiques qu'il provoquait chez les indigènes : désespoir ou violente colère, selon le tempérament des races. Les habitants des Moluques ont détruit une grande partie de leurs plantes à épices dans lesquelles ils voyaient la cause de leurs dures souffrances. Mais le plus souvent la citadelle était obligée de protéger les marchands étrangers contre les actes de vengeance des indigènes. « Si l'on avait oublié de fermer un soir les portes du fort, les mêmes Indiens avec lesquels on avait commercé « paisiblement » pendant la journée, ne se seraient fait aucun scrupule de pénétrer à l'intérieur et de massacrer tous les marchands » : cette citation se rapporte aux dispositions des indigènes à l'égard des Européens dans la région de la Hudson-Bay Company ; mais elle pourrait servir à caractériser les sentiments des indigènes en général qui se considéraient, à bon droit, comme les victimes des convoitises et de la rapacité des commerçants européens. Si ceux-ci n'avaient eu en vue que le commerce pur et simple, pourquoi les grandes compagnies commerciales auraient-elles eu recours, pour offrir leurs services ou pour en recevoir des indigènes, à cet imposant appareil militaire que tous les chroniqueurs sont unanimes à nous décrire?

Cet appareil militaire servait évidemment à arracher par la violence ce qu'on ne pouvait obtenir autrement. C'est ainsi que procédaient déjà les Italiens dans le Levant. « A en juger d'après les descriptions de Giovanni Bembo, les possessions vénitiennes de Tana devaient être très importantes. Non seulement le quartier de la ville habité par les Vénitiens était entouré de murs et de tours, mais les Vénitiens possédaient encore en dehors de la ville, sur une hauteur, un château-fort, muni de deux tours et entouré d'un large et profond fossé... [1] »

Tout comptoir commercial du XVIe et du XVIIe siècle offre le même tableau. Voici, par exemple, ce qu'on lit au sujet du comptoir hollandais en

[1] Heyd, *op.cit.*, II, p. 276.

Bengalie : «Il ressemble plutôt à un château-fort, car il est entouré de fossés profonds remplis d'eau, de murs élevés et de bastions sur lesquels sont installés des canons [1]. » La force de la garnison militaire dans les colonies anglaises, au XVIIe siècle (1734) ressort des chiffres suivants : Jamaïque - 7.644 blancs, dont 3.000 hommes de garnison ; 6 forts. Barbados - 18.295 blancs, dont 4.812 hommes de garnison ; 26 forts ; 26 batteries avec 463 canons. Leewards Islands - 10.262 blancs, dont 3.772 hommes de garnison.

Cet esprit guerrier, prédateur, qui préside à toutes les relations avec les pays d'outre-mer, anime également les hommes qui sont à la tête de ces grandes entreprises commerciales. Ces hommes se recrutaient au début parmi les membres de la noblesse qui trouvaient dans ces entreprises un moyen de satisfaire leurs penchants guerriers auxquels leur patrie offrait peu d'occasions de se manifester. Quoi qu'il en soit, la Compagnie anglaise des Indes Orientales crut dans la suite devoir décider de se passer à l'avenir des services de nobles.

Les chefs de compagnies commerciales hollandaises elles-mêmes sont en majorité des héros ou des aventuriers. Je voudrais pouvoir reproduire ici les portraits des gouverneurs généraux de la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales [2] : les lecteurs verraient que ces gouverneurs, surtout ceux du XVIIe siècle, loin de ressembler à de vulgaires marchands de laine, représentent le type du guerrier rude et entreprenant. Qu'on se rappelle ce Coen qui s'est acquis une célébrité particulière par les violences qui ont marqué son administration. Et ces dispositions guerrières de gouverneurs d'une Compagnie dont les Hollandais s'enorgueillissaient le plus ne faisaient que refléter les dispositions générales de ce peuple à l'époque dont nous nous occupons et qu'un excellent connaisseur nous décrit ainsi [3] : « C'est surtout au commencement du XVIIIe siècle que les Hollandais ont fait preuve de dispositions guerrières : c'est que le commerce était alors une véritable aventure ; on exploitait aussi rapidement toutes les régions nouvellement découvertes, et lorsqu'une région cessait de rapporter de gros bénéfices, on se tournait vers d'autres et on se mettait à exploiter d'autres branches. »

[1] Postlethwayt, *Diction. of commerce,* I, p. 241.

[2] Cf. par ex. l'ouvrage de J. P. J. Dubois, *Vu des gouverneurs généraux...* (1763).

[3] E. Laspeyres, *Geschichte der volkswirtschaftlichen Anschauungen der Niederländer,* p. 60.

Pratiquer le commerce (le grand commerce) signifiait alors équiper et armer des navires, recruter des guerriers, conquérir des indigènes à coups de fouet et de fusil, les dépouiller de leurs biens et charger ceux-ci sur les navires, afin de les vendre aux enchères, aux plus offrants, dans la métropole ; cela signifiait aussi profiter de toutes les occasions pour exercer la piraterie et saisir les navires qui tombaient sous la main. J'estime donc que l'esprit qui présidait au commerce et à toutes les entreprises coloniales (pour autant qu'il ne s'agissait pas de colonisation européenne proprement dite) n'était autre que l'esprit de brigandage et de piraterie. Qu'il me soit permis de citer une fois de plus cet épigramme de Goethe dont on a beaucoup abusé depuis la publication de mon *Capitalisme Moderne* mais qui exprime on ne peut mieux le fait que nous avons essayé d'analyser dans ce paragraphe :

> « La guerre, le commerce et la piraterie forment une trinité indivisible. »

Dans le pensée de Goethe, ce aphorisme ne s'appliquait certainement pas à l'inoffensif beau-frère de son Wilhelm Meister, petit boutiquier paisible. Le capitalisme, et c'est là une idée que ce livre se propose de répandre et de propager, est né d'un esprit tout à fait différent. Et maintenant, après avoir mis au jour ce facteur pour ainsi dire guerrier, nous allons essayer de découvrir les autres sources de l'esprit capitaliste.

2) - Les seigneurs féodaux

Pas plus que l'entreprise guerrière, la seigneurie féodale ne présente en elle-même rien de chrématistique ou de capitaliste. Même les économies nées dans le cadre des grands domaines seigneuriaux, les économies dont l'exploitation était assurée au moyen de corvées, ne sont pas dès le début des économies de rapport, mais servent pendant longtemps à la seule satisfaction des besoins de leurs possesseurs, et cela alors même (et le fait se produit d'assez bonne heure) qu'elles donnent un excédent de produits, destinés au marché.

Mais avec le temps les grands domaines perdent leur ancien caractère. L'économie individuelle du seigneur subit des limitations de plus en plus

grandes, et à côté d'elle se développe, toujours dans le ressort où s'exerce le pouvoir du seigneur, une économie de rapport qui se transforme peu à peu en une économie capitaliste.

Cette évolution s'effectue, parce que le propriétaire du sol utilise les forces productives dont il dispose en vue du rapport pur et simple ; autrement dit : il les met au service d'une entreprise. Or, les forces dont il dispose sont les suivantes : le sol qui produit des végétaux ; les trésors que renferme le sous-sol (minéraux, etc.) ; les terrains couverts de bois, de substances fibreuses, etc. ; la main-d'œuvre soumise à son pouvoir seigneurial. L'utilisation de ces formes productives en vue du gain pur et simple fait naître toutes sortes d'entreprises capitalistes, toutes pénétrées de l'esprit de leur fondateur, c'est-à-dire pour une part de l'esprit féodal.

Nous disons : « pour une part », parce qu'elles sont encore régies, pour une autre part, par le principe de la satisfaction des besoins ; comme ces entreprises ne visent, en effet, qu'à exploiter les forces productives dont dispose le seigneur féodal, leur rendement a pour limites la productivité même de ces forces. Certains partisans du progrès ont nettement reconnu dans cette circonstance un obstacle au libre développement du capitalisme ; voici, par exemple, ce qu'on disait des mines silésiennes au commencement du XIXe siècle [1] : « Le propriétaire du sol est ici également propriétaire des mines de fer, et il ne peut exploiter que pour autant que le lui permettent ses réserves de bois, celles qu'il ne peut utiliser autrement. »

Le caractère féodal de ces entreprises des seigneurs domaniaux ressort également de la manière qui préside à leur choix de moyens.

Dans ce choix, on a toujours les yeux fixés sur l'État dont on entend utiliser la puissance politique en vue des fins particulières qu'on poursuit, soit en profitant du pouvoir qu'il possède sur les hommes et les choses, soit en le sollicitant de jeter dans la balance son influence pour faciliter une vente profitable ou un achat avantageux. Bref, on compte sur des privilèges, des monopoles, des concessions, etc. C'est ainsi qu'on voit naître une variété assez importante de l'entreprise féodale-capitaliste : des nobles influents entrent en association avec des financiers bourgeois ou, même avec des inventeurs pauvres, en vue d'une affaire commune ; le noble se charge d'obtenir les licences ou les droits protecteurs nécessaires, tandis que le

[1] P. Mischler, *Das deutsche Eisenhüttengewerbe,* 1, pp. 201 et suiv.

financier apporte l'argent ou que l'inventeur apporte l'idée. Les associations de ce genre ont été très nombreuses en France et en Angleterre pendant le XVIIe et le XVIIIe Siècle.

Mais les entreprises des seigneurs féodaux jouent au début de l'époque capitaliste un rôle beaucoup plus important qu'on n'est généralement disposé à l'admettre. En l'absence de toute statistique, il est naturellement impossible de donner des précisions numériques concernant leur contribution à la formation du capitalisme. Mais on peut se faire une idée assez approchée de l'importance de ce type d'entreprise pendant les premières phases de l'ère capitaliste en passant en revue un certain nombre de ces entreprises capitalistes à caractère féodal. Celles que nous allons citer sont choisies au hasard dans une liste suffisamment longue, et il nous serait facile de multiplier les exemples.

1° Nous rappellerons, en premier lieu, que l'économie rurale a été exploitée au début collectivement, et plus tard, pour autant que les terres n'étaient pas affermées à des bourgeois, par de grands propriétaires nobles. C'est en Angleterre et en Allemagne que cette variété d'entreprise capitaliste avait acquis, à partir du XVIe siècle, une importance sans cesse grandissante, pour devenir, vers la fin du XVIIIe, la grande exploitation rurale telle que nous la connaissons aujourd'hui.

2° Pour ce qui est des entreprises industrielles, il faut citer en premier lieu l'exploitation de mines et l'industrie des forges auxquelles les grands propriétaires fermiers s'adonnaient très volontiers, et cela non en faisant valoir de simples droits régaliens, des droits d'usufruit, mais en véritables entrepreneurs. Voici quelques données à l'appui de ce que j'avance, données par lesquelles je n'entends nullement épuiser le sujet. Un exposé d'ensemble de ces côtés fortement négligés du développement capitaliste n'existe pas encore. Celui qui voudrait l'entreprendre et le mener à bien comblerait une lacune fort regrettable.

En *Angleterre,* nous avons au XVe la « forge » de l'évêque de Durham, à Bedburn, dans Weardale ; cette « forge » porte déjà un caractère nettement capitaliste, surtout par l'importance du personnel qui est y employé. En 1616, un courtisan conclut avec la corporation des fabricants d'aiguilles un marché pour la fourniture de fil de fer qui était sans doute produit dans ses possessions. En 1627, lord d'Acre obtient un brevet lui conférant le monopole de la fabrication d'un certain acier. A partir du XVIe siècle,

certains propriétaires fonciers installent des usines destinées à travailler l'étain provenant de leurs mines. En 1690, de nombreux lords et gentlemen contribuent à la fondation de *The Mine Adventuers Co*, ayant pour objet l'exploitation de mines d'étain et de cuivre. De nombreux lords participent également, au début tout au moins, à l'exploitation de mines de charbon. L'organisation du travail dans les mines de houille en Angleterre, et surtout en Écosse, présente encore au XVIIIe siècle tous les caractères du servage [1].

En *France,* les forges de la province de Nevers, contre de cette industrie, étaient restées, jusqu'au XVIIIe siècle, la propriété de l'ancienne noblesse foncière. C'est ainsi que Villemenant, appartenait aux Arnault de Lange et aux Château-Renard qui ont fondé au XVIe siècle des établissements importants. Ils avaient pour voisin le seigneur de Bizy qui exploitait également, dans ses domaines, une forge et un haut-fourneau. Les forges de Demeurs appartenaient aux Gascoing, etc. (toutes ces exploitations sont devenues, au XVIIIe siècle, la propriété du banquier parisien Masson. Dans la France-Cornté on trouve également, parmi les maîtres de forges, de nombreux représentants de la vieille noblesse [2].

Le fer était également travaillé, en partie du moins, dans les possessions des propriétaires fonciers : c'est ainsi que le chevalier F. C. de Blumenstein (1715) fait construire une fonderie tout près de son château [3] ; le duc de Choiseul exploite, vers la même époque, une fonderie d'acier [4], tandis que le seigneur de Montroger exploite une usine fabriquant du fer blanc [5], etc.

Les nobles français prenaient une part très active à l'exploitation des mines de charbon. Henri Il accorda le monopole d'exploitation à François de la Roque, seigneur de Roberval ; ce monopole passa à Claude Grizon de Guillien, seigneur de Saint-Julien, et à d'autres seigneurs. Louis XIV conféra au duc de Montauzier le droit d'exploiter pendant 40 ans toutes les mines de charbon, à l'exception de celles de Nevers. Le régent investit du droit d'exploitation de mines une société au nom de Jean Gobelin, sieur de Joncquier. Mais les nobles ne possèdent pas seulement le *droit*

[1] *Jars, Voyages métallurgiques,* 1, pp. 190 et suiv.
[2] G. Martin, *La grande industrie sans Louis XV,* pp. 115 et suiv.
[3] *Ibidem,* p. 110
[4] *Ibidem,* pp. 214 et suiv.
[5] *Ibidem,* pp. 115 et suiv.

d'exploitation : ils exploitent effectivement. Sous le règne de Louis XIV, le duc de Noailles commence à exploiter une mine dans le duché de Bournonville ; le duc d'Aumont en fait autant dans le Bourbonnais ; une mine est exploitée par le duc d'Uzès, tandis que le duc de la Meilleraye commence l'exploitation des gisements de Giromagny [1].

Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, le nombre de nobles qui obtiennent le droit d'exploiter des mines (de houille), soit dans leurs propre possessions, soit ailleurs, augmente considérablement. Citons, entre autres, les princes de Croy et de Beauffremont ; les dues de Chaulnes et de Charos ; les marquis de Mirabeau, de Lafayette, de Cernay, de Villepinte, de Balleroy, de Foudras, de Luchet de Traisnel, de Gallet, de Mondragon ; les comtes de Flavigny, d'Entraigues ; le vicomte de Vésins ; le baron de Vaux, le chevalier de Solages.

Même tableau en *Allemagne* et en *Autriche.* Les hommes à la tête des exploitations minières sont, au début, tous nobles et, Pendant la période de transition à l'exploitation capitaliste (XVIe siècle), en majorité nobles. C'est ainsi que parmi les « maîtres et administrateurs de la donation impériale de Saint-Kathrein » (mines de mercure d'Idria) on trouve (années 1520-1526) les personnages suivants : Gabriel comte d'Ortenburg, Bernard von Cles, le cardinal-évêque de Trente, Hans von Auersberg, le seigneur de Schönberg, Sigm. von Dietrischtein, les barons de Hollenberg et de Finkenstein. Les documents datant de 1536 donnent les noms suivants: Hans Jos. von Egg, Franz von Lamberg zu Stein, Niclas Rauber baron de Plankenstein, Niclas baron de Thurn. Un document de 1537 mentionne : Anton baron de Thurn, Wolf baron d'Auersperg, Leouh. von Siegsdorfer. Enfin, des documents datant de 1569 et de 1574 parlent de Hans von Gallenberg, Franz Wagen von Wagensberg, Georg comte de Thurn zu Kreuz, Herward von Hohenburg, etc.

A côté de ces nobles, on voit déjà surgir des marchands de Salzbourg, de Pette, de Saint-Veit, de Villach. Il convient de noter toutefois qu'alors même qu'elle n'était pas assurée directement par des nobles, l'exploitation minière ne s'en trouvait pas moins sous la surveillance de ceux-ci qui lui imprimaient leur cachet et leurs tendances. Nous en avons un exemple classique dans les conflits entre les administrations et les fermiers, dans le genre de celui qui s'est déroulé au XVIe siècle dans les mines de Schwaz.

[1] G. Martin, Louis XIV, p. 318.

« Le fermier visita à Schwaz toutes les fosses de mines et prétendit assumer la direction de toute l'exploitation et de décider sans appel dans toutes les occasions. Les administrateurs s'y opposèrent. Mais le fermier invoqua un ordre du souverain. Nous voyons ici les dernières traces de la conception seigneuriale de l'exploitation minière » [1].

L'industrie du fer en Allemagne est, pour une bonne part, redevable de sa transformation capitaliste à l'esprit d'entreprise de certains grands propriétaires fonciers. C'est ainsi qu'au XVIe siècle les comtes Stolberg favorisent activement la fondation de forges, de fonderies, etc. C'est également au XVIe siècle que le comte Wolfgang fonde les forges de Königshof, fait d'Iselburg le centre de l'industrie sidérurgique, créé la première fonderie de laiton, etc. Il a pour rival son voisin, le comte Julius von Braunschweig-Lüneburg. Un exemple très instructif nous est offert par les forges de Gitteld, dans le Harz, dont nous possédons les comptes pour la période s'étendant de 1578 à 1849. L'industrie sidérurgique de la Styrie conserve également pendant des siècles le caractère d'une exploitation seigneuriale [2], et c'est un fait connu que l'industrie minière de la Silésie est restée,jusqu'en ces derniers temps, entre les mains de gros propriétaires fonciers.

En *Suède,* un grand nombre de mines ne furent au début que de simples dépendances de grandes exploitations rurales. Le propriétaire faisait travailler ses mineurs dans les mêmes conditions que ses ouvriers agricoles. Aujourd'hui encore, malgré la séparation qui s'est opérée entre mines et économie rurale, le lien de dépendance que nous avons signalé subsiste à Dannemora.

3° L'industrie textile s'est également édifiée sur une base capitaliste, à l'abri de la grande propriété rurale.

Pour ce qui est de *l'Angleterre,* le meilleur connaisseur de l'histoire de l'industrie textile résume ainsi son jugement : « Les grands éleveurs de moutons étaient en même temps fabricants de drap, ils transformaient eux-

[1] St. Worms, Schwazer *Bergbau,* p. 37.

[2] Beck, *Geschichte des Eisens,* II, pp. 620 et suiv.

mêmes en drap le laine qu'ils obtenaient [1]. » C'est dans les mêmes conditions que les propriétaires fonciers anglais fabriquaient de la soie.

En *France,* les propriétaires fonciers érigeaient dans leurs domaines des tissages pour la transformation de la laine de leurs troupeaux ou des cocons de leurs vers à soie [2]. Voici quelques exemples se rapportant au XVIIIe siècle :

Le marquis de Caulaincourt crée une « Manufacture de mousselines et de gazes de soie » ; le marquis de Louvencourt exploite à Longpré une manufacture de toiles ; le marquis d'Hervilly possède, tout près de son château, un tissage de toiles ; la duchesse de Choiseul-Gouffier possède une filature de laine à Heilly ; la comtesse de Lameth fait distribuer 100 rouets à Hénencourt. Le sieur Gaulme possède, dans le voisinage de son château de Bas, une manufacture de draps fins ; M. de Ramel fabrique également des draps ; le baron de Sumène est propriétaire d'une filature de soie ; le marquis d'Hervilly d'une manufacture de linge de table ; le sieur du Sel des Monts d'une manufacture de laine ; les seigneurs Requin et Desbois possèdent une manufacture de laine et de chanvre ; le sieur Marie de Perpignan une manufacture de tapis ; Ch. Pascal de Carcassonne une manufacture de draps fins, etc. Le nombre d'industries textiles appartenant à des nobles était très élevé en France au XVIIe siècle.

Si la grande industrie, et pins particulièrement l'industrie textile, a pris un grand développement en Bohême au cours du XVIIIe siècle, ce fut grâce aux aristocrates qui, encouragés par l'exemple donné par le président de la province, le comte Joseph Kinsky, se sont décidés à créer des industries dans leurs domaines. Dès 1782, le comte Kinsky pouvait faire part à l'impératrice de l' « heureuse nouvelle » qu'un grand nombre de seigneurs de Bohême, entre autres le comte Waldstein, le prince Lobkowitz, le comte Bolza « se montraient tout disposés » à favoriser l'industrie dans leurs possessions. A en croire cependant le citoyen d'une ville industrielle bourgeoise : « il manquait à la plupart de ces établissements créés par la noblesse un ressort intérieur susceptible d'assurer leur vitalité. Mais en il fut tout autrement, lorsque Joh. Jos. Leitenberger (1730-1802), fils d'un petit fabricant de teintures »... etc.

[1] *W.* J.Ashley, *Woollen Industry,* 80.

[2] Martin, *Louis XV (1900),* p. 199.

4° L'industrie du verre jouissait d'une grande faveur auprès des grands propriétaires fonciers, parce qu'elle offrait une excellente occasion d'utiliser leurs réserves de bois. En *France,* la fabrication du verre était presque un monopole de la noblesse : d'où les « gentils-hommes verriers ». Les roturiers avaient besoin de privilèges particuliers pour s'adonner ou s'intéresser à cette industrie. Aussi est-il inutile de citer ici la longue liste des fabricants de verre aux noms nobiliaires. Ce qui est vrai de la France l'est également de beaucoup d'autres pays, et ce qui est vrai de l'industrie du verre l'est également de

5° L'industrie de la porcelaine qui était, pour la plus grande partie, exploitée par des nobles.

Si ces deux dernières industries permettaient aux propriétaires fonciers l'utilisation de leurs bois, il en est d'autres telles que

6° les moulins *à blés et les fabriques de papier* qui leur permettaient d'utiliser leurs cours ou chutes d'eau.

Et nous ne parlons pas d'un grand nombre d'industries secondaires, fondées par des nobles soucieux de tirer parti de toutes les matières premières et de toutes les ressources naturelles que leur offraient leurs domaines. Mentionnons seulement qu'un grand nombre d'industries ont été créées uniquement dans le but d'utiliser le combustible, bon marché, tel que la tourbe, etc. [1].

En résumé : un peu partout, dans toutes les branches de la vie économique de l'Europe, nous voyons le seigneur féodal contribuer à la constitution du capitalisme, ce qui suffirait déjà, à défaut d'autres données, à nous autoriser à le considérer comme un type spécial de l'entrepreneur de la période capitaliste à ses débuts. Et ce qui vient encore confirmer cette première impression, c'est le fait que le capitalisme colonial est, lui aussi, en grande partie d'origine féodale, une création de grands propriétaires fonciers. C'est ainsi que l'organisation économique que les Italiens ont introduite dans le Levant était conçue selon le modèle du système féodal. Le plus souvent il n'y avait qu'à changer de maître, qu'à mettre un seigneur « franc » à la place du seigneur turc. Les villes elles-mêmes étaient exploitées comme des propriétés foncières : les conquérants italiens

[1] Pour la France, voir p. ex. P. Boissonade, *Organisation du travail en Poitou,* I, p. 120.

répartissaient, en effet, entre eux, comme s'ils étaient leurs sujets, tous les artisans de la ville. Le système tout entier reposait sur le travail imposé, forcé.

C'est au système féodal qu'Espagnols et Portugais ont emprunté au XVIe siècle la forme sous laquelle la population américaine a été livrée aux entrepreneurs coloniaux qui, au point de vue économique, se comportaient dans le Nouveau-Monde comme de véritables seigneurs, comme les grands propriétaires fonciers de l'Ancien Monde : les Portugais parlaient de *Kapitanias* et de *Sesmarias,* les Espagnols d'Encomiendas et de *Repartiementos.* Il va sans dire que le servage et, plus tard, l'esclavage pur servaient ici de base à l'organisation du travail. Et ceux qui possédaient des mines et des plantations étaient des seigneurs féodaux qui n'avaient rien à envier à ceux d'Europe.

On peut en dire autant des premiers entrepreneurs auxquels fut livrée l'exploitation des États du Sud de l'Amérique du Nord. En disant cela, nous pensons au lord Delaware qui fut le principal associé de la « Virginia C° of London » (fondée en 1606) ; au lord Baltimore, le « fondateur » du Maryland, dont la rapacité n'est plus contestée par personne ; aux huit propriétaires auxquels, en 1663, fut livré le pays compris entre le Virginie et le Floride («Carolina») et parmi lesquels figurent le duc d'Albernarle, le comte de Clarendon, sir William Berkeley, et surtout lord Shaftesbury. Tous ces nobles lords fondèrent des entreprises essentiellement féodales, à base d'esclavage. Et l'on sait que les planteurs des « États nègres » ont maintenu à leurs exploitations ce caractère mi-féodal jusqu'à l'époque de la guerre civile. C'est seulement après cette guerre que l'esprit du « southern gentleman » fut éliminé et remplacé par l'esprit bourgeois et marchand. C'est alors seulement que prit fin la tentative de « maintenir par la contrainte et au nom de la tradition un système d'exploitation au profit de grands seigneurs et de leurs petits imitateurs, et cela au sein d'une communauté de marchands et de fermiers, d'artisans et d'ouvriers salariés jouissant d'une liberté légale » [1].

3) - Les fonctionnaires d'État

[1] Th. Vogelstein,*Organisationsformen der Eisenindustrie und Textilindustrie in England und Amerika,* p. 91.

On pourrait définir l'État moderne comme une gigantesque entreprise capitaliste dont les dirigeants auraient pur but principal d' « acquérir », c'est-à-dire de se procurer le plus d'or et d'argent possible. Or, depuis que les conquêtes et les découvertes des Espagnols ont transformé la mentalité des princes, depuis que la découverte de l'Inde a élargi leur horizon, les États européens, surtout les États maritimes, se sont lancés dans une politique destinée à leur assurer une part de butin aussi grande que possible, et c'est cette politique qui marque le début de l'orientation capitaliste des États.

Mais, même indépendamment de toute velléité de conquête, en dehors de tout attrait exercé par les nombreux Eldorados qui se sont ouverts aux convoitises des princes, ceux-ci devaient être constamment obsédés par des préoccupations d'argent, dont ils avaient besoin soit pour faire face aux dépenses immédiates de l'État, soit pour maintenir et contribuer au développement de l'économie nationale. La proposition dans laquelle Colbert a résumé toute la politique mercantiliste : « Tout le monde, je crois, sera d'accord pour reconnaître que la grandeur et la puissance d'un État se mesurent uniquement par la quantité d'argent qu'il possède », résumerait tout aussi bien l'esprit de l'entreprise capitaliste, si les mots « quantités d'argent » étaient remplacés par « taux du profit ».

Mais ce n'est pas à tout cela que je pense en rangeant les fonctionnaires d'État dans la catégorie des entrepreneurs des premières phases du capitalisme. J'aurai encore à m'occuper de la politique ayant pour objectif de faire rentrer le plus d'argent possible dans les caisses de l'État. Ce sera alors de l'examen des sources qui ont donné naissance à l'esprit capitaliste ; et je montrerai alors que les règles qui ont présidé à la politique mercantiliste ont contribué à faire mûrir chez les sujets des germes dont est né l'esprit capitaliste.

Ici je veux seulement montrer que parmi les représentants de l'esprit d'entreprise capitaliste figurent le prince lui-même et ses commettants. Ce qu'un homme intelligent a dit de Gustave Vasa, roi de Suède, s'applique à tous les princes d'ancien régime ayant joué un rôle plus ou moins important dans l'histoire : « Il était le premier entrepreneur de sa nation ; de même qu'il a su tirer du sol suédois les trésors métalliques qu'il renfermait et les mettre au service de la couronne, de même il a montré à ses marchands le chemin qu'ils devaient suivre, et il l'a fait, non seulement en concluant des

traités de commerce et en décrétant des droits de douane, niais encore en pratiquant le commerce maritime pour son propre compte. Tout émanait de lui ».

Il faudrait écrire un livre pour exposer en détail l'activité qu'ont déployée les princes modernes, en tant que fondateurs d'industries capitalistes et d'autres branches d'économie, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Les principales manifestations et les résultats essentiels de cette activité sont d'ailleurs connus. Il nous suffit de les avoir seulement rappelés ici, et je me contenterai d'indiquer en quoi me parait résider l'importance particulière et le rôle spécial de l'activité entreprenante des États, quels sont les traits caractéristiques du fonctionnaire d'État considéré comme entrepreneur capitaliste.

Disons avant tout que le plus souvent, sinon toujours, l'État en tant qu'entrepreneur eut à exercer son activité sur un terrain vierge, qu'il fut dans la plupart des cas pionnier et initiateur. Ce rôle de l'État a été fort bien résumé par un ministre des finances allemand qui disait que le développement des manufactures exige de l'intelligence, de la prudence, de la réflexion, des frais et des rétributions ; « c'est l'État qui est seul capable de satisfaire à ces exigences ; le marchand s'en tient à ce qu'il a appris et à ce dont il a l'habitude. il ne se soucie pas des avantages généraux de sa patrie ». Cette seule phrase vaut des volumes ; bien qu'écrite par le ministre d'un État qui était fort arriéré à l'époque dont il s'agit, elle s'applique, dans une mesure plus ou moins grande, à de nombreuses branches de la vie économique au début de l'ère capitaliste. On se demande ce qui serait advenu de l'industrie minière dans un grand nombre de pays, si le prince n'était pas intervenu à temps pour tirer le char du marais dans lequel il était enfoncé. Qu'on se rappelle l'histoire de l'industrie minière dans le région de la Ruhr. « Les fouilles sans plan et sans programme, telles qu'elles ont été pratiquées pendant des centaines d'années, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, ne pouvaient naturellement donner aucun résultat. Par l'organisation minière de la Marche de Clèves, l'État se chargea en 1766 de l'exploitation technique et économique des mines. Le tuteur entreprit l'éducation de l'enfant privé de direction ».

Et il en fut de même dans des milliers d'autres cas.

Mais ce n'est pas seulement par le fait même de son activité d'entrepreneur, c'est encore par la manière dont il exerçait cette activité que

l'État exerça une influence considérable sur le développement d'ensemble du capitalisme. Les entreprises de l'État étaient toujours d'une grande envergure, surtout en ce qui concerne l'organisation extérieure. A des époques de pénurie de capitaux, l'État seul disposait des sommes, souvent considérables, que nécessitaient la fondation d'une entreprise et sa mise en marche. Qu'on songe aux grandes entreprises de transport qui, jusqu'au XIXe siècle, n'ont pu être fondées que grâce aux capitaux fournis par l'État, aux grands chantiers de construction, etc.

L'État disposait, en outre, d'un appareil d'organisation sans égal. Qu'on se replace par la pensée aux époques de pénurie de personnel compétent et qualifié, si l'on veut se faire une idée de la supériorité que conférait à l'État son corps de fonctionnaires prêts à assumer toutes les charges qui pouvaient se présenter et capables de s'en acquitter d'une façon satisfaisante, alors que les entrepreneurs avaient encore à former leur état-major de dirigeants et de surveillants.

Mais l'entreprise de l'État possédait encore sur l'entreprise privée une supériorité morale. Le prince était à peu près la seule personne capable d'entrevoir l'avenir et de concevoir et d'exécuter des projets à longue échéance, aux conséquences éloignées. Si l'efficacité et la solidité d'une entreprise ont pour conditions essentielles une claire vision de l'avenir et une grande persévérance morale, on peut dire qu'au début de l'époque capitaliste l'État était seul capable de satisfaire à ces conditions.

Et qui encore aurait pu se comparer aux dirigeants de génie des États modernes par la force créatrice des idées, par l'ampleur des connaissances, par la tournure d'esprit rigoureusement scientifique? Nulle part on ne trouvait alors autant de génie que dans les palais de gouvernements. C'est que les talents ne se tenaient pas encore éloignés, à l'époque dont nous parlons, de l'administration de l'État. Je ne parle sans doute que des princes de première grandeur et de leurs hommes d'État et fonctionnaires auxquels ils savaient communiquer un peu de leur génie ; mais les uns et les autres furent tellement nombreux qu'ils apparaissaient dans l'histoire comme un phénomène presque normal. Parmi les Français de l'époque de Colbert, il n'y avait pas d'homme plus doué que lui, même au point de vue de l'entreprise capitaliste [1] ; et sous Frédéric le Frand, qui aurait pu se

[1] Cf. Levasseur, *Histoire de l'Industrie,* 1, pp. 246 et suiv.

comparer au baron von Heinitz, le créateur de l'exploitation minière dans la Haute-Silésie ?

Certes, à mesure que le capitalisme évoluait, les défauts de l'entreprise étatique, et notamment sa lourdeur, sa lenteur, sa tendance au bureaucratisme, devenaient de plus en plus évidents. Mais il n'en fut pas de même au début de l'ère capitaliste : alors le fonctionnaire apparaissait comme le seul type d'entrepreneur possible, comme étant seul en possession des qualités morales et intellectuelles susceptibles d'assurer à une entreprise durée, solidité et fonctionnement efficace.

4) - Les spéculateurs

Ici nous voulons parler d'un type spécial d'entrepreneur capitaliste : des fondateurs et directeurs d'entreprises de spéculation. Le spéculateur apparaît sur la scène au moment où l'auteur d'un projet se procure les moyens pécuniaires dont il a besoin pour réaliser son idée, c'est-à-dire (et nous avons déjà insisté sur ce point) au moment où il se produit un rapprochement entre ce que j'appellerai, faute de meilleur terme, l' « industrie » des projets et l'entreprise : vers la fin du XVIIe siècle. Nous apprenons, en effet, qu'à cette époque les auteurs de projets commencèrent à trouver bon accueil auprès des possesseurs de capitaux et que l'entente entre les uns et les autres eut pour effet la « fondation » d'un grand nombre d'entreprises auxquelles nous ne saurions donner de meilleur nom que celui d'entreprises de spéculation. Defoe, auquel nous devons déjà plus d'un renseignement précieux, nous renseigne encore sur ce point de la manière pittoresque qui lui est propre :

> « On n'entend malheureusement que trop de réclames tapageuses vantant toutes sortes de nouvelles découvertes, inventions et machines, dont on exagère outre mesure la valeur et dont on promet monts et merveilles, à la condition qu'on réussisse à trouver les sommes qui nécessite leur réalisation. Toutes ces inventions illusoires ont excité l'imagination des gens crédules à un point tel que des hommes entreprenants n'ont pas hésité à exploiter ce semblant d'espoir pour former des sociétés, élire des comités, nommer des employés, émettre des actions, installer une comptabilité et se procurer de grands capitaux ; ayant ainsi donné corps à une entité

vide, ils ont incité pas mal de gens à échanger leur argent contre des actions, c'est-à-dire contre un nouveau néant. Et lorsque les inventeurs crurent avoir poussé leur plaisanterie suffisamment loin, ils se retirèrent du jeu, laissant le nuage crever tout seul et les pauvres acheteurs se débrouiller par leurs propres moyens, se chamailler entre eux ou s'adresser à la justice pour les départager au sujet des bilans, des transferts ou de tel autre os à ronger que l'astucieux inventeur a jeté à leurs convoitises, pour pouvoir ensuite rejeter sur eux-mêmes la faute de l'insuccès. C'est ainsi que les actions baissent d'abord progressivement, et heureux celui qui a réussi à vendre les siennes à temps, avant qu'elles aient atteint la valeur de quelques pièces de monnaie de billon. J'ai vu des actions de banques, de patentes, de machines et d'autres entreprises monter, à force de réclame et parce qu'elles étaient soi-disant patronnées par un personnage considérable, jusqu'à 100 livres par action, pour descendre ensuite à 12, 10, 9, 8 livres et finalement ne plus trouver d' « acheteur », ce qui fut la cause de la ruine de nombreuses familles. Je pourrais citer, à titre d'exemples, sans m'écarter de la vérité et sans faire du tort à certaines personnes en apparence coupables, telles manufactures de toiles, telles usines de salpêtre, telles mines de cuivre, tels appareils de plongeur, etc. Je pourrais m'attarder à ce sujet et révéler toutes les supercheries et tous les mauvais tours auxquels ont recours des spéculateurs en bourse, des constructeurs de machines, des détenteurs de brevets, des comités, ainsi que ces pitres de bourse qu'on appelle courtiers, mais je n'ai ni assez de temps ni assez de bile pour ce genre de travail. Mais tous ceux qui ne veulent pas se laisser dépouiller de leur fortune par ces faux inventeurs reconnaîtront facilement qu'il s'agit d'une entreprise suspecte lorsque les personnes qui viendront leur en parler commenceront par ces mots : « Avant tout, j'ai besoin de votre argent ». Et ici je pourrais raconter une amusante histoire concernant un marchand de brevets et dans laquelle j'ai joué moi-même le rôle d'un personnage mystifié ; mais je préfère la réserver pour une autre occasion ».

Mais alors même que nous n'aurions pas cette confirmation explicite émanant d'un bon connaisseur de son temps, il nous serait facile de montrer que l'époque dont nous nous occupons et, dans une mesure encore plus grande, les premières décades du XVIIIe siècle ont été une « période de fondation » de grand style, la première, à ma connaissance, qui ait été caractérisée par une véritable épidémie de fondation de nouvelles

entreprise capitalistes, notamment en France et en Angleterre. C'est l'époque de la « fièvre du Pacifique » en Angleterre, du système de Law en France : ce sont là les deux entreprises les plus connues, parce que les plus considérables, mais il ne faut pas oublier qu'à côté de ces entreprises de spéculation vraiment gigantesques, il y eut une multitude d'autres « fondations » dont l'ensemble a justement imprimé à cette époque le cachet particulier que nous lui connaissons.

Pour bien comprendre le monde nouveau qui s'est alors révélé à l'humanité, il convient de se faire une idée bien précise de l'étendue et de l'orientation des efforts qu'a provoqués alors pour la première fois (et à titre d'exemple pour l'avenir) la fièvre de fondation. Les matériaux réunis par les commissions d'enquête officielles de l'époque nous offrent une mine abondante de témoignages authentiques, et nous possédons en outre un extrait de l'enquête anglaise dont Anderson dit qu'elle doit « servir d'exemple et d'avertissement à toutes les générations à venir » [1].

En Angleterre, la première place revient naturellement à la fondation de la Compagnie du Pacifique. Celle-ci n'était au début qu'une des nombreuses compagnies coloniales qui existaient alors. Elle avait le monopole du commerce avec toutes les places de la côte orientale de l'Amérique, entre le fleuve « Aranoca » (Orénoque) et la pointe sud de la Terre de Feu, et avec celles de la côte occidentale, entre le Cap Horn et l'extrême-nord de l'Amérique. Elle avait reçu, en même temps, comme toutes les autres sociétés, pleins pouvoirs pour faire valoir son autorité.

Mais ce n'est pas en tant qu'entreprise de spéculation pure et simple qu'elle a exercé une influence puissante sur le développement du marché des capitaux et sur l'intensification de la fièvre de spéculation. Elle a servi avant tout à provoquer pour ainsi dire l'explosion d'une manie de fondations, restée latente jusqu'alors, et elle a obtenu ce résultat en amalgamant ses propres affaires avec les finances de l'État. Selon la coutume qui commençait alors à s'établir, elle s'est appliquée à assumer une partie de plus en plus grande de la dette publique anglaise, en transformant en capital social des emprunts pour une somme dépassant 30 millions de livres. Il en résulta (et c'est là que j'en voulais venir) que la plus grande partie de la fortune mobilière anglaise, qui était jusqu'alors représentée par des papiers portant des intérêts fixes, se trouva transformée en un capital à

[1] Anderson, *Origin of Commerce,* III, pp. 91 et suiv.

dividendes, accessible à l'agiotage. Pour avoir une idée de la passion de spéculation qui s'était alors emparée des milieux détenteurs d'argent, il suffit de jeter un coup d'œil sur les cours auxquels se faisait l'échange des valeurs à rentes. Lors du dernier remboursement, les actions ont été proposées et acceptées pour l'échange à 800 %. Vers la même époque (août 1720), la société a émis de nouvelles actions, au taux de 100 %, que les acheteurs s'arrachaient littéralement (avec un engagement de versement de 200 livres).

La passion du jeu que toutes ces opérations firent naître dans le public a été exploitée par des hommes d'affaires habiles pour la création (sur le papier d'abord) d'innombrables nouvelles entreprises.

De la longue liste de ces *bubbles* (bulles de savons), ainsi qu'on appelait ces fondations trompeuses, nous extrayons les dénominations suivantes :

Société de décatissage (l 200 000 livres).
Société Anglaise du Cuivre.
Société du Cuivre du pays de Galles.
Société Royale des Pêcheries.
Société des mines de fer d'Angleterre.
Société pour la fabrication des lames d'épée.
Société de tricotage.
Société ayant pour but d'amener l'eau fraîche à Liverpool.
Société ayant pour objet d'approvisionner Londres en poissons frais.
Société Commerciale d'Harburg.
Société de construction de navires à fréter.
Société d'encouragement à la culture du fin et du chanvre en Angleterre.
Société analogue pour de Pennsylvanie.
Société ayant pour objet l'amélioration du pays.
Société de la pêche à la baleine.
Société pour l'extraction du sel à Holyhead (2 millions de livres).
Société dite « La grande pêcherie ».
Société de prêts à la grosse aventure.
Société pour la colonisation des îles Bahama.
Société générale d'assurances contre l'incendie(l 200 000 livres).
Société d'assurances contre les risques de Bourse (500 000 livres).
Société d'assurance de Londres (3 600 000 livres).

En outre :

12 sociétés pour l'exploitation de pêcheries
4 sociétés pour l'extraction du sel
8 sociétés d'assurances
2 sociétés de remises *(Remittances of Money)*
4 sociétés pour l'adduction d'eaux
2 sociétés pour la fabrication de sucre
11 sociétés pour la colonisation de pays américains ou pour le commerce avec ces pays
2 sociétés de construction
13 sociétés agricoles
6 sociétés pour l'extraction d'huile
4 sociétés pour l'amélioration de ports et redressement du cours de fleuves
4 sociétés pour l'approvisionnement de Londres
6 sociétés pour la fondation de manufactures de toiles
5 sociétés pour la fondation de manufactures de soie
15 sociétés pour l'exploitation des mines et la création d'établissements sidérurgiques.

Enfin :

60 sociétés ayant les buts les plus divers: nettoyage de Londres (2 millions de livres), commerce de cheveux humains, guérison des maladies vénériennes, travail à procurer aux pauvres, création d'une grande pharmacie (2 millions de livres), découverte du *perpetuum mobile,* vente et achat de certaines marchandises (« certain commodities ») en Angleterre, construction de maisons dans toute l'Angleterre (3 millions de livres), monopole de pompes funèbre, etc. etc.

En tout, plus de 200 « fondations » au cours d'une seule année, à peu près autant qu'il en naît de nos jours au cours d'une année moyenne ; c'est donc un chiffre énorme pour l'Angleterre d'alors. Cette liste des premières entreprises de spéculation de notre époque témoigne en outre d'une imagination extraordinairement riche.

Mais ce qui nous intéresse surtout, c'est « l'esprit » qui a donné naissance à tous ces plans et projets. En d'autres termes, ce que nous voulons essayer, c'est une description un peu plus exacte de ce qu'on appelle « esprit de spéculation » (pour autant qu'il est une manifestation de

l'esprit d'entreprise capitaliste et non une simple passion du jeu), c'est l'analyse de l'organisation psychique propre au spéculateur.

Ce qui distingue nettement ces nouvelles formes de l'entreprise capitaliste de celles dont nous nous sommes occupés précédemment, c'est la circonstance que des forces psychiques tout à fait différentes de celles que nous avons connues jusqu'à présent président aussi bien à leur création qu'à leur maintien et à leur développement. C'est un rapport de puissance extérieur qui constitue la base des trois formes d'entreprise capitaliste que nous avons étudiées plus haut : les chefs de ces entreprises ne réussissaient, en dernière analyse, à réaliser leurs projets et intentions qu'en ayant recours à des moyens de contrainte extérieurs, soit apparents, comme dans les expéditions de corsaires, soit invisibles ou dissimulés, comme dans les deux autres formes où c'était la puissance de l'État ou la puissance que les chefs d'entreprises possédaient dans l'État qui décidait du succès.

Ce qui donne un cachet particulier à l'activité du spéculateur, c'est le fait que la force qu'il utilise (du moins lors de la fondation de son entreprise) a sa source, non dans le milieu extérieur, mais en lui-même, dans la partie intime de sa constitution psychique : c'est, en effet, uniquement par la force de suggestion qu'il réalise ses plans. A la contrainte extérieure se substitue la contrainte intérieure. L'espoir prend la place, en tant que mobile, de la crainte ou de la peur.

Voici à peu près comment il accomplit son oeuvre. Il pense, avec toute la passion et toute la vivacité dont il est capable, à son entreprise dont il voit d'avance la réussite et l'heureux aboutissement. Il se voit déjà riche, puissant, admiré de ses concitoyens pour les actes glorieux qu'il a accomplis et que son imagination pousse aux extrêmes limites du vraisemblable. Il fera d'abord ceci, à quoi il ajoutera plus tard autre chose, il fera naître tout un système d'entreprises, il remplira la terre du bruit de ses exploits. Il ne rêve que de choses gigantesques. Il vit constamment comme dans une fièvre. L'exagération à laquelle il pousse ses idées accentue son état d'excitation et le maintient en mouvement incessant. Un lyrisme enthousiaste, tel est le trait dominant de sa nature. Et c'est parce qu'il possède une nature pareille qu'il est à même d'accomplir son plus grand exploit : il communique son enthousiasme à d'autre hommes qui se montrent prêts à l'aider à réaliser son projet. Lorsqu'il est vraiment un grand représentant de son espèce, il emploie toute son imagination d'artiste à faire défiler devant les yeux des autres des tableaux d'une beauté et d'une

magnificence irrésistibles, destinés à donner une idée des merveilles qu'il se sent capable de réaliser, des heureux effets que l'accomplissement de son oeuvre aura aussi bien pour le monde entier que pour ceux qui contribuent à lui donner vie et corps. Il promet des montagnes d'or et sait rendre ses promesses vraisemblables. 1l fouette les imaginations, éveille la foi. Il éveille aussi de puissants instincts qu'il sait tourner en sa faveur : il flatte avant tout l'amour du jeu et le met à son service. Il n'est pas d'entreprise de spéculation plus ou moins importante sans jeu de Bourse. Le jeu est l'âme, il est la flamme et entretient l'activité. « Eh bien! dit Saccard, sans la spéculation (au sens que nous lui donnons ici), on ne ferait pas d'affaires, ma chère amie. Pourquoi diable voulez-vous que j'avance mon argent, que je risque ma fortune, si vous ne me promettez pas un bénéfice extraordinaire, un bonheur subit qui m'ouvre le ciel? Avec la rémunération légitime et modérée du travail, avec l'équilibre raisonnable des travaux quotidiens, la vie est un désert d'une platitude désespérante, un marais dans lequel toutes les forces s'endorment et périssent ; mais laissez tout d'un coup un rêve surgir à l'horizon, promettez aux gens qu'ils gagneront cent sous en n'en risquant qu'un seul, donnez à toutes ces âmes assoupies la possibilité de courir après l'impossible, montrez-leur les millions qu'on peut gagner en l'espace de deux heures, en risquant, je le veux bien, de se casser le cou et les jambes..., et vous verrez aussitôt la course commencer, les énergies se décupler et la poussée devenir tellement violente que les gens, tout en croyant ne travailler que pour eux-mêmes, accompliront de grandes et belles choses, donneront la vie à des oeuvres durables. »

Créer un état d'âme, d'esprit : tel est le mot d'ordre. Et il va de soi que, pour atteindre ce but, tous les moyens sont bons, ceux surtout qui excitent l'attention, la curiosité, la passion d'achat. Le bruit devient une fin en soi.

Et la tâche du spéculateur est réalisée, son but est atteint, lorsqu'il a réussi à plonger le plus grand nombre de personnes possible dans un état d'ivresse dans lequel elles sont prêtes à souscrire à tous les moyens dont il a besoin pour mettre son entreprise sur pieds.

Plus le plan d'une entreprise est vaste, plus il est susceptible d'avoir d'effets d'ordre général, et plus il attire le spéculateur à l'ingéniosité duquel il offre des perspectives pour ainsi dire illimitées. C'est pourquoi les grandes entreprises bancaires, les grandes entreprises de commerce d'outre-mer, les grandes entreprises de transport (construction de chemins de fer, canal de

Suez et canal de Panama) ont été de tout temps et restent toujours les objectifs préférés de l'esprit de spéculation.

5) - Les marchands

J'appelle marchands (en tant que représentants d'un type d'entrepreneur spécial) tous ceux qui ont transformé en entreprises capitalistes le commerce des marchandises et le commerce d'argent. Cette transformation s'est opérée, tout d'abord, à la suite de l'élargissement et de l'extension de petites exploitations ayant tous les caractères de l'artisanat. Cet agrandissement graduel, progressif, ce passage imperceptible d'une forme économique à une autre, « la différence quantitative devenant une différence qualitative », ont certainement dû être très fréquents (comme ils le sont encore de nos jours). Nombre d'artisans « negotiatores » se sont transformés avec le temps en entrepreneurs capitalistes : ce furent les marchands de laine de Florence, les « tradesmen » anglais, les marchands français, les merciers juifs. Sans doute, pour qu'une pareille métamorphose pût s'accomplir, il fallait toute une série d'heureuses circonstances. Mais celles-ci ne nous intéressent pas ici, où nous tenons tout simplement à constater la fréquence de cette métamorphose. Et je dis « fréquence », sans pouvoir donner à ce sujet une précision quantitative quelconque qui échappe complètement à nos moyens d'investigation.

Mais les marchands sont devenus entrepreneurs capitalistes par d'autres moyens encore, et notamment par leur infiltration dans le domaine de la production des biens. Dans certains cas, qui comptent parmi les plus importants et numériquement les plus fréquents, les choses se passaient ainsi - des gens faisaient aux travailleurs manuels (artisans ou petits propriétaires paysans) des avances qui atteignaient un montant tel que les débiteurs, incapables de s'en acquitter, tombaient au rang d'ouvriers salariés d'une entreprise capitaliste. C'est là une des modalités les plus importantes de la « commandite ». Nous avons vu ailleurs que les bailleurs de fonds qui fournissaient aux artisans de l'argent, afin de leur permettre de continuer leur production, appartenaient à des couches sociales très différentes. Mais ils ne devenaient « commanditaires » à proprement parler, c'est-à-dire entrepreneurs capitalistes, que s'ils étaient déjà eux-

mêmes hommes d'affaires. Dans certains cas, c'étaient des « collègues » plus riches qui devenaient la « Providence » d'artisans appauvris.

Citons quelques exemples : A Pise, « l'Arte della Lana » défend, au XIVe siècle, de confier à l' « ouvrier » plus de 25 livres en ville, plus de 50 à la campagne. Il est défendu aux « lanaiuolo » de la ville de Pise de faire travailler contre salaire dans des ateliers autres que ceux où ils travaillent eux-mêmes. - Le registre de la corporation des tondeurs de laine en Angleterre accuse pour l'année 1537 un prêt de 100 livres et un autre de 50 livres que des artisans plus riches ont consentis à des artisans plus pauvres. Ces prêts ont donné lieu à de nombreuses controverses dont il résulte (lue les artisans pauvres étaient obligés de s'acquitter de leur dette en travaillant pour les prêteurs. - En 1548, une loi anglaise défend aux membres riches de la corporation du cuir d'approvisionner leurs collègues plus pauvres en matière première. En 1549-50 cette loi a été abrogée, parce que, disait l'exposé des motifs, le maintien de cette interdiction aurait porté un grave préjudice aux affaires. - En France, même situation à la même époque : chapeliers pauvres dépendant de chapeliers riches.

Mais c'étaient le plus souvent des marchands, des intermédiaires en particulier, qui subventionnaient les artisans. Ce phénomène était tellement fréquent qu'il apparaît presque normal, et sa fréquence avait frappé les historiens à un point tel qu'ils ont simplifié le problème de la naissance du capitalisme en expliquant celle-ci par l' « invasion du capital commercial » dans la sphère de la production (Marx). Ce livre se propose précisément de montrer tout ce que cette explication a d'insuffisant et d'inadéquat. Mais il est incontestable que des marchands sont devenus dans un grand nombre de cas chefs et directeurs d'entreprises de production. Les industries dans lesquelles ce phénomène s'est produit avec le plus de fréquence sont :

1° l'industrie textile : à partir du XVIe siècle, peut-être même avant cette époque, les membres de la corporation Calimala, c'est-à-dire les marchands drapiers, les « Clothiers », les marchands de soie d'une part, les marchands bonnetiers d'autre part, subventionnent presque dans tous les pays des artisans ;

2° les mines et les forges, pour autant qu'elles ne sont pas exploitées par de grands propriétaires fonciers ;

3° la bijouterie (fabricants de chapelets et objets de piété en général) ;

4° l'industrie du vêtement : dans toutes les grandes villes, les marchands d'habits (Juifs pour la plupart) se sont, à partir du XVIIe siècle au plus tôt, transformés en « confectionneurs ».

Pour connaître l'esprit de ces hommes nouveaux qui se sont élancés en sourdine à la conquête du monde, nous ferons bien d'examiner la manière dont l'esprit « marchand » s'est manifesté tout d'abord et à l'état le plus pur dans le commerce et dans l'entreprise de trois peuples : les Florentins, les Écossais et les Juifs.

a) Les Florentins (1).

La manière de faire des Florentins dans le Levant (qui nous intéresse ici en premier lieu) se distingue nettement de celle des Vénitiens, des Génois et des Pisans. Alors que les autres villes font la guerre, Florence « fait du commerce ». Celles-là s'appuient sur une forte armée, sur une puissante flotte. Les Florentins, au contraire, ne possèdent, même pendant la période la plus florissante de leur commerce, aucune flotte, à peine une flotte marchande digne de mention. Ils chargeaient leurs marchandises sur des navires étrangers qu'ils affrétaient, et lorsqu'ils avaient besoin de protection, ils louaient des galères provençales ou génoises. Ils préféraient, autant que possible, éviter et tourner les dangers : ils faisaient leurs voyages autant que possible par terre et ne s'arrêtaient pas devant de longs détours pour échapper aux corsaires dans l'Archipel ou aux navires des nations rivales. C'est à d'autres moyens qu'ils devaient leurs succès en pays étrangers : a) à l'argent : plus que chez les autres peuples, le commerce des marchandises des Florentins est étroitement lié, et dès le début, à des affaires de banque qui ont d'ailleurs toujours formé la principale branche de l'activité commerciale des Florentins: b) à des traités : lire chez Pagnini la longue liste des traités de commerce habiles et avantageux que les Florentins ont réussi à conclure ; c) à leur compétence commerciale : nous en avons une preuve dans les célèbres Traités de Balducci (Pegolotti) et d'Uzzano qui formaient la source à laquelle les marchands de l'époque puisaient leurs connaissances relatives à la technique et à la géographie commerciales ; Pagnini voit avec raison dans ces Traités une « preuve de l'expérience et de la compétence de nos marchands » (« prova della perizia de [1] nostri mercanti »). Ils viennent derrière les nations belliqueuses ;

[1] Cf. Heyd, *op. cit.*

lorsque celles-ci sont épuisées, ils viennent prendre leur place. Lorsque les autres ont réussi par leur attitude grossière à s'aliéner la faveur des sultans, les Florentins viennent au moment voulu apporter à ceux-ci des cadeaux d'argent et des promesses, afin de se faire bien voir. « Les Florentins attendaient en silence le moment où les Vénitiens, épuisés, seraient obligés de cesser de faire la guerre aux Osmans. C'est pourquoi ils faisaient tout leur possible pour empêcher cette guerre (1463) de devenir une affaire commune à l'Occident tout entier ; et pour s'y soustraire, ils alléguaient au pape Pie Il l'impossibilité où ils se trouvaient de rappeler rapidement leurs galères commerciales et leurs marchands qui se trouvaient en Turquie... » Entre-temps, ils tâchaient de gagner les faveurs du sultan, « siégeaient dans ses conseils, célébraient par de joyeux banquets ses victoires, et surent le persuader de leur importance, en tant que nation commerciale, au point d'exciter la jalousie et la colère non seulement des Vénitiens, mais aussi des Génois de Péra et d'autres Italiens dans le Levant. Et pour rendre durable la prépondérance ainsi acquise, ils pratiquaient la baisse des prix... » etc. Lorsque les Vénitiens offrirent à la Seigneurie de faire en commun la guerre aux Turcs et de rompre les relations commerciales avec eux, celle-ci répondit qu'il lui était impossible de renoncer « au dernier voyage projeté, en vue duquel une grande quantité de drap a été fabriquée et beaucoup de marchandises ont été achetées (!) ».

On conçoit qu'une pareille attitude devait souvent comporter (lorsque l'intérêt commercial l'exigeait) des compromis au préjudice de la dignité personnelle. C'est ainsi qu'à Chypre nous voyons les Florentins se faire passer pour des Pisans, pour profiter de la réduction de 2 % sur les droits d'entrée dont jouissaient ces derniers, en tant que nation privilégiée ; en revanche, ils ont dû accepter les impôts considérables et le traitement plutôt humiliant que leur infligeaient les Pisans. (Dans la suite, Pegollotti, le facteur (!) des Bardi et des Peruzzi, réussit à obtenir le même traitement que les Pisans). Peuple de commerçants pacifiques qui finit par s'acheter un port, lorsqu'il peut l'avoir à un bon prix, après avoir acheté également Pise. Cet événement, qui caractérise on ne saurait mieux la mentalité des Florentins, se produisit en 1421.

Le moment fut alors des plus favorables : « Lorsque le doge Tommaso da Campofregosa, de Gênes (cette dernière ville venait de s'emparer - ce fut peu de temps avant que Pise fût tombée entre les mains de Florentins - par force des deux ports : Porto Pisano et Livorno) eut grand besoin d'argent pour se défendre contre ses ennemis, les Florentins lui en offrirent, à la

condition qu'il leur cédât les deux ports, et le marché fut conclu le 27 juin 1421 contre la somme de 100.000 florins ». La navigation des Florentins laissait d'ailleurs beaucoup à désirer à cette époque-là : vers 1500, leurs relations commerciales étaient encore assurées pour la plus grande partie par des navires étrangers, lorsqu'elles ne se faisaient pas (et c'était le cas le plus fréquent) par terre. On sait que les marchands de laine et les banquiers sont de mauvais navigateurs. Toutes les entreprises de navigation sont, et étaient surtout à l'époque qui nous occupe, plus ou moins des entreprises de piraterie ; et rien n'était plus étranger au tempérament du Florentin que cette dernière pratique. C'est ce qui distingue si nettement leur manière de commercer de celle des villes voisines. « En jetant un coup d'œil sur les relations qui existaient entre Florence et l'Égypte, on constate l'absence complète de conflits du genre de ceux qui caractérisent la manière de commercer des autres nations. Ici tout semble se passer pacifiquement, sans heurts ni violences » (Heyd).

Ce qui est vrai du commerce, l'est également de l'industrie : la célèbre industrie du drap florentine, qui est peut-être la première industrie ayant une organisation vraiment capitaliste, est née du commerce de la laine, c'est-à-dire d'un commerce essentiellement capitaliste.

La vie publique de cette ville ne fait que refléter l'esprit mercantile de ses citoyens. Qu'on se rappelle les souffrances que les Florentins ont fait endurer à leurs grands hommes, la ladrerie avec laquelle ils ont traité leurs grands artistes!

Rien d'étonnant si le gouvernement de la ville était passé, dès le XIVe siècle, aux mains de marchands de laine et de banquiers. Et ce qui achève de caractériser la mentalité des Florentins, c'est qu'ils ont fini par élever une famille de marchands d'argent à la dignité d'une dynastie princière et par lui confier le gouvernement politique de la Cité.

b) - Les Écossais.

Par leur manière de commercer, les Écossais sont les Florentins du Nord (le fait que les Écossais présentent, dans leur structure mentale, d'autres traits différents de ceux qui caractérisent les Florentins, n'enlève rien à la justesse de cette comparaison). Si l'élévation d'une famille de banquiers (les Médicis) à la dignité d'une dynastie princière constitue un fait unique dans l'histoire, peut-on citer beaucoup de peuples qui aient vendu leur roi à une

nation étrangère pour une certaine somme d'argent? C'est pourtant ce qu'ont fait les Écossais avec leur roi Charles. (En parlant des Écossais, je n'ai en vue que les habitants des plaines, ou « Lowlander », les montagnards, ou « Highlander », présentant une organisation psychique non seulement différente, mais même opposée).

Bien qu'entourés par la mer, les Écossais sont, tout comme les Florentins, étrangers à la mer. Ils ne sont jamais devenus une nation maritime de grand style. Vers le milieu du XVIIe siècle (1658), alors que la Compagnie Anglaise des Indes Orientales possédait déjà une flotte jaugeant au total 15.000 tonnes (depuis 1647), alors que la flotte de la Tamise se composait (depuis 1628) de 7 navires faisant le service des Indes et jaugeant 4.000 tonnes et de 34 autres bâtiments jaugeant 7.850 tonnes, le plus grand port écossais (Leith) n'avait que douze bâtiments de 1.000 tonnes de capacité totale, Glasgow en avait également douze jaugeant ensemble 830 tonnes, Dundee n'en avait que dix jaugeant ensemble 498 tonnes, etc. On peut dire que jusqu'au XVIIe siècle les Écossais ne possédaient pas de flotte digne de ce nom et assuraient leur commerce maritime à l'aide de navires que leur louaient les Anglais (nous avons déjà vu que tel était aussi le cas des Florentins).

Leur commerce était plutôt un commerce intérieur. Ils servaient d'intermédiaires pour l'échange de marchandises entre les montagnards et les Londoniens (tel était le cas de Dundee et de Glasgow) ; ou bien ils exportaient leurs poissons, leur charbons ou leurs tissus de laine (« plaiding ») en Irlande, en Hollande, en Norvège, en France et importaient de ces pays du houblon, du blé, de la farine, du beurre, du bois, etc. Mais un intense et irrésistible désir de s'enrichir couve, dans leur âme, sous la cendre d'une bigoterie dont on trouverait difficilement un autre exemple (nous aurons encore à en parler). Vers la fin du XVIIe siècle, ce désir, longtemps dissimulé, apparaît subitement à la surface et les entraîne vers des entreprises pleines de promesses, aussi bien chez eux qu'hors de leur pays.

Un aphorisme, cité par Marx, montre dans quel esprit les Écossais conduisaient leurs affaires : « Quand vous aurez gagné un peu, il vous sera facile de gagner beaucoup ; le plus difficile, c'est précisément de gagner ce peu. »

C'est, en un mot, un esprit essentiellement « marchand » qui anime toute leur activité commerciale. Un excellent observateur du commencement du siècle dernier a fort bien décrit cet esprit commercial des Écossais et des Florentins, en l'opposant à l'esprit des hommes d'affaires irlandais [1] :

> « Si les Irlandais pouvaient, par un rapide coup de main, s'assurer la jouissance d'une richesse d'origine mercantile, ils n'hésiteraient pas à le faire ; mais ils ne peuvent se décider à acquérir lentement des trésors, en restant assis toute la journée sur des sièges de bureaux à trois pieds, penchés sur des pupitres, au-dessus de gros livres de commerce. Tout autre est l'Écossais : son désir d'atteindre le sommet de l'arbre est aussi intense que chez l'Irlandais ; mais il est moins sanguin que persévérant, et une patience raisonnée remplace chez lui la flamme momentanée... »

L'Irlandais saute et bondit comme un écureuil ; l'Écossais monte tranquillement, de branche en branche.

> « Cette admirable faculté des Écossais de se pousser en affaires, leur extraordinaire déférence pour leurs supérieurs, leur soin constant de flairer d'où vient le vent et de diriger leur barque en conséquence : tout cela explique, non seulement pourquoi les maisons de Londres sont remplies de scribes écossais, mais aussi pourquoi il est facile de trouver des associés et des compagnons parmi les Écossais. »

On le voit : il suffirait, dans cette description, de remplacer le mot « Écossais » par le mot « Florentins » pour obtenir, sans autre changement, la caractéristique de ces derniers, telle que nous l'avons donnée plus haut.

c) - Les Juifs.

Comme je suppose que les lecteurs connaissent mon ouvrage sur Les *Juifs et la vie économique* [2], je crois inutile de donner ici une description détaillée de l'esprit commercial juif, tel qu'il se manifeste dans la conduite commerciale des Juifs. Je m'abstiens d'autant plus volontiers de cette description qu'elle ne serait que la reproduction de ce que j'ai dit au sujet

[1] D'après une description anglaise de Londres, traduite en allemand par Henri Heine, dans ses *Fragments anglais* (1818) IV.

[2] Édition française Payot, Paris (*épuisé*).

des Écossais et des Florentins. Martian, dans ses commentaires sur Ézéchiel, dit au sujet des Juifs dans l'Empire Romain : « Les Syriens (les Juifs) sont, encore aujourd'hui, animés d'un tel zèle inné pour les affaires que, pour s'enrichir, ils s'en vont d'un bout de la terre à l'autre ; et leur amour du commerce est tellement grand que, sur toute l'étendue de l'Empire Romain, ils ne songent qu'à profiter des guerres, des meurtres et des assassinats pour acquérir des richesses » ; rien ne caractérise mieux l'attitude des Juifs dans la vie économique des autres peuples que cette phrase d'une brièveté lapidaire : « ils ne songent qu'à profiter des guerres, des meurtres et des assassinats pour acquérir des richesses », alors que les autres peuples cherchent à s'enrichir par les guerres, les meurtres et les assassinats. Ce n'est pas en s'appuyant sur une force navale ou militaire qu'ils deviennent les maîtres du monde ; ils ne doivent leurs succès et leur réussite qu'aux forces mêmes dont l'efficacité nous était déjà apparue précédemment : argent, contrats (contrats d'achat et de vente privés), compétence. Toutes les entreprises qu'ils fondent sont autant d'émanations de l'esprit marchand. Tous les Juifs qui ont réussi à s'élever au rang d'entrepreneurs capitalistes représentent le type de l'entrepreneur-marchand, et c'est pourquoi nous devions leur consacrer quelques mots dans ce chapitre.

Il nous reste encore à caractériser brièvement un dernier type d'entrepreneur capitaliste.

6) - L'artisan

Parler de l' « artisan » («Handwerker ») comme d'un type d'entrepreneur pourrait paraître à première vue contradictoire. Mais je ne trouve pas d'autre mot pour désigner ce que les Anglais appellent d'une façon si expressive « manufacturer » et les Français « fabricant » (par opposition avec l' « entrepreneur », considéré comme un produit de l'esprit marchand). Je pense donc à l'artisan, au représentant de la sphère de production industrielle, qui a réussi, au prix de longs efforts et de luttes souvent pénibles, à agrandir son exploitation, jusqu'à la transformer en une entreprise capitaliste. Je pense à l'homme aux mains calleuses, à la tête carrée, aux manières frustes, qui vit simplement, à l'ancienne mode, jusqu'à ses noces d'argent, pour ensuite se faire bâtir par un architecte une maison

moderne, garnie de meubles de style moderne, parce que tel est le désir de sa fille qu'il adore et à laquelle il a pu faire donner une instruction qui lui fait défaut à lui-même. Je pense aux représentants connus de la « première génération », aux « self made men », qui, sans avoir réussi à dépasser eux-mêmes un certain volume d'affaires, peuvent être considérés comme les ancêtres des grands entrepreneurs des générations suivantes.

Ce type se retrouve régulièrement dans certaines industries importantes, telles que l'industrie des machines aux premières phases de leur évolution capitaliste ; mais il n'est pas une seule industrie où il manque totalement. Le « fabricant de drap » a joué un rôle appréciable dans le développement de l'industrie textile [1]. L'artisan a contribué à la transformation capitaliste des entreprises dans tous les pays, et le type dont nous nous occupons a été particulièrement fréquent dans les grandes villes. Inutile d'ajouter que l'évaluation numérique de sa contribution est aussi impossible que celle de la contribution de tous les autres types que nous avons passés en revue dans ce chapitre.

Pour ce qui est de l'esprit qui a donné naissance à ce dernier type, représenté par l'artisan, je puis me borner à le caractériser ici en quelques mots, l'essentiel ayant déjà été dit implicitement dans les lignes qui précèdent. Malgré toutes les différences qui les séparent par ailleurs, le marchand et l'artisan présentent quelques traits communs ; et les deux ont en commun avec le spéculateur (dont ils sont, pour le reste, séparés par tout un monde) l'aversion pour toute manifestation violente et autoritaire de leur activité, alors que la violence et l'autoritarisme constituent les caractéristiques essentielles des trois premiers types d'entrepreneurs. Le chef industriel d'une entreprise capitaliste doit, lui aussi, être avant tout un « négociant », au sens que j'ai donné à ce mot plus haut : ce n'est qu'à force de négociations amiables qu'il peut se frayer un chemin dans la vie ; et il ne peut attendre des possibilités de gain que de conventions et de contrats librement consentis, soit par ses fournisseurs, soit par ses ouvriers, soit par ses clients. Mais pour réussir, ces entrepreneurs (et ceci est vrai également des « marchands ») doivent encore posséder d'autres facultés, et notamment des qualités morales dont les autres types d'entrepreneurs peuvent se passer à la rigueur : ils doivent, pour résumer ces facultés et qualités en trois mots, savoir compter, calculer et épargner. Ils doivent être à la fois bons calculateurs et bons pères de famille : ils doivent être animés

[1] Cf. Schmoller, *Geschichte der deutschen Kleingewerbe* pp. 580 et suiv.

d'un « esprit » nouveau qui peu à peu se communiquera aussi aux autres entrepreneurs, jusqu'à devenir un élément indispensable de l'esprit capitaliste en général. Nous allons, dans les chapitres qui suivent, essayer de voir de près en quoi consiste cet esprit nouveau.

Livre premier :développement de l'esprit capitaliste

Deuxième partie :
L'esprit bourgeois

VIII.

Les vertus bourgeoises

Dans la composition de ce que nous appelons aujourd'hui « esprit capitaliste » entrent, en plus de l'esprit d'entreprise et de l'instinct d'acquisition, ou amour du gain, une foule d'autres qualités psychiques dont je détache un certain ensemble, en le désignant sous le nom de « vertus bourgeoises ». J'entends par là les conceptions et principes (ainsi que la conduite et les attitudes qu'ils inspirent) qui font un bon bourgeois ou père de famille, un homme d'affaires solide et « sensé ». Autrement dit, on retrouve le bourgeois dans tout entrepreneur capitaliste accompli. Comment le bourgeois est-il fait? Comment est-il venu au XIVe siècle, qu'on rencontre pour la première fois le parfait « bourgeois » : il était né évidemment au cours du Trecento. C'est que j'entends par « bourgeois », non tout habitant de ville ou le premier marchand ou artisan venu, mais un type spécial qui s'est formé au sein de ces groupes d'apparence bourgeoise, un homme doué de qualités psychiques particulières et que je suis obligé, faute d'autre expression, de désigner sous le nom de « bourgeois », en mettant ce mot entre guillemets. Autrement dit, le bourgeois est pour moi un type humain, plutôt que le représentant d'une classe sociale.

Ce qui nous décide à fixer à Florence la naissance du « bourgeois », c'est l'abondance de documents qui attestent son existence dans cette ville dès le XVe siècle. Un grand nombre d'hommes d'affaires et d'autres qui, sans s'occuper d'affaires à proprement parler, étaient très au courant de la vie commerciale de cette époque et qui ne l'était pas dans cette New York du Quattrocento?) ont consigné leurs pensées dans de précieux mémoires ou ouvrages d'édification, dont la lecture fait surgir devant nos yeux, avec une netteté accomplie, l'image et le souvenir de Benjamin Franklin, cette incarnation de l'esprit bourgeois. Ce qu'on n'a vu naître ailleurs qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles, à savoir les principes d'une existence bourgeoise bien ordonnée, discrète, fondée sur un certain ensemble de convenances, signes de bon ton et de distinction, forme dès 1465 la substance vitale de l'âme des marchands de laine et des changeurs florentins.

Nous avons dans L. B. Alberti le type accompli du « bourgeois » du Quattrocento, celui dont les ouvrages offrent une source d'informations des plus précieuses pour quiconque veut se faire une idée de l'état d'esprit et des conceptions de cette première époque bourgeoise. On doit à Alberti les célèbres livres sur le gouvernement de la famille *(del governo della famiglia),* dans lesquels on trouve déjà tout ce que Defoe et Benjamin Franklin diront plus tard en anglais. Mais les livres de famille d'Alberti nous sont encore précieux pour cette autre raison que, d'après ce que nous savons, ils ont déjà été beaucoup admirés et lus par ses contemporains, qu'ils ont été, dès leur apparition, considérés comme un traité classique que d'autres pères de famille ont, dans leurs chroniques et mémoires, reproduit soit en totalité, soit en extraits.

Aussi sommes-nous autorisés à admettre que les idées qu'Alberti exprime dans ses livres de famille (bien qu'il s'agisse de livres d'instruction et d'édification) étaient largement répandues de son temps et reflètent une manière de voir générale, celle notamment du monde des affaires.

Je reproduis, dans les pages qui suivent, les principales idées et opinions d'Alberti, en les complétant çà et là par celles qu'ont exprimées d'autres hommes de cette époque. Il va sans dire que je ne reproduirai que les idées et opinions dans lesquelles s'exprime l'attitude d'Alberti à l'égard de la vie économique, toutes les autres ne nous intéressant que dans la mesure où elles se rattachent au sujet qui nous occupe, c'est-à-dire à la constitution d'une mentalité économique spéciale.

Nous aurons à nous occuper de deux groupes d'opinions : de celles qui se rapportent à l'organisation intérieure de l'économie et de celles qui sont destinées à régler les relations des sujets économiques avec la clientèle et avec le monde extérieur en général. Je range le premier de ces groupes sous la rubrique - « le saint esprit d'ordre » et le second sous celle de « morale des affaires ».

1) - Le Saint Esprit d'ordre (« Sancta Masserizia »)

« Sancta cosa la masserizia », dit Alberti (p. 151).Qu'entend-il par cette « masserizia ? » Il en donne plusieurs définitions qui ne concordent pas toutes entre elles. En donnant à cette notion le sens le plus large, de façon à y faire rentrer toutes les règles économiques qu'Alberti recommande aux siens, nous obtenons à peu près la définition suivante.

Les conditions d'une bonne économie sont :

1º *la rationalisation de la conduite économique.* - Un bon maître de maison administre son économie d'une façon *raisonnée: «* la sollecitudine e cura delle cose, cioé la masserizia » (p. 135). Cela signifie que rien de ce qui touche à l'économie ne doit se soustraire à sa conscience, qu'il doit se préoccuper de problèmes économiques, s'y intéresser, ne pas avoir honte d'en parler, comme s'il s'agissait de choses indignes ou déshonorantes, qu'il doit même, à l'occasion, savoir se vanter de ses exploits économiques. Cette recommandation constituait à l'époque une nouveauté inouïe, du fait que c'étaient des grands, des riches qui commençaient à penser ainsi. Qu'un petit portefaix ne songe qu'à ses sous ou qu'un petit boutiquier passe sa vie à chercher à équilibrer ses recettes et ses dépenses, rien de plus naturel. Mais le riche, le grand! Que l'homme qui pouvait dépenser autant, sinon plus, que le seigneur de jadis, fasse des problèmes d'administration économique l'objet de ses réflexions et préoccupations, voilà ce qui était nouveau, d'une nouveauté inouïe!

Je dis à dessein : problèmes *d'administration* économique, car les autres problèmes se rattachant à la vie économique étaient rationalisés depuis longtemps. Nous avons vu que la réalisation d'une grande entreprise ne

pouvait se faire que d'après un plan bien conçu, bien médité, tenant compte des rapports entre les moyens et les fins, bref d'après un plan rationnel. Cette fois il s'agissait de rationaliser *l'administration* économique, autrement dit d'établir un rapport rationnel entre les dépenses et les recettes, bref, il s'agissait d'un art spécial : celui de la tenue de maison.

Poser ce problème, c'était le résoudre aussitôt dans un sens déterminé ; ce sens, cette nouvelle conception d'une bonne économie domestique ne pouvaient qu'impliquer le *rejet radical de toutes le maximes de la manière de vivre seigneuriale.* Nous avons vu que l'économie seigneuriale était avant tout une économie fondée sur la dépense : il fallait au seigneur tant et tant pour s'assurer une vie conforme à son rang, pour ses dépenses inutiles, pour son gaspillage : donc, il avait besoin de tant et tant de recettes. A l'époque qui nous occupe, l'économie change de base : au lieu d'être fondée sur les dépenses, elle l'est sur les recettes. Voilà la règle suprême qui sert de conclusion au troisième livre d'Alberti, contenant sa philosophie domestique, ainsi qu'à l'ouvrage de Pandolfini, règle qui constitue le *credo* de tout brave « bourgeois », l'alpha et l'oméga de toute bonne économie domestique, le mot d'ordre des temps nouveaux, la quintessence de la conception du monde de tous les braves gens : « *Rappelez-vous bien ceci, mes fils* : que *vos dépenses ne dépassent jamais vos revenus.* [1] »

Ce précepte forme la base de l'économie domestique bourgeoise et capitaliste. En s'y conformant, on dépasse la simple rationalisation de cette économie : on arrive à y introduire

2º *l'esprit d'épargne,* et à l'y introduire de bon gré, librement, en dehors de toute contrainte extérieure. Et qu'on le remarque bien, une fois de plus : il s'agit d'introduire l'esprit d'épargne, non dans les misérables économies domestiques de petites gens qui mangent à peine à leur faim, mais dans les maisons de gens riches. Et voilà encore une nouveauté inouïe : on voit apparaître des gens qui possèdent des moyens et s'abstiennent de les dépenser. Au précepte que nous avons formulé tout à l'heure : ne *pas dépenser plus qu'on ne possède,* vient s'ajouter, se superposer celui-ci : *dépenser moins qu'on ne possède, épargner.* L'idée de l'épargne fait son apparition dans le monde! Non de l'épargne forcée, mais de l'épargne voulue ; non de l'épargne imposée par la nécessité, par la gêne, mais de l'épargne conçue comme une vertu. Le maître de maison économe devient

[1] *Della Famiglia,* p. 245.

l'idéal des hommes riches, en tant qu'ils sont devenus « bourgeois ». Et un Giovanni Ruccelai, dont la fortune se chiffrait par centaines de mille, n'hésite pas à admirer ces paroles d'un de ses concitoyens : « un sou épargné me fait plus d'honneur que cent sous dépensés » [1]. Ce qui fait honneur au brave et honnête homme, ce n'est pas une manière de vivre imitant celle des seigneurs, mais le fait d'avoir su introduire de l'ordre dans son économie domestique. L'épargne est tellement estimée, elle devient à tel point la vertu économique par excellence que la notion de « masserizia », c'est-à-dire de l'économie domestique en général, devient presque le synonyme de l'épargne. Deux ou trois passages empruntés aux livres de famille d'Alberti nous donneront une idée de l'énorme importance qu'on attache désormais à l'épargne.

Avant tout, on ne se lasse pas de répéter cette idée, en lui donnant mille et une formes ; ou devient riche, non seulement en gagnant beaucoup, mais aussi en dépensant peu ; et on s'appauvrit par la prodigalité (nouvelle allusion à l'amour de la dépense qui caractérise les seigneurs) [2] : « redoute, comme un ennemi mortel, toute dépense superflue » ; « c'est folie (« pazzia ») que de se livrer à des dépenses qui ne sont pas absolument nécessaires » ; « autant la prodigalité est mauvaise chose, autant l'épargne est bonne, utile et digne d'éloges » ; « l'épargne ne nuit à personne et est utile à la famille » ; « l'épargne est chose sacrée ». « Sais-tu quels sont les gens que j'aime le mieux? Ceux qui ne dépensent leur argent que pour les choses les plus nécessaires ; ils suppriment le superflu ; je dis de ces gens qu'ils sont des maîtres de maison bons et économes (« massai ») » 3.

Ailleurs, notre auteur parle du « Massaio » dans les termes suivants : « Je dis donc : sont « massai », bons maîtres de maison, ceux qui savent tenir la balance entre le trop et le trop peu. *Question :* Mais comment reconnaître ce qui est beaucoup et ce qui est peu? *Réponse : A* l'aide d'une mesure (« misura » ;Pandolfini se sert ici du mot « ragione ») très facile à manier. *Question : Je* voudrais savoir quelle est cette mesure. *Réponse :* La voici : nulle dépense ne doit dépasser la limite de ce qui est absolument nécessaire (« che dimandi la necessità ») ni être inférieure à ce qu'exige l'honnêteté (« onestà ») ».

[1] in Marcotti, *U mercanto fiorentino,* p. 106.
[2] Alberti, *op.cit.*, p. 135.
[3] *Ibidem,* pp. 150-154.

Et Alberti trace le schéma suivant des dépenses rangées dans l'ordre de leur nécessité :

1. Dépenses pour la nourriture et la vêtement ; elles sont nécessaires.
2. Autres dépenses, qu'il divise en trois catégories :

a) dépenses également nécessaires, en ce sens que, si on s'en abstient, il peut en résulter un préjudice pour le bon renom de la famille : ce sont les dépenses que nécessite l'entretien de la maison de ville, de la maison de campagne et de la maison de commerce (« botega ») ;

b) dépenses qui, sans être absolument indispensables, ne sont cependant pas à rejeter : quand on les fait, on éprouve du plaisir ; quand on s'en abstient, on n'en éprouve aucun préjudice. Ce sont les dépenses qu'on fait pour l'achat d'attelages, de livres, pour la décoration de la loggia, etc. ;

c) dépenses absurdes, folles (« pazze»), absolument condamnables ce sont des dépenses faites pour nourrir une suite, entretenir une clientèle (on sent percer dans cette définition la rage contre le genre de vie seigneurial) ; ces hommes dont se compose une suite ou une clientèle sont pires que des bêtes sauvages.

Les dépenses nécessaires doivent être faites aussi vite que possible ; les autres doivent être retardées le plus possible. - Et pourquoi? demandent les disciples au maître: nous voudrions connaître tes raisons. Tu ne fais rien sans mûre réflexion (« nulla fatte senza optima ragione »). - Parce que, répond Gianozzo, si je retarde la dépense, il se peut que l'envie que j'avais de la faire disparaisse, auquel cas j'économise la somme ; mais si mon envie persiste, j'ai tout le temps de réfléchir aux moyens de faire cette dépense aussi économiquement que possible [1].

Mais une bonne administration domestique exige non seulement une économie de la dépense *(économie matérielle),* mais aussi ce qu'on pourrait appeler une *économie des forces,* c'est-à-dire une utile distribution des activités et un emploi rationnel du temps. Et notre auteur ne se lasse pas de prêcher et de recommander l'une et l'autre. La véritable économie domestique, la véritable « masserizia » porte sur trois choses qui nous appartiennent :

[1] *Ibid.,* pp. 198, 199.

a) notre âme ;
b) notre corps ;
c) notre temps (surtout)!

L'administration domestique est une occupation utile et honorable: « je m'efforce toute la vie de faire des choses utiles et honorables » [1] ; mais elle est avant tout une occupation en général : « je ne me sers de mon corps, de mon âme et de mon temps que d'une façon rationnelle, Je m'attache à en conserver le plus possible et à en perdre le moins possible » [2]. Mais surtout et avant tout : fuyez l'oisiveté et le désœuvrement! Vous avez deux ennemis mortels : la prodigalité et l'oisiveté. L'oisiveté perd le corps et l'esprit 3. L'oisiveté engendre le déshonneur et l'infâmie. L'âme de l'homme oisif a toujours été le foyer de tous les vices. Rien n'est aussi nuisible, aussi pernicieux pour la vie publique et privée qu'un citoyen oisif. L'oisiveté engendre la lascivité (« lascivia »), celle-ci le mépris des lois, etc. 4.

Les disciples s'étant plaints un jour de ne pas pouvoir suivre les sages doctrines du maître, celui-ci leur répondit : « Il s'agit seulement de bien répartir votre temps. Celui qui sait ne pas perdre son temps, peut faire à peu près tout ce qu'il veut : et celui qui sait bien employer son temps, ne tarde pas à devenir maître de toutes les besognes qu'il doit accomplir 5. »

Gianozzo montre ensuite quelle est la meilleure façon de répartir et d'utiliser son temps :

> « Afin de ne rien perdre de ce bien si précieux qu'est le temps, je M'impose la règle suivante : je ne reste jamais oisif, je fuis le sommeil et ne me mets au lit que lorsque je tombe de fatigue... Voici donc comment je procède - lorsque je me suis proposé de faire quelque chose, je fuis le sommeil et l'oisiveté. Afin de m'acquitter convenablement de tout ce que j'ai à faire, je me demande le matin, en me levant : comment vais-je répartir mon temps? Je dresse la liste de

[1] *Ibid.*, p. 163.
[2] *Ibid.*, p. 166.
[3] *Ibid.* p. 45.
[4] *Ibid.*, p. 121.
[5] *Ibid.*, p. 200.

> mes besognes et j'assigne à chacune son temps : je ferai le matin telle chose, l'après-midi telle autre et le soir telle autre encore. Et c'est ainsi que je m'acquitte de mes affaires en bon ordre, presque sans fatigue... Le soir, je passe en revue tout ce que j'ai fait et je ne me mets au lit qu'ensuite... J'aime mieux me priver de sommeil que perdre mon temps... » [1].

Et ainsi de suite, en répétitions sans fin (qui ne témoignent pas précisément d'une économie verbale)!

Mais l'homme d'affaires doit avant tout se pénétrer de cette vérité capitale : le zèle et l'application sont les sources de la richesse - « Les bénéfices augmentent, parce qu'à mesure que les affaires s'étendent, nous devenons plus zélés et plus laborieux » [2].

Pour compléter l'idée peut-être insuffisante que ces extraits, empruntés à notre meilleure source, peuvent donner de l'esprit d'un « bourgeois » florentin du XVe siècle, je citerai une vivante description que nous devons à la plume d'un romancier de talent 3 de nos jours. Il est question, dans cette description, des parents de Léonard de Vinci qui se trouvent ainsi comme placés dans le cadre fourni par les traditions écrites citées plus haut.

> « Lorenzo ne cachait pas la profonde tristesse que lui causaient les bruits qui couraient alors sur l'impiété de son frère Leonardo. Presque jeune garçon par l'âge, il était déjà un disciple fidèle de Savanarola, un « pleurnicheur », possédait une maison de commerce et faisait partie de la corporation des peigneurs de laine de Florence. Souvent, en présence du père, il entamait avec Leonardo des discussions sur la foi chrétienne, sur la nécessité du repentir, sur l'humilité, le mettait en garde contre les opinions hérétiques de certains philosophes nouveaux et un jour, en le quittant, il lui fit cadeau d'un livre sur le salut de l'âme dont il était lui-même auteur.
>
> « Assis devant la cheminée de la grande et vieille chambre de famille, Leonardo ouvre le livre soigneusement écrit - Tavola *del* confessionario descripto per me, Lorenzo di Ser Pierro da Vinci,

[1] *Ibid.*, p. 165 et suiv.
[2] *Ibid., p. 137.*
[3] Cf. D.5. Merejkowski, *Leonardo da Vinci.*

Fiorentino, mandata alla Nanna, mia cognata (Livre de confession, écrit par moi, Lorenzo, fils de Ser Pierro da Vinci, et dédié à ma belle-sœur Nanna). Ce titre était suivi de quelques lignes d'une écriture plus fine : - « Manuel très utile pour tous ceux qui veulent confesser leurs péchés. Prends ce livre et lis-le. Lorsqu'en parcourant la table des matières, tu tombes sur un chapitre correspondant à tes péchés, marque bien la page, ne lis pas ce qui se rapporte à des péchés dont tu ne te sens pas coupable ; ce que tu n'auras pas lu, sera utile à d'autres, car sois convaincu que mille langues ne suffiront pas à épuiser cette matière. »

« Venaient ensuite : une liste de tous les péchés que le jeune peigneur de laine avait composée avec la méticulosité d'un véritable petit boutiquier, ainsi qu'une série de considérations et réflexions bien édifiantes, à l'usage des chrétiens désireux de s'initier au mystère de la confession.

« Lorenzo discutait avec une argutie vraiment théologique la question de savoir si c'était commettre un péché que de porter des draps et autres étoffes de laine qui ont été soustraits aux droits d'entrée. « Pour ce qui est de l'âme, le fait de porter des étoffes n'ayant pas payé les droits d'entrée ne peut lui nuire en rien, si la taxe à laquelle ces étoffes ont été soustraites était injustifiée. Dans des cas comme celui-ci, votre conscience, mes chers frères et sœurs, peut être tranquille. Mais si quelqu'un me demandait sur quoi est fondé mon avis que j'exprime ici concernant les draps de provenance étrangère, je lui répondrais : je me trouvais l'an passé, en 1499, dans la ville de Pise où j'étais venu pour affaires ; j'y ai entendu, à l'église Saint-Michel, un sermon du moine dominicain Fra Zanobi qui a exprimé la même opinion sur les étoffes étrangères, mais avec une abondance étonnante, presque incroyable, de démonstrations savantes. »

« En terminant, Lorenzo racontait avec force détails, comment le démon de l'enfer s'était opposé à ce qu'il écrivît ce livre salutaire pour l'âme. Il avait voulu le persuader, entre autres, que lui, Lorenzo, ne possédait ni la science ni l'éloquence nécessaires et qu'il ferait bien mieux, en honnête peigneur de laine qu'il était, de s'occuper de ses affaires que d'écrire des livres d'édification. Mais Lorenzo a su résister aux tentations du diable, ayant acquis la conviction que pour écrire un ouvrage pareil, il fallait moins de connaissances savantes et

d'éloquence que de philosophie et de piété chrétiennes. C'est pourquoi il a pu, avec l'aide de Dieu et de la Vierge Marie, mener à bonne fin ce livre qu'il dédie à sa belle-sœur Nanna, ainsi qu'à tous ses frères et sœurs en Jésus-Christ.

« L'attention de Leonard a été attirée sur la description des quatre vertus cardinales chrétiennes à laquelle Lorenzo, pensant à son frère le célèbre artiste, a donné la forme allégorique suivante, à l'usage des peintres : la Sagesse était décrite comme ayant trois visages, pour montrer qu'elle était capable de reconnaître le présent, le passé et l'avenir ; la Justice comme portant dans une main une épée, et dans l'autre une balance ; la Force comme étant appuyée contre une colonne ; la Modération comme portant dans une main une équerre, dans l'autre des ciseaux, afin de couper tout ce qui est superflu.

« En lisant ce traité, Leonard s'est senti transporté dans une atmosphère connue, faite de piété bourgeoise, dans laquelle il avait vécu étant enfant et qui se transmettait dans sa famille de génération en génération.

« Déjà cent ans avant sa naissance, ses ancêtres étaient, comme son père Ser Piero, fonctionnaires honorables, pieux, économes, de la commune de Florence. Dans les actes de famille, on trouve, à la date de 1339, un certain Ser Guido di Ser Michele da Vinci désigné comme « Notajo » du gouvernement. Son grand-père Antonio était là, devant ses yeux, comme s'il était vivant. Sa sagesse ressemblait point par point à celle de Lorenzo. Il enseignait à ses enfants de n'aspirer ni à la gloire, ni aux honneurs, ni aux fonctions civiles ou militaires, ni à des richesses excessives, ni à trop de science. « Le juste milieu, avait-il l'habitude de dire, est la voie la plus sûre dans la vie. »

« Leonard croyait entendre la voix calme et ferme, avec laquelle le vieillard proclamait cette règle d'or du juste milieu : « Mes enfants, prenez pour modèle les fourmis qui pensent dès aujourd'hui à leurs besoins de demain. Soyez économes et modérés. A qui saurait-on comparer un bon administrateur de sa maison, un bon père de famille? Je le comparerais à une araignée se tenant au milieu de sa vaste toile et avisant sans retard dès qu'elle entend le moindre frémissement d'un fil. »

« Il exigeait que tous les membres de sa famille se trouvassent réunis pour *l'Ave Maria* du soir. Il faisait lui-même le tour de la maison, fermait les portes, emportait les clefs dans sa chambre à coucher et les mettait sous son oreiller. Aucun détail, si infime fût-il, de la maison n'échappait à son regard. Les bœufs n'ont-ils pas reçu assez de foin? La servante n'a-t-elle pas trop tiré la mèche de la lampe, ce qui était fait pour augmenter la consommation d'huile? Il remarquait tout, prenait soin de tout. Il n'était cependant pas avare. Il achetait pour ses habits du meilleur drap et engageait ses enfants à en faire autant ; il ne s'arrêtait pas devant ce surcroît de dépense, car, ainsi qu'il le disait avec raison, les habits faits avec du bon drap duraient plus longtemps, ce qui les rendait, en fin de compte, plus avantageux.

« D'après les idées du grand-père, la famille devait vivre indivise sous un seul et même toit, car, avait-il l'habitude de dire, lorsque tout le monde mange à la même table, il ne faut qu'une nappe et une lumière, tandis que si la famille se divise en deux parties, il faut deux nappes et deux lumières ; lorsque tout le monde se chauffe devant une seule et même cheminée, il ne faut qu'un paquet de bois, et ainsi de suite pour tout le reste.

« Il regardait les femmes de haut en bas. Elles ne devaient, pensait-il, s'occuper que de la cuisine et des enfants, sans se mêler des affaires du mari. Il faut être un sot, pour faire fond sur l'intelligence des femmes.

« La sagesse de Ser Antonio n'était d'ailleurs pas dépourvue de subtilité. « Mes enfants, répétait-il, soyez charitables, ainsi que nous l'ordonne notre sainte Église ; mais préférez les amis heureux aux malheureux, les amis riches aux amis pauvres. L'art suprême de la vie consiste à paraître charitable et à être plus rusé que les autres. »

« Il leur enseignait à planter des arbres à fruits à la lisière du jardin, afin qu'ils projettent leur ombre sur le champ du voisin, et il leur enseignait aussi la manière polie de couper court à des visites de gens venant emprunter de l'argent : « Vous obtenez, en procédant ainsi, un double avantage : celui de conserver votre argent et celui de pouvoir vous moquer de l'homme qui voulait vous tromper. Si le solliciteur est un homme instruit, il vous comprendra et, en présence

de la politesse avec laquelle vous aurez rejeté sa demande, il ne vous estimera que davantage. Celui qui prend est un malhonnête, celui qui donne, un imbécile. Mais pour ce qui est des parents et de ceux qui habitent avec vous sous le même toit, il faut les aider, non seulement avec de l'argent, mais aussi avec votre sang et votre honneur, avec tout ce que vous possédez. Vous ne devez pas ménager votre vie pour le bien de la famille, car rappelez-vous ceci, mes amis : l'homme qui fait du bien aux siens s'acquiert plus de gloire et d'avantages que celui qui fait du bien à des étrangers.

« Se retrouvant, après trente années d'absence, sous le toit de la maison grand-paternelle, écoutant les mugissements du vent et contemplant la flamme du foyer, Leonard pensait à sa vie qui n'a été qu'une révolte continuelle contre la sagesse terre-à-terre de son grand-père, à sa vie pleine d'exubérance orageuse et d'intempérance turbulente et qui, d'après les idées de son frère Lorenzo, aurait eu besoin de l'intervention de la déesse Tempérance avec ses ciseaux de fer ».

Lorsqu'on veut suivre l'évolution des vertus bourgeoises à travers les siècles, on doit tenir compte aussi bien de leur développement intensif, portant sur le contenu même de la doctrine des vertus, que de leur développement extensif, c'est-à-dire de leur diffusion dans la masse. Or, s'il nous est possible, grâce aux manuels et aux ouvrages d'édification qui prêchent les vertus, de suivre, presque dans ses moindres détails, ce que j'appelle le développement intensif, nous ne pouvons nous faire du développement extensif qu'une idée approximative, d'après certains symptômes.

A vrai dire, la doctrine des vertus bourgeoises n'a guère subi de développement intensif depuis le Quattrocento. Ce que les siècles suivants ont enseigné aux générations successives de bourgeois se réduit en somme à ce qu'Alberti avait cherché à inculquer à ses disciples. Entre la manière de vivre du grand-père de Léonard et celle de Benjamin Franklin la différence est insignifiante. Les principes fondamentaux n'ont pas subi de modification sensible entre ces deux époques. Chaque siècle les répète presque mot pour mot tels qu'ils ont été formulés par Alberti et tous les ouvrages d'édifications, tous les manuels des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles

ne font que reproduire en d'autres termes et dans d'autres langues les paroles de celui-ci.

Examinons rapidement quelques ouvrages représentatifs datant de ces époques.

Le XVIe siècle nous offre toute une série d'ouvrages caractéristiques, également répandus dans tous les pays : des ouvrages s'adressant à ceux qui cultivent la terre et prônant les avantages de la vie des champs.

L'Espagnol Herrera n'aime guère le commerce. Mais les vertus qu'il prêche au cultivateur ne diffèrent guère de celles qu'Alberti recommandait à l'honnête marchand de laine : une manière de faire réfléchie, l'aversion pour l'oisiveté, une connaissance exacte de ce qu'exige l'activité professionnelle.

Le Français Étienne donne les règles de conduite suivantes le bon maître doit passer ses loisirs à réfléchir à ses affaires, sans se laisser distraire par les plaisirs de la chasse, par des banquets, par des amis trop nombreux, par des réceptions. Ce qui importe avant tout, c'est de bien distribuer son temps. Les dépenses ne doivent jamais dépasser les revenus. A force de zèle et de travail, un bon maître saura rendre fertile même le plus mauvais terrain. Un vieux proverbe dit : un bon père de famille doit penser davantage au profit et à la longue durée des choses qu'à la satisfaction momentanée et à l'utilité immédiate.

L'Italien Tanara [1] ne connaît pas de principe de conduite supérieur à l'utilité: jusque dans les jardins, on doit s'attacher à cultiver, non des fleurs qui ne rapportent rien, mais des produits de consommation courante et d'une vente facile. C'est la beauté du jardin de l'Éden qui a plongé dans la misère le pauvre Adam, et toute l'humanité avec lui. On s'enrichit, non par le service de cour, par le service de guerre ou par l'alchimie, mais par l'économie fondée sur l'épargne.

Le XVIe siècle nous a transmis de nombreux « livres de négociants » et « dictionnaires de négociants » dans lesquels les recommandations, adressées aux marchands, vieux et jeunes, d'être vertueux et raisonnables dans la conduite de leurs affaires occupent une large place. Ce sont toujours

[1] V. Tanara, *L'Economia del cittadino in Villa,* Bologne, 1648.

les mêmes préceptes : réfléchir bien à tout, avoir bon ordre, être sobre, appliqué et économe ; si tu te conformes à ces règles, tu ne manqueras de rien et tu seras un citoyen respecté et un homme aisé.

Parmi les ouvrages de ce genre, il convient de mentionner celui de Savary, *Le parfait négociant,* dédié à Colbert. L'auteur y parle surtout de l'art d'être bon négociant ; mais il ne néglige pas non plus la morale à laquelle doit se conformer celui-ci. Le bonheur et la richesse du négociant dépendent : 1° de l'exactitude de ses connaissances professionnelles ; 2°, de la bonne organisation de son affaire ; 3° de son zèle ; 4° de l'épargne et de l'économie de sa maison ; 5° de sa solidarité professionnelle. [1]

La doctrine des vertus commerciales occupe beaucoup plus de place dans un ouvrage anglais portant le même titre que celui de Savary et attribué généralement à Defoe [2] ; le négociant doit être laborieux, car « le négociant laborieux est toujours le négociant compétent et parfait » (p. 35). Il doit éviter toutes les réjouissances et distractions, même celles qui sont considérées comme innocentes ; le chapitre qui traite ce sujet (chap. IX de la quatrième édition) a pour titre : Of *innocent diversions, as they are called. How fatal to theTradesman, especially to the younger Sort (Des distractions dites innocentes et de leurs effets pernicieux pour les négociants, surtout pour les jeunes).* Les plus dangereuses sont les distractions sportives et seigneuriales. « Lorsque je vois un jeune boutiquier posséder des chevaux, s'adonner à la chasse, dresser des chiens et lorsque je l'entends parler le jargon des hommes de sport, je tremble pour son avenir » (p. 87).

Et, avant tout, pas de faste ni d'étalage. « Une vie dispendieuse (« expensive living ») est comme une fièvre insidieuse » ; « elle est l'ennemi caché qui vous dévore vivants », et ainsi de suite, toujours sur le même ton (p. 97 et suiv.). Le bon maître ne fait de dépenses exagérées ni pour sa maison, ni pour ses vêtements, ni pour les réceptions, ni pour les équipages. « La vie des affaires n'est pas un bal auquel on doive se présenter travesti et masqué » ; « elle n'exige que prudence et frugalité » (p. 103). « En conduisant intelligemment ses affaires et en menant une vie modeste, on peut accroître ses richesses à l'infini » (p. 208). « Lorsque les dépenses sont inférieures aux revenus, l'homme peut toujours avancer ; lorsque c'est le

[1] Jacques Savary, *Le parfait négociant* 4e éd. (1697), 1, p. 31

[2] *The complète English Tradesman*. 5e éd., 1745.

contraire qui est le cas, je n'ai pas besoin de dire ce qui peut arriver » (2, p. 210).

Les ouvrages de Savary et de Defoe ont eu un grand nombre d'éditions dont les dernières ont paru au XVIIIe siècle. Le fil qu'ils ont commencé à tisser est repris par des hommes comme Benjamin Franklin qui avouait que Defoe était son auteur favori.

Avec Benjamin Franklin qui (d'après Balzac) a inventé le paratonnerre, le canard de journal et la république, la conception du monde « bourgeoise » atteint son point culminant. Le bon sens et la modération de cet Américain sont tout simplement stupéfiants. Chez lui tout devient une règle, tout est exactement pesé et mesuré, chacune de ses actions respire la sagesse économique.

Il aimait l'économie. On raconte de lui l'anecdote suivante, qui peint tout l'homme dans sa grandeur monumentale ; un soir on admirait dans une assez nombreuse réunion une nouvelle lampe donnant un intense éclairage. On se demandait seulement si cet éclairage ne coûterait pas plus cher que les procédés en usage jusqu'alors, car on estimait qu'étant donnée l'augmentation de toutes les dépenses, il était nécessaire de trouver un mode d'éclairage aussi bon marché que possible. « Je me réjouissais, ajoute à ce propos Franklin, d'entendre les gens parler de la sorte, car rien ne m'est plus cher que l'économie. » Cela, c'est le sommet : impossible d'aller au delà.

On sait avec quelle énergie il prêchait l'économie du temps ; on sait aussi que c'est lui l'auteur de la maxime : « le temps est de l'argent » [1].

> « Si tu aimes la vie, ne gaspille pas le temps, car le temps est la substance de la vie... Que de temps inutile nous dépensons à dormir, sans penser que le renard qui dort n'attrape pas de poules et qu'on aura encore l'occasion de dormir en toute éternité, une fois au tombeau... »
>
> « Mais si le temps est la plus précieuse des choses, le gaspillage de temps est le plus criminel des gaspillages... Le temps perdu ne se retrouve pas, et toutes les fois que nous disons que nous avons le

[1] in édit. des Oeuvres complètes de Franklin par A. H. Smyth, Il, pp. 370 et suiv.

> temps, nous nous trompons : le temps dont nous disposons est toujours trop court » [1].

A la parfaite économie de temps doit correspondre la parfaite économie de matière : « épargner, épargner, épargner », tel est le *leit-motiv* de tous les ouvrages de Franklin.

> « Voulez-vous devenir riches? Songez autant à épargner qu'à acquérir. Les deux Indes n'ont pas enrichi l'Espagne, parce que les dépenses de celle-ci dépassaient ses revenus. Au diable donc vos coûteuses sottises ! »

Toute la sagesse franklinierme se résume dans ces deux mots : application et tempérance (« industry and frugality »). Il n'y a pas d'autres voies qui conduisent à la richesse. « Ne gaspille ni temps ni argent ; fais de l'un et de l'autre le meilleur emploi possible ».

Pour donner une idée de la manière dont un homme qui a voué un culte pareil à la « sainte économie » en arriva à organiser sa vie, je reproduirai ici un passage des mémoires de Benjamin Franklin dans lequel celui-ci nous apprend quelles sont, à son avis, les vertus les plus précieuses et comment il a réussi lui-même à devenir un homme vertueux. Dans le « schéma des vertus », tracé par notre grand homme, la conception « bourgeoise » de la vie trouve sa dernière expression, et la plus élevée. Voici ce passage :

> « J'avais pris vers cette époque la décision hardie et sérieuse de réaliser dans ma vie la perfection morale. Je voulais arranger ma vie de façon à en éliminer toute erreur possible ; me mettre au-dessus de ce que pourraient me dicter soit une inclination naturelle, soit les habitudes, soit les convenances sociales. Comme je savais ou croyais savoir ce qui était juste et ce qui ne l'était pas, je ne voyais pas pourquoi je ne serais pas à même de faire toujours l'un et d'éviter toujours l'autre. Mais je ne tardai pas à constater que la tâche était beaucoup plus difficile que je le croyais. Pendant que je prenais toutes mes précautions pour éviter une erreur, il m'arrivait souvent de tomber dans une autre ; l'habitude était plus forte que ma vigilance, la disposition naturelle l'emportait toujours sur la raison. Et je suis finalement arrivé à la conclusion que la simple conviction théorique

[1] *The Economy of Human Life,* 1785, p. 413.

qu'il est dans notre intérêt d'être parfaitement vertueux ne suffisait pas à nous préserver des faux pas, et qu'il fallait briser les vieilles habitudes et en acquérir de nouvelles, pour assurer à sa vie un caractère invariablement honnête. Pour obtenir ce résultat, j'ai imaginé la méthode suivante :

« Dans les nombreuses énumérations des vertus et qualités morales que j'ai rencontrées au cours de mes lectures, j'ai pu constater que leur liste était plus ou moins longue, selon le nombre de notions plus ou moins grand que les différents auteurs rangeaient sous le même nom. Tandis que les uns, par exemple, ne prêchent la modération que par rapport au boire et au manger, d'autres prêchent la modération dans tous les plaisirs, désirs, aspirations, penchants et passions, tant d'ordre physique que moral, et étendent même cette exigence aux manifestations de notre esprit et notre ambition. Aussi me proposai-je, pour plus de clarté, de me servir de beaucoup de mots en rattachant à chacun peu d'idées, plutôt que d'un petit nombre de mots désignant chacun beaucoup d'idées. Et c'est ainsi que j'ai réuni sous treize noms de vertus tout ce qui à cette époque m'avait paru nécessaire ou désirable, en faisant suivre chaque mot d'un bref commentaire, destiné à montrer l'étendue du sens que j'y rattachais.

« Voici ces noms avec leurs commentaires

1° *Tempérance:* ne mange pas jusqu'à l'obtusion, ne bois pas jusqu'à t'enivrer.

2° *Silence:* ne dis que ce qui peut être utile à toi ou aux autres ; évite toute conversation superflue.

3° *Ordre:* que chaque chose soit chez toi à sa place et que chacune de tes occupations ait son temps.

4° *Décision:* astreins-toi à faire ce que tu dois ; fais immanquablement ce que tu as projeté.

5° *Modération:* ne fais que les dépenses susceptibles de faire du bien à toi ou aux autres, ce qui veut dire : évite la prodigalité.

6° *Zèle:* ne perds pas ton temps ; occupe-toi toujours de quelque chose d'utile ; renonce à toute activité inutile.

7° *Loyauté:* n'aie jamais recours à un mensonge nuisible ; pense honnêtement et innocemment et agis en conséquence.

8° *Équité:* ne porte pas préjudice aux autres en te montrant injuste ou en négligeant de faire le bien qu'il est de ton devoir de faire.

9° *Possession de soi-même:* évite les extrêmes ; garde-toi de prendre trop à cœur les offenses, car elles ne sont jamais ce qu'elles Paraissent au premier abord.

10° *Propreté:* ne supporte pas la moindre malpropreté de ton corps, de tes vêtements ou de ton habitation.

11° *Équilibre moral:* ne te laisse pas trop influencer par des détails ou par des malheurs courants ou inévitables.

12° *Chasteté:* ne te livre que rarement à des rapports sexuels ; ne le fais que dans la mesure où c'est nécessaire à ta santé au pour t'assurer une postérité, mais jamais jusqu'à l'obtusion et à l'épuisement, jusqu'à troubler ta propre paix morale ou à nuire à ta réputation ; fais également en sorte de ne pas troubler la paix morale et de pas nuire à la réputation d'un autre.

13° *Humilité:* imite Jésus et Socrate.

« Comme j'avais l'intention de faire entrer la pratique de ces vertus dans mes habitudes, il m'a paru utile de ne pas disperser mon attention en m'essayant à toutes les vertus à la fois, et j'ai jugé préférable de me les assimiler les unes après les autres, en m'exerçant successivement à chacune d'elles, jusqu'à ce qu'elle fût devenue chez moi une habitude. Mais pour que l'acquisition préalable de l'une de ces vertus facilitât l'assimilation de certaines autres, je les ai toutes rangées dans l'ordre indiqué plus haut. La *tempérance* occupe le sommet, parce qu'elle sert à procurer l'équilibre et la lucidité d'esprit qui sont indispensables pour vous tenir en éveil et vous mettre en garde contre l'attraction que ne cessent d'exercer les vieilles habitudes, ainsi que contre la force des tentations incessantes. Lorsqu'on a réussi à acquérir et à fixer la tempérance, il devient plus facile d'acquérir la vertu du *silence*. Mon désir ayant été, en effet, non seulement de devenir vertueux, mais aussi d'enrichir mes connaissances et m'étant rendu compte que les connaissances s'acquéraient, au cours d'une conversation, plutôt par l'oreille que par la langue, je me suis proposé de me débarrasser de l'habitude que j'avais contractée de bavarder, de plaisanter, de faire des mots d'esprit et grâce à laquelle je me faisais bien voir dans des sociétés frivoles ; et c'est ainsi que j'en suis venu à accorder au silence la deuxième place dans ma liste des vertus. J'espérais que cette vertu et celle qui la suit, *l'amour de l'ordre,* me procureraient plus de facilités et plus de temps, pour poursuivre mes buts et mes études. *L'esprit de décision* une fois passé à l'état d'habitude, devait me faciliter, à son tour, les efforts en

vue de l'acquisition des vertus suivantes. La *modération* et le *zèle* (application au travail) devaient, de leur côté, me permettre de me débarrasser du restant de mes dettes, m'assurer l'aisance et l'indépendance et me faciliter l'exercice de la *loyauté* et de *l'équité*. Et suivant le conseil que donne, Pythagore dans ses *Vers Dorés,* j'ai décidé, de me soumettre à une épreuve quotidienne en vue de laquelle j'ai imaginé la méthode suivante :

« Je me suis confectionné un petit cahier dont chaque page, consacrée à l'une des vertus énumérées plus haut, était divisée, à l'aide de lignes tracées à l'encre rouge, en sept compartiments correspondant aux sept jours de la semaine et désignés chacun par la première lettre du jour. Ces compartiments étaient traversés par treize lignes tracées également à l'encre rouge et précédées chacune de la première lettre du nom des treize vertus que je me proposais d'acquérir. Chaque fois que je me rendais coupable d'un manquement à l'une des vertus quelconque, je marquais une croix noire sur la ligne correspondant à cette vertu et dans le compartiment correspondant au jour où ce manquement avait été commis.

« Je me suis imposé la tâche de m'observer, en consacrant une semaine à chaque vertu. C'est ainsi que pendant la première semaine tous mes efforts furent consacrés à éviter le moindre manquement à la *tempérance,* sans m'occuper des autres vertus et en ne consignant que le soir les manquements commis pendant le jour. Après avoir ainsi réussi, pendant cette première semaine, à maintenir la première ligne, consacrée à la tempérance, vierge de tout signe noir, je me crus autorisé à conclure que j'étais suffisamment affermi dans cette vertu (sa contre-partie étant suffisamment affaiblie), pour pouvoir passer à la vertu suivante, en me comportant de la même manière. Il m'a donc fallu 13 semaines pour faire le tour de toutes les vertus, et une année pour refaire cet exercice quatre fois. Celui qui veut débarrasser son jardin des mauvaises herbes n'a pas la prétention de s'acquitter de sa besogne en une fois, car cela dépasserait et ses forces et ses possibilités matérielles : il nettoie d'abord une plate-bande, puis une autre, puis une autre encore, et ainsi de suite, jusqu'à ce que son travail soit terminé par étapes successives. C'est ainsi que j'avais procédé moi-même, dans l'espoir agréable et encourageant de m'affermir peu à peu dans les vertus, en ayant de moins en moins l'occasion de tracer des croix noires sur mes lignes et jusqu'à avoir un

jour le bonheur après un exercice de treize semaines, de constater que pas une croix noire ne fait tache sur le rouge de mes lignes. »

On le voit : le grand-père de Léonard et le père de la république américaine se ressemblent comme des frères. Pendant l'intervalle de quatre siècles qui sépare l'un de l'autre, pas un trait du tableau n'a subi de modification. L'un et l'autre sont également «bourgeois ».

Mais la multitude a-t-elle suivi les sages enseignements des maîtres? Beaucoup d'hommes d'affaires ont-ils organisé leur existence conformément au schéma des vertus dressé par Benjamin Franklin?

A en juger d'après certaines plaintes formulés par les annonciateurs de cette sagesse (Savary, Defoe déplorent plus d'une fois la décadence de leur génération qui, prétendent-ils, finira par être victime de son amour du luxe et de la vie facile), on pourrait supposer que ces grands pionniers avaient prêché dans le désert.

Je crois cependant que ce serait là une conclusion trop pessimiste. Il y a tout lieu d'admettre que le sujet économique des temps modernes, l'entrepreneur capitaliste, et plus particulièrement le négociant et l'artisan (nos types 4, 5 et 6), se sont peu à peu imprégnés de cet esprit de « bourgeois » laborieux et économe, modéré et réfléchi, bref « vertueux ». il se peut que cette imprégnation ne se soit pas effectuée au même degré dans tous les pays. Il est possible que les Français du XVIIe et du XVIIIe siècle n'aient pas été aussi bons « chefs de maison » que les Hollandais ou les Américains ; c'est ce qui résulterait de certaines remarques occasionnelles qu'on trouve dans les ouvrages de quelques auteurs compétents, dans Le négociant patriote, par exemple, où il est question du fils d'un négociant français qui est envoyé en Hollande pour y apprendre « cette belle économie qui fait les maisons opulentes » [1].

Mais, abstraction faite de ces nuances, on est obligé d'admettre que la manière de penser bourgeoise était devenue avec le temps partie intégrante de l'esprit capitaliste. Dans la pensée des pionniers, des premiers représentants de cette époque, l'une devait être, en effet, inséparable de

[1] *Le négociant patriote* (1779), p. 13.

l'autre, et c'est ce qui explique, à notre avis, qu'ils aient tous célébré et prêché les mêmes vertus, et dans les mêmes termes. On peut même aller jusqu'à dire que, par rapport à l'esprit capitaliste, la mentalité bourgeoise était « dans la nature de choses ». Mais cette dernière conclusion nous met en présence du second des grands problèmes auxquels est consacré cet ouvrage : de celui relatif aux causes qui ont donné naissance à l'esprit capitaliste. Je préfère donc l'écarter pour le moment et, pour montrer à quel point l'esprit bourgeois commençait à être répandu, à quel point le mot d'ordre « sois économe, laborieux et modéré! » commençait à régner dans les comptoirs et les bureaux, j'invoquerai seulement le fait que les ouvrages dans lesquels étaient prêchées et annoncées les doctrines qui nous intéressent ici étaient de ceux qui jouissaient de la plus grande vogue et avaient le plus grand nombre de lecteurs.

Nous avons déjà vu qu'en Italie Alberti était devenu un écrivain classique de son époque ; Defoe était également connu dans les deux mondes. Quant à Benjamin Franklin, il jouissait d'une réputation que peu d'auteurs ont connue avant et après lui. Quoi qu'on puisse dire des premiers siècles de l'ère capitaliste, il est certain qu'au XVIIIe l'esprit du grand-père de Léonard animait des cercles aussi vastes que nombreux. Et nous en avons une preuve irréfutable dans la diffusion des ouvrages de Franklin.

La quintessence de la sagesse franklinienne était exposée dans le *Poor Richards Almanach* qu'il fit paraître tous les ans pendant des dizaines d'années. En 1758, avait paru dans le même almanach un résumé général des idées franklinienne, sous le titre : « Dis*cours du père Abraham au peuple américain, à l'occasion d'une vente aux enchères* ». Ce discours fut ensuite publié en brochure, sous le titre *Le Chemin de la Richesse,* et c'est ainsi qu'il fut bientôt connu du monde entier.

2) - La morale des affaires

Être parfait homme d'affaires, ce n'est pas seulement maintenir en bon ordre son économie intérieure : c'est encore observer une certaine attitude à l'égard du monde extérieur. Les principes et les préceptes en rapport avec cette attitude forment ce que j'appelle la morale des affaires, en donnant au mot « morale » un double sens.

En premier lieu, il y a la morale qui préside à la conduite des affaires, aux rapports avec la clientèle et qui constitue ce qu'on appelle la loyauté *commerciale*. Un commerçant « loyal » est celui aux promesses de qui on peut se fier, celui qui rend des services « réels », est fidèle à ses engagements, etc. A mesure que se formait et se développait l'économie capitaliste, cette morale devenait de plus en plus possible et nécessaire.

Parler de la « loyauté » d'un paysan ou d'un artisan serait un non-sens, étant donné l'isolement, l'indépendance relative dans lesquels chacun d'eux accomplit son travail. La « loyauté », au sens que nous lui attachons ici, ne devient une possibilité et une nécessité qu'à partir du jour où l'ensemble de l'économie se résout en une série de rapports contractuels, dépourvus de tout caractère personnel. En d'autres termes, la morale qui nous intéresse ici est la morale de la fidélité aux contrats et conventions.

Sans doute, cette morale a dû, elle aussi, être au début une vertu personnelle. Et, comme telle, nous la voyons naître et se développer chez ces mêmes marchands de laine florentins (et autres) dans lesquels nous avons déjà reconnu les initiateurs des vertus bourgeoises en général. « Personne (?) dans notre famille, écrit Alberti, ne s'est jamais rendu coupable de manquement à ses engagements ». « Les nôtres ont toujours observé dans la conclusion de contrats la plus grande sincérité, la plus grande simplicité, et c'est ce qui a fait leur réputation de négociants de grand style, aussi bien en Italie qu'à l'étranger ». « Qu'il s'agisse de ventes ou d'achats, de transactions avec des étrangers ou des amis, il faut toujours rester simple, sincère, loyal et honnête ; soyez nets et précis dans toutes vos affaires » [1].

Ces principes seront dans la suite repris et développés par tous ceux qui se chargeront d'instruire les hommes d'affaires. On les retrouve dans tous les ouvrages que nous avons eu l'occasion de citer. inutile d'y revenir ici.

Le niveau de la loyauté commerciale n'a pas été le même chez tous les peuples et à toutes les époques. Nous savons toutefois que cette loyauté ne cesse d'augmenter avec la diffusion et le développement du régime capitaliste. Il n'est pas sans intérêt de noter que le monde des affaires anglais, qui a fini par devenir un modèle de loyauté, jouissait encore au

[1] *Della famiglia,* pp. 133, 134.

XVIIe siècle d'une réputation peu flatteuse à cet égard. Et nous possédons une foule de témoignages attestant que c'étaient les Hollandais qui, à cette époque, dépassaient tous les autres peuples, y compris les Anglais, en loyauté commerciale.

Mais le terme « morale commerciale », avons-nous dit, avait encore un autre sens, celui d'une morale ayant pour but de procurer des avantages commerciaux. Avec la naissance du capitalisme, cette morale devient, elle aussi, un des éléments de l'ensemble des vertus bourgeoises. Il apparaît, à partir de ce moment, *avantageux (pour* des considérations commerciales) de cultiver ou, tout au moins, d'étaler (ou encore de les posséder ou de les faire valoir à la fois) certaines vertus dont l'ensemble constitue ce qu'on peut appeler la *distinction bourgeoise*. On doit vivre « correctement » : telle devient pour le bon commerçant la suprême règle de conduite. On doit s'abstenir de tout écart, ne se montrer que dans une société convenable ; on ne doit être ni buveur, ni joueur, ni coureur de femmes ; on ne doit manquer ni la sainte messe, ni le sermon du dimanche ; bref, on doit se montrer, même dans son attitude extérieure, et cela pour des convenances commerciales, bon « bourgeois », car cette manière de vivre selon la morale est de nature à relever et à affermir le crédit de l'homme d'affaires.

Alberti désigne sous le nom d'onestà cet ensemble de vertus auquel nous avons donné le nom de « distinction bourgeoise ». Et dans son code moral *l'onestà* constitue la vertu centrale qui donne un sens à toutes les autres : elle doit nous accompagner dans toutes nos démarches, comme un censeur public, juste, pratique et très intelligent, qui mesure, pèse et apprécie tous nos actes, toutes nos pensées et tous nos désirs. La distinction bourgeoise donne un dernier vernis à toutes nos manifestations extérieures. C'est elle qui nous a toujours enseigné les meilleures vertus ; fidèle compagne des mœurs, mère vénérable d'une vie calme et heureuse, elle nous est en outre (et c'est là son principal mérite) de la plus grande utilité. C'est pourquoi il suffit de cultiver en soi la distinction, pour être riche, loué, aimé et estimé [1].

Nous entendons répéter les mêmes conseils, presque dans les mêmes termes, pendant des siècles : l'*onestà* italienne devient *l'honnêteté* française, *l'honesty* anglaise, tous ces termes désignant à la fois l'honorabilité en général, et la loyauté commerciale en particulier. Un certain degré d'hypocrisie reste toujours attaché à ces termes, car il suffit,

[1] Ibid., p. 139 et suiv.

dans l'intérêt des affaires, d'être *considéré* comme possédant la distinction bourgeoise, sans qu'il soit toujours nécessaire de la posséder réellement. Aussi Benjamin Franklin était-il arrivé à la conclusion suivante : « Pour affermir mon crédit et ma position commerciale, je prenais soin, non seulement d'être réellement laborieux et sobre, mais aussi d'éviter toute apparence du contraire. Je m'habillais modestement ; je ne me faisais jamais voir dans des endroits où l'on se livrait à de basses distractions ; je n'allais jamais à la chasse, ni à la pêche, etc. » [1].

[1] B. Franklin, Memoirs... (1833), I, p. 103.

Livre premier :développement de l'esprit capitaliste

Deuxième partie :
L'esprit bourgeois

IX.

L'emploi du calcul

Un des éléments essentiels de l'économie capitaliste consistant dans la conclusion de contrats et conventions portant sur des services réciproques dont la valeur est estimée en argent (achat de moyens de production, vente de produits manufacturés, louage de main-d'œuvre, etc.), autrement dit toute transaction économique en régime capitaliste ayant pour point de départ et pour point d'aboutissement une certaine somme d'argent, on comprend que l'emploi du calcul ait été reconnu comme une nécessité, comme un instrument indispensable à la conduite des affaires dès les débuts du capitalisme. Le calcul comporte une certaine tendance, une certaine habitude, mais aussi une certaine aptitude à exprimer toutes les manifestations de l'activité humaine en nombres et à composer avec ces nombres un système compliqué et ingénieux de revenus et de dépenses. Les nombres, cela se conçoit, expriment toujours des valeurs, et le système de ces valeurs est destiné à établir entre le plus et le moins, entre le doit et l'avoir un rapport permettant de juger si une entreprise donnée est ou non avantageuse au point de vue pécuniaire. Ces deux aspects de l'emploi du

calcul correspondent au « calcul commercial » et à la « comptabilité » de l'économie privée de nos jours.

Trois moyens s'offrent à nous, si nous voulons suivre les origines et le développement de l'emploi du calcul :

1° nous pouvons juger du degré de son développement d'après l'état et le degré de perfection de l'appareil technique,

2° en parcourant les comptes et les livres de comptabilité que nous a laissés une époque donnée, nous pouvons nous rendre compte directement de la manière dont on a compté et calculé à cette époque ;

3° nous pouvons enfin arriver au même résultat, en utilisant les témoignages occasionnels de contemporains.

Comme j'ai déjà esquissé dans mon *Capitalisme Moderne* l'évolution de l'emploi du calcul depuis le moyen âge, je me contenterai ici de quelques indications déjà connues, en les complétant par un certain nombre de faits nouveaux.

C'est encore l'Italie et, plus exactement, Florence qui constitue le berceau du calcul commercial. Le *Liber Abbaci,* de Leonardo Pisano, paru en 1202, pose les principes du calcul correct. Mais seulement les principes. L'apprentissage du calcul exact a demandé un temps assez long. C'est seulement au cours du XIIIe siècle qu'ont été introduits et adoptés en Italie les chiffres arabes (dont la valeur est déterminée par la place que chacun d'eux occupe dans une série), sans lesquels un calcul rapide et exact nous paraît presque impossible. Mais nous apprenons qu'encore en 1299 l'emploi de ces chiffres était interdit aux membres de la corporation Calimala! Pour se faire une idée de la lenteur avec laquelle l'art du calcul se répandait même en Italie, on n'a qu'à consulter *l'Introductorius liber qui et pulveris dicitur in mathematicam disciplinam* datant de la deuxième moitié du XIVe siècle et dont l'auteur se sert à la fois de chiffres arabes, de signes romains, de nombres symbolisés par les doigts et les articulations.

Mais l'art du calcul prend un essor rapide à partir du XIVe siècle en Italie, à partir du XVe, et surtout à partir du XVIe, dans les pays du Nord. Le calcul à l'aide de chiffres tend de plus en plus à se substituer au calcul long et pénible à l'aide d'une taille. « Celui qui calcule à l'aide de chiffres se

trouve, par rapport à celui qui calcule à l'aide d'une taille, dans la même situation avantageuse qu'un homme qui marche d'un pas allègre, parce que libre de tout fardeau, par rapport à un homme qui porte une lourde charge », a dit avec raison le maître-calculateur Simon Jacob, de Cobourg.

Avant Tarteglia, ce génie mathématique du XVIe siècle, qui a perfectionné le calcul commercial, les marchands italiens avaient adopté, pour l'évaluation des marchandises, un nouveau moyen de calcul, à la place de la règle de trois qui, sous le nom de « procédé roman », s'était répandue, au commencement du XVIe Siècle, en France et en Allemagne. Le premier exposé allemand de ce procédé se trouve dans le *Traité du Calcul* d'Heinrich Grammateus (1518). Les fractions décimales, « inventées » au XVe siècle, sont de plus en plus utilisées, grâce aux travaux de Simon Stevin, à partir de 1585. Et c'est l'année 1615 qui a vu naître la première machine à calculer.

Le nombre des livres d'arithmétique ayant augmenté rapidement depuis l'invention de l'imprimerie, il en résulta une grande simplification du calcul commercial. Et ce qui a encore contribué à répandre l'art du calcul, ce furent les écoles spéciales dont la création dans un grand nombre de villes commerciales remonte au XIVe siècle. Florence (toujours!) possédait déjà à cette époque six écoles de calcul qui, d'après ce que nous raconte Villani, étaient fréquentées par 1200 jeunes garçons et dans lesquelles on enseignait « l'abaque et le calcul commercial ». En Allemagne, les premières écoles de calcul furent fondées à Lubeck ; et l'enseignement du calcul n'a été inauguré à Hambourg que vers 1400.

Les premiers indices d'une comptabilité régulière remontent au XIIIe siècle. Les comptes du pape Nicolas III pour l'année 1279-80, le registre des dépenses de la commune de Florence pour l'année 1303 montrent que la comptabilité simple était déjà alors achevée à peu près dans tous ses détails. Mais la comptabilité en partie double n'est pas moins ancienne. Était-elle déjà appliquée au XIIIe siècle? C'est ce que nous ne saurions dire, et la chose nous paraît d'ailleurs douteuse. Mais les recherches de Cornelio Desimonis ont montré que l'administration municipale de Gênes se servait, dès 1340, de la comptabilité en partie double dont l'état achevé permet de conclure à la grande ancienneté de ce procédé. Le XVe siècle nous offre de nombreux témoignages de sa diffusion dans la comptabilité publique et privée. Le témoignage le plus instructif et le plus complet nous est fourni par les livres de commerce des frères Soranzo, de Venise (1406), dont nous

devons une remarquable analyse aux travaux de M. Sieveking. C'est Fra Luca Pacinoli qui, dans le onzième chapitre de la neuvième section de la première partie de *Summa Arithmetica,* a le premier soumis ce procédé à une élaboration théorique et en a donné un exposé complet.

Au cours de ces premiers siècles du capitalisme naissant on calculait en Italie d'une façon plus ou moins parfaite, mais on y calculait ferme ; on calculait et on tenait des livres. Le calcul et la comptabilité étaient devenus une des occupations essentielles des entrepreneurs « bourgeois » qui, au début, devaient certainement faire eux-mêmes ce qui est devenu plus tard une occupation de comptables professionnels.

Messer Benedetto Alberti avait l'habitude de dire qu'un négociant qui se respecte ne devait pas avoir honte d'avoir ses doigts tachés d'encre. Le négociant, disait-il encore, ainsi que tout homme d'affaires, tous ceux qui avaient des relations avec un grand nombre de personnes, avaient pour devoir essentiel de consigner par écrit toutes les transactions, tous les contrats et conventions, toutes les rentrées et sorties d'argent, ce qui équivalait pour les plus occupés à tenir constamment la plume à la main [1]...

La première place au point de vue de la comptabilité commerciale avait certainement appartenu, au début de l'ère capitaliste, à l'Italie, mais dans la suite ce fut la Hollande qui vint se placer, sous ce rapport, au premier rang La Hollande devint le pays modèle non seulement au point de vue des vertus bourgeoises, mais en ce qui concerne le calcul précis et exact. Au XVIIIe siècle encore, on se rendait compte de la différence qui existait entre la Hollande et l'Amérique au point de vue de la manière de conduire les affaires.

Franklin raconte [2] que la veuve d'un de ses associés, Hollandaise de naissance, lui envoyait des comptes exacts et réguliers, alors qu'il n'avait jamais rien pu obtenir de semblable de son mari, qui était Américain : « La comptabilité, ajoute-t-il, constitue en Hollande une branche essentielle de l'instruction féminine. » Ceci a été écrit en 1730.

Plus tard, l'Angleterre vint se ranger à côté des Pays-Bas. Au commencement du XIXe siècle, les négociants allemands parlaient de

[1] *Della famiglia,* pp. 191-192.
[2] *Memoirs,* 1, p. 150.

l'Angleterre et de la Hollande comme de deux pays dans lesquels l' « instruction commerciale » occupait un niveau très élevé. En Allemagne, seule la ville de Hambourg pouvait leur être comparée sous ce rapport. Voici ce qu'un bon connaisseur écrivait en 1830 à ce sujet :

> « L'Anglais, ce négociant-né, conçoit Les choses se rattachant au commerce avec une clarté, une netteté et une liber-té qu'un Hambourgeois n'acquiert que rarement ou que très à la longue. La décision, l'indépendance, si caractéristiques des Anglais, font plus ou mains défaut au négociant de Hambourg. Mais la précision et l'exactitude de ce dernier peuvent servir d'exemple aux négociants du reste de l'Allemagne ; sous ce rapport le négociant hambourgeois ressemble presque au négociant hollandais, tout en étant plus libéral, moins guindé. » [1]

A l'époque où ces lignes furent écrites, l'emploi du calcul était déjà reconnu, même dans les pays les moins avancés, comme une nécessité inéluctable, comme une des principales exigences de l'esprit capitaliste.

Ces dernières remarques nous font déjà entrevoir certaines différences nationales au point de vue du développement et des manifestations de ce que nous avons appelé « vertus bourgeoises » et de l'esprit capitaliste en général.

Dans les chapitres qui suivent nous nous proposons de soumettre ces différences à une étude plus complète et à une analyse plus approfondie.

[1] L. Schleicher, *Das merkantilische Hamburg* (1838), p. 75.

Livre premier :développement de l'esprit capitaliste

Troisième partie :
Les manifestations nationales de l'esprit capitaliste

X

Les diverses modalités possibles du capitalisme

La naissance et le développement de l'esprit capitaliste constituent un Phénomène commun à tous les peuples européens et américains, à ceux dont les destinées forment l'histoire des temps modernes. Les preuves de cette affirmation abondent, et les exemples à l'aide desquels j'ai essayé, dans les pages qui précèdent, d'illustrer la genèse de cet esprit ont été empruntés à tous les pays. La marche des événements, telle qu'elle s'accomplit sous nos yeux, confirme, à son tour, la communauté de développement.

Il existe, sans doute, des différences quant à la manière dont a évolué la mentalité économique moderne, différences d'un pays à l'autre, d'une époque économique à l'autre. Nous nous occuperons ici surtout des différences nationales et examinerons au préalable en quoi ces différences peuvent consister.

1° Une nation (ou peuple ou tout autre groupe délimité : le mode de délimitation ne nous importe pas ici ; dans ce qui sait je considère les grandes nations historiques comme autant de groupes particuliers) peut différer d'une autre (au point de vue des manifestations de l'esprit capitaliste) par le fait seul qu'elle n'est pas entrée au même moment qu'elle dans le courant de l'évolution capitaliste, autrement dit par le fait que le type du bourgeois est chez elle de formation plus tardive ou plus récente que chez l'autre.

2° Une nation peut subir ou avoir subi la domination de l'esprit capitaliste pendant une durée plus courte au plus longue qu'une autre ; d'où différences portant sur les phases d'évolution correspondantes.

3° Les différences peuvent porter sur le degré d'intensité de l'esprit capitaliste et de toutes ses manifestations : esprit d'entreprise, amour du gain, vertus bourgeoises, don du calcul, etc.

4° L'esprit capitaliste peut présenter une extension qui diffère d'un peuple à l'autre ; sa diffusion dans les différentes couches sociales peut n'être pas la même partout.

5° Ce qui peut varier encore d'un peuple à l'autre, c'est le rôle relatif que joue dans l'ensemble de l'esprit capitaliste chacun de ses éléments constitutifs (esprit d'entreprise, les diverses manifestations de cet esprit, esprit bourgeois, etc.).

6° On observe également des variations quant à l'intensité et à la durée du développement de chacun de ces éléments constitutifs, lesquels peuvent évoluer soit simultanément et parallèlement, soit chacun à part, indépendamment des autres.

Toutes ces possibilités étant susceptibles de former des combinaisons innombrables, on conçoit sans peine que le mode de développement de l'esprit bourgeois puisse présenter, lui aussi, autant de variétés qu'il y a de nations. Les principales variétés à envisager sont les suivantes : intensité plus ou moins grande du capitalisme en général ; développement plus ou moins complet de tous ses éléments constitutifs, ou seulement de quelques-uns d'entre eux (desquels?), début plus ou moins précoce ou plus ou moins

tardif de l'évolution capitaliste ; caractère passager, intermittent ou durable de cette évolution.

Nous allons essayer de montrer comment ces diverses possibilités ou leurs combinaisons se sont réalisées dans différents pays et quelles sont les particularités que leur réalisation a imprimées à l'histoire de l'esprit capitaliste dans ces pays.

Livre premier :développement de l'esprit capitaliste

Troisième partie :
Les manifestations nationales de l'esprit capitaliste

XI.

Développement de l'esprit capitaliste dans divers pays

1) - L'Italie

On peut dire que l'Italie est le premier pays qui ait vu naître et s'épanouir l'esprit capitaliste. Dès le XIIIe siècle, il prend dans les républiques marchandes de la Haute-Italie un essor tel qu'il apparaÎt dès le siècle suivant comme un phénomène pour ainsi dire endémique. Quoi qu'il en soit, il a atteint dans ce pays, pendant les siècles du moyen âge, un niveau et une intensité de développement dont on ne retrouve rien d'analogue ailleurs. C'est, en effet, l'Italie qui m'a fourni la plupart des données et des exemples relatifs à l'état du capitalisme, à son aspect, à ses particularités et à ses manifestations pendant cette époque. Et quant à cet ensemble de qualités psychiques que je désigne sous le nom d' « esprit bourgeois », c'est également dans les villes italiennes que nous retrouvons ses premières manifestations, celles-ci se présentant avec une intensité et une force particulières dans les villes toscanes.

J'ai déjà indiqué les différentes directions qu'avait suivies l'esprit d'entreprise dans les différentes villes italiennes, et surtout dans les deux grands ports, Venise et Gênes. Mais je tiens à insister une fois de plus sur le fait que c'est Florence qui a imprimé la plus forte impulsion au développement de l'esprit bourgeois : ses habitants étaient animés au XIVe siècle d'une passion fiévreuse (on est tenté de dire: américaine) du gain, d'un zèle vraiment amoureux pour le travail. Florence est « cette ville que les pères, avant de mourir, chargeaient, par une disposition testamentaire, de punir d'une amende de 1.000 florins d'or leurs fils qui ne s'adonneraient pas à une occupation régulière » [1]. C'est à Florence, nous l'avons vu, qu'a été élaborée, et pour la première fois appliquée sur une vaste échelle, la manière spécifiquement commerciale de conduire les affaires ; que les vertus bourgeoises ont été enseignées et cultivées par des hommes comme Alberti ; que l'emploi du calcul a été amené, à la suite des exposés de Fibonaccio et de Paciuoli, à un niveau inconnu ailleurs. Et, chose digne également d'être mentionnée, c'est à Florence qu'a été élaborée et appliquée la méthode statistique : comparant, par exemple, un tableau statistique dressé par un Florentin en 1442 avec une statistique vénitienne datant de la même année, ou à peu près, Burckhardt trouve que si celle-ci révèle une envergure plus grande, en ce qu'elle porte sur des données matérielles plus nombreuses, plus vastes, signes d'une richesse plus étendue, on est obligé de reconnaître dans le tableau florentin une « manière plus élevée, plus compréhensive d'envisager les choses ». Et Burckhardt ajoute, à ce propos, que « le Florentin possédait un talent inné de soumettre toute l'existence extérieure à une évaluation numérique. »

Mais cette suprématie capitaliste de Florence ne dure pas longtemps. Sans doute, l'amour et le don du calcul, la faculté d'organisation restent les mêmes ; et certains témoignages permettent de conclure qu'au cours du XVIe et du XVIIe siècle ces qualités n'ont même fait que s'accentuer. Mais c'est l'esprit d'entreprise qui subit un fléchissement. Et nous savons de sources certaines qu'à partir du XVe siècle dans l'Italie du Sud et à partir du XVIe siècle dans le reste du pays un grand nombre de bourgeois, renonçant à l'amour du travail, du risque et de l'initiative, se sont adonnés à la vie facile, vie de rentier ou vie de seigneur, exclusive de tout effort et de tout souci.

[1] J. Burckhardt, *Kultur*..., 13, p. 78.

Voici, par exemple, ce que nous apprenons concernant une petite ville de l'Italie du Sud (La Cava) : la ville était devenue proverbialement riche tant qu'elle n'avait été habitée que par des maçons et des tisseurs de draps ; mais depuis que les outils de maçon et les métiers ont disparu et qu'on ne voit plus qu'éperons, étriers et ceintures dorées, depuis qu'elle n'est habitée que par des docteurs en droit et en médecine, par des notaires, officiers et chevaliers, elle est plongée dans la plus noire misère (témoignage datant de 1500).

A Florence on voit également se manifester la tendance à la féodalisation ou, pour employer l'expression de l'époque, à l'hispanisation de la vie, caractérisée principalement par « le mépris du travail et la recherche de titres de noblesse ». C'est sous Cosme, le premier grand-duc, qu'apparaissent les premiers symptômes de cette tendance : c'est sous son impulsion que nombre de jeunes gens, se détournant avec mépris du commerce et de l'industrie, se sont fait recevoir chevaliers de l'ordre de Saint-Étienne. C'est principalement à Florence qu'on voit les riches rechercher la dignité de chevalier, parce qu'elle conférait seule le droit de prendre part aux tournois qui jouissaient alors à Florence d'une grande vogue. On avait donné à ces tournois un caractère bourgeois et terre-à-terre, en les rendant aussi anodins et inoffensifs que possible, et on s'y livrait avec passion, sans se rendre compte à quel point ce mélange d'éléments bourgeois et d'éléments féodaux était caricatural. Déjà les premiers Médicis se livraient aux tournois « avec une véritable passion, comme s'ils avaient voulu montrer que, malgré leur extraction roturière, ils étaient, tout comme les seigneurs d'autrefois, entourés d'une véritable cour » [1].

A partir du XVIe siècle, on note la même transformation dans la plupart des villes de la Haute-Italie. Si l'ambition du bourgeois enrichi est de devenir chevalier, le bourgeois moyen aspire à une tranquille vie de rentier, autant que possible à la campagne : une « vita temperata », un « stato pacifico » étaient appréciés comme l'idéal suprême. C'est ce qui ressort des nombreux écrits à l'usage des gentilshommes campagnards, ouvrages dont nous avons déjà eu l'occasion de citer certains passages.

2) - Péninsule ibérique

[1] Pour les sources, voir Burckhardt, *op cit.*, p. 167 et suiv.

Le capitalisme semble s'être épanoui de bonne heure dans certaines villes de la presqu'île ibérique. Le peu que nous savons de Barcelone, telle qu'elle était au moyen âge, avec son droit commercial et son droit maritime, autorise à supposer que le monde des affaires y était fortement pénétré, au XIVe siècle du moins, de l'esprit capitaliste. Mais les événements du Portugal et de l'Espagne n'acquièrent une importance exceptionnelle qu'à partir du XVe siècle, c'est-à-dire à partir du moment où ont commencé les voyages d'exploration qui ont abouti aux deux grandes découvertes géographiques de la fin du siècle. Tout laisse supposer qu'une ardente soif d'or, un audacieux esprit d'entreprise se sont alors emparés de vastes couches des populations des villes maritimes qui sont devenues fortes et puissantes au cours du XVIe siècle, à la suite des expéditions d'Amérique et de la colonisation du nouveau continent. Mais ces expéditions et entreprises de colonisation ne furent pas les seules manifestations de l'esprit d'entreprise des Portugais et des Espagnols : nous voyons les marchands de Lisbonne entretenir avec les régions nouvellement découvertes de l'Ouest et de l'Est un commerce dont le volume dépassait celui des Italiens ; et les navires Sévillans, après avoir apporté dans la mère-patrie un chargement de métaux précieux, repartaient chargés de marchandises. Mais au XVIe siècle nous constatons également l'existence d'une industrie étendue qui témoigne d'un développement considérable de l'esprit capitaliste. Séville possédait 1.600 métiers à tisser qui occupaient 130.000 ouvriers. Tolède produisait 430.000 livres de soie, ce qui procurait du travail à 38.484 personnes. Ségovie possédait d'importantes manufactures de soie et textiles, etc. [1].

Tout d'un coup, au XVII e siècle, la presqu'île ibérique tombe dans ce marasme qui a été si souvent décrit. L'esprit d'entreprise faiblit, l'intérêt pour les affaires s'éteint. La nation se détourne de tout ce qui touche à l'économie, pour ne s'occuper que des choses d'Église, de cour et de chevalerie. On se met à considérer le commerce (et c'était déjà depuis longtemps le cas de l'agriculture) comme une occupation qui ne convient pas à un homme bien-né. C'est ce qui avait paru si inconcevable aux observateurs étrangers, italiens, néerlandais, français et anglais, et c'est ce que ces observateurs ont stigmatisé du nom de « paresse espagnole ». « Ils sont tous entichés de noblesse, écrit Guicciardini ; en 1523, les Cortès ont

[1] Semper, *Monarchie Espagnole,* II, p. 50.

adressé au roi une pétition tendant à imposer à tout Espagnol le port de l'épée ; deux ans après, ils n'hésitent pas à lâcher le grand mot, en déclarant que les hidalgos sont d'une race supérieure à celle des payeurs d'impôts ». « Les hidalgos étaient considérés comme formant le véritable noyau de la nation et jouissaient du monopole des emplois publics. Les villes voyaient d'un mauvais œil un industriel devenir « corregidor ». Les Cortès d'Aragon n'auraient jamais souffert dans leur sein un membre se livrant au commerce. Bref, toute la faveur de l'opinion publique allait aux hidalgos. Chacun aspirait à imiter leur exemple et à passer sa vie comblé d'honneurs et sans travail pénible. Innombrables étaient ceux qui faisaient valoir leurs droits, réels ou imaginaires, à la « hidalquia ». Ces prétentions ont donné lieu à tant de procès et de chicanes que les tribunaux ont été obligés de leur consacrer un jour spécial, le dimanche, ce qui dans la plupart des cas ne suffisait pas. Inutile de dire qu'il régnait alors en général une certaine aversion pour le travail manuel et pour le commerce, pour l'industrie et pour l'effort. Ranke, auquel j'emprunte ces détails, continue [1] : « Est-il vraiment si louable et si digne de consacrer sa vie à des occupations qui, insignifiantes en elles-mêmes, absorbent l'homme tout entier, et cela uniquement pour gagner de l'argent aux dépens des autres? N'y a-t-il pas d'autres occupations, plus pures et plus nobles, qui méritent d'occuper nos loisirs? » Et il ajoute : « Il en est des intérêts matériels comme des autres choses humaines. Ce qui n'a pas poussé de racines vivantes dans l'esprit d'une nation, ne peut jamais parvenir à l'épanouissement. Absorbés par l'idée du culte catholique ils croyaient qu'ils avaient la vocation de développer cette idée jusqu'à ses dernières conséquences. Es mettaient leur orgueil à persévérer dans l'état qui, croyaient-ils, les rendaient aptes à remplir cette mission. Pour le reste, ils cherchaient à jouir de la vie en toute sérénité, sans effort. Ils n'avaient aucun goût pour le zèle qu'exige un travail productif ».

J'ai déjà parlé plus haut de l'incompatibilité qui existait entre leur conception de la vie et l'esprit capitaliste. Et la même incompatibilité ne tardait pas à se manifester dans les colonies où s'établissaient Espagnols et Portugais.

3) - France

[1] Ranke, *Fürsten and Völker von Südeuropa* (1857) 13, p. 444 et suiv.

La France a été de tout temps riche en grands entrepreneurs de génie à l'esprit spéculatif : capables de concevoir rapidement de vastes projets, allant droit au but, pleins d'imagination, quelque peu fanfarons, mais aussi pleins d'élan et d'essor, ils couraient souvent le danger de trébucher ou de finir leurs jours en prison, lorsque la déchéance et l'épuisement physique ne les terrassaient pas avant l'âge. Au XVe siècle, nous avons un type de ce genre dans Jacques Cœur, l'homme qui, par la force de sa géniale personnalité, a su créer en France un commerce de grand style, d'un éclat extraordinaire. Il possède sept galères, occupe trois cents « facteurs » et entretient des relations commerciales avec toutes les grandes places maritimes du monde. « Argentier du roi Charles VII, il a su profiter de sa situation et de la faveur dont il jouissait auprès du roi, pour donner à ses entreprises commerciales une extension et une ampleur telles qu'aucun autre commerçant français n'était en état de lui faire concurrence. On peut même dire que le comptoir de cet homme représentait une puissance commerciale mondiale qui rivalisait avec les Vénitiens, les Génois et les Catalans ». L'argent qu'il a gagné par ce commerce et par certaines opérations financières plus ou moins touches lui a servi à obliger un grand nombre de courtisans, à faire d'eux ses créanciers et, par conséquent, ses ennemis. Sa fin est connue : inculpé de haute trahison, de faux monnayages, etc., il fut emprisonné, dépouillé de ses biens et banni.

Nous avons un autre type du même genre dans le grand Fouquet, sous Louis XIV.

La race de ces spéculateurs, aventuriers de grand calibre, s'est perpétuée jusqu'à nos jours : il suffit de citer les Lesseps, les Boncour, les Rochefort, et tant d'autres, de moindre importance, qui continuent la même tradition.

Montaigne a caractérisé cet esprit d'aventure de ses compatriotes dans ces paroles désobligeantes, mais au fond exactes : « J'ay peur que nous avons les yeulx plus grands que le ventre ; et plus de curiosité que nous n'avons de capacité ; nous embrassons tout, mais nous n'estreignons que du vent » [1].

[1] Essais, I, XXX.

Il n'y a cependant aucune incompatibilité entre le fait que nous signalons et les plaintes qu'on entend retentir en France depuis l'époque de Colbert jusqu'à nos jours et concernant le « manque d'esprit d'entreprise » chez les hommes d'affaires français. Ces plaintes dénoncent évidemment la grande masse des commerçants et industriels français moyens et se rapportent à des entreprises « solides », bien que souvent à plus longue portée. « Nos négociants, se lamente Colbert, n'ont pas assez d'initiative, pour se lancer dans des affaires qu'ils ne connaissent pas » [1]. On sait quelles difficultés eut à surmonter cet homme d'État « entreprenant », au vrai sens du mot, pour secouer l'indolence de ses compatriotes, lorsqu'il conçut le projet de fonder la « Compagnie des Indes Orientales ». Il fallut réunir conférences sur conférences (trois entre le 21 et le 26 mai 1664) pour décider de riches et influents négociants et industriels à souscrire des actions [2].

Qu'on lise les livres de Sayous, de Blondel et d'autres bons connaisseurs de la vie économique française, et l'on verra que tous s'expriment à peu près dans les mêmes termes que Colbert.

Indolent, voire paresseux : telle était la réputation dont jouissait l'homme d'affaires français... de jadis. *Le négociant patriote,* que nous avons déjà eu l'occasion de citer [3], se plaint vers le milieu du XVIIIe siècle du peu de temps qu'on consacre en France aux affaires : il voudrait voir son fils travailler « jour et nuit » et non « deux heures (!) par jour comme en France ». Ce livre prouve d'ailleurs que l'esprit franklinien était loin d'animer tous les négociants français de cette époque - il est plein d'idées romantiques, d'envolée, de velléités chevaleresques, et cela malgré la grande sympathie que l'auteur éprouve pour les procédés et les méthodes américains.

A ce développement insuffisant de l'esprit capitaliste correspondent (et correspondaient, car la nation française a, au cours des derniers siècles, remarquablement peu varié sous ce rapport) les idéaux positifs du peuple français. Nous constatons chez lui, d'une part (du moins jusque vers le

[1] *Mélanges Colbert,* 119, p. 273, chez Kaeppelin, *La Compagnie des Indes Orientales* (1908), p. 4.

[2] C'est ce qui se passe aujourd'hui lorsqu'on sollicite le concours pécuniaire de gens riches pour la fondation d'une « Association Scientifique » ou d'une « Société d'Études Orientales ».

[3] *Le négociant patriote* (1779), p. 13.

milieu du XVIIIe, des tendances seigneuriales fort accusées. Notre « négociant patriote » se plaint amèrement de cette déplorable tendance des Français à mener une vie dispendieuse, à gaspiller leur fortune en dépenses de luxe au lieu de l'investir dans des entreprises capitalistes. Il en résulte que le commerce et l'industrie ne peuvent trouver des capitaux qu'en payant 5 à 6 % d'intérêts, alors qu'en Angleterre et en Hollande le taux d'intérêt ne dépasse pas 2 1/2 à 3 % . Et le « négociant patriote » ajoute qu'il est beaucoup plus profitable et raisonnable de prêter de l'argent aux hommes d'affaires à 3 % que d' « acheter de belles propriétés qui ne rapportent rien ».

L'étude de l'histoire économique de la France nous révèle une autre circonstance encore comme ayant servi d'obstacle au développement de l'esprit capitaliste. Il s'agit de la prédilection du Français pour la carrière sûre, stable (et honorifique) de fonctionnaire. Cette « plaie du fonctionnarisme » pour nous servir de l'expression d'un historien autorisé du commerce français [1], cette « folie française des offices » selon l'expression d'un autre auteur non moins autorisé [2], qui va de pair avec le « dédain des carrières industrielles et commerciales » se manifeste dès le XVIe siècle et subsiste encore de nos jours. Elle est un indice de la faible prédisposition des Français à s'assimiler complètement l'esprit capitaliste. Tous ceux qui le pouvaient se retiraient de la vie des affaires ou se gardaient même d'y entrer et employaient leur fortune à l'achat d'une charge (ce qui était encore possible jusqu'au XVIIIe siècle). L'histoire de la France nous fournit des preuves abondantes de la grande diffusion de cette mentalité dans toutes les couches de la population.

A ces tendances se rattache étroitement (à la fois comme leur cause et comme leur effet) la faible estime dans laquelle on avait toujours tenu en France, du moins jusqu'à la monarchie de Juillet, le commerce et l'industrie. En disant cela, je ne fais pas seulement allusion au fait que les rIches cherchaient à acquérir la noblesse, que les nobles ont été considérés jusqu'à la fin du XVIIIe siècle comme formant un état privilégié et que la loi elle-même voyait dans le négoce une occupation « dégradante » : il n'y a là rien de spécifiquement français, les mêmes tendances et préjugés ayant existé en Angleterre (et y persistant encore en partie de nos jours). Ce que je veux relever ici, c'est uniquement le mépris avec lequel on considérait

[1] Pigeonneau, *Histoire du commerce.*

[2] Normand, *La bourgeoisie française au XVIIe siècle* (1908), pp. 11 et suiv., 42 et suiv.

l'activité commerciale et industrielle, c'est l'opinion dédaigneuse qu'on avait de leur valeur sociale et qui, si on fait abstraction de l'Espagne, a trouvé en France, jusqu'à une période assez avancée du XVIIIe siècle, sa plus forte expression.

« S'il y a mépris au monde, il est sur le marchand », disait au XVIe siècle un bon connaisseur de son temps, en parlant de la mentalité des couches supérieures de la population française [1]. A l'époque dont il s'agit, l'Allemagne était encore un des pays qui, sous ce rapport, pouvait être comparé à la France, l'Angleterre ayant depuis un certain temps déjà dépassé cette phase. Mais ce que disait Montesquieu (et il ne fut pas le seul à le dire) vers le milieu du XVIIIe siècle n'était même plus applicable à l'Allemagne d'alors : « Tout est perdu lorsque la profession lucrative du traitant parvient encore par ses richesses à être une profession honorée... Un dégoût saisit tous les autres états, l'honneur y perd toute sa considération, les moyens lents et naturels de se distinguer ne touchent plus et le gouvernement est frappé dans son principe... » [2].

4) - Allemagne

Que l'esprit capitaliste ait commencé à se développer et à se répandre en Allemagne dès l' « époque des Fugger » (peut-être même, çà et là, avant cette époque), c'est là un fait que personne ne songe aujourd'hui à contester. Ce qui caractérise notamment cette époque, c'est un mélange singulier de courage et de prudence, celui-là poussant à fonder des entreprises, celle-ci se manifestant dans la manière de conduire les affaires purement commerciales.

Mais n'exagérons rien, et je tiens à dire tout de suite que le capitalisme, tel qu'il existait en Allemagne au XVIe siècle, ne soutient aucune comparaison avec l'essor capitaliste des villes italiennes du XVIe.

Pour se faire une idée exacte du niveau de l'esprit capitaliste dans l'Allemagne du XVIe siècle (c'est-à-dire à une époque qui, de l'avis général,

[1] Laffemas, *Traité du commerce de la vie du loyal marchand* (1601).
[2] *L'Esprit des lois*.

constitue le zénith de son développement), il faut tenir compte des faits suivants :

A. Les manifestations du capitalisme ne pouvaient alors être que tout à fait isolées. L' « opinion publique », les jugements des intellectuels, des esprits dirigeants de l'époque leur sont unanimement défavorables, voire hostiles. Nous en avons des preuves aussi bien dans le jugement que Luther avait formulé sur la « Fuggerei » que dans les opinions d'un Ulrich von Hutten ou d'un Érasme de Rotterdam. Mais cette manière de voir n'était pas seulement celle de la noblesse et des savants : c'était aussi celle de la grande masse du peuple. La traduction de l'ouvrage d'Érasme par Sébastien Franck a eu un très grand succès. Le traité de Cicéron *Sur les devoirs,* dans lequel il est parlé avec mépris du commerce (ou, si l'on veut, du petit trafic), était devenu, grâce à l'extraordinaire diffusion des nombreuses traductions, un véritable bréviaire qui se trouvait dans toutes les maisons. Tous ces faits nous autorisent à conclure qu'à l'époque dont nous nous occupons le capitalisme n'avait pas encore poussé de racines bien profondes dans la vie allemande.

B. On pourrait cependant nous objecter : cette sévère critique que les contemporains adressaient au capitalisme ne serait-elle pas précisément une preuve de la force que celui-ci avait acquise à l'époque dont il s'agit? Cette objection est justifiée jusqu'à un certain point. Et si l'on ne tient compte que de l'importance des entreprises, de la concurrence des prix, des tendances monopolistiques, il est permis de penser que le degré de développement du capitalisme était alors relativement élevé. Il ne faut cependant pas oublier que l'esprit capitaliste comporte encore d'autres éléments et que ces autres éléments étaient à peine ébauchés dans l'Allemagne d'alors. Je pense notamment aux éléments que j'ai réunis sous la dénomination de « faculté calculatrice ». J'ai déjà eu l'occasion de montrer à quel point cette faculté était peu développée dans l'Allemagne du XVIe siècle. Qu'on pense, par exemple, aux livres de comptes d'un OttoRuland (XVe siècle) ou aux rapports commerciaux d'un Lucas Rem (XVIe siècle) qui ne soutiennent aucune comparaison avec des documents correspondants que nous a laissés l'Italie du XIVe et du XVe siècle. Sans doute, le calcul ne perd jamais ses droits. Mais j'ai déjà montré à quel point son mode d'emploi était inférieur en Allemagne, même au XVIIIe siècle, à la routine commerciale anglaise et hollandaise.

C. Quoi qu'il en soit, ce prétendu « épanouissement » de l'esprit capitaliste au XVIe siècle fut de courte durée. Nous voyons à cette époque apparaître en Allemagne les premiers symptômes de ce processus de féodalisation dont nous avons déjà observé les manifestations en Italie et qui peu à peu s'empare des principales familles d'entrepreneurs. L'accroissement de la bourgeoisie, d'autre part, ne se produit qu'avec une très grande lenteur et dans des proportions peu considérables pendant les deux siècles suivants. Ce n'est qu'au XVIIIe siècle que la vie industrielle et commerciale subit un certain essor qui fléchit au commencement du XIXe. On peut dire sans exagération que la véritable renaissance de l'esprit capitaliste en Allemagne ne date que de 1850.

C'est un fait incontestable que l'Allemagne et les États-Unis sont aujourd'hui les deux seuls pays qui rivalisent pour la réalisation complète, pour l'expression achevée de l'esprit capitaliste. Aussi bien ceux qui veulent connaître les traits caractéristiques de l'esprit d'entreprise dans l'Allemagne moderne n'ont-ils qu'à se reporter à ce que je dis plus loin (Chap. 13) des caractères distinctifs de l'homme économique moderne en général : l'entrepreneur allemand représente aujourd'hui, à côté de l'entrepreneur américain, le type le plus pur de cette espèce humaine. Il se distingue des autres types, également modernes, par les qualités suivantes :

a) par sa *souplesse : ainsi* que l'ont constaté tous les observateurs intelligents, nous sommes redevables de la supériorité que nous nous sommes acquise sur le marché mondial à notre faculté de tenir compte des désirs et des exigences de la clientèle, mais aussi à la facilité avec laquelle nous saisissons la nature particulière des circonstances et des conditions auxquelles nous avons à faire face à un moment donné et à la rapidité avec laquelle nous savons nous y adapter (exemple : création de filiales commerciales ou industrielles à l'étranger) ;

b) par son grand *talent d'organisation* qui se manifeste dans nos grandes entreprises de navigation, dans l'administration de nos grandes banques, de nos sociétés d'électricité ; on peut dire que sous ce rapport nous laissons bien loin derrière nous toutes les nations, même les Américains ;

c) par son *attitude à l'égard de* la *science*. C'est encore un fait universellement reconnu de nos jours que nos grandes industries, surtout les industries électrique et chimique, doivent leur supériorité sur les industries similaires des autres pays au grand soin que nous prenons de

donner à nos processus de production une base rigoureusement scientifique.

Il ne reste plus aux entrepreneurs allemands qu'à décider de l'attitude qu'ils doivent adopter à l'égard d'un autre ensemble de sciences, et notamment des sciences économiques. Mais nous voyons déjà l'opinion se faire jour dans les milieux commerciaux et industriels que la bonne conduite des affaires exige une connaissance approfondie des données et résultats de ces sciences ; et l'enseignement des méthodes d'organisation et d'administration autrement dit de l'emploi du calcul, dans le sens le plus large du mot, occupe une des premières places dans les programmes des écoles où se forment nos futurs entrepreneurs.

5) - Hollande

Les Provinces-Unies forment peut-être le premier pays dans lequel l'esprit capitaliste ait réalisé son plein et complet développement, en pénétrant presque simultanément dans toutes les couches de la population et en déroulant ses effets régulièrement, dans toutes les directions. Au XVIIe siècle, la Hollande apparaît incontestablement comme le pays du capitalisme par excellence, comme le pays-modèle du capitalisme, jalousé par toutes les autres nations qui, pour rivaliser avec lui, s'imposent les plus grands efforts. Elle est l'école des arts commerciaux, la pépinière des vertus bourgeoises. Peuple guerrier et peuple de navigateurs, mais familiarisé avec toutes les ruses et roueries du négoce ; secoué de temps à autre d'une fièvre de spéculation et réussissant finalement à faire de son pays le centre des opérations de Bourse du monde entier. Tous ces faits étaient à rappeler.

Pour offrir aux lecteurs un régal littéraire, je reproduirai ici la description brève, mais complète, que Ranke a esquissée de l'état d'épanouissement commercial de la Hollande au XVIIe siècle :

> « La Hollande a réussi à devenir le centre de l'échange des produits du monde entier. Elle se chargea d'abord de satisfaire les besoins des pays maritimes les plus proches, situés à l'Est et à l'Ouest, en échangeant le bois et le grain que produisaient ceux-là contre le sel et le vin que produisaient ceux-ci. Elle envoyait ses navires dans les

eaux du Nord pour la pêche du hareng et transportait ensuite le poisson vers les embouchures de tous les fleuves venant du Sud, depuis la Vistule jusqu'à la Seine, et tout le long du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut. Ses navires s'en allaient chercher de la laine à Chypre, de la soie à Naples ; c'est ainsi que les côtes des anciens Phéniciens ont été obligées de devenir tributaires de ce peuple germanique éloigné, demeurant lui-même dans un pays inaccessible. Grâce à l'étendue de leur commerce, les Hollandais ont réussi à accumuler d'énormes réserves de marchandises de toute sorte. En 1610,Contarini a trouvé dans leurs greniers 100000 sacs de froment et autant de seigle ; et Raleigh assure, de son côté, qu'ils avaient toujours en réserve 700 000 mesures de seigle, ce qui leur permettait de venir en aide à leurs voisins en cas de récolte insuffisante. Il va sans dire qu'ils ne le faisaient pas pour rien, et une année de mauvaise récolte leur rapportait plus que sept années de bonne. Ils ne se contentaient jamais de faire circuler les produits tels quels, mais ajoutaient toujours quelque chose au travail des autres. C'est ainsi qu'ils achetaient tous les ans à l'Angleterre environ 80 000 coupes de drap ; mais ils l'achetaient brut, le faisaient teindre chez eux et s'assuraient ainsi un bénéfice supplémentaire.

« Bien qu'ils se fussent ainsi emparés d'une grande partie du commerce européen, lis n'en retiraient pas moins leurs plus grands avantages et le meilleur de leur gloire de leurs relations avec les Indes Orientales. De tous les actes hostiles auxquels la Hollande s'est livrée contre l'Espagne, son entreprise contre les Indes fut celle qui a le plus effrayé le roi et la nation, celle qui a frappé le plus juste et imprimé un puissant essor à l'activité des Hollandais eux-mêmes. Contarini admire la régularité avec laquelle ils envoyaient tous les ans 10 à 14 navires dans les Indes ; il estime le capital de la Société qui organisa ce service à 6 600 000 florins. Mais bientôt ils voulurent aller plus loin et se dirigèrent vers des pays inconnus. Leurs efforts de trouver un passage par le Nord, les voyages d'exploration de leurs navigateurs ne tardèrent pas à éclipser les exploits maritimes des autres nations.

« Les ports, les golfes, les bras de mer hollandais étaient couverts de navires ; tous les canaux de l'intérieur du pays pullulaient d'embarcations. On disait plaisamment qu'il y avait en Hollande autant de gens habitant sur l'eau que sur terre ferme. On comptait 200 grands navires et 300 moyens ayant pour principal port d'attache

Amsterdam. Une forêt de mâts épaisse et sombre s'avançait jusque dans la ville.

« Dans ces conditions, Amsterdam avait, en effet, acquis une importance extraordinaire. En l'espace de trente ans, la ville avait subi à deux reprises des agrandissements considérables. On raconte que rien qu'en 1601 six cents nouvelles maisons avaient surgi de terre. On payait un écu un pied de terrain, prétend Contarini, qui estime à 60 000 habitants la population d'Amsterdam en 1610.

« Les industries y florissaient ; le travail était excellent. Les riches demeuraient sobres, modestes et économes ; tel qui vendait les draps les plus fins, portait lui-même des habits en gros tissu. Les pauvres étaient assurés de leur subsistance ; l'oisiveté était punie. Un voyage dans l'Inde était chose courante ; on apprenait à naviguer par tous les vents. Chaque maison était une école de navigation ; dans chaque demeure il y avait une carte maritime. Maîtres de la mer, comment les Hollandais auraient-ils jamais pu songer à céder à un ennemi? Et lorsqu'ils se trouvaient dans un état d'infériorité manifeste, ils préféraient détruire leurs navires plutôt que de les laisser capturer. »

A ce remarquable exposé j'ajouterai seulement qu'à l'époque à laquelle il se rapporte les Hollandais occupaient également le premier rang sous beaucoup d'autres rapports, et notamment en ce qui concerne la pratique des vertus bourgeoises et la faculté du calcul.

Qu'est-il advenu de tout cet admirable épanouissement de l'esprit capitaliste? Quelques-uns de ses éléments constitutifs, ceux en particulier que nous avons mentionnés en dernier lieu, se sont maintenus ; d'autres ont subi une dégénérescence ou ont complètement disparu. Déjà au cours du XVIIe siècle on constate un affaiblissement des tendances guerrières qui avaient jadis imprimé aux entreprises d'outre-mer une note particulière. Au XVIIIe siècle, c'est l'esprit d'entreprise lui-même qui subit un fléchissement notable : le « bourgeois », au lieu de se « féodaliser », comme ce fut le cas dans d'autres pays, s'alourdit pour ainsi dire, disparaît dans sa graisse. Il vit des revenus que lui rapportent les colonies ou ses capitaux placés en prêts. On sait, en effet, que la Hollande était devenue au XVIIIe siècle la créancière de l'Europe entière. On s'intéresse de moins en moins à des entreprises capitalistes, quelles qu'elles soient. « Les Hollandais ont cessé d'être négociants ; ils sont devenus commissionnaires d'abord, prêteurs

d'argent ensuite » (Luzac). Qu'elle prêtât à l'État ou à des particuliers, peu importe : lorsque le prêt d'argent devient la principale occupation du bourgeois, on peut dire que l'esprit d'entreprise est brisé.

6) - Grande-Bretagne

Le développement de l'esprit capitaliste a suivi des directions tout à fait différentes dans les trois parties du Royaume-Uni: Irlande, Écosse et Angleterre.

L'Irlande se trouve presque complètement en dehors de la culture capitaliste. Aucun autre pays n'est resté jusqu'à nos jours aussi étranger à l'esprit capitaliste que l'Irlande. Aussi ne nous intéresse-t-elle guère ici, et nous pouvons la laisser de côté, sans nuire en quoi que ce soit à notre exposé.

Pour ce qui est de l'Angleterre, nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion d'en parler au cours de cet ouvrage : dans ce pays, l'amour des aventures et le désir de conquêtes ont engendré au cours du XVIe siècle un puissant esprit d'entreprise qui a inauguré ce qu'on peut appeler l'âge héroïque du capitalisme anglais. Nous y avons vu le seigneur féodal se transformer en entrepreneur capitaliste. A partir de la fin du XVIIe siècle et du commencement du XVIIIe, l'Angleterre entre dans une période agitée de fondations de toutes sortes d'entreprises dans lesquelles la spéculation jouait le principal rôle. Les vertus bourgeoises et la faculté du calcul avaient atteint, à la fin du XVIIIe siècle, un degré de développement tel que des pays plus arriérés, comme la France et l'Allemagne, voyaient dans le bourgeois anglais un modèle à imiter. Et nous savons que c'est l'Angleterre qui est le berceau de l'industrialisme moderne.

A partie de la fin du XVIIe siècle, surtout à partir de la réunion des deux royaumes, le développement capitaliste de l'Angleterre proprement dite subit fortement l'influence de la manière dont le capitalisme se développe dans l'Écosse voisine.

Or, dans aucun autre pays le capitalisme ne se présente sous un aspect aussi remarquable qu'en Écosse. Lorsqu'on étudie la formation du régime

capitaliste, rien ne frappe autant que la manière abrupte, la façon brusque dont l'esprit capitaliste est né dans ce pays et la rapidité foudroyante avec laquelle, telles les fleurs de *Victoria regia* qui naissent au cours d'une seule nuit, il a atteint son plein épanouissement.

Jusqu'au XVIIe siècle, les Écossais, ainsi que nous l'avons vu, n'avaient entretenu avec les pays voisins qu'un commerce insignifiant. L'esprit capitaliste ne les avait guère affectés. Et au cours du XVIIe siècle, leur vie économique n'a guère subi de changements sous ce rapport. Ils connurent, en revanche, à la suite de la Réforme, un essor religieux extrêmement puissant. Et voici qu'à la fin du XVIIe siècle se produit cette brusque explosion de l'esprit d'entreprise dont nous avons parlé, d'un désir violent d'acquérir et de s'enrichir. Les témoignages que nous possédons sont trop nombreux pour que nous puissions douter un seul instant de la réalité de ce fait. Voici notamment quelques-uns de ces témoignages [1].

> « Aussitôt après la révolution, les sentiments ardents du peuple écossais se détachèrent des disputes religieuses et des intérêts belliqueux, pour s'orienter vers des entreprises commerciales », écrit Burton. Dans *l'Histoire de mon temps,* Burnett écrit, sous l'année 1699 « Grands et petits n'avaient alors en Écosse qu'un seul désir faire des affaires ». Fletcher of Saltoun écrit en 1698 : « Sans aucune contrainte extérieure, en vertu plutôt d'une transformation imprévue et inattendue du génie de la nation, toutes les idées et aspirations des Écossais, comme si elles avaient été réunies et dirigées par une puissance supérieure, se sont concentrées sur les affaires ». Le clergé puritain était désolé. Il se tenait sur la rive, impuissant comme la cane qui voit ses canetons s'en aller à la nage. En 1709, le prédicateur Robert Wodrow exprime dans ses lettres l'opinion que « le péché que nous commettons en attachant trop d'importance aux choses économiques, au point de négliger nos intérêts les plus précieux, nous sera imputé lors du dernier jugement ». Et plusieurs navires ayant été capturés aux Glasgowiens au cours de la même année, il exhorte ses compatriotes à voir dans ce malheur un avertissement de Dieu : « Je suis convaincu que Notre-Seigneur désapprouve notre commerce, depuis qu'il a pris chez nous la place de la religion ».

[1] Cité d'après *Buckle, Geschichte der* Civilisation in England (1868), II², p, 293.

Nous avons déjà montré ailleurs ce quétait exactement cet esprit qui a surgi aussi brusquement. Il est incontestable qu'il a contribué essentiellement à l'épanouissement du capitalisme en Angleterre et en Écosse, à partir du milieu du XVIIIe siècle.

Quel fut le développement ultérieur de l'esprit capitaliste dans ces pays? Sous quelle forme le capitalisme s'y présente-t-il actuellement et en quoi diffère-t-il du tableau que nous en offrent d'autres pays?

De l'avis unanime de personnes autorisées et compétentes, l'Angleterre se trouverait aujourd'hui dans un état d' « assoupissement capitaliste », qui se manifesterait par les symptômes suivants :

A. La rationalisme de la direction économique a cessé d'être absolu et obligatoire. L'entrepreneur anglais n'a pas suivi l'exemple de l'entrepreneur allemand en ce qui concerne l'utilisation de la science technique. L'application des dernières méthodes est souvent considérée en Angleterre comme une impossibilité, L'industriel anglais, se fiant à la réputation de ses fournisseurs, néglige de soumettre les matières premières qu'il reçoit à une analyse de laboratoire. Il est fier de ses machines vieux modèle, bonnes tout au plus à être reléguées dans l'arsenal de la vieille ferraille.

Le caractère traditionnel, irrationnel, du commerce anglais est, à son tour, dénoncé dans le *Livre Bleu* publié en juillet 1907. « Les Allemands viennent trouver avec leurs marchandises l'acheteur, tandis que le commerçant anglais attend que l'acheteur vienne chez lui ». Les agents et voyageurs de commerce anglais vivent sur un trop grand pied. Les emballages anglais sont trop lourds et solides, ceux des étrangers sont légers et élégants. L'Anglais néglige le « fini » indépendant de la qualité, surtout pour les articles bon marché et de qualité inférieure. Il veut être payé au comptant et ne tient aucun compte du besoin de crédit des clients d'outre-mer. Il néglige la réclame. Les marchandises anglaises sont souvent trop bonnes et trop chères. L'Anglais veut imposer son goût aux clients ; le plus souvent il livre ce qu'il juge bon et de la manière qui lui paraît bonne, ou bien il ne livre rien du tout. Le même document dénonce une certaine rigidité des opérations bancaires.

B. L'esprit d'entreprise, l'intérêt pour les affaires, l'amour du travail fléchissent. L'ancien idéal de « business » disparaît et fait place à une nouvelle orientation de la vie. L'amour du luxe, du genre de vie seigneurial,

et surtout des sports, se répand de plus en plus, au grand détriment de l'énergie économique.

> « Dans les milieux de la M.I.R.C. (« membres of the idle, rich class » membres de la classe riche et oisive), l'Allemand, toujours penché sur les livres, est ridiculisé au même titre que le roi du dollar américain, bon tout au plus pour le rôle de beau-père. Quelles que soient les différences qui les séparent par ailleurs, ils se ressemblent sous un rapport . ils font partie, l'un et l'autre, de la catégorie des imbéciles qui travaillent. Telle est la conception féodale que la couche supérieure de la bourgeoisie anglaise a faite sienne. Et fait à noter : les sports les plus favoris du peuple portent un cachet ploutocratique très prononcé. Ils supposent une couche d'aristocrates qui vivent du travail du Nègre, du Chinois et de l'Hindou, de ventes foncières et des tributs provenant de tous les pays du monde et ne voient dans le sol de la mère-patrie qu'un excellent terrain pour les sports de luxe » [1].

VII - États-Unis d'Amérique

Bien que les États-Unis d'Amérique aient joué un rôle de premier ordre dans le développement du capitalisme en général, je n'ai que peu de choses à dire ici sur leur compte. Je ne relèverai que les points suivants :

A. Les éléments de l'esprit capitaliste ont poussé de profondes racines dans le peuple américain depuis la fondation des colonies, c'est-à-dire à une époque où aucun « corps », c'est-à-dire aucune organisation économique capitaliste, ne correspondait encore à cet esprit.

B. C'est aux États-Unis que l'évolution du capitalisme vers ses phases des plus avancées et les plus accusées s'effectue le plus rapidement et le plus radicalement: nous possédons de nombreux témoignages attestant que les idées de l'américanisme moderne existaient déjà au début du XIXe siècle et commençaient dès cette époque à exercer une influence considérable sur le

[1] V. Schulze-Gävernitz, *Britischer Imperialismus und englischer Freihandel,* 1906, p. 362.

style de la vie. J'essaie d'analyser plus loin cet esprit capitaliste aux traits si accusés qui, s'étant épanoui d'abord aux États-Unis, est devenu le patrimoine commun du monde occidental.

C. C'est aux États-Unis que le capitalisme a manifesté toutes ses possibilités de développement. Les États-Unis sont le pays où sa force reste intacte, où il est encore en pleine ébullition, en plein mouvement.

Livre premier :développement de l'esprit capitaliste

Quatrième partie :
Le bourgeois de jadis et d'aujourd'hui

XII.

Le bourgeois vieux style

Dans les chapitres qui précèdent, nous avons analysé les éléments dont se compose l'âme de l'entrepreneur capitaliste accompli : amour du gain et esprit d'entreprise, vertus bourgeoises et faculté du calcul, tels sont les principaux de ces éléments qu'on trouve à des degrés divers et dans des combinaisons variées chez les divers re. présentants de la catégorie sociale qui nous intéresse. Aussi avons-nous cru devoir distinguer plusieurs groupes d'entrepreneurs, tels qu'ils se sont formés au cours de l'évolution de l'esprit capitaliste. Et nous avons pu établir, en outre, que cette évolution a revêtu des modalités variant d'un pays à l'autre. La question qui se pose maintenant est celle-ci : peut-on parler de l'esprit capitaliste en général, du bourgeois en général ? Autrement dit, retrouve-t-on chez les différents types à l'intérieur d'un seul et même pays, et chez les différents types nationaux, certains traits communs à l'aide desquels on puisse reconstituer le type du bourgeois en général ?

Cette question comporte, à notre avis une réponse affirmative, mais à une limitation près ; il existe bien un type de bourgeois en général, mais pour autant seulement qu'on considère, non l'ensemble de l'évolution capitaliste, mais chacune de ses phases. Autrement dit chacune des époques ou périodes du capitalisme a *son* type de bourgeois. Je trouve notamment que pendant la période qui s'étend des débuts du capitalisme jusqu'au XVIIIe siècle et qui correspond aux premières phases de son évolution, l'entrepreneur capitaliste présente, malgré les différences de temps et de lieu, un certain ensemble de traits, qui le distinguent nettement de l'entrepreneur *moderne*. C'est ce portrait du bourgeois vieux style que je vais essayer de retracer ici, avant d'indiquer quels sont, à mon avis, les traits caractéristiques du capitaliste de ces cent dernières années.

Ce vieux bourgeois était incontestablement un entrepreneur capitaliste, ayant le gain pour but et la fondation d'entreprises pour moyen. Il spéculait et calculait et a fini par s'assimiler les vertus bourgeoises. Mais ce qui lui donnait son cachet particulier, c'était le fait suivant, qui constitue d'ailleurs la caractéristique générale du vieux style : dans tous ses actes et toutes ses pensées, dans toutes ses démarches et tous ses projets il se laissait guider surtout et avant tout par la considération du bien et du mal en rapport avec *l'homme vivant,* avec l'homme en chair et en es. Le principe régulateur de l'époque précapitaliste : *omnium rerum mensura homo*, c'est-à-dire que l'homme est la mesure de toutes choses, continuait à exercer son influence, à former la règle naturelle de la vie. Le bourgeois faisait encore des pas solides et fermes en se servant de ses deux jambes et n'éprouvait pas encore le besoin de s'aider de ses mains pour la marche.

Certes, de l'homme précapitaliste, tel qu'il s'est maintenu pendant les premières phases du capitalisme, alors que les « marchands » gênois se faisaient construire de châteaux-forts et que sir Walter Raleigh s'en allait à la recherche de l'Eldorado, de cet homme, disons-nous, il ne restait au temps de Defoe et de Benjamin Franklin que quelques restes. L'homme complet, avec ses sains instincts naturels, avait subi une forte diminution, avait été obligé de s'adapter à la camisole de force de la distinction bourgeoise, d'apprendre à compter. Ses griffes s'étaient émoussées, ses dents de fauve avaient perdu leur pointe et leur mordant, ses cornes s'étaient recouvertes d'une calotte de cuir qui les avait rendues inoffensives.

Mais aucun de ceux qui étaient au service du capitalisme, le grand propriétaire foncier, le grand négociant, le banquier et le spéculateur, le

manufacturier et le marchand de laine - aucun d'entre eux, disons-nous, n'avait encore cessé d'adapter son activité économique aux exigences de la saine humanité. Pour tous ces hommes de l'aube du capitalisme, les affaires n'étaient qu'un moyen en vue d'une seule fin suprême, laquelle n'était autre que la vie ; ce sont leurs propres intérêts vitaux et ceux des autres hommes avec lesquels et pour lesquels ils travaillaient qui déterminaient la direction et la mesure de leur activité.

Et de ce que le bourgeois vieux style pensait bien ainsi, et non autrement, nous avons la preuve dans les faits suivants :

1. La richesse était appréciée, on cherchait à l'acquérir, mais elle n'était pas une fin en soi: elle ne devait servir qu'à la création et à la conservation de valeurs en rapports avec la vie. C'est ce qui ressort des écrits de tous ceux que nous avons déjà eu plus d'une fois l'occasion de citer au cours de cet ouvrage : d'Alberti à Defoe et à Franklin, toutes les considérations sur la richesse sont conçues dans le même esprit.

A quel point la richesse est précieuse, dit Alberti, c'est ce que sait seulement celui qui a été obligé, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, d'adresser à un autre ces « mots amers et si abhorrés par les esprits libres: je vous prie » [1]. La richesse nous rend libres et indépendants, elle nous sert à acquérir des amis, de l'estime et de la gloire. Mais « ce dont on ne se sert pas constitue un lourd fardeau ».

Il suffira de rapprocher de ces aphorismes datant de la période infantile du capitalisme quelques-uns seulement datant de l'époque de son adolescence, pour constater aussitôt la grande ressemblance qui existe entre les deux manière de voir. Voici, par exemple, ce qu'enseignent Benjamin Franklin et ses disciples.

> « L'homme auquel Dieu a donné des richesses et une âme pour s'en servir, a reçu par là-même une marque particulière de sa grâce et de sa faveur. »

Suivent les indications concernant le meilleur usage à faire de la richesse [2].

---

[1] *Della famiglia,* p. 49.

[2] *The Economy of Human Life,* 1785.

« On doit chercher à accroître constamment sa richesse par le labeur et par l'habileté. Il nt faut jamais la lainer improductive ; elle doit toujours se multiplier entre les mains de son possesseur et répandre autour d'elle le plus de bonheur possible... »

« Ne pas faire fructifier la richesse, c'est aller à l'encontre aussi bien de la destination de celle-ci que du devoir d'humanité... »

« Il est raisonnable d'accumuler argent et biens ; mais il est rationnel d'en faire un emploi utile. Ce qui rend heureux, ce n'est pas la richesse comme telle, mais son sage emploi, et il ne servirait de rien à l'homme de posséder tous les biens de ce monde, s'il n'était pas lui-même homme de bien » [1].

« La richesse attire l'estime, procure la certitude et donne le moyen de réaliser des entreprises utiles et honorables... »

« La richesse chasse les soucis qui nous rongent jour et nuit et nous empoisonnent la vie. Grâce à la richesse, nous envisageons l'avenir avec sérénité, si tout en étant riches, nous avons la conscience en paix. Il n'est d'ailleurs pas possible de s'enrichir, si l'on n'a pas la conscience tranquille ».

« Agis toujours selon l'équité, fais le bien par crainte de Dieu et par respect pour les hommes, et tu réussiras dans toutes tes entreprises. Avoir toujours Dieu devant les yeux et dans le cœur, travailler intelligemment, telles sont les premières règles de l'art de s'enrichir. Car à quoi nous serviraient nos richesses, si nous devions vivre dans la crainte du châtiment de Dieu, et à quoi nous servirait tout l'argent du monde, si nous ne pouvions pas, en toute innocence, lever nos regards vers le ciel ? [2].

Ces dernières remarques impliquent une autre manière de voir qui, ainsi que nous l'avons vu, était déjà très répandue parmi les bourgeois vieux style et qui imprimait à leur activité économique un cachet tout particulier, à

[1] Dr Bergh, *Die kunst reich zu werden* (1838) ; opuscule inspiré de l'esprit franklinien.
[2] *op.cit.*

savoir que seule la richesse acquise convenablement, « onestamente », « honestly », peut être une source de joie.

« En vendant quelque chose, prête l'oreille à la voix de ta conscience et contente-toi d'un bénéfice modéré ; ne profite pas de l'ignorance ou de l'incompétence de l'acheteur » [1].

Ces sages doctrines, pourrait-on dire, sont faciles à formuler. Elles ne sont peut-être que le produit d'une réflexion détachée, la voix de la conscience perçue dans le calme du cabinet de travail mais à laquelle on ne prête pas attention dans le bruit du jour et des affaires. Autrement dit, ces doctrines ne prouveraient rien. A cela je répondrai en rappelant que

2. dans leur attitude à l'égard de la vie des affaires, dans leur conduite en tant qu'hommes d'affaires, dans leur manière de diriger les affaires, bref dans ce qu'on peut appeler leur style des affaires, on retrouve le même esprit que celui qui se manifeste dans les maximes et les aphorismes que nous venons de citer.

Le rythme de leur activité économique était encore très tempéré, leur conduite était exempte de toute agitation, de toute trépidation.

Nous avons vu Franklin s'attacher à faire de son temps un emploi aussi utile que possible, prôner l'application au travail comme la suprême vertu. Sa journée se répartissait ainsi : six heures étaient consacrées aux affaires, sept heures au sommeil, le reste du temps aux prières, à la lecture, à la vie mondaine. Et il était le type de l'entrepreneur ambitieux, bien que ne dépassant pas encore le niveau moyen de l'époque à laquelle il avait publié ses ouvrages.

Voici le projet instructif de son emploi du temps, tel qu'il figure à la suite de son schéma des vertus :

« Comme il fallait pour la régularité et le bon ordre, qu'un temps déterminé fût assigné à chacune des branches de mes occupations, j'ai tracé

[1] *Economy of Human Life*, p. 121.

dans mon carnet un plan concernant l'emploi des 24 heures d'un jour naturel. Le voici :

LE MATIN Question: Que ferai-je de bon aujourd'hui?	5 heures 6 heures 7 heures	Lève-toi, fais ta toilette, prie le Tout-Puissant! Arrange tes occupations pour la journée, prends les décisions nécessaires, continue les études en cours et déjeune.
	8 heures 9 heures 10 heures 11 heures	Travaille
MIDI	12 heures 1 heure	Lis ou relis tes livres de commerce, mange à midi.
	2 heures 3 heures 4 heures 5 heures	Travaille
SOIR	6 heures 7 heures 8 heures 9 heures	Remets toutes choses à leur place. Soupe. Distrais-toi par la musique, la lecture, la conversation, etc. Passe en revue les événements de la journée.
NUIT	10 heures 11 heures 12 heures 1 heure 2 heures 3 heures 4 heures	Dors.

Les négociants en gros de Bozen fermaient leurs boutiques pour tout l'été et s'en allaient en villégiature à Ober-Bozen. Et de même qu'on s'accordait

des loisirs pendant la journée et pendant l'année, on cherchait à arranger sa vie dans son ensemble de façon à réduire le surmenage au minimum. C'était une coutume courante que des gens qui avaient acquis une certaine fortune, généralement modeste, dans le commerce et dans la production se retiraient des affaires alors qu'il étaient encore dans la force de l'âge, et se rendaient acquéreurs d'une maison de campagne pour y passer le soir de leur vie dans un repos contemplatif. Un Otto Fugger disant : « Je veux gagner aussi longtemps que je pourrai » (ces paroles que je considère comme caractéristiques d'une mentalité capitaliste à l'apogée de son évolution figurent, à titre d'épigraphe, en tête de mon exposé de la genèse du capitalisme moderne) est très en avance sur son temps, et nous en avons une preuve dans le fait que son propre frère Anton Fugger le considérait et le traitait comme un homme non « normal ». Étaient normaux plutôt ceux qui savaient, dans leur conception de la vie, assigner une place à l'idéal du rentier.

Parcourez les livres de commerçants italiens, et vous trouverez à chaque page l'expression d'une sorte de nostalgie de la campagne, avec sa vie calme et exempte de soucis. On retrouve la même tendance à la féodalisation chez les négociants de la Renaissance allemande et jusque chez les commerçants anglais du XVIIIe siècle. C'est ainsi que la vie de rentier apparaît comme l'idéal caractéristique des premières phases du capitalisme et inséparable de la mentalité de cette époque (nous verrons plus loin que cet idéal peut encore avoir une autre signification, faire partie d'une autre série causale).

En ce qui concerne plus particulièrement l'Angleterre, la persistance de l'idéal de rentier jusque dans la première moitié du XVIIIe siècle nous est attestée par les considérations que Defoe développe à propos de la coutume générale des négociants anglais de se retirer des affaires de bonne heure (Chap.XLI de la 5e édition de *Compl. Engl. Tradesman).*

Quiconque a réussi à mettre de côté 20.000 livres, dit-il, fera bien de se retirer des affaires. Avec cet argent, il peut acheter une propriété convenable et s'ouvrir ainsi un accès dans la « gentry ». A ce gentleman frais émoulu il donne les conseils suivants : 1° ne pas renoncer à la vie économe : sur ses mille livres de rente il n'en doit dépenser que 500 au maximum, afin d'accroître son patrimoine avec le reste ; 2° ne pas se lancer dans les spéculations et ne pas prendre part à la fondation d'entreprises ; s'il s'est retiré, c'est pour jouir de ce qu'il a acquis (« retired to enjoy what they had got »), et non pour le risquer dans des entreprises plus ou moins

hasardeuses. lu faut avoir une forte dose de capacité pour courir de nouvelles aventures, au lieu de jouir de la situation de tout repos à laquelle on a droit après une vie de labeur. Jadis on était obligé, pour gagner sa fortune, d'être laborieux et actif ; mais une fois retiré des affaires, il faut prendre la résolution de mener une vie indolente et inactive. Les rentes sur l'État et la propriété foncière sont les meilleurs placements pour ses économies.

Mais alors même que ces bourgeois vieux style travaillaient ils le faisaient de façon à accomplir dans un temps donné le moins d'actes possible, en rapport avec leurs affaires. Leur activité commerciale péchait d'ailleurs non seulement par un défaut d'ampleur, mais aussi par un défaut de profondeur ou d'intensité. Ce qui me paraît caractéristique de la manière dont on conduisit alors les affaires, c'est le fait que toute la sagesse commerciale de l'époque Se réduisait à demander des prix aussi élevés que possible, afin de réaliser le maximum de bénéfices avec le minimum de débit : petit débit, gros bénéfices, tel est le principe commercial des entrepreneurs d'alors, et non seulement des petits, de ceux qui se rapprochent de l'artisan, mais aussi de grandes sociétés d'exploitation. C'est ainsi que la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales avait pour principe de « faire de petites affaires en réalisant le maximum de bénéfices ». D'où sa politique consistant à détruire des plantes à épices, à brûler des moissons trop abondantes, etc. On procédait ainsi pour une autre raison encore ; on voulait mettre les pauvres à l'abri de la consommation nuisible de denrées coloniales.

On cherchait surtout à vendre aux riches, ce qui était beaucoup plus commode que de vendre à la grande masse. Nous avons un reflet de cette manière de voir dans les théories des économistes qui, pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, furent des partisans déclarés de prix élevés.

La démarche pleine de dignité, l'aspect quelque peu rigide et pédantesque du bourgeois vieux style étaient une expression extérieure de ce calme et de cet équilibre intérieurs. La longue pelisse qui était à la mode à l'époque de la Renaissance, la culotte courte et la perruque des siècles suivants n'étaient certes pas des attributs d'hommes pressés. Et des contemporains dignes de foi nous décrivent le négociant comme un homme à la démarche réfléchie et pondérée, comme un homme qui ne se presse jamais, précisément *parce qu'il* a quelque chose à faire. Un Florentin du XVe Siècle, Messer Alberto, qui était lui-même un homme occupé, avait

l'habitude de dire qu'il n'avait jamais vu un homme occupé marcher autrement qu'avec lenteur [1]. Et voici ce qu'un bon témoin nous dit au sujet de Lyon. « A Paris on court, on se presse, parce qu'on y est actif ; ici (à Lyon) l'on marche posément, parce que l'on y est occupé » [2]. Et un auteur nous a laissé une description vivante des grands négociants de Glasgow au XVIIIe siècle, qui « se promenaient en habit rouge, en tricorne et en perruque poudrée le long des Planistanes, la seule surface pavée qu'il y eût alors à Glasgow et qui formait une rue de 3 à 400 mètres de longueur devant l'enceinte de la ville ; ils conversaient entre eux avec dignité et saluaient dédaigneusement les petites gens qui venaient leur présenter leurs hommages » 3.

3. L'attitude à l'égard de la concurrence et de la clientèle se ressent de la manière de conduire les affaires que nous venons de décrire. On cherchait le calme et le repos à tout prix, et ce « principe statique », qui formait à lui seul la base de la vie économique précapitaliste, joue encore un rôle des plus importants dans la mentalité et dans la conduite des hommes des premières phases du capitalisme. La « clientèle » est encore considérée comme un domaine rigoureusement délimité sur lequel aucun concurrent n'avait le droit d'empiéter ; elle formait une sorte de fief, tout comme un territoire d'un pays d'outre-mer dont l'exploitation était accordée à telle société commerciale, à l'exclusion de toutes les autres.

Ayant déjà eu l'occasion, dans un autre travail, d'insister sur cette particularité de la mentalité économique des premières phases du capitalisme 4, je puis me contenter ici de quelques brèves indications. Je rappellerai notamment quelques-unes des règles et conceptions les plus importantes qui se dégagent de cette organisation statique de l'économie et qui avaient, en effet, dominé toute la conduite économique du bourgeois vieux style.

La « chasse aux clients » était sévèrement, rigoureusement défendue. On considérait comme un procédé anti-chrétien, immoral, le fait d'enlever des clients à des voisins. Parmi les « règles à l'usage de négociants faisant le

1 *Della famiglia,* p. 165.

2 Cité par Justin Godard, *L'ouvrier en soie* (1899), 1, pp. 38-39.

3 Cité par Fox Bourne, *English Merchants, p. 394.*

4 *Die Juden* ... , p. 132 et suiv.

commerce des marchandises » figure la suivante : « Ni de vive voix, ni par écrit ne détourne à ton profit les clients ou les fournisseurs de tes collègues ; ne fais pas à d'autres ce que tu ne voudrais pas qu'on fit à toi. » Toutes les ordonnances relatives au commerce insistent sur ce même principe. C'est ainsi que l'*Ordonnance de Police de la ville de Mayence* proclame que : « Personne ne doit empêcher un autre d'acheter des marchandises, en offrant un prix supérieur, et cela sous peine de confiscation des marchandises acquises par ce moyen déloyal ; personne ne doit empiéter sur le commerce d'un autre ou donner au sien une ampleur susceptible de mettre en danger les affaires des autres citoyens ». Les ordonnances saxonnes de 1672, 1682, 1692 proclament à leur tour, sous l'article 18 : « Nul boutiquier ne doit détourner à son profit les clients des autres, ni empêcher, par des signes ou des gestes quelconques, les acheteurs de se rendre dans la boutique d'un autre ou les inciter à faire leurs achats ailleurs. Et cela, alors même que les acheteurs qu'on veut ainsi influencer vous doivent de l'argent ».

Étaient de même interdits tous les procédés qui pouvaient servir à augmenter la clientèle d'un commerçant donné, car l'augmentation des affaires de l'un ne pouvait se faire qu'au détriment des intérêts des autres.

Des maisons considérables se sont obstinément refusé, et cela jusqu'au début du XIXe siècle, à avoir recours à la simple annonce commerciale. Et certaines firmes new-yorkaises ont manifesté cette aversion pour la publicité jusque vers le milieu du siècle.

Mais après même que l'annonce commerciale eut acquis droit de cité, on a continué pendant longtemps encore à considérer comme un procédé blâmable la *réclame* commerciale, c'est-à-dire le moyen consistant à faire l'éloge d'une firme donnée, à faire ressortir sa supériorité, les avantages qu'elle présente sur toutes les autres firmes similaires.

On voyait dans l' « underselling », dans la « vente au rabais », un procédé tout simplement absurde : « vendre au détriment de ses collègues, gaspiller à tort et à travers : quel avantage peut-on en retirer? »

Mais l'annonce publique du « rabais » était considérée comme doublement condamnable. La cinquième éditions de Complet *Englisch Tradesman* (année 1745) contient la note suivante de l'éditeur : « Depuis que notre auteur a écrit ce livre (Defoe est mort en 1731), la néfaste coutume de vendre au rabais a pris des proportions tellement honteuses que certains

marchands n'hésitent pas à annoncer publiquement qu'ils vendent leurs marchandises meilleur marché que les autres négociants. »

Pour la France, nous possédons un document particulièrement précieux, datant de la seconde moitié du XVIIIe siècle et duquel il ressort que la vente au rabais et l'annonce publique de ce procédé étaient alors une pratique courante. On lit dans ce document (Ordonnance de 1761) que les manœuvres de ce genre ne peuvent être que les faits de commerçants aux abois. L'Ordonnance défend rigoureusement à tous les marchands de gros et de détail de Paris et de sa banlieue de « courir les uns après les autres », pour écouler leurs marchandises, et surtout de distribuer des prospectus destinés à attirer l'attention sur celles-ci.

Mais il y avait encore d'autres procédés répréhensibles de s'enrichir aux dépens d'autrui, d'empiéter sur la sphère d'action d'autres sujets économiques. L'auteur du *Négociant anglais accompli* se livre, à propos de l'inutilité et de l'inconvenance de la vente au rabais, à des considérations fort instructives, en ce qu'elles nous permettent de nous faire une idée des principes qui dominaient alors l'économie et nous montrent la conduite économique entièrement inspirée et guidée par des conceptions statiques, traditionalistes. N'oublions pas que l'auteur de ce livre célèbre était un homme d'affaires fort avancé pour son époque et d'une mentalité capitaliste très accusée.

Le cas qu'il nous cite est le suivant [1] : la vente du drap de Wiltshire au détaillant de Northampton exige l'intervention des personnes suivantes :

1. du roulier qui transporte les draps de Warminster à Londres ;
2. de M. A., le commissionnaire ou facteur qui vend les draps à Blackwell-Hall ;
3. de M. B., le « woolen-draper », le grossiste, qui les revend à M. C., détaillant à Northampton ;
4. du roulier qui les transporte à Northampton.

Mais il y a un M. G., lui aussi détaillant à Northampton, homme riche, possédant plus d'argent que ses voisins et n'ayant par conséquent pas besoin de recourir au crédit. Il se renseigne sur le lieu de fabrication des

[1] *Compl. Engl. Tradesman,* 5e éd., Il, p. 151 et suiv.

draps et se met directement en rapport avec les fabricants de Warminster. Il achète la marchandise au producteur et la fait transporter directement à Northampton sur des voitures qui lui appartiennent et qui sont traînées par des chevaux également à lui. Et comme il paie sans doute au comptant, le fabricant lui vend ses draps un penny par aune moins cher qu'au grossiste de Londres.

Que résultera-t-il de cette dernière combinaison? Le riche marchand de draps de Northampton en retirera les avantages suivants :

Il économisera sur les frais de transport. Le transport de Warminster à Northampton lui reviendra peut-être un peu plus cher, car le trajet est plus long que de Warminster à Londres et se trouve un peu en dehors de la route généralement suivie ; comme il emporte en une fois la charge de trois à quatre bêtes de somme, il récupère déjà une partie de cet excédent de frais. Mais si ses chevaux qui s'en vont chercher les draps, emportent une charge de laine à livrer au fabricant de Warminster, les frais de transport des premiers seront réduits à zéro. Notre détaillant de Northampton aura ainsi payé ses draps, tous frais compris, un tiers moins cher que son voisin ; et comme il les vend d'autant moins cher à D. C. esqu. et à d'autres clients, il porte un énorme préjudice à son concurrent moins riche qui ne peut plus vendre qu'à des clients qui sont obligés de s'adresser à lui, parce qu'ils lui doivent déjà de l'argent.

Mais ce n'est pas tout : en se mettant en relations directes avec le producteur, ce M. G., de Northampton, élimine complètement l'intervention du roulier de Warminster, de celui de Northampton et de M. A., le commissionnaire de Blackwell-Hall ; et M. B., le grossiste, qui a une nombreuse famille et paie un loyer élevé, se trouve ruiné, par suite de l'élimination de l'étape intermédiaire. C'est ainsi que le canal du commerce subit une déviation ; de nombreuses familles qui en vivaient précédemment, restent sans pain et s'en vont chercher leur subsistance ailleurs, sans toujours avoir la certitude de la trouver.

Et quel profit retire-t-on de tout ce système de dépossession de tant de personnes? Aucun, si ce n'est d'enrichir un homme rapace. Mais, dira-t-on, grâce à ce système, M. D. C., de Northamptonshire, paie un peu moins cher les draps qu'il achète pour ses complets. C'est là un avantage dont M. D. C. ne s'exagère sans doute pas lui-même l'importance et qui certainement ne

compense pas les souffrances dont le système en question a été la source pour tant de personnes.

Agir comme le fait M. G., de Northampton, c'est, pense notre auteur, mettre des entraves à la circulation des marchandises ; c'est faire du commerce avec le moins de bras possible ; et si cette pratique, qui commence seulement à entrer dans les coutumes, devenait générale, un million de personnes qui, en Angleterre, vivent aujourd'hui du commerce resteraient sans occupation et leurs familles seraient à la longue réduites à la misère et à la mendicité.

Je trouve que ces conclusions valent des volumes. Que l'homme d'affaires moderne est loin d'une pareille manière de voir!

Mais le producteur et le marchand ne font pas oublier le consommateur. Jusqu'à un certain point celui-ci reste le personnage principal, car on est encore profondément convaincu que la production et le commerce des marchandises ne s'effectuent qu'en vue de la consommation. L'orientation qu'on peut qualifier de naturelle reste toujours en vigueur : toute l'activité économique n'a pour but que la création de biens de consommation. La production de marchandises pure et simple, comme fin en soi, est encore un fait inconnu. Aussi s'efforce-t-on, pendant les premières phases du capitalisme, à créer de *bonnes* marchandises, des marchandises qui soient vraiment ce qu'elles paraissent être, des marchandises authentiques, exemptes de toute falsification. C'est à soutenir et à encourager ces efforts que sont destinées les réglementations de la production de marchandises, plus nombreuses au XVIIe et au XVIIIe siècle qu'à toute autre époque. Et fait à noter : pendant cette période, c'est l'État lui-même qui assure le contrôle et surveille la production, par l'intermédiaire de fonctionnaires spécialement affectés à cet effet.

Le fait que l'État avait assumé le contrôle de la production des marchandises ne serait-il pas précisément une preuve que la mentalité économique de l'époque avait besoin d'un redressement et que la qualité des marchandises commençait à baisser? Ce serait là une conclusion erronée. Le contrôle de l'État n'avait pour but que d'empêcher les transgressions de la part de certains producteurs, peu consciencieux, mais isolés. Mais la masse de producteurs avait à cœur de fournir de bonnes marchandises, des marchandises authentiques, en quoi ils restaient fidèles à la tradition de l'artisanat précapitaliste.

Le principe essentiellement capitaliste, d'après lequel seule la valeur d'échange des marchandises importe à l'entrepreneur, lequel n'a pas à tenir compte de la qualité des biens en tant que biens de consommation, ce principe mit longtemps à s'imposer et à devenir la principale directive de l'activité économique ; et la preuve nous en est fournie par les discussions qui ont eu lieu à ce sujet en Angleterre pendant le XVIIIe siècle. Sous ce rapport, comme sous tant d'autres, Jos. Child se trouvait en opposition avec la majorité de ses contemporains et de ses collègues, lorsqu'il proclamait que l'entrepreneur devait être seul juge du genre et de la qualité des marchandises à offrir au public. Et combien timide nous paraît aujourd'hui Child, lorsque nous l'entendons revendiquer pour le fabricant le droit d'inonder le marché de « camelote »! « Si, dit-il, nous voulons conquérir le marché mondial, nous devons imiter les Hollandais qui fabriquent aussi bien les meilleures marchandises que les pires ; c'est ainsi seulement que nous pourrons satisfaire tous les marchés et tous les goûts » [1].

Ce qui, en dernier lieu, me semble caractériser l'esprit du bourgeois vieux style, c'est

4. son attitude à l'égard de la technique. A propos de cette attitude, nous entendons répéter sur tous les tons la même idée : les progrès de la technique ne sont désirables que pour autant qu'ils ne détruisent pas le bonheur humain. Les quelques sous dont ils diminuent le coût des marchandises, ne compensent pas les souffrances qu'ils causent aux familles qu'ils privent de travail. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, on s'intéresse et on pense avant tout à l'homme qui, cette fois, n'est plus qu'un ouvrier salarié. On s'y intéresse peut-être pour des raisons égoïstes, mais on s'y intéresse quand même.

Nous avons une foule de témoignages d'où il ressort avec évidence qu'on voyait surtout d'un mauvais oeil l'introduction de machines destinées à assurer une « économie du travail ». Voici quelques cas instructifs dans lesquels cette aversion se manifeste avec une force et une netteté particulières.

Pendant la deuxième année du règne d'Élisabeth (d'Angleterre) un « inventeur » vénitien (nous connaissons déjà ce type) soumet à la direction

[1] J. Child, *A New Discourse of Trade*, 5e éd., 2, p. 159.

de la corporation des fabricants de draps (déjà organisée en grande partie selon les principes capitalistes) une machine à fouler les draps larges. Après mûre réflexion, la direction refuse la machine, en prétextant qu'elle causerait la misère de nombreux ouvriers qui, du fait de son introduction, seraient privés de travail.

Le métier à tisser était interdit en France (même dans les industries à organisation capitaliste) jusqu'en 1684, parce qu'on craignait que son introduction ne privât de travail un grand nombre de pauvres gens.

Et voici ce que pense un faiseur de projets et inventeur professionnel, tel que Joh. Joach. Becher : « Je me garderai bien de recommander l'invention d'instruments destinés à remplacer le travail humain, car ceci aurait pour effet de priver de subsistance un grand nombre de personnes ; je recommande en revanche l'usage d'instruments avantageux et utiles, surtout dans les régions où l'on ne trouve pas assez de main-d'œuvre pour le travail qu'on a à fournir » [1].

Colbert voit dans les inventeurs de machines des « ennemis du travail » ; Friedrich M. avoue : « Je n'ai pas du tout l'intention de généraliser l'emploi de la machine à tisser... Cette généralisation aurait pour effet de priver de pain une foule gens qui vivent du tissage ; ce serait là une chose inadmissible ».

Et nous sommes en droit de manifester notre étonnement, lorsque nous voyons un homme de l'intelligence et de la finesse de Montesquieu s'élever contre tout progrès technique, déclarer ne voir rien de bienfaisant dans l'emploi de machines, voire du moulin à eau [2].

Postlethwaigt, qui était cependant un « business-man » accompli, se montre, à son tour, très peu enthousiaste pour les nouvelles inventions [3]. D'après lui, les machines destinées à remplacer les bras humains devraient être interdites dans les États qui ne pratiquent pas le commerce extérieur ; mais même les États pratiquant ce commerce ne devraient permettre que l'emploi de certaines machines et interdire en tout cas l'emploi de machines pour la fabrication de marchandises destinées à la consommation

[1] *Närrische Weisheit* (1686), p. 15.
[2] *Cf. Esprit des Lois,* livre XXIII, chap.15.
[3] Diction. of Commerce (1758), 112, p. 121.

intérieure : « nous perdons en force ce que nous gagnons en vitesse de production. »

Ce qui domine dans cette manière de voir, c'est donc tantôt l'idée de la subsistance, tantôt le traditionnalisme, tantôt des considérations morales, mais toujours un facteur qui empêche le libre épanouissement de l'amour du gain, de l'esprit d'entreprise et du rationalisme économique.

Un changement radical s'opère sous ce rapport au commencement du XIXe siècle ; changement lent et progressif d'abord, puis rapide et soudain. Nous allons, dans le chapitre suivant, en retracer les phases principales.

Livre premier :développement de l'esprit capitaliste

Quatrième partie :
Le bourgeois de jadis et d'aujourd'hui

XIII.

L'homme économique moderne

Quels sont les changements qui se sont produits dans la mentalité économique du XIXe siècle? Qu'est-ce qui caractérise l'esprit capitaliste de nos jours et en quoi le capitaliste moderne diffère-t-il du bourgeois vieux style?

Avant d'essayer de répondre à cette question, nous tenons à attirer l'attention sur le fait suivant : on aurait tort de croire qu'il existe de nos jours un seul et moyen type d'entrepreneur ; de même qu'aux premières phases du capitalisme, nous avons aujourd'hui affaire à plusieurs catégories de capitalistes, chacune animée d'un esprit différent de celui des autres. Aussi devons-nous commencer par distinguer les grands groupes d'entrepreneurs dont chacun représente un type. Et dès les premiers pas que nous faisons dans cette voie, nous nous retrouvons en présence de vieilles connaissances qui nous rappellent les époques que nous avons déjà étudiées : le flibustier, le propriétaire foncier, le bureaucrate, le spéculateur, le négociant, le manufacturier.

Devant l'œuvre accomplie par un Cecil Rhodes, ne pensons-nous pas involontairement aux marchands gênois dressés sur leurs tours ou, mieux encore, à un sir Walter Raleigh ou à un Francis Drake? Cecil Rhodes était un homme de proie, au sens le plus accusé du mot ; explorateur, conquérant, vainqueur de grand style, qui avait recours, pour réaliser ses entreprises, non seulement au sabre qui fend et au fusil qui tire, mais aux armes plus modernes consistant dans les spéculations de Bourse. A la fois politique et entrepreneur capitaliste, négociateur plutôt que négociant, il ne reconnaît pas d'autres puissance que la force brutale. Il faut avoir beaucoup d'imagination pour voir en lui un représentant de l'esprit puritain. Si l'on veut le comparer aux hommes des générations antérieures, c'est plutôt parmi les hommes de la Renaissance qu'il faudrait le ranger.

Combien différent du monde de Cecil Rhodes est celui dans lequel vit un chevalier von Stumm ou un magnat des usines de Silésie! Dans ce monde on respire encore l'air des anciennes seigneuries féodales. Rapports de dépendance, hiérarchie du personnel, manière un peu lourde de conduire les affaires ; tels sont quelques-uns des traits caractéristiques de ces entreprises dont les chefs nous rappellent les propriétaires fonciers de jadis, devenus entrepreneurs capitalistes.

Et que d'entrepreneurs de nos jours qui font penser à des bureaucrates, plutôt qu'à des négociants ou a des marchands! Hommes d'une parfaite correction dans leurs actes, aimant l'ordre jusqu'au pédantisme, ne prenant des décisions qu'après mûre réflexion, ayant le talent de l'organisation, aussi peu présomptueux que possible, excellents fonctionnaires et administrateurs, aujourd'hui principaux bourgmestres d'une grande ville, demain administrateurs ou directeurs d'une grande banque, aujourd'hui chefs de section dans un ministère, demain chefs d'un syndicat. Et nous ne parlons pas des directeurs d'entreprises municipales ou de l'État ou d'entreprises semi-officielles qui, de nos jours, acquièrent une importance de plus en plus grande.

Et quelle différence, d'autre part, entre tous ces types et le spéculateur de nos jours qui, par ses traits essentiels, se rapproche tant du faiseur de projets du XVIIIe siècle! Voici, par exemple, ce que les journaux nous ont appris, il y a quelques années, sur le compte d'un spéculateur français : « Le manieur de millions Rochette est âgé de trente ans à peine. Il a débuté comme chasseur dans un restaurant de gare et est devenu plus tard garçon

de café à Melun. Il vint ensuite à Paris, y apprit la comptabilité et entra au service d'un financier plus ou moins véreux, du nom de Berger. Lorsque celui-ci fit faillite, Rochette prit la suite de ses affaires pour une somme de 5.000 francs représentant la dot que lui avait apportée sa femme qui était dactylographe. Il se mit alors à constituer des sociétés, tant et si bien qu'il en fonda treize en l'espace de quatre ans : ce fut d'abord le Crédit Minier, au capital de500.000 francs, puis la Société des Mines de Laviana, au capital de 2 millions, celle des Mines de Liat (même capital), la Banque Franco-Espagnole, au capital de 20 millions, le Syndicat Minier, au capital de 10 millions, l'Union Franco-Belge, au capital de 2 millions et demi, le journal *Le Financier,* au capital de 2 millions, toute une série de sociétés de mines de cuivre et d'étain, une Société des Pêcheries d'Islande et du Maroc, une Société de manchons à incandescence, au capital de 4 millions et demi, et la Société des Manchons Hella, au capital de 15 raillons de francs. Il a émis des actions pour un total de 60 millions dont le cours a été porté, à un moment donné, à 200 millions et qui, à l'heure actuelle, valent à peine 20 francs. Il possédait 57 succursales et filiales en province. 40.000 personnes au moins avaient engagé leurs capitaux dans les différentes banques et sociétés fondées par Rochette ; et tel est également le nombre de ses victimes dont les pertes atteignent un total de 150 millions. Si Rochette a pu se livrer aussi longtemps et aussi impunément à ses opérations malhonnêtes, cela tient à ce qu'il a eu l'habileté de s'entourer de personnes respectables. Pour donner une idée de l'habileté avec laquelle Rochette savait jeter de la poudre aux yeux il suffit de citer sa fondation d'une grande usine pour l'exploitation d'un brevet d'une nouvelle lampe à arc. Les actions de cette usine faisaient prime à Paris, on se les arrachait littéralement et tout le monde parlait avec admiration de cette grande usine qui devait employer plusieurs milliers d'ouvriers et dont le haut fourneau laissait échapper jour et nuit d'épais nuages de fumée. Les actionnaires étaient enchantés. En réalité, il n'y avait dans l'usine qu'un seul ouvrier : c'était le chauffeur chargé d'entretenir le haut fourneau. »

Ne vous semble-t-il pas lire un récit se rapportant à l'Angleterre de la première moitié du XVIIIe siècle?

A côté de tous ces types, il y a le brave marchand qui doit son bonheur et ses succès à la justesse avec laquelle il sait profiter des circonstances, à son art de calculer et de conclure des conventions avantageuses avec ses fournisseurs, ses clients et ses ouvriers. Qu'y a-t-il de commun entre un marchand de confections berlinois et un Cecil Rhodes, entre le chef d'une

grande maison de gros et un financier qui spécule sur les mines d'or? Et qu'y a-t-il de commun entre tous ces types d'entrepreneurs et le manufacturier qui dirige aujourd'hui, comme cela se faisait il y a 100 ou 200 ans, une petite usine à Bradford ou à Sedan, à Forst ou à Spremberg?

Tous ces vieux amis sont encore là et ne semblent guère changés. Seulement toute cette collection s'est de nos jours enrichie de quelques types nouveaux. Je mentionnerai entre autres celui représenté par Mc Allan, le héros du roman de Kellermann, *Le tunnel* C'est là, en effet, un type d'entrepreneur tout à fait nouveau : un mélange de spéculateur et de technicien, de conquérant et de rêveur, un homme qui ne comprend rien aux affaires d'argent, qui n'est obsédé que par une idée technique fixe, mais dirige en même temps une entreprise gigantesque et manie les milliards de l'Europe et de l'Amérique. Je le répète - je ne fais que mentionner en passant ce type d'entrepreneur, car j'ignore, je l'avoue, s'il existe. Mais rien ne s'opposerait à ce qu'il existât. Le portrait que Kellermann trace de Mc Allan est tellement vivant qu'on croit le voir devant soi. Personnellement je ne connais pas de type de ce genre, mais j'admets volontiers que cela peut tenir à mon expérience insuffisante et que nous pouvons ajouter ce type à la liste des six que nous connaissions déjà.

Mais un type qui devient de plus en plus fréquent, surtout aux États-Unis, à mesure que les entreprises s'amplifient, est celui auquel nous donnerons le nom, faute de mieux, de grand entrepreneur. Ces hommes représentent la combinaison des différents types que nous connaissons déjà : ils sont à la fois flibustiers et calculateurs, seigneurs féodaux et spéculateurs, comme nous en avons des exemples en Amérique en la personne des magnats de trusts de grand style.

Un autre phénomène de notre époque est représenté par une association d'entrepreneurs capitalistes qui se trouvent, avec le titre de directeurs généraux, à la tête d'entreprises gigantesques, chacun d'eux remplissant des fonctions spéciales, mais tous formant par leur réunion une sorte d'entrepreneur collectif. Je citerai, à titre d'exemples, des organisations telles que nos grandes entreprises d'électricité, nos mines, nos usines de canons, etc.

L'ensemble de tous ces types d'entrepreneurs modernes forme un tableau assez varié. Il est sans doute possible de dégager un certain nombre de traits communs aux représentants de ces différents types économiques

de nos jours (c'est ce que nous avons déjà fait pour les représentants des types économiques du temps jadis) et de montrer qu'au fond ils sont tous animés du même esprit, portent le même cachet. Cette communauté n'exclut pas certaines différences de degré et de nuance, mais elle n'en est pas moins réelle et nous autorise à parler d'un esprit du capitalisme avancé, de même que nous avons parlé, dans nos considérations précédentes, de l'esprit du capitalisme naissant. Or, quelle est exactement la nature de cet esprit du capitalisme avancé? Quels sont les traits communs qu'on retrouve dans la structure psychique de tout homme économique moderne?

1° Envisageons d'abord l'idéal, les principales valeurs vitales qui déterminent l'orientation du sujet économique de nos jours. La première chose qui nous frappe, lorsque nous abordons cet examen, c'est un singulier changement d'attitude de l'homme à l'égard des valeurs personnelles, au sens étroit du mot, changement qui me paraît avoir exercé une influence décisive sur l'orientation et la conformation de la vie en général. Ce changement consiste en ce que l'homme vivant, avec ses joies et ses souffrances, ses besoins et ses exigences, a cessé d'être le point de convergence de tous les intérêts et que sa place a été prise par quelques abstractions telles que le gain, l'enrichissement, les affaires. L'homme a cessé d'être ce qu'il a été jusqu'à la fin des premières phases du capitalisme, c'est-à-dire la mesure de toutes choses. Le sujet économique ne pense plus qu'à deux choses : gagner le plus possible, faire prospérer ses affaires le plus possible. Et ces deux choses, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, se rattachent étroitement l'une à l'autre, l'entrepreneur *désirant* rendre ses affaires prospères et *étant obligé* de poursuivre le gain (alors même qu'il n'est pas tout à fait conscient de ce but).

Ce n'est certainement pas toujours la poursuite du gain (du moins pour autant qu'il s'agit de personnalités dirigeantes, représentatives du type) qui apparaît comme le principal intérêt de l'entrepreneur. Walther Rathenau a raison, lorsqu'il dit : « Je n'ai jamais vu un homme d'affaires faisant du gain le principal objectif de son activité, et je puis affirmer que celui qui ne songe qu'à gagner de l'argent pour lui-même ne deviendra jamais un grand homme d'affaires » [1]. Ce qui absorbe et préoccupe avant tout l'homme d'affaires, ce qui remplit sa vie et donne un sens à son activité, c'est plutôt l'intérêt pour son entreprise. C'est ce que Walther Rathenau a encore

[1] W. Rathenau, *Reflexionen* (1908), p. 81.

exprimé sous une forme classique, en disant : « L'objet sur lequel l'homme d'affaires concentre tout son travail et tous ses soucis, tout son orgueil et tous ses désirs, c'est son entreprise, quelle qu'elle soit : commerce, usine, banque, entreprise de navigation, théâtre, chemin de fer. Cette entreprise est pour lui un être vivant, en chair et en os, qui, grâce à sa comptabilité, à son organisation et à ses firmes, mène une existence économique indépendante. L'homme d'affaires n'a pas d'autre préoccupation que celle de faire de son entreprise un organisme prospère, fort et riche d'avenir... » [1].

C'est ainsi, et presque dans les mêmes termes, que s'expriment tous les entrepreneurs de nos jours qui ont plus ou moins réfléchi sur le « sens » de leur activité.

Or, il ne faut pas perdre de vue le fait suivant : la prospérité d'une « affaire », c'est-à-dire d'une entreprise capitaliste, qui commence par une somme d'argent pour aboutir à une somme d'argent, est liée à l'acquisition d'un excédent. Le succès commercial a pour condition essentielle une économie se chiffrant par un excédent. Sans profit, pas de prospérité commerciale. Une fabrique peut produire les objets les plus chers ou les moins chers : elle peut s'être acquis une renommée mondiale, grâce à la qualité de ses produits ; mais si elle travaille toujours à perte, elle constitue une entreprise malheureuse, au sens capitaliste du mot. Pour que cette création, sur laquelle sont concentrés tous les soucis et tous les intérêts de l'entrepreneur, pour que l'entreprise capitaliste s'accroisse, s'étende et prospère, il faut que son bilan se chiffre par des bénéfices. Il n'y a pas de prospérité sans rendement.

C'est à cela que je faisais allusion lorsque je disais tout à l'heure que l'entrepreneur qui *veut* la prospérité de son affaire *doit* vouloir et rechercher le gain et le profit.

Or, et c'est là que j'en voulais venir, il est impossible d'assigner une limite naturelle aussi bien à la prospérité d'une affaire qu'au volume du gain. Dans les économies antérieures, cette limite était formée par ce qu'on considérait la subsistance conforme à la dignité et à la position sociale de la personne. Mais en régime capitaliste, surtout à la phase avancée du capitalisme dont nous nous occupons ici, il n'est pas de bénéfice, si élevé qu'on se l'imagine,

[1] Ibid., p. 82.

au-delà duquel on ne puisse entrevoir d'autres possibilités de gain, encore plus considérables, et ainsi de suite à l'infini. Et lorsque le développement et l'extension d'une affaire ont atteint un point au-delà duquel on ne peut plus espérer un accroissement de sa prospérité, l'enchaînement étroit qui existe entre les différentes branches de l'économie moderne permet à l'entrepreneur de suppléer à l'arrêt de la prospérité d'une affaire, en y ajoutant une deuxième et une troisième. C'est pourquoi nous constatons, de la part des grands entrepreneurs de notre temps, une tendance non seulement à étendre une affaire donnée, mais à fonder sans cesse de nouvelles affaires, en les rattachant plus ou moins étroitement à la première.

L'analyse de cette tendance de l'entrepreneur moderne nous montre qu'elle lui est imposée par une véritable contrainte psychique. Dans beaucoup de cas, il *voudrait* s'arrêter, mais une force intérieure le pousse toujours en avant. Nous en avons de nombreux aveux émanant de certaines personnalités, parmi les plus représentatives du capitalisme moderne. « Nous espérons toujours, dit Carnegie, ne plus avoir besoin de nous étendre, mais nous constatons toujours que le moindre retard dans l'accroissement de nos affaires nous ferait rétrograder, signifierait pour nous un recul sensible ».

A quelqu'un qui lui demandait ce qui le poussait à la création de ses trusts, Rockefeller répondit que c'était avant tout le désir « de réunir nos compétences et nos capitaux, afin de mettre une grande et considérable affaire à la place de plusieurs petites ». « Au bout de quelque temps, continua-t-il, lorsque nous nous sommes rendu compte des possibilités de l'affaire, nous avons constaté que nous avions besoin de nouveaux capitaux. Ayant trouvé ces capitaux, ainsi que les hommes nécessaires, nous avons fondé la « Standard Oil Company », au capital de 1 million de dollars. Plus tard, il nous est apparu qu'une augmentation du capital nous assurerait de nouveaux bénéfices... aussi avons-nous porté le capital à 3.500.000 dollars... A mesure que l'affaire s'étendait, de nouveaux capitaux y étaient investis, mais notre but a toujours été le même : étendre notre affaire, afin de livrer les produits les meilleurs et à des prix aussi peu élevés que possible » [1]. Cette réponse de Rockefeller nous révèle un véritable état de monomanie : des capitaux sont ajoutés à des capitaux, parce que (!) l'affaire

[1] *Rep. of the Ind. Comm.* (1900), p. 795.

s'accroît. « Étendre l'affaire », tel est le but principal. Le bon marché et la qualité de la production sont les moyens qui permettent de réaliser ce but.

Et voici encore l'aveu d'un Allemand (Dr Strousberg) : « Un coin en chasse un autre, et c'est ainsi que la grande entreprise de construction de chemins de fer, telle que je la concevais et réalisais, fit naître d'autres exigences. Pour y faire face, j'ai été obligé d'élargir le cercle de mon activité, de m'éloigner de plus en plus de mon plan primitif et de me consacrer entièrement à mes affaires. »

Cette tendance à l'expansion (totalement absurde aux yeux de l'observateur extérieur) est le seul mobile dont la plupart des entrepreneurs se rendent compte. Si on leur demande quel est le but de toute cette agitation, ils ne manquent pas de se montrer étonnés et de répondre, non sans impatience, que ce but est on ne peut plus visible et évident, qu'ils ne font que ce qu'exigent la prospérité de la vie économique, que ce qui est conforme au progrès économique.

En cherchant les associations d'idées qui se cachent derrière ces explications tout à fait générales et assez stéréotypées, on trouve qu'ils entendent par « essor économique » et par « progrès » l'extension de ce qu'on pourrait appeler l'appareil économique, c'est-à-dire du champ et du contenu de l'activité d'entreprise : augmentation de la production, fourniture de marchandises en quantités aussi grandes que possible et à des prix aussi bas que possible, volume de vente colossal, capitaux de roulement illimités, transport aussi rapide que possible de biens, de personnes et de nouvelles.

Pour l'observateur impartial, la réponse que nous venons de citer n'est pas moins absurde que la tendance à l'infini qu'il a constatée antérieurement et dont il a voulu également connaître les raisons. Mais si l'on ne se contente pas de cette réponse, si l'on veut à tout prix trouver un sens, même à ce qui parait absurde, si l'on pense que des générations entières d'hommes intelligents et sains d'esprit ne se livreraient pas à cette course à l'infini, à cette agitation perpétuelle, s'ils n'y attachaient pas, sans s'en rendre compte, sans en avoir conscience, une valeur vitale, bref si l'on s'impose la tâche, sans se fier aux aveux et explications de personnes directement engagées dans le tourbillon des affaires, d'analyser par ses propres moyens l'âme de l'homme économique moderne, on ne tarde pas à constater qu'il existe une ressemblance frappante entre cette âme et celle

de... l'enfant! Je crois, en effet, que si l'on veut bien comprendre la structure psychique de l'entrepreneur moderne, ainsi que celle de l'homme moderne en général, de plus en plus envahi par le même esprit, on n'a qu'à évoquer le monde psychique de l'enfant, avec ses représentations et ses valeurs, et l'on s'aperçoit aussitôt que les mobiles qui déterminent l'activité souvent prodigieuse de celui-là ressemblent parfois étonnamment à ceux qui se dissimulent derrière l'agitation purement infantile. Les principales valeurs au nom desquelles agit l'homme moderne représentent une réduction extraordinaire de tous les processus psychiques à leurs éléments les plus simples, une simplification totale et complète de ces processus, une sorte de régression vers les états élémentaires de l'âme enfantine.

Et voici les raisons qui me semblent justifier cette manière de voir.

L'enfant possède quatre valeurs élémentaires ; quatre « idéaux » inspirent et dominent sa vie :

a) la *grandeur* concrète et sensible, qui trouve son expression dans l'homme adulte et, par delà celui-ci, dans l'homme géant ;

b) la *rapidité de mouvement* qu'il réalise dans la course, dans la rotation d'une toupie, dans l'ivresse que lui procurent les rapides mouvements circulaires du carrousel ;

c) la *nouveauté : l'enfant* abandonne un jouet qu'il connaît pour se jeter sur un jouet nouveau ou encore inconnu ; il commence un travail qu'il laisse inachevé, parce qu'il est attiré par un autre ;

d) le *sentiment de puissance : il* arrache les pattes aux mouches, oblige son chien à faire le beau et à apporter, laisse monter vers le ciel son cerf-volant.

Ce sont ces idéaux, et (si nous approfondissons bien notre analyse) rien que ces idéaux, qui se retrouvent au fond de toutes les notions de valeur de l'homme spécifiquement moderne :

a) L'appréciation *quantitative. Ce* qui intéresse principalement aujourd'hui (et ce fait est au-dessus de toute contestation), ce qui suscite la plus grande admiration, c'est la grandeur qui se laisse mesurer et peser. Pour nous servir d'une expression d'un Anglais intelligent (Bryce), nous

sommes dominés aujourd'hui par « a tendency to mistake bigness for greatness », ce que nous traduirons par « tendance à confondre la grandeur intérieure avec la grandeur extérieure ».

Peu importe l'aspect sous lequel se présente la grandeur : chiffre de la population d'une ville ou d'un pays, hauteur d'un monument, largeur d'un fleuve, fréquence des suicides, nombre de voyageurs transportés par les chemins de fer, dimensions d'un navire, nombre de musiciens exécutant une symphonie, et ainsi de suite. Il est vrai que ce qu'on admire le plus, c'est le montant d'une somme d'argent. L'argent représente d'ailleurs un moyen remarquablement commode de transformer en quantités toutes les valeurs qui, par leur nature, ne se laissent ni peser ni mesurer et de les rendre ainsi justiciables de nos jugements de grandeur. N'est précieux que ce qui coûte beaucoup d'argent.

Dorénavant on peut dire : ce tableau, ce bijou a une valeur double de celle de tel autre tableau ou bijou. En Amérique, qui offre naturellement la meilleure occasion d'étudier cet esprit « moderne », parce qu'il y a atteint un degré de développement extraordinaire, on ne s'embarrasse aucunement sous ce rapport et on affiche, à côté de l'objet dont on veut faire ressortir la valeur, son prix d'achat, le transformant ainsi en une grandeur pouvant être pesée et mesurée.

« Avez-vous déjà vu chez M. X. le Rembrandt qui vaut 500.000 dollars? » Que de fois n'avons-nous entendu cette question! Et voici un fait divers qu'on trouve couramment dans les journaux : « le yacht de M. Carnegie (ou d'un autre) valant 500.000 dollars se trouve depuis ce matin dans le port de... »

Celui qui a pris l'habitude de l'appréciation purement quantitative d'un phénomène, aura une tendance à comparer deux phénomènes, en mesurant l'un avec l'autre et en accordant une valeur supérieure au plus grand. Lorsque de deux phénomènes que nous avons sous les yeux, l'un réussit, au bout d'un certain temps, à dépasser l'autre en grandeur, nous qualifions ce résultat de succès. Le prix que nous attachons à la grandeur mesurable a donc pour corollaire nécessaire le culte du succès. L'homme d'affaires moderne n'est estimé, lui aussi, que d'après son succès. Mais « avoir du succès » signifie dépasser les autres, être plus que les autres, faire, produire et posséder plus que les autres, bref être « plus grand ». C'est ainsi que la

recherche du succès implique, tout comme la recherche du gain, l'aspiration à l'infini.

C'est dans l'attitude de l'homme moderne à l'égard des *sports* qu'apparaissent avec le plus de netteté les processus psychiques qui sont à la base de cette transmutation des valeurs si caractéristique de notre époque. La question essentielle qui se pose dans tout exercice sportif est celle-ci , qui sortira vainqueur de la lutte? qui accomplira le plus grand exploit, fournira le plus grand effort, au sens de grandeur mesurable? Un pari sportif représente un rapport purement quantitatif entre deux exploits. On ne pariait certainement pas dans une palestre grecque, pas plus qu'on ne parie dans les courses de taureaux espagnoles, et cela parce que là comme ici ce qui comptait et ce qui compte, c'est l'activité éminemment personnelle de l'individu, justiciable uniquement d'une appréciation artistique, c'est-à-dire qualitative.

b) La rapidité d'un événement, de la conception et de l'exécution d'un projet intéresse l'homme moderne presque autant que le caractère massif et quantitatif des manifestations de son activité. Rouler en automobile « à cent kilomètres à l'heure », tel est l'idéal suprême de notre temps. Et celui qui ne peut pas rouler lui-même à des vites, ses folles, se réjouit au moins en lisant les chiffres qui expriment la vitesse atteinte par d'autres, réalisée ailleurs ; que le rapide Berlin. Hambourg ait réussi à diminuer de dix minutes la durée de son trajet ; que le dernier paquebot-géant mette trois heures de moins que ses devanciers à gagner New York ; que le premier courrier soit désormais distribué à 7 heures et demie, au lieu de l'être, comme jusqu'à présent, à 8 heures ; que tel journal ait publié une nouvelle (probablement fausse) du théâtre de la guerre à 5 heures de l'après-midi, alors que les feuilles concurrentes ne l'ont fait connaître qu'une heure plus tard, voilà ce qui intéresse l'homme singulier de nos jours, voilà ce qui présente à ses yeux une importance extraordinaire.

On a même créé de nos jours une notion spéciale, destinée à désigner les valeurs supérieures représentées par les actes les plus rapides, une notion qui trouve également son application lors de la comparaison de quantités et qui n'acquiert toute sa signification que lorsque l'appréciation porte à la fois sur la vitesse et la grandeur mesurable d'un événement, d'un phénomène, d'un acte : c'est la notion du record. Tous les rêves de grandeur et de vitesse de notre temps trouvent leur expression dans cette notion du *record. Et* un historien qui, dans deux ou trois cents ans, se proposera de tracer le tableau

de notre époque, pourra, sans être taxé d'exagération ni de paradoxe, intituler son exposé : L'âge *du record.*

c) La *nouveauté* attire l'homme moderne, uniquement en tant que nouveauté. Elle l'attire surtout « quelque chose qui n'a encore jamais été vu ». Nous appelons *sensation* l'impression que l'homme ressent lorsqu'il apprend une nouveauté. Inutile de citer des faits prouvant que notre époque est extraordinairement « avide de sensations ». Rien n'est plus démonstratif à cet égard que le journal moderne. Le genre de nos plaisirs (chaque hiver ne voit-il pas éclore de nouvelles danses ?), les modes (qui, en dix ans, font le tour de tous les styles), la joie que nous procure chaque nouvelle invention: voilà quelques faits, choisis parmi tant d'autres, qui attestent le vif intérêt que l'homme moderne porte à tout ce qui est nouveau et qui le pousse toujours à rechercher l'inédit, ce qui n'a jamais existé.

d) Le *sentiment de puissance,* que je considère comme le quatrième attribut de l'esprit moderne, consiste dans la joie que nous éprouvons à nous montrer supérieurs aux autres. Si on analyse ce sentiment, on constate qu'il n'est au fond pas autre chose qu'un aveu involontaire et inconscient de faiblesse ; et c'est pourquoi il constitue aussi un des attributs de l'âme enfantine. Un homme vraiment grand, naturellement et intérieurement, n'attachera jamais une valeur particulière à la puissance extérieure. La puissance ne présente aucun attrait pour Siegfried, mais exerce un attrait irrésistible sur Mime. Bismarck ne s'est jamais soucié outre mesure de la puissance, puisqu'il l'exerçait naturellement : quant à Lassalle, il était certainement animé d'un désir plus fort et plus élevé que l'aspiration à la jouissance pure et simple. Un roi *possède* la jouissance ; aussi n'y attache-t-il pas un prix exagéré. Mais un petit marchand de la frontière polonaise qui fait faire antichambre à un roi, parce que celui-ci a besoin de son assistance pécuniaire, jouit de sa jouissance extérieure, parce qu'il manque de puissance intérieure. Un entrepreneur qui commande à 10.000 hommes et se réjouit de sa puissance ressemble au petit garçon qui est heureux de voir son chien obéir au moindre de ses signes. Et lorsque ce ne sont ni l'argent ni une contrainte extérieure qui nous procurent une puissance directe sur les hommes, nous nous contentons d'être fiers d'avoir asservi les éléments de la nature. D'où la joie enfantine que nous procurent les « grandes » inventions et découvertes ; d'où notre extraordinaire enthousiasme pour la technique aérienne qui nous a assuré la « maîtrise de l'air ».

Un homme doué de sentiments profonds et élevés n'éprouvera pas une impression extraordinaire à la vue de moteurs à essence remplissant l'air de leurs ronflements. Une génération vraiment grande, aux prises avec les problèmes les plus profonds de l'âme humaine, ne se sentira pas grandie du fait de la réussite de deux ou trois inventions techniques. Elle n'attachera qu'une importance insignifiante à ces instruments de puissance extérieure. Mais notre époque, inaccessible à tout ce qui est vraiment grand, n'apprécie précisément que cette puissance extérieure, s'en réjouit comme un enfant, voue un véritable culte à ceux qui la possèdent. C'est pourquoi les inventeurs et les millionnaires inspirent aux masses une admiration sans bornes.

Il se peut que l'entrepreneur qui accomplit son œuvre ne se rende pas toujours bien compte de tout cela. Il est certain, en tout cas, que la grandeur et la prospérité de son entreprise, qu'il poursuit avant tout, constituent la condition indispensable à la réalisation de l'un de ces idéaux d'ordre général que nous venons d'énumérer. Ce sont donc la poursuite du gain et l'intérêt pour ses affaires qui déterminent l'orientation et la mesure de son activité. Quelle est la forme que revêt celle-ci sous l'influence de ces deux facteurs?

2. L'activité de l'entrepreneur capitaliste moderne reste, quant à sa forme et à sa nature, exactement (ou à peu près) ce qu'elle était jusqu'au commencement du XIXe siècle : comme l'entrepreneur d'autrefois, celui de nos jours doit conquérir, organiser, négocier, spéculer et calculer. Les seules modifications qu'on puisse constater portent sur le rôle relatif que chacun de ces éléments joue dans l'activité totale.

Il est évident que, plus que jamais, l'entrepreneur de nos jours doit être *négociant,* au sens de *négociateur*. C'est même là aujourd'hui sa fonction principale. De plus en plus, le succès dans les affaires dépend de la force suggestive et de l'habileté qui président aux contrats. De plus en plus, on est obligé de défaire les nœuds, au lieu de se contenter de les couper.

La *spéculation,* au sens de transactions de Bourse, acquiert, à son tour, une importance de plus en plus grande pour l'entrepreneur. L'entreprise moderne se trouve, en effet, de plus en plus absorbée ou, tout au moins, annexée par la Bourse. C'est ainsi, par exemple, qu'aux États-Unis la fondation de trusts ne signifie au fond pas autre chose que la transformation d'entreprises de production et de commerce en entreprises

de Bourse, ce qui met le chef d'une entreprise de production ou de commerce en présence de nouveaux problèmes dont la solution exige des formes d'activité nouvelles.

Le calcul se complique et se raffine de plus en plus et devient, en raison même de sa perfection et de l'extension de son champ d'application, de plus en plus difficile.

Enfin, et tant que ne s'est pas effectuée la division des fonctions dont nous avons parlé plus haut, l'activité de l'entrepreneur devient de plus en plus vaste et multiple, dans la mesure notamment où des branches de plus en plus nombreuses de la vie économique tendent à « se combiner » dans une seule et même entreprise.

Mais ce qui est tout à fait nouveau dans l'activité de l'homme économique moderne, c'est son ampleur pour ainsi dire illimitée. Toutes les limites naturelles qui s'opposaient jadis à l'expansion de cette activité étant supprimées, le travail n'ayant plus pour but la satisfaction des besoins de l'homme vivant ou la production d'une quantité de biens déterminée, l'effort fourni par l'entrepreneur capitaliste de nos jours devient « démesuré », ne connaît plus de limites. Cela signifie que la dépense d'énergie qu'il s'impose est poussée, tant en étendue qu'en profondeur, jusqu'à la limite de ce qui est humainement possible. Tous les instants du jour, tous les jours de l'année, toutes les années de la vie sont consacrés au travail. Et pendant ce temps toutes les forces sont tendues à l'extrême. Tout le monde a devant les yeux le tableau de ces hommes travaillant jusqu'à la folie. Ce qui les distingue tous, qu'ils soient entrepreneurs ou ouvriers, c'est qu'ils sont exposés à chaque instant à succomber au surmenage. Toujours tendus, toujours agités. « En avant, en avant! » Tel est le mot d'ordre de notre temps. La marche en avant et l'agitation furieuse : voilà ce qui le caractérise avant tout.

On sait à quel point cet excès d'activité épuise les corps, flétrit les âmes. Toutes les valeurs inhérentes à la vie sont sacrifiées au Moloch du travail, toutes les aspirations du cœur et de l'esprit doivent céder la place à un seul intérêt, à une seule préoccupation : les affaires. C'est ce que nous a fort bien montré Kellermann dans son roman déjà cité lorsque, caractérisant son héros, qui était une nature débordante de forces, il disait en terminant : « Créateur d'un tunnel, il en était devenu l'esclave. Son cerveau ne connaissait pas d'autres associations d'idées que machines, types de

voitures, stations, appareils, chiffres, mètres cubes et chevaux-vapeur. Il était devenu étranger à presque toutes les sensations humaines. Il n'avait plus qu'un seul ami : c'était Lloyd. Souvent les deux hommes passaient ensemble la soirée. Es étaient assis dans des fauteuils et... se taisaient ».

Ce bouleversement de la vie psychique de l'homme économique moderne apparaît avec une netteté singulière dans l'une des manifestations capitales de la vie naturelle : dans l'attitude à l'égard des femmes. Ces hommes n'ont pas le temps de cultiver la fleur bleue, de se livrer à des épanchements tendres ou à des manœuvres galantes ; et ils sont, d'autre part, incapable d'éprouver une grande passion amoureuse. Aussi leur vie amoureuse se réduit-elle soit à l'apathie complète, soit à de brèves jouissances purement sensuelles. Ou la femme ne les intéresse pas, ou bien ils se contentent des satisfactions purement extérieures que procure l'amour vénal (nous verrons plus loin si et dans quelle mesure cette attitude particulière et tout à fait typique de l'homme économique à l'égard de la femme correspond à une prédisposition naturelle).

3. Les principes présidant à la conduite des affaires ont également subi une modification en rapport avec la transformation des fins de la vie économique. La conduite économique de l'entrepreneur moderne est subordonnée, pour la plus grande partie, aux règles suivantes :

a) Rationalisation absolue, ou à peu près, de toute l'activité. Nous avons vu que la rationalisation de l'activité a toujours caractérisé l'esprit capitaliste, à toutes les phases de son évolution. L'activité économique, en régime capitaliste, s'est toujours effectuée conformément à un plan, en vue d'une fin et sur la base du calcul. Mais ce qui, sous ce rapport, distingue l'esprit capitaliste moderne, c'est l'extension rigoureuse, stricte, absolue des principes rationnels à tous les domaines de l'activité économique. Les dernières traces du traditionalisme ont disparu. L'homme économique (dont nous avons une parfaite incarnation dans l'entrepreneur américain) ne conçoit que la manière purement rationnelle de conduire les affaires, et il est résolu d'agir conformément à cette conception, c'est-à-dire d'appliquer toutes les méthodes les plus parfaites soit d'organisation commerciale, soit de comptabilité, soit de technique. Ce qui veut dire qu'il renonce sans le moindre regret et sans aucune hésitation aux anciennes méthodes, dès l'instant où il a pu constater la supériorité d'une nouvelle.

b) L'économie est organisée uniquement en vue de la production de biens d'échange. Le gain, aussi élevé que possible, étant le seul but rationnel de l'entreprise capitaliste, la production de biens a pour critère et pour mesure, non la nature et la qualité des produits, mais uniquement le volume de leur vente possible. Peu importe le produit, pourvu qu'on puisse en vendre le plus possible. C'est pourquoi l'entrepreneur n'éprouve aucun scrupule à produire des marchandises de mauvaise qualité, à fabriquer des succédanés. Si les chaussures de mauvaise qualité rapportent des bénéfices plus gros que les chaussures de bonne qualité, ce serait commettre un péché contre le Saint-Esprit du capitalisme que de fournir de bonnes chaussures. On pourrait m'objecter qu'il existe aujourd'hui dans certaines branches d'industrie (et notamment dans l'industrie chimique) un mouvement en faveur du « relèvement de la qualité des produits » et que certains commerçants allouent à leurs employés des primes, afin de les encourager à vendre les articles chers. Cela prouve tout simplement que, dans certains cas, le capitaliste trouve son intérêt à améliorer la qualité ou à livrer au marché des objets d'un prix élevé. Le jour où il s'apercevra que la production et l'écoulement de marchandises de bonne qualité ont cessé d'être suffisamment rémunérateurs, il n'hésitera pas à revenir aux articles bon marché et de qualité médiocre, volte-face qui apparaîtra toute naturelle à ceux qui ont pris l'habitude d'envisager le monde à travers les lunettes de l'entrepreneur capitaliste.

Comme l'importance des bénéfices dépend du volume de la vente et comme, d'autre part, l'entrepreneur moderne est poussé par une force irrésistible à étendre, à multiplier dans toute la mesure compatible avec les circonstances les possibilités de gain et de bénéfices, il en résulte que tous les efforts, tout l'intérêt de notre entrepreneur ont pour objectif l'augmentation de la vente, augmentation qui lui procure en même temps un avantage sensible dans la lutte contre ses concurrents. Cette tendance fébrile convulsive à élargir le marché de vente et à augmenter le volume de vente (un des mobiles les plus puissants sinon le plus puissant, de la vie économique moderne) a engendré tout un ensemble de principes et de procédés ayant pour but d'attirer le public, de l'allécher, de le pousser à l'achat. De ces principes et procédés, voici les principaux :

c) Le client est recherché et, pour ainsi dire, pris d'assaut : procédé aussi familier au capitaliste moderne qu'il est étranger au capitaliste vieux style. On cherche notamment : 1°, à éveiller l'attention du client, 2° à faire naître

chez lui le désir d'acheter. On éveille son attention en lui criant dans les oreilles aussi fort que possible, en frappant ses yeux par des couleurs criardes. Et on le pousse à acheter en l'assurant que la marchandise qu'on lui offre est d'une qualité extraordinaire, d'un bon marché étonnant. Inutile de dire également que la poursuite inconsidérée de ce but est exclusive de tout sentiment de convenance, de bon goût, de distinction et de dignité.

Laide au point de vue esthétique, effrontée et impudente au point de vue moral, tel est le seul jugement qu'on puisse porter sur la réclame moderne et sur ses dernières conséquences. Nous ne nous appesantirons pas davantage sur ce sujet, car ce qui nous importait avant tout, c'était de montrer la place importante qu'elle occupe dans le tableau d'ensemble de la vie économique moderne.

d) Pour offrir au public des avantages réels, on cherche à faire baisser autant que possible le prix de revient et le prix de vente. Ces efforts ont fait naître une foule d'institutions et de coutumes, propres à notre vie économique et qu'il nous est impossible d'énumérer ici, étant donné que notre but consiste uniquement à faire ressortir les principes de la conduite économique. Nous savons déjà à quel point la mentalité capitaliste de jadis répugnait aux prix de rabais. « Gagner le plus possible en faisant le moins d'affaires possible » : telle était la maxime du capitaliste vieux style. Aujourd'hui, au contraire, on cherche à faire le plus d'affaires possible, en se contentant d'un petit bénéfice sur chacune, et la maxime à laquelle on se conforme Peut être formulée ainsi : « gros chiffre d'affaires - petit bénéfice ».

e) On réclame une liberté aussi large que possible, on exige la suppression de tout ce qui peut faire obstacle à la course au gain. Il s'agit, en premier lieu, de la liberté *formelle,* de la liberté de faire ou de ne pas faire, qu'on considère comme un facteur essentiel de la bonne conduite des affaires. On supporte avec impatience les restrictions imposées par le droit et par le morale. Sans chercher à gêner les autres, on voudrait avoir le droit de leur faire une concurrence, même déloyale, lorsque l'intérêt l'exige (et c'est pourquoi On renonce aussi à sa propre protection) ; on trouve mauvais que l'État ou les représentants des ouvriers aient leur mot à dire lors de la conclusion de contrats de travail. On repousse toutes les « entraves » des époques antérieures. On ne se fie qu'à sa propre force et à son jeu naturel, pour s'assurer des succès économiques.

En deuxième lieu, la revendication de la liberté implique l'idée d'un gain ne tenant compte d'aucune considération sans rapport direct avec lui. Elle équivaut à la proclamation de la supériorité du gain sur toutes les autres valeurs. Plus d'entraves, plus de scrupules moraux, esthétiques, sentimentaux! Autrement dit, le commerçant, le négociant, l'industriel revendiquent le droit de procéder sans scrupules dans le choix de leurs moyens.

Nous avons un exemple frappant de cette absence de scrupules dans la manière de procéder des « trusts » américains. Les révélations relatives aux intrigues et machinations de l'American Tobacco Company ont mis en relief des pratiques commerciales qui ne sont pas encore d'un usage courant en Europe. Ces pratiques nous montrent sur le vif ce que c'est que de ne pas s'embarrasser de scrupules et de ne s'arrêter devant aucun moyen susceptible de conduire au but. Pour élargir ses marchés, le trust n'hésita pas à gaspiller littéralement ses produits, à consentir aux intermédiaires des remises incroyables, à contrefaire des marques connues et à vendre un produit inférieur sous une apparence trompeuse. Grâce à ses moyens financiers, le trust a pu faim durer les quelques procès qu'on lui avait intentés jusqu'à ce que les adversaires fussent hors de combat. Il aborda également le commerce de détail en ouvrant, sur des points déterminés, des magasins de vente qui travaillaient à perte, jusqu'à ce que le commerçant auquel on faisait ainsi une concurrence déloyale, se trouvât ruiné. Le trust monopolisa enfin l'achat des matières premières, ce qui le mit en conflit avec les planteurs de tabac de Kentucky. Dans le jugement qui fut rendu contre le trust en 1901, conformément à la loi Sherman, on lisait l'appréciation suivante : « toute la campagne du trust contre les indépendants a été organisée et conduite avec une ruse, une prudence et un raffinement extraordinaires. Dans le domaine de la concurrence, tout être humain qui, par son activité et ses aptitudes, pouvait se mettre en travers des machinations du trust, était impitoyablement écarté et broyé ».

Le type accompli de l'homme d'affaires « smart » et sans scrupules nous est offert par Edward Harriman, qui a laissé après lui la réputation suivante [1] :

> « Le secret de sa victoire s'explique tout simplement par son détachement complet de tout scrupule moral. Si Harriman n'avait pas

[1] L. Iolles, *Eine Wirtschaftliche Persönlichkeit,* « Der Tag», 1909, No 215.

été un homme affranchi de toute considération morale, il aurait trébuché dès les premiers pas de sa carrière de spéculateur de grand style. Il commença par tordre le cou à l'homme qui lui avait ouvert les portes du paradis des chemins de fer, et l'étape suivante de sa glorieuse carrière fut marquée par une campagne brutale contre Morgan, qui sut d'ailleurs tourner à son profit les aptitudes de son adversaire. Ses démêlés avec Hill se déroulèrent également en marge de la morale, et son adhésion aux groupes de la « Standard-Oil » s'accomplit à la faveur d'un procédé violent. Mais ces actes et procédés d'un Harriman, qu'un moraliste n'aurait pas hésité à condamner sévèrement, n'ont rien de répréhensible aux yeux d'un spéculateur américain qui les considère comme inhérents à la nature même de la spéculation, conçue elle-même comme une grandeur donnée et invariable. Les relations d'affaires qui eurent lieu entre Harriman, d'une part, la « New York Life Insurance » et la « National City Bank », de l'autre ; la distribution de dividendes élevés, obtenus grâce à l'émission d'obligations ; l'habile falsification des livres, toutes ces choses, faites pour remplir d'horreur un moraliste, laissent totalement indifférent le spéculateur américain ; et le législateur doit se contenter de faire preuve de bonne volonté en vue d'y remédier, sachant d'avance que ses efforts resteront vains ».

On peut appliquer aux grands vainqueurs de la course du capitalisme moderne ce qui a été dit récemment de Rockefeller, à savoir qu'ils ont « su, avec un manque de scrupules ingénu et naïf, se soustraire à toute entrave morale ». John Rockefeller lui-même, dont les Mémoires reflètent à merveille cette mentalité enfantine et naïve, aurait un jour résumé son Credo en disant qu'il était disposé à allouer à un fondé de pouvoirs un traitement d'un million de dollars, à la condition que, tout en possédant les aptitudes positives nécessaires, il soit « dépourvu de tout scrupule » et ait le courage de ne pas hésiter à « sacrifier, s'il le faut, des milliers de personnes ».

Un homme qui, sous ce rapport, se considérait lui-même comme un entrepreneur « arriéré », parce que trop « charitable » et trop « scrupuleux », Werner Siemens, donna un jour à son frère Karl les conseils suivants : « Sois toujours sévère et sans scrupules ; celui qui est trop bon et scrupuleux est incapable de bien diriger une importante affaire. Si tu as le malheur de te laisser entraîner à tenir compte de situations personnelles et

d'affaires privées, tu t'engageras dans un labyrinthe de revendications et d'intrigues sans issue » (Lettre du 31 mars 1856).

4. Les vertus bourgeoises. Ces vertus qui, nous l'avons vu, ont puissamment contribué à la formation de l'esprit capitaliste, que sont-elles devenues? L'application, l'esprit d'épargne, l'honorabilité, ce que les Anglais appellent « industrie », « frugality », « honesty », toutes ces qualités font-elles encore partie de la mentalité de l'entrepreneur capitaliste? Il est impossible de trancher cette question par un oui ou un non sans réserve, car les « vertus » en question occupent dans l'ensemble de la structure économique de nos jours une place tout à fait différente de celle qu'elles occupaient dus la structure économique du capitalisme naissant. Sans doute, ou vertus ne sont plus considérées comme des attributs essentiels et nécessaires de l'entrepreneur capitaliste ; mais elles n'ont pas pour cela perdu toute valeur au point de vue de la conduite des affaires. Seulement, au lieu d'être, comme jadis, des manifestations de la volonté personnelle, elles se sont objectivées en devenant des attributs ou, si l'on préfère, des rouages du mécanisme des affaires. Elles ont cessé d'être des propriétés inhérentes à des hommes vivants, pour devenir des principes objectifs de la conduite économique.

Ceci peut paraître bizarre et exige une explication. Et pour rendre cette explication plus compréhensible, je vais reprendre l'une après l'autre chacune des vertus que j'ai nommées plus haut.

A l'époque où des hommes d'affaires honnêtes et loyaux vantaient aux jeunes générations l'application comme étant la vertu suprême de l'entrepreneur qui veut réussir dans ses affaires, ils devaient s'attacher à donner à la vie affective de chaque disciple une base solide formée d'un certain nombre de devoirs, à provoquer chez chacun, par leurs conseils et par la persuasion, une certaine orientation de la volonté. Et lorsque la persuasion avait porté ses fruits, l'homme d'affaires, pénétré de la nécessité de l'application, s'attachait à utiliser de son mieux l'enseignement qu'il avait reçu. L'homme économique moderne acquiert la même vertu, poussée à l'extrême, d'une manière toute différente : entraîné dans le tourbillon du mécanisme économique, il est obligé de suivre son rythme, sous peine de déchéance immédiate. On peut même dire qu'il s'agit chez lui, non d'une vertu proprement dite, mais d'un rapport de dépendance, d'une véritable contrainte extérieure. C'est le rythme de la vie économique qui détermine le rythme de sa propre activité. Il ne lui est pas plus permis d'être paresseux

qu'à l'ouvrier qui, sous peine d'être broyé, est obligé de suivre les mouvements de la machine, tandis que l'artisan qui travaille avec un outil manuel peut, à son gré, être appliqué ou non, varier, selon ses dispositions du moment, le rythme de son travail.

Un exemple encore plus frappant nous est offert par l'objectivation de l'esprit d'épargne, car ici nous nous trouvons en présence d'une séparation complète entre l'économie privée de l'entrepreneur et la conduite de son entreprise proprement dite. Plus que jamais celle-ci se trouve aujourd'hui subordonnée au principe de l'épargne. « Le gaspillage doit être combattu jusque dans les plus petites choses ; il n'y a pas de gaspillage négligeable, car c'est une maladie dévorante qui ne se laisse pas localiser. Il y a de grandes entreprises qui peuvent prospérer ou décliner selon que les camions chargés de sable sont vidés jusqu'au dernier grain ou à une seule pelletée près » [1]. On sait quelle parcimonie, pour ne pas dire avarice, Rockefeller a introduite dans l'administration de la « Standard Oil Company » : les gouttes de métal, qui tombent lors de la soudure des robinets, sont recueillies et utilisées à nouveau ; les balayures disposées dans les cours sont soigneusement examinées et triées avant d'être emportées ; les petites caisses contenant l'étain qu'on reçoit d'Europe son vendues aux marchands de fleurs de la ville ou utilisées comme combustible. Mais ce fanatisme de l'épargne ne s'étend pas à l'économie privée de l'entrepreneur. Ni dans les châteaux de Walter Rathenau (auquel nous empruntons la citation ci-dessus), ni dans ceux de Rockefeller le visiteur ne trouvera rien qui rappelle l'esprit franklinien, et la « frugality », la tempérance, la modération ont cessé depuis longtemps de caractériser la manière de vivre de nos riches entrepreneurs. Alors même que le chef de famille continue encore à vivre selon le style vieux-bourgeois, sa femme, ses fils et ses filles veillent à ce que le luxe, la pompe et la somptuosité fassent partie intégrante de la manière de vivre bourgeoise. Sans doute, le précepte d'Alberti . « que vos dépenses ne dépassent jamais vos revenus » reste toujours la règle suprême à laquelle se conforme, dans la conduite de son économie, le bourgeois de nos jours, même le plus riche. Quelle que soit sa fortune, quelque large que soit son genre de vie, il n'oublie jamais de compter et de calculer, afin de ne pas dépasser ses possibilités. Et c'est en quoi il se distingue, même dans sa vie privée, du seigneur qui professe pour l'argent le plus profond mépris.

[1] Raibenau, *op cit*., p. 99.

Nous en arrivons enfin à la loyauté commerciale. Personne ne songera à contester que la « loyauté » constitue encore de nos jours et peut-être aujourd'hui plus que jamais, un facteur essentiel de la réussite ou, tout au moins, de la bonne marche d'une grande entreprise. Mais sous ce rapport encore, il faut faire une distinction nette et tranchée entre la conduite personnelle de l'entrepreneur et la marche de l'entreprise. Les maximes de la « loyauté » forment aujourd'hui un ensemble de préceptes et de règles applicables uniquement aux démarches commerciales. On peut être un négociant « loyal », et être dépourvu de moralité, au sens usuel du mot. La « loyauté » peut caractériser uniquement la manière de conduire les affaires, considérées comme une entité objective, soumise à des lois autonomes et sans lien avec la personne qui les conduit. Une affaire est « loyale », disons-nous, et c'est *comme telle* qu'elle a la réputation de « loyauté », souvent depuis plusieurs générations. Nous n'en connaissons pas toujours les propriétaires : une affaire peut appartenir à un groupe d'entrepreneurs ou tout simplement à une société anonyme dont les directeurs se succèdent, sans que nous ayons la possibilité et même le besoin de nous occuper de leur moralité. C'est la réputation de la firme qui est une garantie de la moralité de ses dirigeants. Ce déplacement de la notion de « loyauté » qui, au lieu d'être, comme jadis, une qualité personnelle, s'applique aujourd'hui au mécanisme de l'affaire, devient particulièrement net lorsqu'il s'agit du degré de confiance et du montant de crédit qu'on peut accorder à une entreprise. Autrefois la « loyauté », la « solidité » d'une banque, par exemple, se mesurait au degré de respect et d'estime dont jouissait telle famille patricienne qui était à sa tête ; tandis qu'aujourd'hui la place qu'occupe une banque dans le monde des affaires et aux yeux du public dépend uniquement du montant des capitaux investis dans cette banque et des réserves. On admet a priori et de confiance que ces grandes affaires sont conduites « loyalement », jusqu'au jour où un krach révèle à quel point cette confiance était mal placée et mal fondée. Nous constatons donc ici le même processus d' « objectivation », de « dépersonnalisation » que celui que nous avons fait ressortir en étudiant les autres « vertus bourgeoises ».

Tout ce que nous avons dit à ce sujet ne s'applique naturellement qu'aux grandes entreprises. Pour ce qui est des entreprises moyennes et petites, leur prospérité et leur progrès dépendent encore en grande partie, même de nos jours, des vertus bourgeoises conçues, non comme des entités abstraites et dépersonnalisées, mais comme des qualités faisant partie du caractère des personnes qui sont à la tête de ces entreprises. C'est cependant dans les

grandes entreprises que l'esprit capitaliste de nos jours apparaît dans toute sa pureté, avec ses traits les plus accusés et les plus caractéristiques.

Et maintenant, il s'agit de savoir comment et pourquoi le capitalisme a évolué vers l'aspect que nous lui connaissons, au lieu de revêtir une autre forme quelconque ; quelles sont les causes auxquelles il doit son existence et sa modalité particulière, quelles sont les forces qui ont contribué à sa formation. Autrement dit, il s'agit de savoir quelles sont les sources de l'esprit capitaliste, et c'est à la recherche de ces sources que sera consacrée la deuxième partie de cet ouvrage.

Livre deuxième

Les sources de l'esprit capitaliste

Introduction

XIV.

Le problème

La question des sources, des origines de l'esprit capitaliste peu être conçue d'une manière tout extérieure: on peut, par exemple, citer tels ou tels pays dans lesquels l'esprit capitaliste a été imposé et implanté par des entrepreneurs capitalistes étrangers venus pour faire du commerce ou pour fonder des entreprises ; c'est ainsi qu'on citera les Anglais comme ayant importé l'esprit capitaliste en Chine ou les Juifs comme ayant implanté le capitalisme à Magdebourg. Ce n'est pas ainsi, c'est-à-dire sous l'aspect d'un simple problème historique de diffusion et de propagation, que je conçois la question des sources de l'esprit capitaliste. Ce que je voudrais rechercher, c'est ceci : comment a pu naître une mentalité capitaliste? sous quelles influences a surgi, chez les sujets économiques d'une époque donnée, un esprit impliquant des tendances, des aptitudes et des règles de conduite que nous considérons comme faisant partie intégrante de ce que nous appelons l'esprit bourgeois? à l'action de quels facteurs devons-nous la persistance, à travers tant de générations successives, de sujets économiques ayant une manière de sentir, de penser, de vouloir et d'agir que nous qualifions de capitaliste, de bourgeoise?

Je tiens à dire tout de suite que beaucoup de personnes se refusent à voir là un problème quelconque ; à leur avis, l'esprit capitaliste constituerait un produit naturel du capitalisme, et, loin d'être quelque chose de substantiel, il serait une simple fonction de l'organisation capitaliste. A ces personnes je répondrai qu'elles considèrent comme « naturel », comme « donné », ce qui ne l'est en aucune façon ; qu'elles formulent un dogme là où il s'agit d'apporter une preuve. Il est, certes, possible que la mentalité économique

ait sa source dans l'organisation économique (et nous aurons nous-même plus d'une fois l'occasion de montrer dans le capitalisme la source de l'esprit capitaliste) ; mais c'est là un rapport causal qu'il convient de faire ressortir dans chaque cas particulier, de même qu'il convient de montrer comment et par quel moyen le système économique agit sur la structure psychique et l'organisation intellectuelle des sujets économiques.

D'autres personnes, tout en admettant que l'origine de l'esprit capitaliste constitue un problème (au même titre que l'origine de toute autre mentalité économique), prétendent cependant que la solution scientifique de ce problème est une impossibilité. C'est ainsi qu'un jeune savant, non dépourvu de talent, a condamné comme vaines toutes les tentatives de découvrir les sources de l'esprit capitaliste. Nous citons ses paroles [1] :

> « L' « esprit du capitalisme » et le genre de vie bourgeois qui s'y rattache sont des notions auxiliaires certainement très fécondes, mais qui dépassent le cadre de l'histoire proprement dite. De même qu'il est permis de parler d'une évolution, d'une histoire des notions morales sans qu'on puisse projeter sur les principales phases de cette histoire ou évolution la lumière dos documents historiques, de même il est permis de concevoir une évolution de l'esprit d'épargne, de l'égoïsme réfléchi et raisonné et d'autres qualités psychiques dont l'ensemble forme l'esprit capitaliste, sans que la formation de ces qualités soit accessible à l'investigation historique ; tout ce que nous pouvons faire, c'est de noter pas à pas la manière dont l'*Homo sapiens*, doué de possibilités d'activité économique et de l'organisation psychique correspondant à ces possibilités, a réagi lorsque les conditions économiques et (!) sociales ont libéré chez lui les qualités dont l'ensemble constitue ce que nous appelons la mentalité capitaliste. »

Ce qui est vrai dans cette remarque, c'est que les premiers commencements d'un état psychique quelconque échappent à la « lumière des documents et témoignages historiques ». C'est imposer à l'historien une tâche impossible que d'exiger de lui une preuve « documentaire » de l'influence, par exemple, que le puritanisme a pu exercer sur l'évolution de l'esprit capitaliste, De cela, il ne peut naturellement pas être question. Tout ce que nous pouvons demander à l'historien est précisément ce que

[1] Ludwig Feuchtwanger, dans «Schmollers Jahrbuch » (1913), XXXVII, p. 961.

Feuchtwanger lui-même (l'auteur que nous venons de citer) considère comme la limite extrême de nos exigences et des possibilités historiques : nous pouvons notamment établir quelles sont les conditions, naturelles ou autres, qui ont pu provoquer, et ont probablement provoqué, certaines manifestations psychiques et mentales. Et la principale source dont nous disposions dans cette recherche nous est fournie par nos propres expériences internes. Nous pouvons, d'une manière un peu plus précise, établir une distinction entre les prédispositions psychiques, considérées comme les conditions essentielles des manifestations psychiques et les circonstances ou événements extérieurs qui transforment les simples prédispositions en tendances actives, en manières de voir explicites, en pratiques et procédés réels. Il est même possible, pour les recherches de ce genre, de formuler un certain nombre de règles à peu près infaillibles, grâce auxquelles nous apprenons tout d'abord ce qui *ne* doit pas être considéré comme la source d'une certaine mentalité économique. C'est ainsi qu'il n'est pas permis de voir dans une prédisposition ethnique particulière la cause (ou la condition) d'une manifestation psychique commune à un grand nombre de peuples ; de même qu'il n'est pas permis de rattacher telle ou telle manifestation de l'esprit capitaliste à une source qui lui est postérieure ; il est, par exemple, certain que des conceptions ayant eu cours au XVe siècles ne se laissent pas expliquer par les doctrines religieuses du XVIIe. D'autre part, un événement ne peut avoir rien de commun avec une source avec laquelle il n'a jamais eu le moindre rapport : l'esprit capitaliste de l'Allemagne du XIXe siècle ne se laisse expliquer d'aucune manière par tes idées religieuses du puritanisme ou du quakerisme.

L'interprétation exacte des rapports exige toutefois que nous tenions le plus grand compte des faits suivants :

1º Les différents éléments constitutifs de l'esprit capitaliste doivent, en raison même de leur différence de nature, avoir des sources différentes. Je crois que les divergences de vues qui se sont produites à l'occasion de notre problème tiennent en grande partie à ce qu'on n'a reconnu avec une netteté suffisante ni les différences de nature capitales qui existent entre les diverses manifestations de l'esprit capitaliste ni la nécessité de traiter chacun des éléments constitutifs de cet esprit, en tenant compte de sa source particulière.

Nous avons vu que l'esprit capitaliste se compose, entre autres, d'états psychiques se déroulant en dehors de la conscience et que nous pouvons

désigner sous le nom d' « impulsions », lorsqu'il s'agit de l'esprit d'entreprise dans son acception primitive, c'est-à-dire comportant l'amour du gain, le besoin d'activité, la rapacité, qu'on considère, d'autre part, comme autant d'instincts.

Que ces « instincts » aient toujours joué un grand rôle dans les succès remportés par les grands entrepreneurs, C'est ce que confirment tous ceux qui sont au courant de la question et c'est ce que chacun peut constater par sa Propre observation. « A ceux qui prétendent que l'intelligence appliquée aux choses matérielles, le savoir faire, le talent diplomatique constituent les traits essentiels du tempérament de l'homme d'affaires, on peut répondre que leur définition ne s'applique pas à tous les hommes d'affaires, et surtout aux plus grands d'entre eux. L'intelligence et l'énergie assurent toujours le succès, mais les succès conquis grâce à ces qualités sont toujours dépassés par ceux qu'on attribue à la chance, ou aux circonstances, ou encore à l'absence de scrupules. A tort, car les succès qui ne sont dus ni à l'intelligence ni à l'énergie, ont le plus souvent pour cause l'imagination, la fantaisie ou, plus exactement, un état mental et psychique complexe, ne se prêtant pas à l'analyse. Il y a des natures qui, par la simple divination, prévoient la marche que suivra l'évolution pendant les décades à venir, avec tous les besoins que cette évolution fera naître et toutes les ressources dont l'humanité pourra disposer pour satisfaire ces besoins, et cela dans des domaines matériels, il est vrai, mais échappant à tout calcul. Sans réflexion, à la faveur d'une organisation mentale qui leur permet de réunir en une synthèse créatrice le présent et l'avenir, ils entrevoient d'avance l'état futur des moyens de circulation, de production et d'échanges, tel que le déterminent et le modifient des lois intérieures, et choisis. sent inconsciemment, guidés uniquement par cette vision, et leurs jugements et leurs projets » [1].

Ceci s'accorde à peu près avec ce que Friedrich Gentz nous apprend (dans une lettre à Adam Müller) sur les Rothschild . « Ce sont des Juifs quelconques, ignorants, d'une apparence extérieure fort décente, se comportant dans la vie ordinaire de la manière la plus empirique, n'ayant pas le moindre soupçon de l'enchaînement supra-sensible des choses, mais doués d'un instinct remarquable, grâce auquel ils savent toujours choisir le bon parti et, entre deux ou plusieurs en apparence également acceptables, le meilleur. C'est précisément à cet instinct, que la foule confond avec la

[1] Rathenau, *op cit.*, p. 92.

chance, qu'ils sont redevables de leur extraordinaire richesse. Les profonds raisonnements de Baring m'inspirent, depuis que j'ai vu tout cela de près, moins de confiance que le coup d'œil sain et rapide de l'un des plus intelligents parmi les Rothschild. »

Parlant de James Rothschild, Henri Heine dit à son tour : « Il possédait un remarquable don d'observation, ou instinct, qui le rendait capable, sinon de juger et d'apprécier, de deviner les aptitudes des autres. »

A côté de ces facultés pour ainsi dire nuées, l'esprit capitaliste comporte encore un certain nombre de facultés acquises : les unes par l'éducation qui peut inculquer, avec les vertus bourgeoises, certains principes moraux devant présider à la conduite des affaires ; les autres par l'instruction, grâce à laquelle on peut développer chez les futurs entrepreneurs certaines facilités de calcul, de maniement des affaires, d'organisation et d'administration.

On le voit : la recherche des origines des différents éléments constitutifs de l'esprit capitaliste doit tenir le plus grand compte des différences de nature qui existent entre ces éléments. Et ce sont encore ces différences de nature qui font que tous les éléments ne se transmettent pas de la même manière d'une personne à l'autre, d'une génération à l'autre. C'est que les facultés que nous avons qualifiées d'innées se rattachent intimement à la personnalité, laquelle ne peut agir que par l'exemple, mais emporte son patrimoine spirituel lorsqu'elle disparaît. Impulsions et talents n'existent pas en dehors de l'homme en chair et en os. leur accumulation purement objective est chose impossible et inconvenable, et il ne peut être question de leur transmission automatique. Vertus et facilités, au contraire, se laissent facilement séparer de la personne et objectiver en systèmes théoriques.

Ces systèmes théoriques demeurent, malgré la succession des hommes et des générations. Tout être nouveau qui vient au monde y trouve consignées les expériences de ceux qui l'ont précédé, et il est libre de les utiliser. Un système peut rester longtemps sans trouver des adeptes ou des adhérents ; mais tant que ses traces n'ont pas disparu, il peut un jour retrouver son influence et reprendre son empire sur les hommes. Ces systèmes, qu'ils enseignent les vertus ou les moyens d'acquérir certaines facilités techniques, sont transmissibles dans le temps et dans l'espace. Mais tandis que les facilités techniques se perfectionnent sans cesse et peuvent s'accumuler indéfiniment, en rapport avec l'expérience acquise par les

générations successives, les vertus ne profitent de cette expérience que dans une mesure fort restreinte et restent à peu près invariables.

2º En recherchant les sources de l'esprit capitaliste, nous devons tenir compte du fait que les conditions de sa formation varient avec les phases du développement capitaliste. La première différence à établir sous ce rapport est celle qui existe entre le capitalisme naissant et le capitalisme avancé. On peut définir la place que le sujet économique occupe dans l'un et dans l'autre, en disant qu'à la phase du capitalisme naissant c'est l'entrepreneur qui fait le capitalisme, tandis que dans la phase avancée c'est le capitalisme qui fait l'entrepreneur. N'oublions pas qu'au début du capitalisme les organisations capitalistes n'existaient encore qu'à l'état isolé et qu'elles ont été créées pour la plupart par des hommes qui n'étaient nullement capitalistes ; que la somme des connaissances et des expériences était encore très peu importante, que ces connaissances et expériences devaient encore être acquises, éprouvées, accumulées ; qu'au début les moyens de diriger une entreprise capitaliste étaient encore à créer et que le système contractuel ne pouvait se développer que péniblement, en rapport avec les progrès extrêmement lents de la loyauté et de la fidélité à la parole donnée, à l'engagement accepté. On peut juger par là du degré de décision, de libre initiative, d'arbitraire même qui était alors exigé de chaque entrepreneur. L'organisation capitaliste actuelle représente, selon l'excellente expression de Max Weber, un immense Cosmos qui préexiste à chacun de nous et dans lequel chacun est appelé à vivre, sans pouvoir y changer quoi que ce soit. Il impose à l'individu, dans la mesure où il est engagé dans le mécanisme du marché, les normes auxquelles il doit conformer son activité. Mais, d'autre part, l'individu se trouve devant un amoncellement formidable d'expériences qui menace de l'écraser : les méthodes de compatibilité, de calcul, d'organisation, de technique commerciale, de rémunération du travail, etc. sont devenues tellement compliquées et affinées que leur seule application exige déjà un travail énorme, alors que leur élaboration a été effectuée depuis longtemps par des spécialistes, à l'usage des entrepreneurs capitalistes.

On le voit : les conditions qui ont présidé à la formation de l'esprit capitaliste au temps jadis ne ressemblent guère à celles dans lesquelles se forme l'esprit capitaliste de nos jours. Et il va sans dire qu'il est indispensable de tenir compte de toutes ces différences si l'on veut obtenir une solution plus ou moins satisfaisante du problème qui nous intéresse.

Deux moyens s'offrent à nous de mettre un peu d'ordre dans l'énorme masse de matériaux que nous possédons sur ce sujet. Nous pouvons, en premier lieu, rechercher les causes qui ont donné naissance aux différents éléments constitutifs de l'esprit capitaliste en examinant ces éléments les uns après les autres : soif d'or, esprit d'entreprise dans ses différentes manifestations, vertus bourgeoises, etc. Ou bien, nous pouvons, en deuxième lieu, examiner les différents ensembles de causes d'après leurs effets multiples et variés.

Le premier de ces moyens est fastidieux, parce qu'il comporte des répétitions innombrables. Aussi je choisis le second, beaucoup plus varié et conduisant, bien qu'avec quelques détours (qui constituent précisément le charme d'une exploration du genre de celle que nous entreprenons ici), aussi sûrement au but.

La distribution des matériaux que j'adopte est donc la suivante. Dans une première section, je cherche à établir les bases biologiques de toute l'histoire morale et spirituelle du capitalisme. L'humanité, considérée comme apte à s'assimiler l'esprit capitaliste, n'effectuera cette assimilation (soit à la suite d'influences extérieures, soit à la suite d'une sélection) qu'en présence de certaines forces morales (deuxième section) et de certaines conditions sociales (troisième section). La tâche que nous nous proposons dans la deuxième et dans la troisième sections est, par conséquent, celle-ci : montrer comment, dans un groupe humain prédisposé, l'esprit d'un certain nombre d'individus reçoit, grâce à certaines influences extérieures, une orientation capitaliste. Et les effets qu'un certain ensemble de causes produit dans cette direction, nous les suivrons depuis les débuts du capitalisme jusqu'à nos jours et dans toutes ses manifestations.

Nous constaterons alors, non sans surprise, que souvent un seul et même facteur a contribué de mille manières différentes à la formation de l'esprit capitaliste, et nous verrons se dérouler devant nos yeux les innombrables éléments dont celui-ci se compose.

Livre deuxième : Les sources de l'esprit capitaliste

Première partie :
Les bases biologiques

XV.

Natures bourgeoises

Y a-t-il des gens dont on puisse dire qu'ils ont « le bourgeois » « dans le sang », qu'ils sont « naturellement » bourgeois, c'est-à-dire qu'ils présentent certaines particularités par lesquelles ils se distinguent des autres hommes? Devons-nous voir dans une certaine prédisposition congénitale une des sources (peut-être même la source) de l'esprit capitaliste? Sinon, quel rôle devons-nous accorder à cette prédisposition, à supposer qu'elle existe, dans la formation et l'évolution de cet esprit?

Si l'on veut trouver une réponse à ces questions, il faut tenir compte des faits et considérations suivants. Sans doute, toutes les manifestations de l'esprit capitaliste se ramènent, comme tous les états et processus Psychiques, à des « prédispositions » particulières, c'est-à-dire à des propriétés originelles et héréditaires de l'organisme, grâce auxquelles il possède « l'aptitude » et la tendance à certaines fonctions et à l'acquisition de certains états. Nous laisserons pour le moment de côté la question de savoir si les « prédispositions » biologiques qui constituent la source ou une

des sources de l'esprit capitaliste sont d'un caractère général, c'est-à-dire susceptibles d'évoluer également dans d'autres directions, de fournir la base à d'autres activités que celle du bourgeois, ou bien si elles ne sont capables de se développer dès le début que dans cette seule direction. Les prédispositions psychiques sont celles qui déterminent certains modes de représentation, certaines manières de penser, de sentir, de vouloir, certains traits de caractère, telle ou telle orientation de l'imagination, etc. Une prédisposition, au sens large du mot, peut être indifféremment bonne ou mauvaise ; mais employée au sens étroit, une prédisposition signifie une « aptitude héréditaire à remplir plus facilement et plus efficacement certaines fonctions d'ordre psycho-physique, surtout morales et intellectuelles. »

A mon avis, c'est un fait au-dessus de toute contestation que toutes les manifestations de l'esprit capitaliste, toute la structure psychique reposent sur des « prédispositions » héréditaires. Ceci est vrai aussi bien du vouloir affectif que des dons « instinctifs », des vertus bourgeoises et des aptitudes acquises - nous devons assigner à toutes ces manifestations une base formée par des « dispositions » psychiques, la question de savoir si et dans quelle mesure des particularités somatiques correspondent à ces dispositions psychiques n'ayant ici pour nous aucune importance.

Une autre question que nous laisserons de côté, parce que ne présentant pour nous aucun intérêt, est celle de savoir d'où viennent ces « dispositions », si, quand et comment elle ont été « acquises » : il nous suffit de savoir que l'homme les possédait déjà à l'époque historique qui coïncide avec la naissance de l'esprit capitaliste et sur laquelle nous possédons tant de renseignements et de documents, qu'il les avait déjà alors « dans le sang », c'est-à-dire qu'elles étaient devenues héréditaires. Ceci s'applique plus particulièrement aux actions « instinctivement » efficaces et conformes à des buts. Bien que nous entendions, en effet, par « instincts » les expériences accumulées, demeurées dans le subconscient, les « actes volontaires et impulsifs, devenus automatiques, d'un grand nombre de générations » (Wundt), il n'en reste pas moins que pour pouvoir se manifester efficacement, il faut qu'ils reposent sur des dispositions héritées et héréditairement transmissibles, qu'ils soient pour ainsi dire « ancrés » dans le sang, et cela qu'il s'agisse d'instincts primaires ou secondaires (c'est-à-dire nés de la vie sociale).

La question qui nous intéresse est plutôt celle-ci : les « prédispositions » aux états caractéristiques de l'esprit capitaliste sont-elles universellement humaines, c'est-à-dire également réparties à tous les hommes? En aucune façon. Il n'existe pas de branche d'activité spirituelle pour laquelle tous les hommes soient également doués. L'inégalité est de règle, alors même qu'il s'agit de prédispositions spécifiquement humaines, de prédispositions sans lesquelles l'homme est inconcevable, comme, par exemple, les prédispositions à l'assimilation d'une langue. Cette dernière prédisposition est plus forte chez les uns, plus faible chez les autres, et tel enfant apprend la langue maternelle facilement et rapidement, tandis que tel autre n'en vient à bout que péniblement et avec un retard plus ou moins considérable. Et les différences individuelles sont encore plus prononcées lorsqu'il s'agit de l'apprentissage et de l'assimilation de langues étrangères.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement de degré, c'est aussi de nature que les prédispositions au mode de penser et de vouloir capitaliste varient d'un individu à l'autre. On peut même dire que chez certains individus elles sont tellement faibles qu'on peut les considérer comme inexistantes, tandis que d'autres les possèdent à un degré tellement prononcé qu'ils forment, au milieu de leurs semblables, comme une race à part. Peu, très peu nombreux sont les hommes capables de devenir corsaires, d'organiser des foules, de s'orienter dans des affaires de Bourse, de calculer juste et rapidement, voire d'épargner et de savoir bien répartir leur temps, de mener en général une vie plus ou moins ordonnée. Moins nombreux encore sont ceux qui possèdent *beaucoup* de ces prédispositions ou qui les possèdent toutes, c'est-à-dire ceux dont on puisse dire qu'ils sont animés de l'esprit capitaliste dans sa forme complète et achevée.

Mais si la prédisposition que nous appellerons par abréviation « capitaliste » varie spécifiquement, ou même de degré seulement, d'un individu à l'autre, on peut qualifier ceux qui possèdent cette prédisposition, c'est-à-dire ceux qui sont aptes (d'une façon générale et à un degré prononcé) à devenir des entrepreneurs capitalistes, de « natures bourgeoises, de « bourgeois-nés » (alors même qu'ils n'auront jamais l'occasion de *devenir* bourgeois).

De quelle nature,demanderons-nous encore, est la prédisposition spécifique de ces hommes économiques, quelles sont les propriétés innées du « bourgeois »? Pour répondre à cette question, nous devons porter notre examen sur un type de bourgeois aussi complet et achevé que possible, sur

un type qui présente, sinon toutes, du moins la plupart des prédispositions qui constituent la condition essentielle, la base indispensable de l'esprit capitaliste.

Deux âmes coexistent dans la poitrine du parfait bourgeois . une âme d'entrepreneur et une âme de bourgeois proprement dit, ces deux âmes formant par leur réunion l'esprit capitaliste. Nous allons analyser successivement chacune de ces deux âmes.

1) Tempérament d'entrepreneur

Pour pouvoir s'acquitter efficacement de ses fonctions, l'entre. preneur capitaliste doit posséder trois qualités morales que je désignerai, en tenant compte des différentes prédispositions, par les termes : vivacité d'esprit, perspicacité, intelligence.

Vivacité d'esprit : l'entrepreneur doit avoir la conception rapide, le jugement net et rapide, la pensée persévérante, et il doit posséder le « sens sûr de ce qui est essentiel » [mot en grec dans le texte], et savoir saisir le moment favorable.

Le spéculateur doit, en effet, avoir l'esprit très souple ; il forme la cavalerie légère à côté de la cavalerie lourde que représentent les autres types d'entrepreneurs. On vante toujours chez les grands pionniers et fondateurs leur vivacité d'esprit et de corps. Il doit savoir s'orienter rapidement au milieu des circonstances les plus compliquées, comme une sentinelle avancée qui, au milieu d'une bataille, renseigne ceux qui se trouvent derrière elle,

Une bonne mémoire constitue pour l'entrepreneur un don particulièrement précieux : Carnegie était fier de sa mémoire, tandis que Werner Siemens se croyait en état d'infériorité, parce qu'il ne se jugeait pas suffisamment doué sous ce rapport.

Perspicacité : l'entrepreneur doit posséder une connaissance des hommes et du monde, être capable d'apprécier sûrement ses semblables, de traiter chacun selon ses qualités et défauts, de profiter des unes et des

autres, de se rendre compte de tous les détails et complications d'une situation. Cette faculté constitue, de l'avis unanime, le trait caractéristique de tous les grands hommes d'affaires. Souplesse, d'une part ; force suggestive, de l'autre : telles sont les principales qualités du négociateur.

Intelligence : l'entrepreneur doit être riche en « idées », en « projets », posséder une imagination spéciale que Wundt qualifie de « constructive », par opposition à l'imagination intuitive de l'artiste.

A ces dons de l' « intellect », lorsqu'ils existent à un degré prononcé, doit correspondre une grande « force vitale », une abondance d' « énergies vitales », ou de quelque autre nom qu'on appelle cette prédisposition dont nous savons seulement qu'elle constitue la condition essentielle de toute grande entreprise, en créant la *joie* d'agir et en mettant à la disposition de l'entrepreneur une *force* d'agir suffisante pour l'heureux achèvement de l'entreprise. Le vrai entrepreneur doit être pourvu d'un ressort toujours en état de tension, d'une force qui le pousse sans cesse en avant et lui fait apparaître comme un véritable supplice le repos au coin du feu. Ne reconnaît-on pas nettement dans cette description le tableau de l'homme qu'on appelle généralement « entreprenant »? Et l'esprit de décision, la persévérance, la ténacité, le courage, l'audace, la bonne humeur, l'activité infatigable, bref toutes les qualités qui, ainsi que nous l'avons vu, constituent la condition essentielle du succès et de la réussite, ont leur source dans une force vitale exubérante, dans une « vitalité » intense.

Un développement trop fort du côté sentimental, développement qui fait attribuer une importance trop grande aux valeurs d'ordre affectif, n'est susceptible que d'entraver l'activité de l'entrepreneur. Aussi pouvons-nous dire d'une façon générale que l'entrepreneur est un homme dont le côté intellectuel et la volonté présentent un degré de développement qui dépasse la normale, tandis que sa vie affective et sentimentale est plutôt rabougrie et d'une intensité manifestement inférieure à la normale. Et c'est cela, et cela seul, qui le rend capable d'accomplir de grandes choses.

Voulons-nous nous faire une idée encore plus nette de la nature particulière de l'entrepreneur? Comparons-la à des natures de catégories différentes.

On a comparé l'entrepreneur capitaliste, pour autant qu'il se révèle organisateur de génie, à l'artiste. Cette comparaison me paraît tout à fait

manquée. Il n'y a pas d'opposition plus tranchée, en effet, que celle qui existe entre ces deux natures. La comparaison en question repose sur le fait que l'entrepreneur et l'artiste, pour produire quelque chose de grand, doivent posséder une riche « imagination ». Or, même sous ce rapport, ils ne sont pas doués de la même façon : ce qui les distingue l'un de l'autre, c'est la qualité de l'imagination, ce sont les sources qui l'alimentent, ce sont les objets auxquels elle s'applique et c'est la manière dont elle s'y applique.

Sous tous les autres rapports, aucune comparaison ne me paraît possible entre l'entrepreneur et l'artiste : celui-là agit en vue d'un but, celui-ci travaille sans but ; celui-là accorde dans sa vie la première place à l'intelligence et à la volonté, celui-ci au côté affectif et sentimental ; celui-là est dur et ferme, celui-ci tendre et hésitant ; celui-là connaît le monde, celui-ci lui est étranger ; celui-là a le regard dirigé vers le dehors, celui-ci vers le dedans ; aussi celui-là connaît-il *les* hommes, tandis que celui-ci ne connaît que l'homme.

On ne peut pas davantage comparer l'entrepreneur à des représentants d'autres catégories : artisans, rentiers, esthètes, savants, jouisseurs, moralistes, etc.

L'entrepreneur ressemble, en revanche, sous beaucoup de rapports, au chef d'armée et à l'homme d'État qui sont en dernière analyse, et ceci est plus particulièrement vrai de l'homme d'État, organisateurs et négociateurs. On retrouve également quelques traits de l'entrepreneur capitaliste chez le joueur d'échecs et chez le médecin. L'art du diagnostic permet non seulement de guérir des malades, mais encore de réussir en Bourse.

2) - Tempérament de bourgeois

Nous nous rendons parfaitement compte que n'est pas bourgeois qui veut, que pour être ou pour devenir bourgeois, il faut posséder une certaine prédisposition naturelle, presque congénitale. Le bourgeois, nous le flairons de loin, nous connaissons le fumet spécial qui se dégage de cette race humaine. Et, pourtant, il est extrêmement difficile et, dans l'état actuel de nos connaissances, presque impossible de définir et d'énumérer les traits, les facultés, les prédispositions psychiques qui font d'un homme un

bourgeois. Aussi nous contenterons-nous de décrire d'une façon générale le tempérament bourgeois et, surtout, de noter les différences qui le séparent d'un certain nombre d'autres tempéraments.

Il semblerait presque que la différence entre le bourgeois et le non-bourgeois ne soit que l'expression d'une autre, plus profonde et plus générale, de celle notamment qui sépare les hommes en général (ou tout au moins l'humanité européenne) en deux grandes catégories, dont l'une comprend les individus au tempérament expansif, les individus qui dépensent et se dépensent, et l'autre les individus au tempérament concentré, ceux qui vivent rentrés en eux-mêmes et épargnent. L'homme a pour trait caractéristique fondamental ou la luxuria ou l'avaritia (opposition que les anciens connaissaient déjà et à laquelle les scolastiques attachaient une importance particulière) : certains hommes sont indifférents aux biens intérieurs et extérieurs qu'ils repoussent, parce qu'ils sont conscients de leur propre richesse ; tandis que d'autres accumulent les biens, les cultivent, veillent sur eux et s'attachent à ne jamais dépenser plus qu'ils ne possèdent, soit en richesses spirituelles, soit en forces, soit en richesses matérielles, soit en argent. Bref, l'opposition que je cherche à établir ici est celle-là même que Bergson a formulée en créant une distinction entre ce qu'il appelle l'homme ouvert et l'homme clos.

Ces deux types fondamentaux : l'homme qui dépense et l'homme qui thésaurise, le tempérament seigneurial et le tempérament bourgeois (le lecteur a sans doute déjà deviné que j'identifiais l'un de ces types fondamentaux avec le tempérament bourgeois) s'opposent nettement l'un à l'autre dans toutes les circonstances, dans toutes les situations de la vie. Chacun d'eux apprécie le monde et la vie d'une manière qui ne ressemble en rien à celle de l'autre. L'homme expansif fonde ses jugements sur des valeurs subjectives, personnelles ; l'homme concentré sur des valeurs objectives et concrètes. Celui-là est né jouisseur, celui-ci homme du devoir ; celui-là peut se suffire à lui-même, celui-ci a un tempérament grégaire ; celui-là représente une Personnalité, celui-ci une simple unité ; celui-là est esthéticien et esthète, celui-ci moraliste. Celui-là ressemble à une fleur qui répand son parfum dans l'atmosphère, sans aucun but utilitaire ; celui-ci peut être comparé à une plante médicinale ou à un champignon comestible. Ces prédispositions opposées se manifestent, en outre, dans la manière dont l'un et l'autre apprécient les occupations particulières, ainsi que l'activité totale de l'homme. L'un n'attache de la valeur qu'aux activités susceptibles de rehausser la distinction et la dignité de l'homme en tant que

personnalité ; les autres attachent une valeur égale à toutes les occupations, pour autant qu'elles servent au bien général, c'est-à-dire pour autant qu'elles sont « utiles ». Il s'agit là d'une différence infiniment importante dans la manière d'envisager et de comprendre la vie, et selon que l'une ou l'autre de ces conceptions prend le dessus, nous nous trouvons en présence d'une civilisation toute différente. Les anciens s'attachaient à des valeurs personnelles, le bourgeois ne connaît que les valeurs objectives. Cicéron a exprimé d'une façon remarquable la conception de son temps en disant que « ce qui importe, ce n'est pas l'utilité qu'on représente, mais ce qu'on est » [1].

Mais l'opposition que nous signalons s'étend encore plus loin. Alors que le non-bourgeois traverse le monde, heureux de vivre, de contempler, de réfléchir, le bourgeois, lui, passe son temps à ranger, à élever, à instruire. Celui-là rêve, celui-ci compte et calcule. Encore enfant, Rockefeller passait pour un habile calculateur. Il faisait avec son père, médecin à Cleveland, des affaires en règle. « Encore enfant, écrit-il dans ses Mémoires, j'avais un petit livre (que j'appelais « livre de comptes » et que je conserve toujours) dans lequel j'inscrivais régulièrement mes recettes et mes dépenses. » Il devait avoir cela « dans le sang ». Aucune puissance de la terre n'aurait pu contraindre le jeune Byron ou le jeune Anselme Feuerbach à tenir, et à conserver, un pareil livre de comptes.

Les uns chantent et résonnent, les autres n'ont aucune résonance ; les uns sont resplendissants de couleurs, les autres totalement incolores. Et cette opposition s'applique non seulement aux deux tempéraments comme tels, mais aussi à chacune des manifestations de l'un et de l'autre.

Les uns sont artistes (par leurs prédispositions, mais non nécessairement par leur profession), les autres fonctionnaires. Les uns sont faits de soie, les autres de laine.

Wilhelm Meister et son ami Werner : celui-là parle comme quelqu'un qui « distribue des royaumes », celui-ci comme il convient à une personne « qui ramasse une épingle ».

En y regardant de près, on a l'impression que l'opposition entre ces deux types fondamentaux repose, en dernière analyse, sur une opposition de vie érotique, car il est évident que celle-ci domine l'ensemble de la conduite

[1] *Brutus*, 257.

humaine, comme une puissance supérieure et invisible. Le tempérament bourgeois et le tempérament érotique constituent pour ainsi dire les deux pôles opposés du monde.

Qu'est-ce qu'un « tempérament érotique » ? Nous le savons par intuition, par expérience interne, mais il nous est impossible d'en donner une définition explicite. C'est peut-être le poète qui nous l'apprendra. Écoutez le *Pater Seraficus* qui proclame en jubilant :

> - « Éternelle flamme d'amour, - Éternel lien d'amour, -Bouillante douleur de poitrine, - Enivrante joie divine. - Flèches, transpercez-moi. - Piliers, broyez-moi, - Éclairs, terrassez-moi. -Que tout ce qu'il y a de mesquin en moi - Se volatilise et disparaisse. - Que seule brille l'étoile impérissable, - L'éternel noyau de l'amour ».

Que tout ce qui est mesquin se volatilise...

> « J'ai souffert et aimé : ainsi était fait mon cœur ».

Tout au monde est mesquin, sauf l'amour. Il n'y a dans la vie qu'une seule valeur durable, et c'est l'amour.

Le noyau est formé par l'amour sexuel ; de lui émanent, comme autant de rayons, toutes les autres variétés d'amour : l'amour de Dieu, l'amour des hommes. Tout le reste ne compte pas. Et pour rien au monde l'amour ne doit être un moyen : moyen de jouissance, moyen de conservation de l'espèce. Le commandement : « soyez féconds et multipliez-vous » implique la plus profonde profanation de l'amour.

Également étrangers au tempérament érotique sont les tempéraments non-sensuel et sensuel, l'un et l'autre d'ailleurs parfaitement compatibles avec le tempérament bourgeois. Il existe entre la sensualité et l'érotique une opposition tranchée, un abîme infranchissable. Les tempéraments sensuel et non-sensuel s'accommodent également bien du besoin d'ordre de la vie bourgeoise, mais le tempérament érotique ne s'en accommode jamais. Une forte sensualité, tenue en laisse et surveillée, est capable de se plier à la discipline capitaliste ; le tempérament érotique se révolte contre toute tentative tendant à le soumettre au genre de vie bourgeois, parce qu'il se refuse à admettre d'autres valeurs que celles qui se rattachent à l'amour.

Les tempéraments érotiques présentent toutes les organisations et toutes les nuances possibles : de saint Augustin, de saint François et de la « belle âme », il présente d'innombrables gradations pour aboutir à Philine et à l'homme moyen qui dépense sa vie en aventures amoureuses, ce qui ne l'empêche pas d'être bourgeois dans l'âme.

La masse des bourgeois se compose, en effet, de natures ordinaires et médiocres, plutôt que de natures dépassant la moyenne.

Nous pouvons dire, d'une façon générale, qu'entre un bon chef de maison, c'est-à-dire un bon bourgeois, et un tempérament érotique, de quelque degré qu'il soit, il existe une opposition irréductible. On considère comme la principale valeur de la vie, ou l'intérêt économique (au sens le plus large du mot) ou l'intérêt érotique. On vit ou pour l'économie ou pour l'amour. Vivre pour l'économie, c'est épargner ; vivre pour l'amour, c'est dépenser. Les anciens économistes ont exprimé cette opposition de la façon la plus froide et la plus calme. Voici ce que dit Xénophon, par exemple [1] :

> « Je vois en outre que tu t'imagines être riche, que le gain te laisse indifférent et que tu ne penses qu'à des histoires d'amour, comme si tu pouvais leur faire une place dans ta vie. Je te plains et je crains que cela tourne mal pour toi et que tu te trouves un jour dans un grand embarras »
>
> « Nous confions la direction domestique à celui qui, après épreuve, s'est montré le plus capable d'observer la mesure dans tout ce qui concerne la nourriture, la boisson, le sommeil et *l'amour* ». « Les amoureux sont incapables de diriger une économie domestique ».

L'écrivain rural romain Columella exprime une idée tout à fait analogue, lorsqu'il conseille à son hôte : « Tiens-toi à l'écart des aventures amoureuses ; celui qui recherche ces aventures ne peut plus penser à autre chose. Il n'apprécie plus alors qu'une chose : la satisfaction de son désir amoureux ; et il ne craint qu'un châtiment : un amour malheureux » [2]. Une bonne maîtresse de maison ne doit jamais penser aux hommes : elle doit être *a viris remotissima*.

---

[1] *Économique*.

[2] *De re rustica*, Livre XI, c.l.

Je laisse à des recherches ultérieures le soin d'approfondir cette question. Il me suffit d'avoir attiré l'attention sur le fait qu'en dernière analyse l'aptitude au capitalisme a ses racines dans la constitution sexuelle, et que, sous ce rapport encore, le problème « amour et capitalisme » est de ceux qui présentent pour nous le plus vif intérêt.

Pour résoudre la question concernant les bases de l'esprit capitaliste, il me suffit d'avoir montré qu'il existe des natures spécifiquement bourgeoises (croisement de deux tempéraments : celui d'entrepreneur et celui de bourgeois proprement dit), c'est-à-dire des hommes susceptibles, en vertu d'une prédisposition intérieure, de manifester plus rapidement et plus complètement que les autres l'esprit capitaliste, sous l'influence d'une occasion, d'une excitation extérieure ; de s'assimiler plus profondément les tendances de l'entrepreneur capitaliste et les vertus bourgeoises et de s'adapter plus facilement aux exigences des conditions économiques représentées par le capitalisme. Il va sans dire qu'il existe, entre l'entrepreneur et le bourgeois accomplis, d'une part, et les hommes n'ayant aucune prédisposition aux aptitudes de l'un et de l'autre, d'autre part, une foule de degrés intermédiaires.

Nous ne devons cependant pas nous imaginer que le problème à l'élucidation duquel nous nous attachons ici se trouve épuisé par ce que nous venons de dire. Derrière la question de savoir s'il existe des individus doués d'aptitudes bourgeoises, s'en trouve une autre, beaucoup plus importante, relative à la répartition des tempéraments bourgeois dans les grands groupes humains (chez les peuples historiques). Autrement dit, il s'agit de savoir si ces tempéraments sont plus nombreux chez tels peuples que chez tels autres et, étant donné que nous considérons le développement de l'esprit capitaliste comme un phénomène collectif, s'il existe des peuples plus prédisposés au capitalisme que d'autres, si cette prédisposition ethnique reste invariable au cours des temps ou quels sont les facteurs susceptibles de la modifier. C'est seulement après avoir répondu à cette question, dont la discussion fera l'objet du chapitre suivant, que nous serons à même de formuler un jugement raisonné sur les bases biologiques de l'esprit capitaliste.

Livre deuxième : Les sources de l'esprit capitaliste

Première partie :
Les bases biologiques

XVI.

Prédispositions ethniques

Des considérations développées dans le chapitre précédent, il nous est permis de conclure qu'à chaque manifestation de l'esprit capitaliste correspond une prédisposition naturelle, congénitale particulière.

Un coup d'œil sur l'évolution réelle de l'esprit capitaliste au cours de l'histoire européenne nous a montré que cette évolution s'est effectuée chez tous les peuples, mais que sa marche n'a pas été la même partout, les différences portant soit sur le degré d'intensité de l'évolution, soit sur le rôle relatif de chacun des éléments constitutifs de l'esprit capitaliste.

Nous pouvons donc conclure

1° que tous les peuples européens présentent des prédispositions au capitalisme ;

2° que ces prédispositions varient d'un peuple à l'autre.

Plus précisément : lorsque nous disons d'un *peuple* qu'il est prédisposé, nous entendons par là que ce peuple contient un certain nombre de types humains (variantes) doués à leur tour de la prédisposition dont il s'agit.

Nous pouvons donc modifier nos deux conclusions ci-dessus de la manière suivante :

1° « Tous les peuples présentent des prédispositions au capitalisme ». Cela veut dire : il s'est trouvé chez tous les peuples européens, au cours de leur évolution historique, un nombre suffisant de variantes, capables de contribuer au développement du capitalisme.

2° « Les prédispositions du capitalisme varient d'un peuple à l'autre ». Cela signifie : a) que chaque peuple contient, pour une masse de population donnée, un nombre de variantes capitalistes qui diffère d'un peuple à l'autre ; ou bien que l'intensité des prédispositions capitalistes varie d'un individu à l'autre, au sein du même peuple : dans un cas comme dans l'autre nous avons affaire à des variations quantitatives ; b) que la nature de la prédisposition peut varier d'un peuple à l'autre (auquel cas nous avons affaire à des différences qualitatives), en ce sens que tels peuples ou tels individus au sein d'un seul et même peuple peuvent être plus prédisposés pour telles ou telles manifestations données de l'esprit capitaliste, tandis que d'autres peuples ou d'autres individus au sein d'un seul et même peuple sont plus prédisposés pour d'autres manifestations du même esprit.

Comment devons-nous concevoir, en nous plaçant au point de vue purement biologique, l'apparition ou la formation de ces variantes capitalistes, également ou inégalement prédisposées et réparties?

Il convient d'éliminer avant tout l'opinion d'après laquelle les aptitudes capitalistes auraient été « acquises » au cours de l'histoire, c'est-à-dire que l'emploi de pratiques capitalistes, à force de se répéter indéfiniment, serait devenu une habitude et aurait, en « pénétrant dans le sang », pour ainsi dire, provoqué des modifications organiques. Cette opinion se heurte, en effet, à l'objection suivante : l'exercice d'une pratique quelconque ne peut être efficace que pour autant qu'elle est favorisée ou facilitée par une prédisposition ou une aptitude préexistante. Que si pourtant l'on persiste à affirmer que la première tentative a pu avoir lieu en l'absence de toute prédisposition, l'état actuel de nos connaissances psychologiques ne nous

en autorise pas moins à opposer à cette affirmation qu'il ne suffit pas d'une seule ou même de plusieurs tentatives pour faire naître une prédisposition ou une aptitude. Affirmer la possibilité d'un exercice prolongé, avec tous ses raffinements et toutes ses complications, sans une prédisposition spéciale, c'est se mettre en opposition avec nos connaissances les plus certaines et les mieux établies.

Nous nous trouvons ainsi amenés à postuler l'hypothèse d'une prédisposition ethnique originelle. Cette prédisposition, nous pouvons la supposer comme étant identique chez tous les peuples ou comme différant d'un peuple à l'autre. Dans le premier cas, nous sommes obligés d'attribuer toutes les différences qui se sont produites au cours de l'histoire à un exercice inégal, plus ou moins intense, des aptitudes originelles et à une sélection correspondante. Dans le deuxième cas, cette dernière hypothèse devient inutile. Théoriquement, les deux cas sont également concevables. Mais les faits que nous révèle la réalité historique plaident plutôt en faveur d'une prédisposition différente et inégale des peuples européens, à l'époque du moins qui nous offre les premiers témoignages dignes de foi. L'admission de ces différences facilite singulièrement l'explication de la marche historique des événements, nous aide à comprendre un grand nombre de rapports et corrélations historiques, de sorte qu'en l'absence de contre-indication absolue je me prononce décidément en faveur de cette manière de voir.

Les différences de prédisposition une fois admises, nous obtenons le tableau suivant :

Les tribus ou peuples dont se composent les populations européennes présentent des aptitudes capitalistes soit en défaut, soit en excès. Les peuples dont les aptitudes restent au-dessous de la moyenne présentent certes des variantes capitalistes (il n'existe, en effet, pas de peuple qui n'ait manifesté, d'une façon quelconque ou dans une mesure quelconque, l'esprit capitaliste), mais le nombre de ces variantes est tellement limité et leur prédisposition tellement faible que l'évolution du capitalisme ne dépasse généralement pas chez ces peuples les premières phases. Les peuples, au contraire, dont les aptitudes dépassent la moyenne présentent des variantes capitalistes suffisamment nombreuses et suffisamment prédisposées pour que, toutes conditions égales d'ailleurs, l'évolution du capitalisme s'effectue chez eux plus rapidement et d'une façon plus complète. Et voilà une raison de plus d'admettre des différences de prédisposition, car comment

expliquer sans cette hypothèse le fait que des peuples vivant dans des conditions égales, presque identiques, n'aient pas réalisé le même degré de développement de l'esprit capitaliste? On dira, par exemple, que si l'Espagne et l'Italie, la France et l'Allemagne, l'Écosse et l'Irlande ont évolué, au point de vue historique, dans des directions différentes, cela tient à ce que les conditions mêmes de développement de ces peuples ont été différentes. Sans doute, mais qui ne voit que ces différences de conditions tiennent elles-mêmes à des différences de prédisposition originelle? Ne sait-on pas que chaque peuple a l'État, la religion, les guerres qu'il mérite, c'est-à-dire qui correspondent à sa nature, à son caractère?

Ce qui plaide encore en faveur de notre hypothèse d'une différence de prédisposition originelle, c'est la circonstance que des peuples, quelles que soient leurs aptitudes (c'est-à-dire que celles-ci soient inférieures ou supérieures à la moyenne), vivant dans des conditions extérieures différentes, suivent souvent la même ligne d'évolution historique en général et économique en particulier.

Parmi les peuples dont les aptitudes capitalistes sont au-dessous de la moyenne, je range avant tout les Celtes et quelques tribus germaniques, telles que les Goths (il est tout à fait erroné d'attribuer des aptitudes égales à tous les peuples « germaniques » ; ils possèdent sans doute un certain nombre de traits communs par les quels ils se distinguent de peuples autrement conformés, tels que les Juifs, par exemple ; mais il existe entre eux, en ce qui concerne du moins leurs aptitudes économiques, des différences notables : je ne vois pas, à ce point de vue, de différence plus profonde que celle qui existe entre les Goths, les Langobards et les Frisons).

Partout où les Celtes forment la majorité de la population, le régime capitaliste ne réussit pas à atteindre un degré de développement appréciable : la couche supérieure, constituée par la noblesse, vit avec une grande pompe seigneuriale, sans aucun souci de l'épargne et des vertus bourgeoises, tandis que les couches moyennes restent attachées à la tradition et préfèrent la moindre situation qui leur assure la sécurité du lendemain aux risques d'une vie agitée, alors même qu'elle est pleine de promesses. Ce sont des Celtes que les montagnards écossais, et surtout la noblesse écossaise, cette race chevaleresque, querelleuse, quelque peu don-quichottesque, qui reste encore de nos jours attachée à ses vieilles traditions de clan et a été à peine effleurée par l'esprit capitaliste. Le *Chief of the Clan* se comporte encore aujourd'hui comme le seigneur féodal d'autrefois et

veille jalousement sur ses trésors de famille, alors que les usuriers ont commencé depuis longtemps à emporter ses meubles et ustensiles de ménage.

Ce sont encore des Celtes que les Irlandais dont l'inaptitude à l' « économie » a été de tout temps dénoncée par les auteurs à tendances capitalistes et qui, même dans le tourbillon de la vie économique américaine, ont su conserver leur native nonchalance et cherchent à fuir le bruit et l'agitation en se réfugiant dans le port calme et sûr d'un emploi public ou privé.

Les Celtes entrent pour une bonne part dans la composition du peuple français, et c'est ce qui explique très probablement le penchant à la vie de rentier, la « plaie de la chasse aux emplois » qui constituent un trait bien connu de l'âme française. Faut-il attribuer également à la présence d'éléments celtiques dans le sang français cet « élan » qu'on rencontre plus souvent chez les entrepreneurs français que chez les entrepreneurs d'autres pays? La France a été le seul pays qui ait compris et se soit assimilé les idées de John Law ; fut-ce à cause de ce qu'il y avait de spécifiquement celtique dans le tempérament de Law, dont les ancêtres paternels étaient originaires des basses-terres (Juifs?), tandis que du côté maternel il faisait remonter son ascendance à des familles nobles des highlands ?

Les Celtes forment enfin un des éléments constitutifs du peuple autochtone que les Visigoths ont trouvé dans la presqu'île ibérique au moment de l'invasion et dont les autres éléments étaient constitués par les Ibères (peuple essentiellement réfractaire au capitalisme et inaccessible à l'attrait que l'or exerce sur presque tous les peuples) et par les Romains. Ce sont les Celtes et les Goths qui ont arrêté le développement de l'esprit capitaliste, en épuisant leurs forces dans une série d'expéditions de rapine, aussi héroïques qu'aventureuses. Ce ne furent ni les Celtes ni les Goths, mais bien plutôt les Juifs et les Maures ou ceux qui avaient du sang juif ou maure dans leurs veines, qui contribuèrent à la diffusion du capitalisme en Espagne et au Portugal.

Mais les peuples européens aux aptitudes capitalistes supérieures à la moyenne nous intéressent plus que ceux dont nous venons de parler. Et les peuples particulièrement doués pour le capitalisme se laissent, à leur tour, diviser en deux groupes : ceux qui montraient des dispositions particulières pour les entreprises violentes de grand style, pour le brigandage et la

piraterie, et ceux qui s'adonnaient plus volontiers à une activité commerciale pacifique et montraient un penchant prononcé pour la vie bourgeoise. J'appellerai les peuples du premier groupe peuples de héros, ceux du deuxième, peuples de marchands. Il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire de ces deux groupes de peuples, pour constater que, contrairement à ce que pensent nos théoriciens fanatiques du milieu (qui n'admettent pas de différences de sang, afin de ne pas compromettre leur idéal d'égalité devant se réaliser dans un avenir plus ou moins proche), il ne s'agit pas là d'une opposition de nature purement « sociale ». L'histoire nous enseigne, en effet, que la classification sociale ne suffit pas à expliquer les différences d'orientation spirituelle, étant donné que cette classification résulte dans la plupart des cas de la vie en commun de représentants de ces deux groupes aux aptitudes si diverses ; mais elle nous enseigne également que jamais un peuple de marchands, dans aucune de ses couches sociales, n'a engendré de héros (au sens le plus large du mot, et pour autant du moins qu'il s'agit de l'histoire de l'Europe occidentale dont les différents peuples nous apparaissent dès le début avec leur caractère définitivement formé et fixé).

Parmi les *peuples de héros,* c'est-à-dire parmi ceux qui ont fourni les entrepreneurs aux tendances guerrières que nous rencontrons en si grand nombre à l'époque du capitalisme naissant, il faut citer en premier lieu les Romains, qui forment un élément constitutif très important des populations de l'Italie, d'une partie de l'Espagne, de la France et de l'Allemagne occidentale. Ce que nous savons de leur manière de conduire les affaires porte tout à fait le caractère d'entreprises de violence et repose sur l'idée que le succès économique ne peut être conquis, lui aussi, qu'à la pointe de l'épée.

A en croire un historien, « des rapports très suivis et très étendus existaient entre les marchands romains proprement dits et les marchands italiens disséminés dans les places les plus importantes de l'Afrique et de la Numidie, de la Grèce et de l'Orient. Ces marchands italiens, établis à l'étranger, formaient partout des compagnies privilégiées qui faisaient sentir leur influence économique non seulement dans les pays qu'ils habitaient, mais aussi jusque dans leur pays natal. La république était souvent obligée d'entreprendre des campagnes pour venger les torts subis par ses citoyens à l'étranger, alors même que ces torts étaient mérités [1] ».

[1] J. Jung, dans « Helmolt's Weltgeschichte », IV, p. 364.

C'est le cas de rappeler ici l'opinion bien connue des anciens sur les différentes variétés d'entreprise. Cette opinion, on la retrouve plus tard chez les Anglais et chez les Français : le *shipping-merchant* est considéré comme apte à la vie sociale, parce qu'il est plus guerrier que marchand, tandis que le marchand proprement dit, le *tradesman* est considéré comme un être non sociable. Dans son passage souvent cité sur l'honorabilité de l'un et la non-honorabilité de l'autre, Cicéron exprime à merveille l'opposition interne qui existe entre ces deux variétés d'entreprise : « On ne doit pas rejeter d'une façon absolue et de parti pris le grand commerce qui s'étend sur des pays entiers et draine les marchandises du marché mondial pour les revendre ensuite aux habitants, sans toutefois chercher à les duper et à les tromper par des discours fallacieux ». Autrement dit, et pour me servir de ma propre terminologie : être entrepreneur-conquérant, c'est exercer une profession qui peut, à la rigueur, être considérée comme un pis-aller ; mais il est impossible, pour celui qui se respecte, d'être entrepreneur-marchand.

Dans la même catégorie que les Romains je range certaines tribus germaniques animées du même esprit qu'eux : ce sont avant tout les Normands, les Lombards, les Saxons et les Francs. C'est à eux autant qu'aux Romains que les Vénitiens et les Gênois, les Anglais et les Allemands sont redevables de l'esprit d'entreprise soit en tant que pirates, soit en tant que grands propriétaires fonciers.

Pour nous faire une idée exacte des prédispositions particulières de ces tribus, nous n'avons qu'à les comparer à d'autres peuples, qui ont su donner au développement du capitalisme une impulsion tout aussi forte, mais en s'y prenant d'une autre manière : aux peuples marchands, qui possédaient avant tout l'aptitude innée à faire des affaires avantageuses, grâce à des négociations conduites à l'amiable, grâce à d'habiles compromis et parce qu'ils possédaient à un degré extraordinaire l'art de compter et de calculer. Nous avons déjà vu que, parmi les peuples européens, ce furent les Florentins, les Écossais et les Juifs qui contribuèrent le plus au développement de l'esprit capitaliste par le seul recours à ces moyens pacifiques. Maintenant, il s'agit de montrer que l'activité particulière que ces peuples ont déployée à l'époque historique accessible à nos recherches s'explique *probablement* (car les matériaux que nous possédons ne nous autorisent à formuler que des probabilités) par une prédisposition originelle particulière ; autrement dit, il s'agit de montrer que les peuples en

question possédaient déjà, au moment où ils sont entrés dans l'histoire, les aptitudes que nous prétendons connaître par leurs effets.

C'est grâce au sang étrusque et grec (oriental) qui coulait dans leurs veines que les Florentins sont devenus marchands ; mieux que cela le premier peuple marchand du moyen âge.

Dans quelle mesure les traits étrusques se retrouvent-ils chez les habitants de la Toscane, au sortir de la période romande ? C'est ce qu'il nous est impossible de dire avec quelque exactitude. D'après des auteurs compétents, ce serait précisément la ville de Florence qui aurait le moins perdu son caractère étrusque. Et il est, en effet, incontestable que le sang étrusque entrait pour une part importante dans la composition du sang florentin. Or, les Étrusques étaient un des « peuples marchands » de l'antiquité (à côté des Phéniciens et des Carthaginois) dont la conduite en affaires était, d'après ce que nous savons, la même que celle qui caractérisa plus tard les Florentins : ils se livraient, à partir du Ve et, au plus tard, à partir du IVe siècle, à un commerce pacifique, notamment avec des peuples qui habitaient au nord de leur pays. Ils ont continué le même commerce, après même que leur pays fut colonisé par les Romains qui, méprisant eux-mêmes le commerce, laissèrent pendant longtemps aux habitants autochtones toute liberté sous ce rapport.

Toutes les autorités s'accordent à dire que les Étrusques étaient un peuple « pratique » et à qualifier leur manière de faire le commerce de « rationnelle ».

> « Leurs idées religieuses étaient, depuis la plus haute antiquité, imprégnées de cet esprit pratique qui impose aussi à leur imagination des limites assez étroites. Il se forme ainsi un système dont toutes les parties se tiennent et forment un ensemble logique... Dieux et hommes sont réunis en un État et liés par un contrat en vertu duquel les dieux, en rapports continuels avec les hommes, les préservent et les guident, mais sont aussi quelquefois obligés de céder à des manifestations de volontés humaines un peu fortes. Ces rapports engendrent une organisation de la vie publique et de tous les jours qui se manifeste, avec une suite admirable, même dans des choses peu essentielles en apparence et exprime le principe de ce peuple

> éminemment positif : ce qu'il y a de meilleur en toutes choses, c'est la règle » [1].

Il n'est pas sans intérêt de savoir que les Étrusques étaient un peuple très religieux et accordaient au culte une des premières places dans leur vie, comme ce fut plus tard le cas des Florentins et des deux autres peuples marchands par excellence : Écossais et Juifs.

A la couche étrusque s'est superposée, pendant l'époque romaine, une couche asiatique qui n'a pu que renforcer l'esprit positif dont étaient animés les Étrusques, lorsqu'ils sont venus en Italie, en tant que marchands.

> « Les Grecs et les originaires de l'Anatolie étaient nombreux à Florence ; sur 115 pierres tombales provenant de l'époque païenne, on trouve 21 inscriptions comprenant 26 noms grecs ; et sur 48 épitaphes qui nous ont transmis le souvenir de chrétiens florentins du premier siècle neuf sont rédigées en grec, une autre épitaphe, dont il ne reste plus qu'un fragment, contient une lettre grecque dans le seul mot (latin) qu'elle a conservé ; une autre épitaphe encore nous apprend que le défunt était originaire d'Asie Mineure... Il est incontestable que toutes ces inscriptions se rapportent à des *marchands* originaires de cette région et aux membres de leurs familles. Nous possédons encore d'autres preuves témoignant que l'élément grec occupait une place importante dans la communauté chrétienne florentine... Encore au XIe siècle, le prêtre demandait (lors du baptême) dans quelle langue le prosélyte désirait confesser la foi de Jésus-Christ, et cela se faisait en présence de deux acolytes, dont l'un, tenant un garçon dans les bras, chantait le symbole en latin, tandis que l'autre, qui tenait dans ses bras une fillette, le chantait en grec » [2].

Si l'hypothèse d'après laquelle les côtes de l'Écosse auraient été peuplées par des Frisons est exacte, nous aurions là une excellente confirmation du caractère originel de la prédisposition des Écossais. Nous savons, en effet, que les Frisons étaient connus, depuis les temps les plus reculés, comme des « marchands intelligents et habiles ». Il s'agirait donc de l'influence de l'élément ethnique romain-saxon-normand en Angleterre, de celle de l'élément frison dans la Basse Écosse, et les différences de prédispositions

[1] Müller-Deecke, *Die Etrusker,* 2e éd. (1877), II, p. 325.

[2] Davidsohn, *Geschichte von Florenz,* 1, pp. *39* et suiv.

existant entre les deux parties de la Grande-Bretagne s'expliqueraient ainsi tout naturellement par des différences de sang.

Mais les Frisons ont encore contribué à façonner le caractère d'un peuple dont nous savons également qu'il s'était engagé de bonne heure dans la voie du commerce et qu'il compte parmi ceux qui ont les premiers adopté le genre de vie bourgeois fondé sur le calcul et la réflexion : nous avons nommé les Hollandais. C'est ainsi que parmi les tribus germaniques les Frisons représentent le peuple spécifiquement marchand, à côté des Allemands dont sont issus les Suisses, peuple non moins spécifiquement marchand.

Je crois avoir montré ailleurs que les dispositions particulières dont les Juifs ont fait prouve au moment où ils ont commencé à exercer une influence décisive sur le développement du capitalisme, c'est-à-dire à partir du XVIIe siècle environ, étaient des dispositions originelles ou, tout au moins (et c'est ce qui nous intéresse plus particulièrement ici), que ces dispositions n'avaient subi aucun changement depuis l'entrée des Juifs dans le courant de l'histoire de l'Europe occidentale. Je ne puis que renvoyer le lecteur, pour plus de détails, à mon livre sur *Les Juifs et la vie économique,* dont je me contente de reproduire la conclusion en disant que les Juifs sont des marchands-nés.

Nous sommes ainsi à même d'établir ce fait d'une très grande importance : l'esprit capitaliste en Europe s'est formé grâce au concours d'un certain nombre de peuples aux diverses dispositions originelles et au nombre de ces peuples figurent trois peuples spécifiquement marchands (distincts de ceux que nous avons appelés « peuples de héros ») : les Étrusques, les Frisons et les Juifs.

Mais la prédisposition originelle fournit seulement le point de départ au processus de formation biologique. On sait que les prédispositions d'un peuple changent avec chaque génération, et cela sous l'action de deux forces : la sélection et le mélange de sang.

Voici ce qu'on peut dire au sujet de l'action de ces deux forces dans le cas particulier qui nous intéresse. En ce qui concerne les peuples marchands, la sélection des variantes ayant le plus de vitalité, c'est-à-dire le plus douées pour le commerce, s'effectue chez eux avec une rapidité extraordinaire et de la manière la plus radicale.

Chez les Juifs, qui représentaient dès le début un peuple de marchands de lignée pure, il n'y avait plus place pour la sélection.

Les Florentins étaient fortement imprégnés de sang germanique, surtout dans la classe noble : tant que celle-ci donnait le ton, Florence offrait le tableau d'une ville guerrière. Il n'est pas sans intérêt de noter que nulle part les éléments hostiles au type régnant n'ont été éliminés du corps de la nation aussi rapidement et aussi radicalement qu'à Florence. Une grande partie de la noblesse a disparu sans aucune violence extérieure : nous savons que Dante déplorait déjà la disparition d'un grand nombre de familles nobles. Le reste de la noblesse a été éliminé par des moyens violents. Dès 1292 les *popolani*, c'est-à-dire les représentants de la partie marchande du peuple, ont réussi à éliminer les grands de l'administration municipale. L'effet que toutes les mesures dirigées contre elle produisit sur la noblesse fut double ; les éléments les plus souples renoncèrent à leur statut particulier et se firent inscrire sur les listes des *Arti* les autres, c'est-à-dire les variantes au sang seigneurial le plus pur émigrèrent. L'histoire ultérieure de Florence, caractérisée par une démocratisation de plus en plus profonde de la vie publique, nous apprend qu'à partir du XIXe siècle la république ne se composait plus que de bourgeois.

Non moins radicale fut l'élimination de la noblesse (celtique) dans la Basse-Écosse. Grâce à « son éternel manque d'argent et à ses dépenses inconsidérées », elle avait commencé à dépérir rapidement à partir du XVe siècle. Les nobles qui ne voulaient pas se résigner à disparaître s'étaient retirés de bonne heure dans les régions montagneuses. C'est de cette époque que date l'influence prépondérante des marchands frisons sur la vie publique de la Basse-Écosse.

Plus lente, mais non moins irrésistible, fut la sélection des variantes capitalistes chez les autres peuples. Elle s'effectua tout d'abord en deux temps : élimination des variantes non-capitalistes ; sélection des variantes aptes au commerce. Ce processus de sélection a pu s'effectuer grâce au fait que les représentants « les plus capables » des couches inférieures de la population ont réussi à s'élever au-dessus de leur rang et à devenir entrepreneurs capitalistes, et ils n'y ont réussi que parce qu'ils possédaient des aptitudes commerciales, savaient bien gérer leur maison et étaient capables de compter, de calculer et de prévoir.

Le mélange de sang, qui commença dès le moyen âge et joua, à partir du XVIe siècle, un rôle de plus en plus important dans des pays comme la France et l'Angleterre, agissait dans le même sens que la sélection. C'est une loi que lors du mélange de sang seigneurial et de sang bourgeois celui-ci l'emporte sur celui-là. Sans cette loi, un phénomène comme celui de Léon Battista Alberti resterait inexplicable. Les Alberti étaient une des familles germaniques les plus distinguées et les plus nobles de la Toscane et ils ont vécu pendant des siècles en se livrant à des entreprises guerrières. Nous connaissons plusieurs branches de cette famille, dont celle des Contalberti est la plus célèbre. La branche à laquelle appartenait Léon Battista a été également fière et puissante ; elle était originaire de Castello di Catenaia, dans le Valdano, possédait, en plus du château de famille, les châteaux Talla, Montegiovi, Bagena et Penna et était apparentée à plusieurs familles germaniques nobles. Vaincus dans la guerre civile, les Alberti émigrent (au XIIIe siècle) dans la ville où le premier Alberti se fait encore inscrire dans la corporation des *giudici*. A partir de ce moment, ils deviennent les meilleurs... marchands de laine. C'est un des descendants de cette famille qui écrit un livre dont on peut dire qu'il n'a pas son égal pour l'esprit bourgeois, ou plutôt petit-bourgeois, qui l'anime d'un bout à l'autre : un livre qui, quoique datant du XIVe siècle, semble avoir été écrit sous la dictée de Benjamin Franklin. Quels flots de sang de boutiquier ont dû pénétrer dans les veines de cette noble famille, pour qu'une transformation pareille fût devenue possible? Pour ce qui est de Léon Battista lui-même, nous possédons des preuves pour ainsi dire « documentaires » de l'embourgeoisement de son sang de noble : il était un enfant naturel et il naquit à Venise. Nous pouvons donc supposer qu'il eut pour mère une femme « bourgeoise » ayant du sang de marchands dans ses veines et appartenant à Dieu sait quelle famille.

Avant de clore cette partie biologique de notre exposé, nous attirerons encore l'attention sur le fait que toute multiplication des variantes capitalistes était de nature, indépendamment de toute autre circonstance, à favoriser le développement de l'esprit capitaliste ; et cela non seulement en étendue (ce qui était tout naturel), mais aussi en intensité, parce que cette multiplication, en facilitant les manifestations de l'esprit capitaliste, créait des conditions favorables à l'épanouissement de plus en plus complet des aptitudes qu'exige le capitalisme.

Il nous reste maintenant à résoudre un problème purement historique : il nous incombe notamment de montrer quelles sont les influences auxquelles

nous devons attribuer la formation de l'esprit capitaliste, ou plutôt l'épanouissement des aptitudes capitalistes, ainsi que le processus de sélection dont nous avons parlé plus haut. Ainsi que le lecteur pourra s'en rendre compte en parcourant la table des matières, je divise ces influences en deux groupes : en influences extérieures et influences intérieures ; mais je tiens à prévenir que cette division est quelque peu arbitraire et artificielle, étant donné que les influences intérieures ne deviennent le plus souvent efficaces que grâce au concours de circonstances extérieures, et que les influences extérieures restent totalement inefficaces en l'absence de prédispositions internes. Il n'en reste pas moins que les « forces morales » agissent du dedans au dehors, et les « conditions sociales » du dehors en dedans.

Je laisse à peu près totalement de côté les « conditions naturelles », c'est-à-dire les influences exercées par le pays, par son climat, sa position géographique, les richesses de son sol. Dans la mesure où nous serons obligés de tenir compte de ces circonstances, nous les rangerons parmi les « conditions sociales » qui résultent elles-mêmes de conditions géographiques. Celles-ci ne déterminent-elles pas les occupations d'une population, sa technique particulière, sa richesse, etc. ?

Et maintenant, avant de prendre congé de l'aride problème concernant les « bases biologiques », voici ce que nous dirons pour consoler et tranquilliser le lecteur sceptique : l'exposé historique qui suit garde toute sa valeur (à supposer qu'il en possède une) même pour ceux qui n'attachent aucune importance aux considérations d'ordre biologique. Le théoricien du milieu lui-même, pour lequel tout est dans tout et provient de tout, pourra, sans se compromettre, souscrire à nos considérations historiques. Tandis que nous autres, partisans de prédispositions innées, voyons dans les conditions (influences) historiques un facteur qui détermine l'épanouissement d'aptitudes préexistantes et préside à la sélection de variantes susceptibles d'adaptation, les croyants du milieu sont libres d'admettre que les faits historiques dont l'énumération suit ont seuls engendré (pour ainsi dire de rien) l'esprit capitaliste. Eux et moi sommes d'avis que si l'histoire n'avait pas suivi un cours déterminé, l'esprit capitaliste ne serait jamais né. Aussi accordons-nous la même importance à la mise en lumière des conditions historiques et sommes-nous également intéressés de savoir quelles furent ces conditions historiques auxquelles nous devons la formation et le développement de l'esprit capitaliste.

Livre deuxième : Les sources de l'esprit capitaliste

Deuxième partie :
Les forces morales

XVII.

La philosophie

Nous rangeons ici parmi les forces morales non seulement ce qu'on entend communément par ces mots, mais aussi (dans la mesure où la direction et les buts de nos actions ne sont pas déterminés par la « coutume ») la philosophie et la religion. Et dans l'exposé qui suit, nous nous attacherons à dégager l'influence que l'une et l'autre, en affectant d'une certaine manière la vie psychique du sujet économique, exercent sur la formation de l'esprit capitaliste. Nous commencerons par la philosophie.

On s'expose à ne pas être pris au sérieux lorsqu'en parlant de l'histoire spirituelle de l'homme économique moderne, on désigne la philosophie comme une des sources à laquelle s'est alimenté l'esprit capitaliste. Il est cependant constant qu'elle a contribué à l'édification de cet esprit, sinon directement, tout au moins par l'intermédiaire de quelques-unes de ses ramifications plus ou moins réussies. Une de ces ramifications est représentée par ce qu'on appelle le « bon sens humain », par l'utilitarisme

dans toutes ses nuances, qui n'est au fond que la conception du monde « bourgeoise », érigée en un système et que professent tous les auteurs dont nous avons précédemment appris à connaître les opinions et idées. C'est sur l'utilitarisme que repose une bonne partie de la doctrine des vertus capitalistes et des règles de l'économie capitaliste. Léon Battista Alberti et Benjamin Franklin, celui-là inaugurant, celui-ci clôturant la première période capitaliste, se révèlent dans leurs écrits comme des utilitaristes de la plus pure eau. « Sois vertueux, et tu seras heureux » . telle est l'idée directrice de leur vie. La vertu consiste dans la bonne conduite des affaires, vivre en vertu, c'est savoir bien tenir sa maison. Ce qu'Alberti recommande avant tout, c'est la «sobriété», et Franklin met au-dessus de toutes les qualités la « frugality ». Demande-toi toujours ce qui t'est utile, et tu mèneras une vie vertueuse, c'est-à-dire heureuse. Mais pour savoir ce qui t'est utile, tu n'as qu'à écouter la voix de la raison. La raison est le grande maîtresse de la vie. Avec l'aide de la raison et grâce à la maîtrise sur nous-mêmes, nous sommes à même de réaliser tous nos projets. La rationalisation et l' « économisation » complète de la vie, tel est le but que poursuit le sage.

Où ces hommes ont-ils puisé ces préceptes? Alberti était marchand de laine, Franklin était imprimeur, et ce n'est certainement pas dans leur propre fonds qu'ils ont découvert les éléments de leur philosophie pratique. Chez Benjamin Franklin on sent l'influence des nombreuses philosophies empirico-naturalistes, alors déjà très en vogue en Angleterre. Quant aux quattrocentistes, ils ont incontestablement subi l'influence de l'antiquité. Et dans la mesure où les écrits d'Alberti et d'autres hommes de cette époque représentent les premiers exposés systématiques de la conception capitaliste de la vie, nous pouvons voir dans l'esprit de l'antiquité ou, plus précisément, de l'antiquité avancée, une des sources de l'esprit capitaliste.

L'existence d'un rapport étroit entre les idées économiques des premières phases du capitalisme italien et les conceptions des anciens est facile à démontrer (ce disant, je ne pense nullement au lien représenté par les doctrines de l'Église). Il suffira de rappeler que tout homme de la Renaissance qui se respectait lisait assidûment les auteurs de l'antiquité et cherchait, dans ses propres ouvrages, à s'inspirer de leurs idées.

Mais nous pouvons ne pas nous contenter de cette preuve de probabilité, car nous possédons suffisamment de faits témoignant que les hommes qui, en Italie, écrivaient alors sur des questions économiques et ont les premiers

développé systématiquement les idées capitalistes étaient fort versés dans la littérature de l'antiquité. Les livres de famille d'Alberti abondent en citations empruntées à des auteurs antiques - Homère, Démosthène, Xénophon, Virgile, Cicéron, Tite-Live, Plutarque, Platon, Aristote, Varron, Columella, Caton, Pline. Les plus souvent cités sont Plutarque, Cicéron, Columella.

Un autre marchand florentin du Quattrocento, Giovanni Ruccellai, cite à l'appui de ses préceptes pratiques Sénèque, Ovide, Aristote, Cicéron, Salomon, Caton, Platon.

Quant aux écrivains rustiques du XVe et du XVIe siècle, que nous avons souvent eu l'occasion de citer, il va sans dire qu'ils s'inspirent tous des *Scriptores rei rusticae* romains.

Cette fréquence de citations antiques reflète seulement l'accord qui existait, au point de vue des idées et des doctrines, entre les hommes économiques anciens et nos écrivains florentins. Je ne veux pas dire par là que ceux-ci se soient appropriés les systèmes de la philosophie antique pour en faire la base purement théorique de leurs idées personnelles. Nos Florentins n'étaient pas des philosophes : c'étaient des hommes d'action ayant beaucoup lu, et c'est de la confrontation entre ce qu'ils ont lu et leurs expériences personnelles qu'ils ont déduit leurs règles de la vie pratique.

De toutes les idées mises en avant par la philosophie de la basse antiquité, ces hommes prisaient surtout celle d'une loi morale naturelle qui subordonne les impulsions et les instincts naturels au contrôle et à la direction de la raison : c'était l'idée de la rationalisation de tout l'ensemble de la vie, dans toutes ses manifestations. Cette idée, susceptible de devenir le point de départ de connaissances profondes et que les stoïciens ont érigée en un magnifique système de conception et d'appréciation du monde, nos écrivains florentins l'ont considérablement rétrécie en lui donnant un sens purement utilitaire, en enseignant notamment que le bonheur suprême consiste dans une organisation rationnelle, finaliste de la vie. C'est cette exigence morale, si favorable au capitalisme, de la « disciplinisation » et de la « méthodisation » de la vie qui forme le ton fondamental, l'idée directrice des doctrines d'un Ruccellai. Tant qu'il ne se lasse pas de prêcher la répression des instincts et impulsions et de proclamer que ce but ne peut être obtenu que par la discipline morale, c'est l'autorité d'auteurs de

l'antiquité qu'il invoque à l'appui de sa manière de voir. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qu'il emprunte à Sénèque l'idée : « toutes les autres choses échappent à notre pouvoir, mais notre temps nous appartient ».

On peut, si l'on veut, c'est-à-dire en envisageant des idées détachées, sans tenir compte de l'ensemble du système, interpréter tout traité stoïcien dans un sens utilitariste et rationaliste ; et c'est pourquoi la philosophie stoïcienne, avec laquelle nos marchands de laine étaient très familiarisés, leur offrait une source abondante d'inspirations et d'enseignements. Je m'imagine très facilement un Alberti ou un Ruccellai lisant attentivement les admirables *Pensées* de Marc-Aurèle et en notant tout particulièrement les passages suivants :

> « Je m'attachais... à vivre simplement et modestement, bien à l'écart du luxe ordinaire des grands » (1,3).
>
> « J'ai appris d'Apollonius la réflexion et la fermeté dans les décisions et à ne tenir compte que des commandements de la saine raison » (1,8).
>
> « Je suis en outre reconnaissant aux dieux de ne m'avoir pas trop favorisé en ce qui concerne les progrès dans l'art oratoire, dans l'art poétique et dans d'autres sciences pareilles, qui n'auraient eu pour effet que de m'enchaîner complètement » (I,17).
>
> « Fuis les livres et les distractions : tu n'as pas assez de temps pour cela » (II, 2).
>
> « L'âme de l'homme... se déshonore,lorsqu'au lieu de conformer ses actions et aspirations à une fin, elle agit sans réflexion et au hasard, alors qu'il est de notre devoir de conformer à un but les choses même les plus insignifiantes » (II,16).
>
> « Ce qui reste à l'homme de bien, c'est la raison qui le guide vers tout ce qui lui apparaît comme son devoir » (III, 16).
>
> « C'est en vue de l'utilité que la nature procède comme elle le fait » (IV, 9).

« As-tu une raison? Oui. Pourquoi ne t'en sers-tu pas? Laisse-la gouverner, et tu n'auras plus rien à désirer » (IV, 13).

« Lorsque tu hésites à te lever le matin, pense ceci : je m'éveille pour agir en homme. Pourquoi ne ferais-je pas volontiers ce en vue de quoi j'ai été créé et envoyé dans le monde? Suis-je donc né pour m'attarder dans un lit chaud? - Mais c'est plus agréable. -Serais-tu donc né pour le plaisir, et non pour l'activité, pour le travail? Ne vois-tu pas les plantes, les moineaux, les fourmis, les araignées, les abeilles, s'acquitter joyeusement de leurs tâches et contribuer à l'harmonie du monde? Et toi, tu hésites à remplir ton devoir d'homme, tu cherches à te soustraire à ta destination naturelle? - Mais il faut bien prendre du repos. - Sans doute. Mais à cela la nature a imposé une limite naturelle, comme au besoin de boire et de manger. Tu voudrais dépasser cette limite, aller au delà du besoin, tandis que dans ton activité tu cherches à rester en deçà du possible. Tu ne t'aimes pas toi-même, car autrement tu aimerais aussi ta nature et tout ce qu'elle veut. Ceux qui aiment leur métier, y travaillent jusqu'à oublier de se baigner et de manger. Mais toi, tu t'estimes moins qu'un fondeur de bronze n'estime ses statues, un danseur ses bonds, un avare son argent, uni ambitieux son peu de gloire. Tous ils aiment leur travail au point de lui sacrifier leur sommeil et leur nourriture et ne consentiraient pour rien au monde à renoncer à ce qui présente pour eux tant d'attrait » (V, 1).

« En parlant on doit songer aux expressions, comme en agissant on doit songer aux succès. Dans les actions, ce qui importe, c'est le but en vue duquel on les accomplit ; dans les paroles, ce qui importe, c'est leur sens » (VII, 7).

« Personne ne se lasse de chercher ce qui lui est utile ; or n'est utile que l'activité conforme aux lois de la nature. Ne te lasse donc pas de chercher ce qui t'est utile »(VII, 74).

« Mets de l'ordre dans toute ta vie, ainsi que dans chacune de tes actions » (VIII, 32).

« Tiens en bride ton imagination ; calcule tes passions ; modère tes désirs ; que ta raison royale garde la maîtrise d'elle-même » (lX, 7).

« Pourquoi ne te contentes-tu pas de passer convenablement le peu de temps que tu as à vivre? Pourquoi perds-tu ton temps et manques-tu les occasions? » (X, 31).

« N'agis pas au hasard, sans but » (XII, 20).

Beaucoup de ces préceptes du philosophe vraiment impérial sonnent comme des traductions de certains passages des livres de famille d'Alberti. Mais ils ne seraient pas non plus déplacés dans les Fruits de *la* Solitude de William Penn et ne dépareraient pas les écrits sur la Vertu de Benjamin Franklin.

Il y avait encore une autre raison pour laquelle nos Florentins devaient apprécier tout particulièrement la philosophie pratique des anciens : elle leur fournissait la meilleure justification de leur amour du gain. C'est ainsi qu'Alberti a emprunté presque textuellement à Sénèque ses fines observations sur la signification et le rôle de la richesse et du gain. Voici les plus importantes de ces observations *(De tranquil. an., 21, 22, 23)*.

« Le sage ne s'estime pas indigne du bonheur qui lui échoit. Il n'aime pas la richesse, mais il ne la refuse pas ; il lui accorde une place, non dans son cœur, mais dans sa maison ; lorsqu'il la possède, il ne la méprise pas, mais la ménage.

« Il est évident que le sage, lorsqu'il est fortuné, possède plus de moyens de développer son esprit que lorsqu'il est pauvre... La richesse ouvre des possibilités infinies à la modération, à la générosité, à la sollicitude, à l'éclat et au bon emploi ».

Alberti, qui était quelque peu avare, admettait cette dernière proposition avec quelques restrictions : « la générosité qu'on pratique en vue d'un but est toujours louable » ; on doit être généreux même envers des étrangers, « soit pour se faire une réputation d'homme généreux [per farti conoscere non avaro], soit pour acquérir de nouveaux amis » (Della *famiglia,* 237)... « La richesse réjouit, comme un vent favorable lorsqu'on navigue sur la mer, comme une belle journée ou comme un endroit ensoleillé un jour d'hiver... Certaines choses sont plus ou moins appréciées, d'autres le sont beaucoup : la richesse fait incontestablement partie de ces dernières... Cesse donc de défendre au philosophe l'argent ; personne n'a condamné la sagesse à être pauvre. Un philosophe peut posséder beaucoup de trésors, sans les

avoir pris à qui que ce soit, sans qu'ils soient tachés de sang, sans les avoir acquis par injustice ou par des moyens malpropres ». (En réalité, nous savons ceci : Sénèque a, par exemple, imposé aux Brites un emprunt de 40 millions de sesterces à un taux d'intérêt très élevé, et le recouvrement subit et violent de cet emprunt été la cause d'une insurrection de la province en l'année 60. C'est ce qu'il s'est bien gardé de raconter dans ses ouvrages. Toutefois Alberti et ses successeurs souscrivaient sans réserve à ces préceptes)... « Amasse des trésors à volonté : c'est ton droit », etc.

Ces idées sont celles de presque tous les moralistes de l'antiquité.

Cicéron disait, par exemple (2, *De Inv.*) : « On désire l'argent non pour lui-même ou à cause de l'attraction qu'il exerce, mais à cause des avantages qu'il est susceptible de procurer ». Et nous avons vu que ces mêmes idées furent en faveur pendant toute la période du capitalisme naissant : acquiers autant que tu pourras, mais honnêtement (« onestamente », « honestly »), sans t'attacher à la richesse, la considérant comme un moyen, et non comme une fin!

Mais les hommes économiques du capitalisme naissant devaient apprécier plus particulièrement les ouvrages de l'antiquité dans lesquels se trouvaient formulées les règles pratiques d'une économie bien ordonnée, règles auxquelles on pouvait se conformer, sans y changer quoi que ce soit, dans ses propres affaires. Bien que ces ouvrages ne soient pas d'un caractère « philosophique » proprement dit, je demande la permission de leur consacrer ici quelques mots. Les deux auteurs qui, à mon avis, ont exercé la plus grande influence sur la formation de la mentalité capitaliste sont Xénophon (dont l'Oe*conomicus* a été plus lu et apprécié que les ouvrages correspondants d'Aristote dont les tendances se rattachent encore à celles de l'époque anti-chrématique de l'artisanat) et l'écrivain rustique romain Columella.

Je suppose que les passages suivant de l'Oeconomicus ont dû impressionner plus particulièrement les lecteurs florentins .

> « J'agis conformément à ce que je considère comme juste et bon, animé du désir de me procurer santé, force, honneur civique, de me faire bien voir de mes amis, de me tirer heureusement d'affaire dans la guerre et d'acquérir des richesses par des moyens légitimes. - Tu tiens donc, Ichomaque, à devenir riche et à faire de grands efforts

> pour acquérir des trésors? - J'y tiens en effet, car j'estime que c'est une grande joie, Socrate, que de pouvoir honorer comme il convient les amis et les dieux, de pouvoir les secourir lorsqu'ils ont besoin de quelque chose et de ne pas laisser, pour autant que cela dépend de moi, la ville sans pompe et éclat... »
>
> « Rechercher santé et force corporelle, se préparer pour la guerre et en même temps songer à l'augmentation de sa richesse : qu'y a-t-il de plus admirable et de plus remarquable... ? »

Alberti se contente de transcrire textuellement ce passage, en omettant seulement les mots se rapportant à la préparation à la guerre.

> « Lorsqu'on dépense l'argent à pleines mains, lorsque le rendement de l'économie reste inférieur aux dépenses, on ne doit pas s'étonner de voir les privations prendre la place de l'abondance ».

Viennent ensuite les passages dans lesquels il est question de l'administration intérieure d'une maison : « Ma chère femme, il n'y a rien d'aussi utile et d'aussi beau dans la vie que l'ordre » (*op. cit.*, p. 38) ; qui cherchent à détourner les femmes du vain luxe, du flirt et de la vanité (la bonne maîtresse de maison ne se farde pas) ; qui cherchent à enseigner au personnel l'économie « la plus rationnelle ». Tous ces passages, nous les retrouvons presque mot pour mot chez Alberti ; ils contiennent en germe toutes les idées qui ont trouvé plus tard leur plein développement dans la *Sancta masserizia*.

Ce qui est vrai de Xénophon, l'est également des écrivains rustiques romains. « Les écrits de Caton et d'autres scriptores rei rusticae ressemblent sous certains rapports à l'*Agriculture rationnelle* de Thaer ; considérant que l'achat d'une propriété rurale constitue un placement de capital, ils donnent des conseils en conséquence et exposent ce qu'un agriculteur avisé doit savoir et connaître, pour pouvoir surveiller et contrôler de près un *villicus* » [1]. L'amour du gain et le rationalisme économique sont déjà développés dans ces ouvrages jusqu'à leurs dernières conséquences. ils insistent déjà d'une façon toute particulière sur la nécessité d'économiser le temps : *time is money !*

[1] Max Weber, *Römische Agrargeschichte* (1891), pp. 225-226.

Enfin ceux qui se livraient à l'étude des anciens pouvaient trouver chez les poètes et les prosateurs une foule de passages faisant l'éloge des vertus « bourgeoises », et notamment de l'amour du travail et de l'esprit d'épargne. Ce qui était de nature à rendre ces passages, ou tout au moins un certain nombre d'entre eux, particulièrement suggestifs et efficaces, passait de bouche en bouche sous la forme d'aphorismes et de maximes. « La paresse est mère de tous les vices », tel est, d'après Alberti, un vieux proverbe qui, de son temps, jouissait d'une grande faveur (« antiquo detto e molto frequentato dà nostri »). « Il ne faut pas moins de vertu pour garder ce qu'on a que pour acquérir du nouveau » (Ovide). « La plus grande richesse consiste dans l'art d'épargner » (Lucrèce). Il y avait encore beaucoup d'autres maximes vantant et encourageant l'épargne. J'en ai trouvé un grand nombre dans un ouvrage du XVIIe siècle, intitulé L'amour de l'argent, que j'ai déjà eu l'occasion d'utiliser précédemment.

Livre deuxième : Les sources de l'esprit capitaliste

Deuxième partie :
Les forces morales

XVIII

Influences religieuses

1)- Les catholiques

Nous avons montré, dans le chapitre précédent, que la mentalité économique des marchands de laine florentins avait subi l'influence des idées philosophiques des écrivains de l'antiquité. Il convient cependant de ne pas s'exagérer le degré de cette influence. Celle que la religion, et plus particulièrement la religion catholique, avait exercée sur les pensées et sur les actes de ces hommes fut infiniment plus forte et plus profonde. Qu'on songe, en effet, que les débuts du capitalisme coïncident avec une époque pendant laquelle toute la vie sociale se trouvait subordonnée aux prescriptions de l'Église, c'est-à-dire pendant laquelle l'homme ne pouvait faire un pas dans la vie sans marquer par là même son attitude à l'égard des lois de l'Église, à l'égard des conceptions morales de la religion. Le christianisme catholique était devenu à cette époque la base de toute la culture occidentale, en faisant une « culture chrétienne, une et indivisible » (Tröltsch). Cette puissance de l'Église avait dominé tous les esprits jusqu'au

XVe siècle, et ceux-là mêmes qui prenaient la liberté de « philosopher » par eux-mêmes, qui lisaient les « anciens » et s'appliquaient à adapter leur vie aux enseignements qu'ils puisaient dans les écrits de ceux-ci, auraient été (à quelques rares exceptions près) étonnés et effrayés de s'entendre dire qu'ils se mettaient ainsi en opposition avec les autorités de l'Église. Ils tenaient avant tout à rester pieux et orthodoxes et ne consentaient à subir d'autres influences que dans la mesure où cela pouvait se faire sans dérogation aux idées et conceptions de la communauté religieuse dont ils faisaient partie. C'est ainsi qu'un homme comme Alberti ne se lasse pas de proclamer sa piété et son orthodoxie et de recommander à ses disciples de servir avant tout Dieu (tel que le concevait l'Église catholique) . « Celui qui ne craint pas Dieu, celui qui a détruit la religion dans son âme, doit être considéré comme méchant en toutes choses. Les enfants doivent être élevés, avant tout, dans la plus grande vénération de Dieu, l'observation des enseignements divins étant un admirable remède contre un grand nombre de vices [1]. C'est ainsi qu'il donne pour base à ses propres enseignements les commandements de Dieu. Alors même qu'il adopte les idées des anciens, il cherche toujours à les asseoir sur une base religieuse : Dieu n'a pas voulu qu'un être humain vécût dans l'oisiveté ; donc l'homme ne doit pas être oisif [2].

Ce qui était vrai des esprits soi-disant « libres », l'était également, et à plus forte raison, de la grande masse des hommes économiques. Au ave siècle, toute l'Italie était encore strictement orthodoxe ; le scepticisme ne fit son apparition qu'au XVe.

Ce qui nous intéresse plus particulièrement, c'est le fait que nulle part le zèle religieux et clérical ne fut plus grand qu'à Florence, cette Bethléem de l'esprit capitaliste (d'origine *chrétienne!)*. La Toscane fut au début du moyen âge la véritable citadelle du cléricalisme ; ici les rapports entre l'histoire des différentes églises et celle des différentes villes étaient plus étroits que partout ailleurs ; ici les moines étaient particulièrement nombreux et actifs, et plus d'un ordre, fondé ailleurs, recevait en Toscane une nouvelle impulsion ; nulle part la population n'était plus étrangère à l'hérésie et d'une foi plus pure. Le meilleur connaisseur des premières époques de l'histoire florentine résume ainsi son jugement sur l'attitude de la Toscane à l'égard de l'Église :

[1] *Della Famiglia,* p. 54.
[2] *Ibid.,* pp. 122 et suiv.

> « Il s'est formé ici une association étroite entre des tendances clérico-religieuses et les éléments robustes d'une communauté qui, dans son opposition voulue et délibérée contre des empereurs non italiens et une noblesse à leur dévotion, s'appuyait sur une bourgeoisie composée de négociants et d'industriels et qui, grâce à l'honnête labeur de ses artisans et fabricants et à la ruse, au manque de scrupules, à la vaste expérience de ses marchands et banquiers, était devenue une des plus riches et des plus puissantes du monde. C'est cet ensemble de faits qui avait imprimé à la ville des bords de l'Arno sa marque particulière, laquelle s'était maintenue, tant que Florence avait joué un rôle de premier ordre dans le développement de la civilisation européenne » [1].

Tout nous autorise d'ailleurs à admettre que cette forte mentalité religieuse, après avoir été renforcée par la Réforme, fut, jusqu'à la fin de la première phase du capitalisme, celle de la plupart des catholiques de tous les pays. Les marchands et les industriels du XVIIIe siècle sont encore aussi pieux que ceux du XIVe et vivent, comme eux, dans la « crainte de Dieu ». Leur religiosité pénètre jusqu'au fond de leur vie d'affaires. Et nous trouvons dans des livres de commerçants allemands des recommandations qui sont certainement dictées par une profonde et honnête conviction ; celle-ci, par exemple : « Un marchand doit être avant tout honnête et vertueux ; le bien mal acquis ne profite pas à son possesseur, alors que les biens acquis par l'homme pieux et juste poussent des racines profondes, apportent la bénédiction de Dieu et se transmettent aux enfants et aux petits-enfants ». Ou encore celle-ci : le profit est une « bénédiction de Dieu », au même titre que les enfants ; « c'est de Dieu que nous recevons tout ; c'est lui qui bénit et fait prospérer nos entreprises », lisons-nous dans le *Livre de Raison* d'un marchand de draps français du XVIIIe siècle. Et lorsque le même marchand commence son *Livre* par les mots : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Bénite soit la Très Sainte Trinité, qu'elle soit adorée et louée en toute éternité » [2], nous pouvons être certain qu'il prenait cette invocation à Dieu très au sérieux. Le remise de toutes les affaires à la volonté de Dieu n'était pas encore une phrase vide de sens,

[1] O.Hartwig, *Quellen und Forschungen zur älteren Geschichte von Florenz* (1875), 1, p. 93.
[2] Charles de Ribbe, *Les familles et la société en France avant la Révo*lution...2e éd., Paris 1874.

comme elle l'est de nos jours où le rudimentaire « A la grâce de Dieu » qui figure en tête de certains livres de comptabilité sonne comme un blasphème.

L'Église catholique avait d'ailleurs un moyen facile et direct d'agir sur la vie psychique et, avec elle, sur l'orientation de la volonté et sur toute la conduite des croyants : c'était la confession auriculaire qui, depuis la décision du quatrième synode de Latran, en 1215, était devenue pour tout adulte un devoir dont il avait à s'acquitter au moins une fois par an. Nous avons des raisons d'admettre que les hommes d'affaires se mettaient également d'accord avec leurs confesseurs sur les principes qui devaient présider à leur conduite dans les affaires (cet accord pouvait d'ailleurs se faire aussi en dehors de la confession). Pour aider les prêtres qui recevaient la confession à dissiper les doutes et à calmer les inquiétudes des croyants, on a écrit un grand nombre de livres, appelés *Summae theologicae,* dans lesquels se trouvaient développées et formulées, conformément aux enseignements de l'Église, les règles de conduite applicables à toutes les circonstances de la vie, y compris celles qui se rattachaient aux affaires. Aussi ces *Sommes* représentent-elIes pour nous une des sources les plus importantes qui nous renseignent, d'une part, sur ce que l'Église croyait devoir recommander, et, d'autre part, sur la conduite réelle. Nous aurons souvent à recourir à ces sources dans la suite.

2) - Les protestants

C'est un fait connu, et sur lequel il nous paraît inutile d'insister, que pendant les deux premiers siècles qui suivirent la Réforme, il y eut dans les pays protestants, un essor extraordinaire du sentiment religieux. Ce que je veux cependant faire ressortir ici, c'est que l'intensité de ce sentiment religieux avait atteint son point culminant (si l'on fait abstraction de certaines régions isolées de la Suisse) dans le pays dans lequel l'esprit capitaliste avait subi, à la fin du XVIIe siècle, un développement particulièrement rapide et large : nous avons nommé l'Écosse. Il est impossible, sans une connaissance exacte des détails, de se faire une idée de la passion presque morbide avec laquelle les Écossais du XVIIe siècle défendaient et cultivaient les valeurs religieuses. Aussi tracerai-je de l'état d'âme des Écossais d'alors un rapide tableau qui suffira, j'espère, à montrer

l'importance extraordinaire que ces gens attachaient aux enseignements de l'Église dans tous les domaines et dans tous les détails de la vie. C'est, à ma connaissance, Thomas Buckle qui, dans son *Histoire de la Civilisation en Angleterre* (tome II, chap. IV), a réuni le plus grand nombre de faits et de données susceptibles de renseigner sur l'état d'esprit du peuple écossais au XVIIe siècle. Je citerai quelques-uns de ces faits et données en renvoyant le lecteur aux références extraordinairement consciencieuses de Buckle lui-même. Je dirai seulement que de tous les faits que contient le livre de Buckle, il n'en est pas un seul qui ne soit puisé aux sources documentaires.

> « La religiosité de la population se manifestait, en premier lien, dans le zèle avec lequel on s'adonnait aux exercices religieux, et en deuxième lieu dans la soumission servile aux paroles autoritaires des prédicateurs. Les prêtres se mêlaient des affaires privées de chacun, donnaient des indications sur la façon de se comporter à l'égard de la famille et venaient de temps à autre s'assurer personnellement si leurs conseils et recommandations étaient suivis. Leurs favoris, les anciens, étaient partout : chaque paroisse était divisée en districts, et à la tête de chaque district se trouvait un ancien qui le contrôlait. On se servait en outre d'espions. Les gens étaient surveillés non seulement dans la rue, mais même chez eux ; on veillait à ce que personne ne manquât le service divin ou n'arrivât en retard pour le sermon. Et tout le monde se soumettait à ces contrôles, sans murmurer. L'autorité des prêtres était considérée comme illimitée. Ils ont su l'acquérir en persuadant leurs auditeurs que ce qui était dit du haut de la chaire venait directement de Dieu. Les prédicateurs se donnaient pour des envoyés de Dieu : ils étaient les flèches préférées dans le carquois de Dieu.
>
> « A la crainte des prêtres correspondait la pour des démons. On croyait généralement que de méchants esprits planaient sur la terre et dans les airs et étaient occupés à tenter les hommes et à leur faire du mal. Ils étaient en nombre infini. A leur tête se trouvait Satan lui-même qui s'amusait à apparaître en personne et à étreindre et effrayer tous ceux qu'il rencontrait. Il revêtait pour cela les aspects les plus variés. Tantôt il visitait la terre sous l'avatar d'un chien noir, tantôt sous celui d'un corbeau, etc. Ses mauvais tours étaient innombrables, car, à en croire les théologiens, il devenait de plus en plus rusé, à mesure qu'il avançait en âge ; et après 5.000 ans d'exercice il avait acquis une habileté extraordinaire. Les prêtres ne se lassaient pas de parler de lui dans leurs sermons et de préparer leurs auditeurs à la

rencontre avec leur grand ennemi ils rendaient ainsi le peuple fou de peur. Toutes les fois que le prédicateur mentionnait le nom de Satan, l'assistance soupirait et gémissait. Souvent les gens restaient sur leurs sièges comme abrutis et paralysés par la peur. Des images de terreur remplissaient leurs âmes, les poursuivaient partout, les accompagnaient dans leur travail quotidien. On croyait voir partout le diable.

« Et la terreur s'aggravait encore à l'idée des affreux châtiments de l'enfer dont les prédicateurs menaçaient leurs auditeurs. Ils leur racontaient avec complaisance comment ils seraient rôtis sur de grandes flammes, suspendus par la langue ; comment ils seraient fouettés avec des scorpions et jetés dans de l'huile bouillante et dans du plomb fondu. Il y a dans l'enfer un fleuve de feu et de soufre, plus large que la terre ; les os, les poumons et les foies des pécheurs seront bouillis, mais jamais consumés. En même temps ils seront mangés par des vers et, pendant que ceux-ci rongeront leurs corps, ils seront entourés par des diables qui se moqueront d'eux. Il y a une succession d'enfers infinie. Le Tout-Puissant a consacré ses loisirs de jadis à arranger et à préparer ce lieu de tortures, afin qu'il soit prêt à recevoir les hommes dès l'apparition du genre humain. »

Le Dieu de Calvin et de John Knox était un Dieu terrible, un Dieu redoutable, un tyran sanguinaire, et l'état d'âme dans lequel les prédicateurs s'attachaient à maintenir leurs auditeurs était celui de l'angoisse perpétuelle, accompagnée de l'ardent désir de rendre la vie conforme aux prescriptions de l'Église. Et c'est là ce qui nous intéresse ici où nous cherchons à faire ressortir l'extrême importance que la religion avait pour les hommes d'alors, et par conséquent pour les sujets économiques des premières phases du capitalisme. Il est incontestable que pour les hommes des pays protestants, ou tout au moins calvinistes, cette importance s'était encore accrue au cours du XVIIe siècle. La religion s'était emparée de l'homme au point de devenir une véritable obsession, une idée fixe morbide. Et nous en avons une preuve dans ce fait, en apparence inexplicable, que la doctrine de la prédestination a eu pour effet d'imposer aux calvinistes une vie rigoureusement conforme aux exigences de l'Église. L'homme à l'esprit sain, n'obéissant qu'à la simple logique, se serait dit que puisque sa volonté et sa conduite ne Peuvent rien changer à son sort, ne peuvent lui assurer le salut ou le soustraire à la condamnation, autant vivre selon son bon plaisir ; mais chez les hommes qui nous intéressent ici

l'équilibre mental était complètement rompu et ils se trouvaient dans un état voisin de la folie.

Les idées du clergé sur la vie que devaient mener les croyants se trouvaient exposées dans le volumineux traités, qui étaient connus en Angleterre sous le nom de *Directoires* et qui, en tant que recueils de solutions casuistiques, correspondent aux Sommes catholiques. La morale purement économique occupe dans ces traités une large place.

3) – Les Juifs

Puisque nous cherchons à déterminer l'influence que la religion a exercée sur la formation de l'esprit capitaliste, on ne s'étonnera pas de nous voir consacrer un paragraphe spécial à l'influence de la religion juive qui a joué, elle aussi, un rôle de premier ordre pendant les premières phases du capitalisme et imprimé à la vie une orientation toute particulière, autant dire spécifique. Sous ce rapport, la religion juive ne diffère pas de celles que nous avons passées en revue dans les deux paragraphes précédents. Nous dirons même (et ce que nous dirons sera peut-être de nature à servir de consolation à quelques-uns) que l'influence de la religion juive sur l'organisation et l'orientation de la vie en général, de la vie économique en particulier, fut plus décisive et plus profonde que celle de toute autre religion. C'est ce que j'ai montré, avec une grande abondance de détails, dans un ouvrage spécial auquel je renvoie les lecteurs [1]. Je me contenterai de reproduire ici les principaux résultats auxquels m'ont conduit mes recherches et que mes critiques juifs eux-mêmes n'ont pas osé contester.

Si la religion des Juifs a exercé une influence aussi décisive et profonde sur l'ensemble de leur vie, c'est qu'elle n'était pas chez eux une chose à laquelle on ne pense que les dimanches et les jours de fête, mais intervenait dans toutes leurs pensées et dans tous les actes de leur vie quotidienne. Toutes les circonstances de la vie avaient pour ainsi dire leur consécration religieuse. Au moment d'entreprendre quoi que ce soit, avant d'accomplir un acte quelconque, le Juif se demandait si la réalisation de l'entreprise ou l'accomplissement de l'acte signifierait la reconnaissance ou la négation de

[1] *Die Juden...*, pp. 226 et suiv.

la majesté divine. La « loi » juive ne règle pas seulement les rapports entre l'homme et Dieu, et les préceptes de la religion ne répondent pas seulement à un besoin métaphysique : les livres sacrés contiennent encore des normes obligatoires, applicables aux rapports entre les hommes et aux rapports entre l'homme et la nature. Au même titre que la doctrine morale, le droit juif fait partie du système religieux. Le droit a été instauré par Dieu ; il est moralement bon et agréable à Dieu. Loi morale, et commandement divin sont pour le Juif des notions inséparables.

Mais aussi nul peuple ne veille avec autant de soin que le peuple Juif à ce que nul n'ignore les prescriptions de la religion. En premier lieu, tout enfant juif reçoit une instruction religieuse systématique ; en deuxième lieu, on utilise en grande partie le service divin pour lire et expliquer des passages des Saintes Écritures, et on s'arrange de façon à ce que les fidèles prennent ainsi connaissance de toute la Thora en l'espace d'une année ; en troisième lieu on enseigne à l'individu que l'étude de la Thora et la lecture de la *Schema* constituent un devoir des plus stricts.

Aussi peut-on dire que nul peuple n'a suivi aussi rigoureusement les voies qui lui ont été indiquées par Dieu et ne s'est appliqué avec autant de zèle à se conformer aux prescriptions de la religion.

On a dit des Juifs qu'ils étaient le « moins pieux » de tous les peuples. Je ne discuterai pas ici le bien ou le mal fondé de cette opinion. Mais ce qui me paraît absolument certain, c'est que de tous les peuples de la terre ils sont celui qui « craint » le plus Dieu. Ils ont toujours vécu dans un état d'angoisse, obsédés par la crainte de la colère divine.

A cette crainte de Dieu (dans le sens étroit du mot), d'autres facteurs sont venus s'ajouter au cours de l'histoire qui n'ont fait qu'accentuer la propension des Juifs à se conformer strictement aux préceptes religieux, dans ce qu'ils avaient de plus formel. Leurs destinées nationales ont été le principal de ces facteurs. La destruction de l'État juif a eu pour effet que les pharisiens et les scribes, c'est-à-dire les éléments qui cultivaient la tradition d'Esdra et voyaient dans le rigoureux conformisme le principal mérite de l'homme, mais n'exerçaient jusqu'alors qu'une influence purement morale, ont pris la tête du judaïsme et sont devenus ses seuls chefs spirituels. Les Juifs, qui ont cessé de former un État et dont les sanctuaires nationaux ont été détruits, se réunirent et se groupèrent sous la direction des pharisiens et, pour ainsi dire, à l'ombre de la Thora (cette « patrie portative », selon

l'expression de Heine). Ainsi prit naissance la domination des rabbins qui, au cours du moyen âge, n'a fait que se consolider, en raison même des conditions dans lesquelles se trouvaient placés les Juifs, et qui a fini par devenir tyrannique au point de provoquer de temps à autre des protestations, et même des révoltes, contre le joug qu'elle faisait peser sur le peuple élu. Plus s'accentuait l'isolement (forcé ou volontaire) des Juifs au milieu des peuples qui leur accordaient l'hospitalité, et plus l'influence des rabbins augmentait, en même temps que leur autorité pour imposer à leurs ouailles l'obéissance de plus en plus stricte à la loi. Mais cette fidélité à la loi que les rabbins s'attachaient à leur inculquer était encore dictée aux Juifs par des raisons intérieures, par des raisons d'ordre sentimental. Ils voyaient dans cette fidélité le seul moyen de maintenir leur dignité humaine et de s'assurer une possibilité d'existence, au milieu des persécutions et des humiliations qu'ils subissaient de toutes parts. Pendant très longtemps leur système religieux était représenté par le Talmud, et c'est dans, par et pour le Talmud que les Juifs ont vécu pendant des siècles.

Toute une série de circonstances extérieures ont agi dans la même direction, en poussant les Juifs à maintenir toujours vivante une fidélité générale et rigoureuse aux prescriptions religieuses.

Ce qu'il importe de bien faire ressortir, c'est que cette stricte orthodoxie était répandue non-seulement dans la grande masse du peuple juif, mais aussi dans les couches cultivées et dans ses classes riches et aisées, c'est-à-dire dans la partie de ce peuple qu'on peut à bon droit considérer comme l'initiatrice de l'esprit capitaliste.

Tout comme les prêtres catholiques et protestants (peut-être même dans une mesure plus grande encore, puisqu'ils étaient en même temps juges en matières profanes), les rabbins ont exposés leurs idées sur la vie juste et pieuse dans des ouvrages spéciaux ou bien ont réuni leurs décisions et solutions dans des livres dits « de réponses » qui ont servi de source de jurisprudence à des générations ultérieures. L'abondance de cette littérature fournit une preuve de plus du grand rôle que la religion juive avait joué dans la vie privée, et plus particulièrement de la grande influence qu'elle avait exercée sur l'orientation et la modalité de la mentalité économique des Juifs.

Livre deuxième : Les sources de l'esprit capitaliste

Deuxième partie :
Les forces morales

XIX.

Le catholicisme

L'influence de systèmes religieux et d'églises sur la structure et l'évolution de la vie économique peut se manifester de plusieurs manières : directement ou par des voies détournées, en entravant ou en accélérant une évolution donnée. C'est ce qui est arrivé au capitalisme dont l'évolution a été en partie entravée, en partie favorisée par les systèmes religieux et par les Églises à l'histoire desquels sa propre histoire se rattache de ce fait de la façon la plus étroite.

Ici je me propose de montrer avant tout les encouragements que l'esprit capitaliste avait reçus des grands systèmes religieux de notre monde occidental, et je me contenterai de mentionner seulement en passant les influences en sens contraire, c'est-à-dire inhibitrices et défavorables, que ces mêmes systèmes ont pu exercer sur l'évolution du capitalisme.

C'est en Espagne, où les intérêts religieux avaient pris une importance telle qu'ils avaient fini par l'emporter sur les intérêts de tout autre ordre,

que le catholicisme semble avoir gravement entravé le développement de l'esprit capitaliste. La plupart des historiens voient avec raison la cause de ce phénomène dans la lutte entre le catholicisme et l'Islam, dont la presqu'île ibérique a été le théâtre pendant près de mille ans. La longue domination de la foi mahométane a eu pour effet d'assigner au peuple chrétien pour seule et unique mission la destruction de l'Islam. « Alors que les autres peuples européens pouvaient accorder leur attention à de nouveaux problèmes d'ordre spirituel et économique, l'Espagne ne pouvait pas envisager comme possible et désirable un autre idéal quelconque, tant qu'il restait encore une seule bannière maure flottant sur les tours d'une forteresse ibérique ». Toutes les guerres d'indépendance furent en Espagne des guerres religieuses. Lafuente parle d'une « croisade éternelle et permanente contre les infidèles » : 3.700 batailles ont été livrées aux Maures, avant qu'ils fussent chassés.

Mais la domination de l'idéal chevaleresque et religieux s'était maintenue même après l'expulsion des Maures, imprimant un cachet particulier à toutes les entreprises coloniales des Espagnols, en déterminant la politique intérieure des rois. Le féodalisme et le fanatisme ont, par leur mélange intime, donné naissance à une conception de la vie pour laquelle il n'y avait plus place dans le monde prosaïque des temps nouveaux. Le héros national de l'Espagne est représenté par un personnage universellement connu et qui n'a certainement rien de capitaliste : par le chevalier errant, par l'aimable et sympathique Don Quichotte.

Il est beaucoup plus difficile de dire si le catholicisme a également entravé le développement du capitalisme en Irlande. Mais dans tous les autres pays il a incontestablement favorisé l'épanouissement de l'esprit capitaliste, en en accélérant l'évolution. Ceci est plus particulièrement vrai de l'Italie, pays auquel il faut songer en premier lieu, lorsqu'on considère les premières phases du capitalisme. De quelle manière l'influence du catholicisme s'est-elle exercée dans ce pays?

En cherchant à répondre à cette question, je néglige complètement le rôle que les papes, par leur économie financière, ont pu jouer (et ont certainement joué) dans l'établissement du système économique capitaliste, ainsi que l'influence qu'ils ont pu exercer (indirectement) sur la formation de l'esprit capitaliste. Ce rôle a été défini par un grand nombre d'auteurs (entre autres par moi-même), et je ne vois pas ce qu'on pourrait ajouter de nouveau à ce qui est déjà connu. On sait que le formidable système

d'impôts, s'étendant au monde civilisé tout entier, qui a été institué par la Curie à partir du XIIIe siècle, a servi de point de départ à la « formation d'une puissante organisation bancaire internationale, dirigée par des marchands italiens » et que cette organisation a été appelée à jouer le rôle d'un ferment de premier ordre dans le processus d'évolution capitaliste.

Ce qui m'intéresse plutôt, c'est de faire ressortir l'influence que le catholicisme a exercée sur le développement de l'esprit capitaliste *à la faveur de ses doctrines,* autrement dit l'influence de la religion catholique comme telle.

Pour nous acquitter de cette tâche, nous devons nous imposer des restrictions assez pénibles. Nous devons notamment renoncer à suivre le système religieux du catholicisme dans ses ramifications les plus pures ou dans ses racines les plus profondes. Ne pas y renoncer serait rendre notre tâche inutilement difficile. Malgré tout l'attrait que présentent ces recherches, cette manière d'envisager le problème en nous plaçant au point de vue du dogme ou de l'histoire du dogme ne servirait qu'à distraire notre attention de ce qui forme le noyau même du problème, à savoir de la découverte des rapports existant entre les enseignements de la religion et l'état d'âme et d'esprit des sujets économiques d'une époque donnée. Or, cette découverte n'a que faire de finesses scientifiques ou philosophiques. Nous n'avons à tenir compte, pour nous acquitter de notre tâche, que des enseignements de tous les jours, que des exercices religieux pratiques, ayant lieu sur une vaste échelle. C'est là, à mon avis, un détail très important : si on le néglige, on peut certainement écrire des essais extraordinairement profonds, susceptibles d'intéresser vivement le philosophe et le théologien, mais on s'expose à mal interpréter les relations causales réelles. Ce reproche d'avoir voulu *trop bien* faire (au point de vue théologique) s'applique, à mon avis, à la célèbre étude de Max Weber sur le rôle du puritanisme dans le développement de l'esprit capitaliste (nous aurons encore à revenir sur ce sujet).

Le labourage profond n'est pas toujours le moyen le plus rationnel d'assurer la fécondité du sol.

Si donc le lecteur trouve que je m'en tiens, dans les considérations qui suivent, trop « à la surface », je le prie d'y voir une preuve, non de l'étroitesse de mon horizon intellectuel, mais de mon effort d'obtenir une interprétation aussi exacte que possible des rapports historiques. Ainsi que

je l'ai déjà dit, un pareil traitement « plat » et « superficiel » du sujet suppose une grande maîtrise de soi-même.

Le système religieux qui nous intéresse ici en premier lieu est le Thomisme qui, à partir du XIVe siècle, domine toute la catholicité officielle (c'est-à-dire à l'exclusion des différentes sectes). Ce qui caractérise cette doctrine, c'est qu'elle fond en un tout indivisible les deux parties qui, dès le début, entraient dans la composition du christianisme : la religion de la grâce et de l'amour de saint Paul et de saint Augustin et la religion de la loi ; autrement dit, elle supprime le dualisme de la loi et de l'Évangile. Et elle arrive à ce résultat en établissant entre ces deux religions un rapport hiérarchique de fins : « aux fins profanes et terrestres, dictées par la loi naturelle et par la raison et représentées par l'organisation, l'unité et la prospérité de l'humanité dans tous les biens spirituels et matériels, s'opposent les fins dictées par la morale supraterrestre, par la loi chrétienne, en vue de l'union sacramentelle avec et dans la substance vitale divine » (Tröltsch).

Au point de vue de la formation de la vie chrétienne sociale et terrestre, et plus particulièrement en ce qui concerne l'influence de la religion sur la conduite des sujets économiques, ce sont uniquement les fins de la première de ces catégories qui nous intéressent. Le fait que l'idée augustinienne de l'amour de Dieu, « conçu comme une fin absolue et suprême, comme une fin morale par excellence », constitue l'élément essentiel de l'éthique chrétienne, ce fait, disons. nous, peut être complètement négligé, pour autant qu'il s'agit de l'importance purement pratique de cette éthique.

Nous avons donc à nous occuper exclusivement de la morale de la loi thomiste.

L'idée fondamentale de cette morale consiste dans la rationalisation de la vie : l'éternelle et divine loi terrestre et naturelle de la raison nous ordonne de ramener aux fins rationnelles et de régler d'après ces fins nos sens, le côté affectif et passionnel de notre être. « Est péché dans les actes humains tout ce qui est en opposition avec l'ordre de la raison » ; « plus une chose est nécessaire, plus on doit se conformer, par rapport à elle, à l'ordre établi par la raison » ; c'est pourquoi l'instinct sexuel, à cause précisément de son extrême importance pour la vie sociale, doit être soumis au contrôle le plus rigoureux. Être vertueux, c'est observer l'équilibre prescrit par la raison.

L'extrême vertu consiste à soumettre les désirs sensuels (il s'agit ici de la « concupiscentia ») à la raison, au point de rendre impossible la naissance de passions violentes, contraires à la raison.

Dans ce monde naturel, peuplé de créatures impulsives, se trouve introduit un monde moral, rationnel, fait de liberté. Les pierres qui sont à la base de ce monde moral sont fournies par le droit naturel rationnel, reconnu par la Bible ; mais bien que le thomisme cherche de plus en plus à lui assigner pour source le Décalogue, il est certain qu'on en retrouve également les éléments essentiels dans la philosophie grecque de la dernière période de l'hellénisme.

La crainte de Dieu constitue le moyen le plus efficace d'inciter l'homme à agir « selon la raison » : cette crainte est, en effet, de nature à éveiller en lui des doutes et à l'obliger à réfléchir sans cesse ; elle le rend, dirions-nous, conscient de ses actes ; c'est à elle seule que nous sommes redevables de la rationalisation et de la méthodisation de la vie.

Si l'on veut se faire une idée bien exacte du rôle qu'a pu jouer la religion catholique dans la formation et le développement de l'esprit capitaliste, il faut songer au fait que l'idée fondamentale de la rationalisation était déjà par elle-même de nature à favoriser la mentalité capitaliste qui, nous le savons, est toute rationnelle et finaliste. L'idée du gain et le rationalisme économique ne signifient, au fond, pas autre chose que l'application à la vie économique des règles que la religion proposait à la vie en général. Pour que le capitalisme pût s'épanouir, l'homme naturel, l'homme impulsif devait disparaître et la vie, dans ce qu'elle a de spontané et d'original, céder la place à un mécanisme psychique spécifiquement rationnel : bref, l'épanouissement du capitalisme avait pour condition un renversement, une transmutation de toutes les valeurs. C'est de ce renversement, de cette transmutation de valeurs qu'est né cet être artificiel et ingénieux qui s'appelle *homo œconomicus*. Nous ne contestons pas l'influence que d'autres facteurs ont pu exercer sur la formation du rationalisme économique et nous reconnaissons volontiers que celui-ci a pu trouver un puissant appui dans les enseignements de l'Église qui tendaient à réaliser dans la vie en général ce que l'esprit capitaliste devait réaliser dans la vie économique. Alors même que la conformation de la morale de l'Église aurait subi l'influence du monde économique (et c'est là un problème que nous aurons encore à examiner de plus près au cours de cet exposé), le rationalisme économique n'aurait jamais acquis la rigidité et subi

l'intériorisation que nous lui connaissons, sans le secours d'un système de règles rationnelles, achevé dans tous ses détails et s'appuyant sur la suprême autorité de l'Église.

L'effet de ces doctrines sur la mentalité économique devait être particulièrement profond lorsqu'elles réussissaient (comme ce fut le cas) à engendrer des états psychiques qui, par leur nature, étaient favorables à l'esprit capitaliste. Je pense en premier lieu au refoulement des impulsions érotiques que l'éthique chrétienne prêchait si volontiers. Personne n'a reconnu aussi nettement que saint Thomas que le maintien et l'épanouissement des vertus bourgeoises avait pour condition la restriction de la vie amoureuse de l'homme. Il savait que la « prodigalité », cette mortelle ennemie de la vie bourgeoise, va le plus souvent de pair avec le libertinage en amour et que la *luxuria,* qui signifie au début « volupté » et « passion de la dépense », donne naissance à la débauche, à la « *gula » : « sine Cerere et Libero friget Venus »*. C'est pourquoi il savait également que celui qui mène une vie chaste et modérée succombe moins facilement au péché de la prodigalité et se montre sous tous les autres rapports meilleur administrateur de ses propres intérêts. Et il va de soi que celui qui sait s'imposer une certaine abstinence se montrera plus actif en tant qu'entrepreneur.

Ceux qui auront su s'imposer la modération « *in Venere Baccho et Cerere »*, n'éprouveront aucune difficulté à s'habituer à une vie rangée, bourgeoise, à une administration sage et prudente de leur fortune et de leur maison. Et l'on sait que la morale chrétienne considère qu'il est du devoir de l'homme de veiller à ses intérêts matériels et voit dans une vie honnête, sobre et bien ordonnée le meilleur moyen de sauvegarder et de faire prospérer ces intérêts.

Les scolastiques voient dans la «*liberalitas » la* vertu économique Par excellence, et ils entendent par «*liberalitas » l'administration* juste et rationnelle, le « juste milieu » de la conduite, une manière de vivre également éloignée de l'avarice et de la prodigalité, considérées l'une et l'autre comme des péchés. Traduire «*liberalitas »* par « générosité » ne serait pas exact : ce mot signifie plutôt « bonne tenue de maison », à quelques nuances près ; elle constitue le degré préliminaire de «S*ancta masserizia ». « Liberalitas » est* avant tout amour de l'ordre dans la direction de la maison, dans la gestion de ses affaires, dans l'établissement de son budget ; elle apprend l'art de jouir honnêtement des biens

terrestres ; elle enseigne la manière honnête d'aimer l'argent et la richesse. Le prodigue aime l'argent trop peu, l'avare l'aime trop. La sévère condamnation d'un train de vie trop dispendieux, dépassant les moyens dont on dispose, implique le commandement de l'épargne ; et l'énumération des suites désastreuses de la prodigalité contient en germe la recommandation d'une économie (bourgeoise) tenant compte avant tout des revenus, en opposition avec l'économie (seigneuriale) fondée sur la dépense.

En plus de la prodigalité, la morale chrétienne combat encore d'autres ennemis de la vie bourgeoise qu'elle condamne comme autant de péchés. Parmi ces ennemis figure au premier rang l'oisiveté, « *otiositas* », qui est « mère de tous les vices ». L'homme oisif commet un péché, parce qu'il gaspille ce bien des plus précieux qu'est le temps ; il est au-dessous de toutes les créatures, car toute créature travaille d'une façon ou d'une autre, aucune ne reste oisive. Antonin, qui trouve des mots éloquents pour prêcher une bonne économie du temps, n'a pas de peine à réduire à néant la justification des paresseux qui prétendent qu'ils veulent contempler Dieu, suivre Marie plutôt que Marthe. Contempler Dieu, dit-il, n'est à la portée que de quelques rares élus ; quant à la masse, elle est là pour travailler utilement.

A côté de l' «*industry* » et de la «*frugality* », les scolastiques enseignent encore une troisième vertu bourgeoise : la « *honesty* », l'honnêteté, l'honorabilité, la décence.

J'estime que la solidité commerciale qui constitue, ainsi que nous l'avons vu, un élément important de l'esprit capitaliste, est une qualité qui s'est formée en grande partie sous l'influence des enseignements de l'Église. Dans l'enceinte d'une ville, l'œil du voisin et la vigilance du président de la corporation dont on faisait partie suffisaient le plus souvent à inspirer une crainte salutaire et à empêcher l'artisan ou le marchand de se détourner, dans la conduite des affaires, du droit chemin. Mais lorsque, avec le développement du capitalisme, les relations d'affaires ont pris une extension extraordinaire, le marchand n'avait plus, pour rester dans le bon chemin, d'autre stimulant que sa propre conscience. Et ce fut précisément la tâche de l'Église de maintenir cette conscience toujours en éveil. Elle s'acquittait de cette mission en condamnant comme autant de péchés toutes les pratiques malhonnêtes auxquelles on pouvait avoir recours lors de la conclusion de contrats, de marchés ou de conventions : commettent un

péché mortel, ceux qui, dans les transactions commerciales, ont recours « à de faux serments, à des mensonges et à des assurances équivoques ». Alberti disait que les membres de sa famille devaient leur situation élevée non seulement à leur intelligence et à leur perspicacité, mais aussi à ce qu'ils ont bien mérité de Dieu, en s'imposant une grande loyauté dans les affaires. Cet aveu simple et naïf nous fait entrevoir toute l'influence que l'Église a dû exercer sur le monde des affaires à ses débuts, en le maintenant dans le chemin de l'honnêteté et de la loyauté par la crainte de Dieu [1].

Mais lorsqu'on lit attentivement les ouvrages des scolastiques, et surtout celui du grand saint Thomas d'Aquin, dont la création monumentale ne peut se comparer qu'à celles d'un Dante et d'un Michel-Ange, on a l'impression qu'ils visaient non seulement à inculquer à leurs contemporains les principes d'une vie bourgeoise et décente, mais aussi à faire d'eux des hommes sincères, courageux, intelligents et actifs, pleins de ressort, d'enthousiasme et de fraîcheur. C'est ce qui ressort, en effet, de nombreux passages de leurs oeuvres dans lesquels il ne se lassent pas de condamner la « mollesse » intellectuelle et morale ; l' « acidia », cette maladie à la mode du Trecento, que Pétrarque nous décrit avec tant de détails, est un péché mortel. Et beaucoup de leurs enseignements moraux ne constituent, à proprement parler, que des préceptes en vue d'une sorte d'entraînement psychique. Les deux vertus cardinales sur lesquelles nos auteurs comptent pour obtenir l'homme idéal qu'ils rêvent, sont l'intelligence et la force, considérées comme les sources ou l'expression de l'énergie spirituelle morale.

L'intelligence*(prudentia),* cette vertu intellectuelle*(virtus intelletualis),* comporte, d'après saint Thomas [2], les vertus secondaires suivantes :

la mémoire *(memoria præteritorum) ;*
la raison *(intelligentia præsentium) ;*
l'invention *(sollertia in considerandis faturis eventibus),*
la réflexion rationnelle *(ratiocinatio conferens unum alter!),*
la docilité *(docilitas per quam aliquis acquiescit sententias maiorum),*
la prévoyance *(providentia) ;*
la circonspection *(circumspectio),*
la prudence *(cautio).*

[1] *Della famiglia,* p. 134.
[2] *Somme Théol,* IIa, IIae, qu.49e 53, 123 et suiv.

A l'intelligence, à laquelle on doit aspirer comme à une vertu, s'opposent, comme vices qu'on doit éviter

l'inintelligence *(imprudentia) ;*
la précipitation *(præcipitatio) ;*
l'irréflexion *(inconsideratio) ;*
la négligence *(negligentia).*

Antonin [1], qui s'étend et insiste principalement sur le vice spécifiquement intellectuel qui s'appelle « a*cidia » et* que nous croyons devoir traduire par « mollesse » ou « atonie », cite les vices suivants qui découlent de ce péché mortel

la négligence *(negligentia) ;*
l'indolence *(desidia) ;*
l'inconstance *(inconstantia) ;*
la torpeur *(torpor) ;*
l'omission *(omissio) ;*
la paresse *(pigritia) ;*
l'oisiveté *(otiositas) ;*
l'inintelligence *(imprudentia).*

Mais tous ces vices ont encore une autre source dans la « *luxuria »,* dans la soif de jouissances en général, dans la poursuite immodérée de satisfactions érotiques en particulier : la sagesse parfaite et la vertu intellectuelle comportent une restriction rigoureuse des penchants sensuels.

Il est à peine besoin d'insister sur l'importance que devaient avoir pour l'entrepreneur capitaliste, encore novice dans son métier, cette doctrine des vertus spirituelles, ces préceptes qui, ainsi que je l'ai dit, visaient à une sorte d'entraînement, de dressage psychique. Sans doute, ce n'est pas à l'entrepreneur capitaliste que saint Thomas, ses émules et disciples pensaient en premier lieu, lorsqu'ils formulaient leur doctrine et leurs préceptes ; mais il était le premier pour qui ces vertus, source et condition d'énergie psychique, pouvaient avoir une valeur pratique. Ces vertus que nos auteurs sacrés prônaient et prêchaient en invoquant en leur faveur toute l'autorité de l'Église n'étaient au fond que les qualités mêmes qu'on

[1] *Summa moralis*, II, 9.

pouvait exiger d'un bon entrepreneur et qui étaient seules de nature à lui assurer le succès dans les affaires. Si l'on mettait au concours, même de nos jours, ce sujet : « indiquer les moyens permettant de transformer en un entrepreneur capitaliste le seigneur impulsif et jouisseur d'une part, l'artisan obtus et nonchalant d'autre part », je ne vois pas quels autres moyens on pourrait indiquer et proposer en dehors de ceux qu'implique l'éthique thomiste.

Ce que nous disons là est en opposition complète avec les idées régnantes quant aux rapports entre les enseignements de l'Église et les exigences du capitalisme naissant. L'influence que l'éthique thomiste a pu exercer sur le développement de l'esprit capitaliste avait jusqu'à présent échappé à la plupart des auteurs qui croient, au contraire, flairer dans cette éthique une foule d'enseignements, de préceptes et de prohibitions nettement hostiles à l'homme nouveau de l'époque capitaliste et à ses ambitions et aspirations. Le premier historien qui, à ma connaissance, se fût opposé à cette manière de voir fut Franz Keller dont le précieux ouvrage m'a été d'une grande utilité, en ébranlant mon dogmatisme et en me montrant la nécessité d'une révision complète des sources scolastiques. Cette révision m'a non seulement convaincu de l'exactitude et de la justesse des idées de Keller, mais m'a même fait faire un pas de plus dans la voie inaugurée par lui. Abandonnant résolument les opinions que j'avais professées autrefois, je puis dire aujourd'hui, sans risque de me tromper, que les idées des scolastiques, surtout de ceux du bas moyen âge, sur la richesse et l'enrichissement, et plus particulièrement sur la légitimité ou l'illégitimité morale du prélèvement d'intérêts, loin d'avoir créé des obstacles au développement de l'esprit capitaliste, n'ont contribué qu'à le favoriser et à l'activer.

A ceux que cette affirmation pourrait surprendre, nous recommandons de tâcher de faire plus ample connaissance de ces hommes que nous connaissons surtout en tant que scolastiques. Nous avons, et bien à tort, pris l'habitude de voir en eux des hommes d'études, étrangers au monde, abstrus, se livrant à des répétitions sans fin et à des élucubrations verbales intolérables sur des sujets sans aucun rapport avec la vie réelle. Cela est certainement vrai d'un grand nombre de petites lumières de l'Église, mais non des grandes. J'ai déjà parlé du caractère grandiose de l'œuvre de saint Thomas. Mais ce n'est pas cela qui m'intéresse ici. Je tiens seulement à relever l'erreur qu'on commet si souvent, en situant saint Thomas d'Aquin dans le « moyen âge » et en oubliant qu'il a vécu et écrit dans un siècle qui

fut pour son pays l'aurore des temps modernes. Mais en admettant même que saint Thomas d'Aquin appartient tout entier à l'époque précapitaliste, il n'en reste pas moins que ceux qui, après lui, ont écrit sur l'éthique chrétienne, se trouvent déjà en pleine période de développement capitaliste. Tel est plus particulièrement le cas d'Antonin de Florence, né en 1389, mort en 1459 ; de son contemporain Bernard de Sienne ; du cardinal Gaëtan, le commentateur de saint Thomas, mort en 1469 ; de Chrys. Javellus et de beaucoup d'autres. Et ce n'est pas seulement l'époque à laquelle ces hommes ont vécu, c'est encore leur personnalité qui nous prouve qu'ils n'étaient ni étrangers ni hostiles au monde, qu'ils ont, au contraire, parfaitement compris le sens de la révolution économique qui s'accomplissait sous leurs yeux et qu'ils n'entendaient nullement s'opposer aux progrès de cette révolution. Ils ont manifesté à l'égard du capitalisme une compréhension et une sympathie infiniment plus grandes que les prédicateurs fanatiques du puritanisme au XVIIe siècle, par exemple. Que de savoir pratique dans la *Somme* d'Antonin! C'est l'œuvre de l'un des hommes les plus avisés de son temps, d'un homme qui se promenait, les yeux ouverts, à travers les rues de Florence, qui connaissait à fond tous les tours, procédés et artifices commerciaux de ses chers compatriotes, pour lequel ni les affaires d'assurances et de transports, ni les affaires de banque, ni l'industrie de la soie, ni le commerce des draps n'avaient de secrets.

Voyons maintenant comment ces gens se comportèrent à l'égard du nouveau système économique et de son esprit.

Pour ce qui est de la manière dont la morale scolastique envisageait le problème de la richesse et de la pauvreté comme telles, nous devons noter tout d'abord qu'on chercherait en vain dans cette morale un écho quelconque de l'idéal de pauvreté du christianisme primitif, de la plupart des Pères de l'Église et des zélateurs de différentes sectes. Pour le chrétien pieux, la pauvreté et la richesse comme telles sont sans importance aucune : ce qui importe, c'est l'usage qu'on fait de l'une et de l'autre. Ce que le sage fuit et redoute, ce n'est pas la richesse et la pauvreté proprement dites, mais les abus dont l'une et l'autre peuvent être la source. Si l'on met la richesse et la pauvreté sur les deux plateaux d'une balance, on verra celle-ci pencher plutôt du côté de la richesse. La richesse et la pauvreté sont également voulues de Dieu. Dans sa bonté infinie, il rattache à l'une et à l'autre des buts définis : au pauvre il veut enseigner la patience, au riche il veut donner une marque de sa faveur ou la possibilité de faire de sa richesse un emploi utile. Aussi la richesse impose-t-elle le devoir d'un bon et utile emploi. Le

chrétien pieux ne doit pas faire de la richesse le centre de ses préoccupations, ne doit pas la transformer en instrument de péché. Lorsqu'il se conforme à ce devoir, il échappe au reproche « d'iniquité » qu'on adresse souvent aux riches. Jamais la richesse ne doit être considérée comme une fin en soi : elle n'est qu'un moyen au service de l'homme et, par l'intermédiaire de l'homme, au service de Dieu. L'homme est la fin la plus proche, Dieu la plus éloignée.

Si les scolastiques ont toujours considéré la richesse comme un état voulu de Dieu, leur attitude à l'égard du problème de *l'enrichissement* a beaucoup varié. Sur ce point, saint Thomas partageait la conception que j'ai appelée statique, la conception précapitaliste, d'un régime économique immuable et équilibré. Chacun occupe une place déterminée qu'il doit conserver toute sa vie durant : il exerce une profession déterminée, appartient à une classe sociale déterminée, possède une certaine aisance, en rapport avec son rang social, susceptible de lui assurer une « subsistance conforme à son rang ». Tout changement, toute évolution, tout « progrès » sont conçus comme des processus purement intérieurs, portant uniquement sur les rapports de l'homme avec Dieu. Aussi la mesure de la richesse dont chacun pouvait disposer était-elle fixée une fois pour toutes : la richesse de chacun ne devait pas dépasser la mesure de ce qu'exigeait son rang social.

Une pareille conception ne pouvait se maintenir au XIVe et au XVe siècles, qui étaient des siècles éminemment révolutionnaires. Elle mettait les confesseurs tous les jours devant des problèmes extrêmement difficiles, car dans son développement logique elle aboutissait à la conclusion suivante : personne ne doit chercher à sortir de son rang, personne ne doit chercher à s'enrichir pour faire face aux exigences d'une situation sociale supérieure.

D'après cette conception, un « r*usticus* » devrait rester toute sa vie « risticus », un « civis » et un « a*rtifex* » *seraient* condamnés à rester jusqu'à la fin de leurs jours « civis » et « a*rtifex* » *sans* avoir le droit d'acquérir une propriété rurale, etc. : ce qui serait manifestement absurde, d'après l'objection que le cardinal Gaëtan oppose, dans son *Commentaire,* à ce qui paraît être la manière de voir de saint Thomas. Il faut, dit-il, que chacun ait la possibilité de s'élever et de s'enrichir. Et voici comment il justifie cette possibilité : lorsque quelqu'un possède des qualités (vertus) éminentes qui le rendent apte à s'élever au-dessus de son rang, il faut qu'il

puisse aussi acquérir les moyens susceptibles de lui faciliter cette élévation ; son désir de s'enrichir, sa richesse une fois acquise, resteront toujours ainsi dans les limites de sa nature ; sa situation plus élevée sera en rapport avec ses dons et ses facultés qui seront la seule justification de son ambition de dépasser son rang. Cette interprétation de la règle thomiste ouvrait aux entrepreneurs capitalistes toutes les perspectives et possibilités d'ascension. Ces hommes qui, « grâce à leurs dons particuliers, s'élèvent au-dessus de la masse », à qui « appartient de droit le privilège de dominer les autres, bien qu'ils ne soient pas nés seigneurs », qui sont, selon l'expression d'Antonin, tout orientés vers l'action et d'autres grands exploits, ces hommes, disons-nous, pouvaient désormais chercher à s'enrichir, à accumuler des capitaux, sûrs qu'ils étaient non seulement de l'impunité, mais même de l'approbation des instances ecclésiastiques.

Il va sans dire toutefois que dans leur désir et leurs efforts de s'enrichir ils devaient rester dans la limites des exigences de la raison et ne pas enfreindre les exigences morales. Celui-là agit d'une façon déraisonnable et punissable qui recherche le gain pour le gain, accumule des richesses pour les richesses elles-mêmes, veut monter pour le seul plaisir de s'élever au-dessus des autres. Une pareille manière d'agir est absurde et insensée, précisément parce qu'il est impossible de lui assigner des limites. Et non moins punissable est celui qui, dans ses efforts pour s'enrichir, néglige les considérations morales et fait abstraction du bien public, qui reste sourd à la voix de la conscience et compromet le salut de son âme pour un bénéfice commercial. On le voit : tous les moralistes catholiques condamnent expressément, et cela jusque dans les temps modernes, la course aux richesses qui ne connaît ni limites ni scrupules. Ils partagent la conception qui était celle du « bourgeois vieux style » et qui a par conséquent prévalu jusqu'à la fin de la première période capitaliste, conception qui n'impliquait cependant pas une condamnation sans appel et sans réserves de l'enrichissement honnête et conforme à la morale. La doctrine morale de l'Église se proposait moins de limiter directement le degré de la richesse que d'agir sur l'orientation morale de l'entrepreneur capitaliste. Ce qu'elle voulait empêcher, et ce qu'elle a certainement contribué à empêcher, c'était le renversement de toutes les valeurs, tel que nous l'avons vu s'effectuer à notre époque.

Ce qui se dégage surtout de tout ce que les scolastiques italiens du bas moyen âge ont écrit sur les sujets économiques, c'est une profonde et sympathique compréhension de l'essor que la vie économique était en voie

de prendre dans leur pays et à leur époque. Autrement dit, ce qui frappe chez eux plus particulièrement, c'est une profonde sympathie pour le capitalisme en général. Et cette sympathie est manifestement une des raisons pour lesquelles ils s'en étaient tenus aussi fermement à la doctrine canonique de l'usure. La prohibition du « prêt à intérêts » signifie dans la bouche des moralistes catholiques du XVe et du XVIe siècles (et nous traduisons leur pensée dans la terminologie technique de nos jours) , vous ne devez pas empêcher l'argent de se transformer en capital.

En disant que la prohibition du prêt à intérêts a imprimé la plus forte impulsion au développement de l'esprit capitaliste, nous avons l'air d'énoncer un paradoxe. C'est pourtant la conclusion qui se dégage de l'étude tant soit peu attentive des sources, et je ne m'explique pas que personne ne s'en soit aperçu jusqu'à présent. Serait-ce parce que les sources en question n'ont le plus souvent été utilisées que par des savants qui n'étaient pas économistes et auxquels manquait cette faculté de s'élever à des idées générales que nous admirons chez un Antonin ou un Bernard de Sienne? Franz Keller, qui était un des rares hommes capables de bien juger les choses et de saisir le rapport que nous signalons, ne s'est malheureusement pas occupé de cette partie (cependant la plus importante!) du problème.

Chez saint Thomas la notion du capital est encore in statu nascendi. Mais déjà il fait une distinction (d'après des signes purement formels, il est vrai) entre le prêt pur et simple et l'investissement de capitaux, en blâmant le bénéfice que rapporte celui-là et en déclarant légitime le profit qu'on peut retirer de celui-ci.

Chez Antonin de Florence et chez Bernard de Sienne, au contraire, la notion du capital est admirablement développée et précisée, et le mot même « capital » se trouve déjà dans leurs écrits. Ils nous apprennent sur le capital des choses que la science de l'économie politique n'a réapprises que grâce à Marx. C'est ainsi qu'Antonin insiste avec une compétence remarquable (et nous citons ce fait, bien qu'il ne se rattache par directement au problème qui nous intéresse) sur le rapport qui existe entre la vitesse de transformation et le renouvellement du capital et l'augmentation du profit.

Ce qui nous intéresse ici plus particulièrement, c'est l'opposition nette et tranchée qu'on établit entre l'investissement du capital (« *ratio capitalis* ») et le prêt d'argent (« *ratio mutui* »). Improductif sous la forme du prêt,

l'argent est productif sous la forme du capital : « Sous cette dernière forme, il perd son caractère d'argent ou de chose, pour acquérir une qualité nouvelle : par son essence même, le capital est en effet créateur ».

Les autorités ecclésiastiques ont résumé leur attitude dans la question des bénéfices et des profits par la simple formule suivante : le prêt à intérêts, sous quelque forme que ce soit, est interdit ; les revenus du capital, au contraire, sont toujours légitimes, quelle que soit leur source : maisons de commerce, commandite, assurances de transports, participation à une entreprise, et ainsi de suite.

Une seule restriction est imposée : le capitaliste doit participer directement à l'entreprise, en partager aussi bien les pertes que les bénéfices. S'il se tient dans la coulisse, s'il manque de courage, d' « esprit d'entreprise, » s'il ne veut pas risquer son argent, libre à lui, mais il ne doit pas prétendre toucher des bénéfices. C'est ainsi que lorsque quelqu'un prête, en vue de fins productives, de l'argent à intérêts fixes, sans consentir à partager les pertes éventuelles, il se livre à une opération répréhensible. (On le voit : l'opposition que certains ont cherché à établir entre le crédit à la production et le crédit à la consommation, les intérêts étant reconnus légitimes dans le premier cas, illégitimes dans le second, ne correspond nullement au sens et à l'intention des doctrines scolastiques sur les bénéfices).

Conformément à ces doctrines, une société par actions ne devrait jamais émettre d'obligations ; un dépôt en banque ne devrait pas rapporter des intérêts ; le prêt fait à un artisan, à la condition que le capital prêté soit garanti contre toute diminution possible, serait illicite ; un acte d'association ne serait légitime que si tous les associés s'engageaient à supporter, chacun proportionnellement à son apport, les pertes éventuelles.

On cherche, par tous les moyens, à stimuler chez l'homme pieux l'amour de l'entreprise, à le persuader que le seul bénéfice licite et légitime est celui que procure l' « industria », source unique de profit pour le capital. En lui-même l'argent est certes stérile ; mais lorsqu'il est fécondé par l' « industrie », par l'esprit d'entreprise, il rapporte un bénéfice dont la légitimité est consacrée aussi bien par le droit que par la morale.

Nous savons déjà que ce que les scolastiques condamnent le plus, c'est l'inactivité. C'est ce qui ressort de leurs doctrines sur le profit et les

intérêts : celui qui se contente de prêter à intérêts, sans prendre une part active à une entreprise, est un paresseux qui n'a droit à aucune rémunération sous la forme d'intérêts. C'est pourquoi il est défendu de prêter à intérêts, même à des entreprises de production, lorsque la marche et la direction de ces entreprises doivent être assurées par d'autres que les prêteurs. Il y a, chez Antonin, un passage très caractéristique dans lequel il raconte que les « nobili », qui ne veulent pas travailler, prêtent leur argent à des personnes ayant des entreprises, sans vouloir partager les risques de celles-ci : les intérêts qu'ils touchent dans ces conditions constituent un gain illicite.

Mais c'est à l'usurier professionnel, à ce mortel ennemi de tout esprit d'entreprise, que les scolastiques du bas moyen âge vouent la haine la plus profonde. L' « avaritia », qui est exactement le contraire du désir d'enrichissement inhérent à tout homme normal, est considérée comme un des péchés les plus graves. L'avare, c'est l'usurier dont Antonin nous trace un portrait remarquable, en le montrant accroupi devant ses trésors, vivant dans la crainte perpétuelle des voleurs, comptant le soir ses sacs remplis d'écus, hanté la nuit par des cauchemars terribles et se mettant en campagne dès le matin, à la recherche de victimes qu'il puisse attirer dans ses filets (en lisant cette description, il convient de tenir compte du rôle énorme que l'usure, sous le forme de crédits de consommation, à dû jouer à cette époque-là, qui était celle de la liquidation de la société féodale).

De l'avarice (et c'est là un fait qui mérite une attention particulière) déroule, entre autres vices, l'inactivité, « *inertia »:* l'avarice, qui est le trait dominant de l'âme de l'usurier, le rend incapable de toute activité par laquelle il pourrait s'assurer un bénéfice licite et sain. L'usurier devient paresseux, indolent, oisif. Et c'est ainsi que l'homme se trouve forcé, pour gagner de l'argent, de recourir à des moyens illicites » [1].

C'est ici que la doctrine du gain licite se confond avec celle des vertus spirituelles. L'une et l'autre reposent sur la même idée fondamentale : l'activité et le goût de l'entreprise sont la agréables à Dieu ; et il a en horreur les nobles prodigues, les casaniers indolents, les usuriers oisifs.

[1] *Summa moralis*, II, 1, 2, 16.

Livre deuxième : Les sources de l'esprit capitaliste

Deuxième partie :
Les forces morales

XX.

Le protestantisme

Le protestantisme s'annonçait au début, et sur toute la ligne, comme un grand danger pour la capitalisme, et plus particulièrement pour la mentalité capitaliste dans les affaires économiques. Il ne pouvait d'ailleurs guère en être autrement. De quelque manière qu'on l'envisage et l'apprécie, le capitalisme apparaît comme un synthèse d'éléments purement terrestres et profanes, et le nombre de ses adhérents augmentera à mesure que le regard de l'homme sera davantage attiré par les biens de la terre Aussi sera-t-il toujours haï et condamné par ceux qui ne voient dans la vie d'ici-bas qu'une préparation à la vie de l'au-delà. Tout approfondissement du sentiment religieux doit engendrer une indifférence pour le côté économique de la vie, indifférence qui a pour conséquence logique un affaiblissement et une décomposition de l'esprit capitaliste. Et comme le mouvement inauguré par la Réforme a eu incontestablement pour effets une intériorisation de l'homme et un raffermissement du besoin métaphysique, les intérêts

capitalistes devaient nécessairement souffrir dans la mesure où l'esprit de la Réforme se répandait et se généralisait.

Chez les luthériens, ce penchant anti-capitaliste se trouvait encore renforcé du fait que Luther lui-même, grâce à sa mentalité de petit propriétaire et artisan, avait en philosophie économique des idées fort arriérées par rapport à celles du Thomisme. Et nous pouvons affirmer sans hésitation que dans les pays où le luthérianisme était devenu la religion régnante, il avait plutôt entravé que favorisé le développement de la tendance capitaliste.

Mais même dans les pays où se sont intronisées d'autres confessions protestantes, et notamment le calvinisme, on constate au début une forte hostilité de l'Église à l'égard du capitalisme et de son esprit, et on est obligé de reconnaître que la nouvelle religion était plutôt nuisible qu'utile à l'expansion de l'esprit capitaliste.

Comme on estime généralement de nos jours que le calvinisme, et surtout le puritanisme, qui est sa variété anglo-saxonne, ont été, sinon la source même de l'esprit capitaliste, tout au moins éminemment favorables à son éclosion et à son épanouissement, il ne sera peut-être pas inutile de faire ressortir, avec quelques détails, les tendances anti-capitalistes inhérentes à l'éthique du calvinisme puritain. Je le ferai en utilisant des sources anglo-saxonnes, car c'est à la Grande-Bretagne qu'on pense principalement, sinon exclusivement, lorsqu'on parle d'une affinité profonde et étroite entre le capitalisme et le puritanisme.

Ce qui, dans l'éthique puritaine, occupe le premier rang, c'est l'idéal de pauvreté du christianisme primitif. Par sa manière d'apprécier la richesse et, avec elle, toute activité tendant à l'acquisition de richesses, cette éthique se rapproche de la morale purement évangélique, et sa répulsion pour les biens terrestres est infiniment plus grande que celle des scolastiques. En principe, le puritanisme et le thomisme s'accordent à reconnaître et à proclamer que la richesse et la pauvreté n'importent en rien au salut de l'âme. Mais tandis que nous avons constaté chez les thomistes une certaine indulgence pour la richesse, toutes les sympathies des puritains vont à la pauvreté. Tant qu'ils n'écoutent que la voix de la raison, les moralistes thomistes et les moralistes puritains se montrent dégagés de toute préférence pour l'un et pour l'autre de ces deux états ; mais dès que le cœur intervient, les scolastiques sont prêts à se prononcer pour la richesse, tandis

que les puritains optent pour la pauvreté. C'est ainsi que les passages dans lesquels Baxter, dans sa *Directory,* condamne la richesse et fait ressortir ses dangers et son inutilité, sont beaucoup plus nombreux que dans n'importe quelle *Somme* thomiste. Voici quelques-uns de ces passages :

> « Que peuvent signifier la richesse et les honneurs de ce monde pour une âme prête à passer dans l'autre monde et qui ne sait pas si Dieu ne va pas l'appeler à Lui cette nuit même? Crois-tu donc pouvoir emporter dans la tombe ta richesse et tes honneurs? »
>
> « Cherche à éprouver les besoins que nul argent ne peut satisfaire. »
>
> « L'argent ne pourra qu'aggraver, au lieu de soulager, la servitude dans laquelle te tient le péché. »
>
> « La pauvreté honorable n'est-elle pas beaucoup plus douce que la richesse si exagérément aimée? »
>
> « Pense que la richesse rend le salut beaucoup plus difficile, et songe à ce propos à Socrate et aux paroles de Saint Luc «18, 24, et suiv.) : « il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille ». Rappelle-toi également que « l'amour de l'argent est la source de tous les maux » (Saint Luc, 6, 24, 25 ; 1. Tim. 6, 10). Et si tu crois que l'argent est une menace de danger pour ton âme, comment peux-tu encore aimer l'argent au point de faire tant d'efforts en vue de son acquisition? »
>
> « Si tu t'es enrichi par héritage ou dans le commerce, fort bien. Ne renonce pas à la richesse ainsi acquise, mais fais-en un bon usage (nous verrons plus loin ce qu'il faut entendre par là). Mais rien ne justifie les efforts que tu fais pour désirer et rechercher un aussi grand danger (que la richesse).
>
> « Rien ne s'oppose autant à, la conversion du pécheur que l'amour pour les choses profanes et les préoccupations dont elle& sont la source. Tu ne peux servir à la fois Dieu et Mammon. »

> « En un mot, écoute-moi bien : l'amour de l'argent est la source de tous les maux, et ceux qui aiment le monde ne peuvent aimer le Père. »
>
> « Ce n'est pas sans raison que le Christ nous met si souvent et avec tant d'insistance en garde contre la richesse, en décrivant la sottise, les dangers, la misère des riches et en nous racontant combien le salut du riche est difficile ».

Baxter résume ensuite de la manière suivante les maux découlant de l'amour et de l'argent :

1° l'argent détourne de Dieu le cœur de l'homme et l'oriente vers la créature (le monde) ;
2° il rend sourd à la parole de Dieu ;
3° il rend incapable de la sainte méditation (holy *meditation and conference ») ;*
4° il nous prend le temps que nous devrions consacrer à la préparation à la mort ;
5° il engendre des conflits dans notre entourage immédiat et des guerres entre nations ;
6° il est la source de toutes les injustices et de toutes les oppressions ;
7° il détruit la charité et les bonnes oeuvres ;
8° il sème le trouble dans les familles (*«disordereth and profaneth familles »),.*
9° il induit les hommes dans la tentation du péché (« it*is the very price that the devil gives for souls ») ;*
10° il soustrait l'âme à la communion avec Dieu.

Il va sans dire que cette attitude négative du puritain à l'égard de la richesse implique une condamnation sévère de tout effort ayant pour objectif l'acquisition de la richesse, c'est-à-dire, et avant tout, une condamnation des moyens de s'enrichir qu'offre le capitalisme. Ici encore l'idée principale est celle qui se trouve énoncée dans l'Évangile : « Ne vous souciez pas du lendemain.

> « Celui qui est âpre au gain, détruit sa maison ; mais celui qui méprise la richesse, vivra. »

« Ne savez-vous donc pas qu'un homme pieux, qui se contente de son pain quotidien, mène une vie plus douce et plus tranquille et aura une mort plus calme qu'un homme du monde agité? »

« Si vous croyez que le Christ n'a pensé qu'à la richesse, faites comme lui ; qu'il voyait dans la richesse une source de bonheur, pensez comme lui. Mais si vous pensez qu'il méprisait la richesse, méprisez-la à votre tour. »

« Si vous aviez été vraiment convaincus que, conformément à ce que dit Salomon *(Proverbes, 3, 14),* l'acquisition de sagesse divine est préférable à l'acquisition d'argent, vous auriez consacré une plus grande partie de votre temps à l'étude des Saintes Écritures et à la préparation à la mort. »

« Soucis poignants ici-bas et condamnation dans l'autre monde tel est le prix, vraiment trop élevé, dont vous payez votre argent. »

« Prenez garde de ne pas trop vous attacher au succès et à la prospérité de vos affaires, car, ainsi que le dit Saint Luc (12, 20) : « Insensé, tu seras dépouillé cette nuit même de tes trésors. »

Toutes ces citations, destinées à montrer l'attitude nettement hostile des théologiens et moralistes puritains à l'égard de la richesse et des efforts en vue de son acquisition, sont empruntées, ainsi que nous l'avons dit, à Baxter qui est considéré comme le représentant le plus typique de la manière de voir puritaine. Mais les mêmes idées se retrouvent chez la plupart des autres prédicateurs :

« Pourquoi courez-vous après des trésors terrestres? Pourquoi vous souciez-vous des besoins du jour? »

« Lorsque les hommes, ne se contentant pas de pouvoir se nourrir et se vêtir, cherchent à accumuler des richesses, Dieu fait bien de les priver même du pain quotidien et de permettre aux autres de les regarder de travers et de les mépriser, tant qu'ils sont en vie. »

« Ayez ce qui est nécessaire à la vie : la nourriture et le vêtement ; si vous voulez avoir davantage, si vous aspirez à devenir riches et à

posséder des choses superflues, vous tomberez dans des tentations sans fin. »

« A la vérité : exiger et convoiter plus que ce qui est nécessaire à notre subsistance, est à la fois incompatible avec la soumission que nous devons à Dieu et prouve notre vanité, notre bêtise et notre manque de réflexion. »

« Pourquoi les hommes se tourmentent-ils à propos du lendemain, alors qu'ils ne savent même pas s'ils auront encore besoin de quelque chose demain ? »

Mêmes sentences, exprimées presque dans les mêmes termes, chez Abernethy, Hutcheson, etc.

A ce mépris complet pour les biens terrestres correspondait une exaltation incessante de la communion avec Dieu. Tous les instants qui ne sont pas consacrés au service divin sont des instants perdus. « Vous pourriez acquérir des trésors infiniment plus précieux que l'argent, si, au lieu de perdre votre temps à acquérir celui-ci, vous le consacriez aux prières, aux prédications, à des oeuvres sacrées. » C'est perdre son temps que de s'occuper outre mesure de choses et d'affaires matérielles. Les gens qui ne pensent qu'à ces choses et affaires sont remplis de pensées profanes , ils commencent par être les premiers et ils finissent par être les derniers. Le « monde » ne leur laisse pas le temps de se consacrer à des pensées sérieuses ; le « monde » leur prend le temps qu'ils doivent à Dieu et à leurs âmes, le temps qu'ils devraient employer à « prier, lire, méditer ou à converser sur des choses sacrées » [1].

Pendant longtemps, en effet (et surtout en Écosse, cette place forte du puritarisme), les hommes avaient vécu en conformité avec ces doctrines, c'est-à-dire en passant la plus grande partie de leur temps dans les Églises ou en l'employant à se préparer au service divin. Les marchés étaient fermés le samedis, les dimanches et les lundis (tout cela est plus particulièrement vrai du XVIIe siècle). Les jours de semaine il y avait matin et soir prières dans les Églises ; deux ou trois fois par semaine, il y avait des sermons. Pendant l'année 1650, les fidèles devaient assister tous les après-midi à une conférence. En 1653, lors de la distribution du pain de la communion,

[1] Baxter, *Christ. Direct* I, pp. 237, 245.

l'emploi du temps des jours de la semaine a été réparti de la façon suivante : le mercredi jeûne et huit heures de prières et de sermons ; le samedi deux ou trois sermons ; le dimanche douze heures de service divin à l'Église ; le lundi trois ou quatre sermons.

Par chacun de ses actes, par chacune de ses paroles, le puritain manifeste un mépris du monde dont n'ont fait preuve jadis que quelques sectes isolées. Et si nous admettons néanmoins que le puritanisme n'a pas été tout à fait destructeur de l'esprit capitaliste, c'est parce que nous savons qu'il a ou d'autres manifestations, non voulues celles-là, par lesquelles il a plutôt favorisé le développement de cet esprit. Et le principal service que le puritanisme ait rendu à son mortel ennemi, c'est-à-dire au capitalisme, consiste, à mon avis, en ce qu'il s'était approprié les principes de l'éthique thomiste, en apportant à leur défense autant d'ardeur passionnée que d'étroitesse d'esprit.

A son tour, la morale puritaine proclame la nécessité de la rationalisation et de la méthodisation de la vie, des instincts et des impulsions, de la transformations de l'homme naturel en un homme rationnel. « Dans tout ce que vous faites, laissez-vous guider, non par le sentiment ou par le caprice, mais par des raisons qui vous soient dictées par la raison. » Telle est l'idée que Baxter ne se lasse pas de répéter sur tous les tons.[1] Les péchés principaux sont : la sensualité, les plaisirs charnels et la volupté. On trouve un bon résumé de l'idée fondamentale de l'éthique puritaine dans le traité d'Isaac Barrow : *Of Industry,* dans lequel on lit, entre autres

> « Nous devons soumettre à des règles et à des lois sévères toutes les facultés de notre âme, tous nos mouvements intérieurs et toutes nos actions extérieures ; nous devons réfréner nos penchants, maîtriser nos convoitises et dominer nos passions ; préserver nos cœurs de pensées vaines et de désirs mauvais ; ne pas laisser nos langues se livrer à des discours mauvais et misérables, marcher droit devant nous, sans dévier à gauche ai à droite ».

On peut admettre qu'en donnant une autre base à ce suprême postulat de la vie rationnelle, anti-naturelle, les variété non luthériennes du protestantisme ont réussi à renforcer le désir de suivre tous ces préceptes. Il s'agissait de s'assurer « l'état de grâce » à la faveur d'un genre de vie

[1] *Ibid.,* I, p. 229.

spécifique, aussi éloigné que possible de celui de l'homme « naturel », ce qui entraînait pour chacun la nécessité d'un contrôle méthodique de sa conduite (Max Weber). Le genre de vie qu'on visait ainsi à réaliser peut être défini comme une « rationalisation complète de l'existence entière et son orientation dans le sens de la volonté divine ». Mais l'homme moyen avait-il toujours conscience de cette finesse dogmatique? Le seul fait décisif, à ses yeux, était celui-ci : le prêtre (Dieu) ordonnait cette manière de vivre particulière que nous appelons « rationalisée », mais que le croyant ne se représentait que sous la forme d'un ensemble de préceptes et de prescriptions. Et le croyant obéissait au commandement du prêtre (Dieu), dans la mesure où il était dominé par la crainte de Dieu. Nous avons vu d'ailleurs que les pieux catholiques eux-mêmes n'échappaient pas (et ne devaient pas échapper) à cette préoccupation obsédante de l'incessant contrôle de tous leurs actes et de toutes leurs paroles. Et comme les préceptes du puritanisme portent sur les mêmes objets et ressemblent presque mot pour mot à ceux du thomisme, l'obéissance plus stricte dont ont fait preuve à l'égard de ces préceptes les puritains, et la rationalisation et la méthodisation plus grandes de leur vie ne trouvent leur explication que dans l'intensification du sentiment religieux chez l'homme du XVIIe siècle.

Lorsque la morale puritaine exhorte les fidèles à mener une vie bien ordonnée, elle ne fait que reproduire mot pour mot les préceptes de la morale thomiste, et les vertus bourgeoises qu'elle prêche sont exactement les mêmes que celles dont nous trouvons l'éloge chez les scolastiques.

1º L'application au travail : « *industry* ». Elle est voulue de Dieu. Certes, tous les dons viennent de Dieu, mais Dieu veut que nous les perfectionnions ; c'est pourquoi nous devons être « *indutrious* ». Telle est l'idée directrice de l'ouvrage d'Isaac Barrow qui emprunte presque tous ses arguments à l'Ancien Testament. « Il ne nous est pas permis d'être oisifs, alors que toutes les autres créatures peinent et travaillent ». Nous avons déjà trouvé la même idée chez Antonin. « L'oisiveté est mère de tous les vices » : cette vérité paraît également incontestable à l'un et à l'autre.

2º Comme la morale scolastique, la morale puritaine recommande de ne s'occuper que de choses utiles : le sport, le jeu, la chasse, les mascarades sont des occupations condamnées et réprouvées.

3º L'une et l'autre recommandent la modération : la débauche, l'ivrognerie, etc. sont des péchés mortels. Il est possible que le contrôle fut

plus sévère dans les pays puritains du XV11e siècle que dans les villes italiennes du XVe : on nous raconte, par exemple, qu'il existait dans les villes écossaises un système d'espionnage raffiné et fort développé. Et les restrictions imposées aux puritains étaient peut-être de quelques nuances plus fortes que celles formulées par les thomistes. Ces restrictions plus fortes portaient surtout sur la vie sexuelle (il se peut qu'en vertu d'une disposition naturelle la vie sexuelle des puritains fût plus facile à restreindre que celle des peuples catholiques). Chez les peuples anglos-saxons la chasteté dégénéra en pruderie. Et le puritanisme a certainement beaucoup contribué à développer chez les Anglais et dans les États américains de la Nouvelle-Angleterre cette fausse pudeur et cette hypocrisie dans les choses sexuelles qui ont persisté jusqu'à nos jours. « Nous séparons les deux sexes qui, lorsqu'ils sont réunis, fondent comme neige au soleil » : c'est dans ces termes qu'en présence d'un collègue français un marchand américain, de la secte des quakers, croyait affirmer la supériorité du puritanisme [1].

4° L'esprit d'épargne était une vertu cardinale aussi bien aux yeux des thomistes que dans l'opinion des puritains (et surtout des sectes qui s'y rattachaient). Dans l'Écosse du XVIIe siècle le clergé reprend la guerre contre le luxe, exige une grande simplicité dans la manière de se vêtir et d'aménager sa maison, une limitation des dépenses lors des mariages, etc. On sait que l'économie et l'épargne étaient pour les quakers une sorte de sport : ils étaient économes de paroles, de gestes, etc.

Cette vertu est également poussée à l'extrême chez les protestants, et cela à un degré tel que c'est sur ce point qu'apparaît pour la première fois une véritable différence de nature entre la morale sociale des puritains et celle des scolastiques. Pour caractériser cette différence en quelques mots, nous dirons que le protestantisme étouffé complètement chez ses adhérents le besoin artistique de grandeur sensible et de magnificence. Ce qui fait la beauté incomparable de la conception thomiste, c'est qu'elle apparaît en dernière analyse comme une création véritablement et profondément artistique. Nous y trouvons l'esprit céleste de la conception augustinienne de la vie. Qu'on se rappelle seulement ce que saint Thomas dit de la beauté de l'harmonie qui existe dans le monde et chez l'homme. or, la splendeur et les belles proportions font partie du beau, dit Dionysius (4, *De div. nom)* : « Dieu est beau, en tant que la cause de l'harmonie dans le Tout et de sa splendeur ». C'est pourquoi la beauté du corps consiste en ce que ses

[1] *Le négociant patriote,* pp. 240 et suiv.

membres sont bien proportionnés en eux-mêmes et présentent des rapports adéquats entre eux et en ce que la couleur y occupe une place qui lui convient. Et, de même, la beauté spirituelle consiste dans une conduite et une activité bien proportionnées et conformes à l'éclat spirituel de la raison. C'est pourquoi saint Augustin dit que l'honnêteté est une « beauté spirituelle ».

Cette sensibilité artistique s'exprime finalement dans la reconnaissance d'une vertu de premier ordre qu'on ne retrouve plus dans aucune éthique protestante : de la magnificence, de l'amour de la pompe. Aimer la magnificence, c'est chercher à « réaliser quelque chose de grandiose et de magnifique ». Dans l'Église et dans la vie sociale d'abord - c'est le luxe public. Dans certains cas, le luxe individuel était également permis : soit à l'occasion d'événements qui ne se produisent qu'une fois, de mariages par exemple, soit dans l'application à des choses durables, telles que l'habitation. Mais c'est surtout dans la recherche du grandiose dans l'œuvre d'art que se manifeste l'amour du luxe et de la magnificence [1].

Ce sentiment de la magnificence manquait certainement aux protestants. Il n'y avait pas place pour la « m*agnificentia* » dans leur doctrine qui ressemblait à leurs églises sévères, froides, peintes en blanc, dépourvues de tout ornement et formant un contraste si frappant avec le dôme gothique dont les vitraux aux couleurs chatoyantes laissaient pénétrer les rayons du soleil.

La vertu cardinale de l'éthique puritaine était tout le contraire de la « *magnificentia » : c'était* la « *parvificentia »,* la ladrerie, que les scolastiques réprouvaient comme un péché grave:

> « On dit de quelqu'un qu'il est avare, lorsqu'il ne pense qu'aux choses petites et mesquines... Celui qui aime la pompe recherche d'abord la grandeur de l'œuvre, et ne pense qu'ensuite à la dépense que peut en entraîner la réalisation et par laquelle il ne se laisse jamais décourager. L'avare cherche tout d'abord à réduire les dépenses autant que possible et à ne réaliser une oeuvre que lorsqu'elle ne lui doit pas coûter beaucoup » [2].

[1] S. Thomas, *Somme Théol,* II^{a}, II^{ae}, qu. 134 a 1.

[2] *Ibid.,* qu. 135 a 1

C'est en poussant l'esprit d'économie (« *parsimonia* ») jusqu'à la mesquinerie (« *parvificentia* ») que la morale puritaine et quaker a rendu le plus grand service au capitalisme, pour autant qu'il se confond avec l'esprit bourgeois.

A ceux qui croient que la levée de l'interdiction du prêt à intérêts a été plus utile au capitalisme, nous répondrons que c'est précisément cette interdiction qui a le plus favorisé l'épanouissement de l'esprit capitaliste. Je crois que cette volte-face des théologiens dans la question de l'usure n'a eu aucune portée pratique.

Il me reste à dire de quoi le capitalisme *n'est* pas redevable à l'éthique puritaine et quaker.

1. En premier lieu, les vertus bourgeoises existaient déjà depuis deux cents ans environ lorsque le puritanisme est né. Elles sont déjà décrites et exposées avec tout les détails désirables dans les livres de famille d'Alberti. S'il est un système catholique qui ait pu favoriser leur éclosion, ce ne pouvait être que le catholicisme. La morale protestante n'a eu qu'à s'approprier ce que le thomisme a créé.

2. Le puritanisme n'est pas davantage responsable de l'épanouissement illimité de l'amour du gain, de la passion insensée de l'argent, de l'idiosyncrasie des affaires, toutes qualités caractéristiques de l'esprit capitaliste à son apogée. Nous savons d'ailleurs que le moraliste-prédicateur puritain était, dans son for intérieur, hostile à toute velléité d'enrichissement. Et alors même qu'il admettait, à son corps défendant, cette velléité, c'était toujours avec cette limitation tacite ou explicite : le gain et l'enrichissement ne devaient pas être des fins en soi. Ils ne se justifient, disaient-ils, que pour autant qu'on fait de la richesse un usage agréable à Dieu et ne sont permis que pour autant qu'ils ne sont pas préjudiciables au salut de l'âme. Ici encore nous retrouvons les idées des scolastiques. « Vous pouvez rechercher le gain, ne se lasse pas de répéter Baxter, à la condition d'utiliser vos richesses pour faire du bien ». Et « faire du bien » signifie : prodiguer des dons à Dieu et à ses serviteurs, secourir les pauvres, servir le bien public.

3. Il est certain que la morale puritaine n'a pas favorisé la course éhontée, sans scrupule dans le choix des moyens, aux richesses. Comme la morale thomiste, elle ne se lasse pas de recommander et de prêcher l'emploi

de moyens honnêtes. « Tout ce que l'homme acquiert honnêtement, est louable ». Comme le thomisme, le Puritanisme prêche l'idée du « prix juste », veut soumettre les transactions de marché aux lois de la justice et de l'équité. Il s'oppose résolument à l'idée de la libre concurrence : « ceux qui pensent que leur marchandise vaut le maximum de ce que quelqu'un veut en offrir, partent d'un principe faux ». « Sur le marché chacun cherche à obtenir le plus possible, et on y considère généralement que le *caveat emptor* constitue la seule garantie. Or, ce n'est pas ainsi que les choses doivent se passer entre chrétiens, et même entre infidèles loyaux, croyants ou tout simplement honnêtes [1]. »

4. J'estime enfin qu'il est faux d'établir un rapport de cause à effet entre la conception du monde puritaine et le grand épanouissement de l'esprit d'entreprise, à l'époque post-puritaine, dans les pays à population de souche puritaine. Le puritanisme était loin d'encourager ses adeptes à se lancer dans des entreprises de vaste envergure ou aventureuses : il se contentait de les voir faire preuve d'une mentalité de boutiquiers sages et terre-à-terre. Les Écossais étaient des puritains! J'ai déjà eu l'occasion de relever l'erreur qui consiste à qualifier de puritain un homme de l'envergure d'un Cecil Rhodes, par exemple, ou les grands entrepreneurs du même calibre que l'Angleterre et l'Amérique ont produits au cours du XIXe siècle. C'est se faire une conception tout à fait étroite de l'esprit capitaliste que d'en rattacher toutes les manifestations au puritanisme : je crois avoir suffisamment montré que les ancêtres de nos grands « marchands hardis » étaient faits d'un tout autre bois ; que les Raleigh, les Cavendish, les Drake, les Fugger et tant d'autres, du fait même qu'ils étaient nés plus tôt, n'ont pas pu nourrir leur esprit des matières abstruses qu'un revenant comme Mr Baxter a entassées dans sa *Christian Directory*.

Certes, il y a eu de grands entrepreneurs capitalistes, même parmi les puritains. Mais je doute fort qu'ils soient redevables de leur grandeur à la morale du puritanisme, et je suis plutôt enclin à incriminer certaines dispositions natives et certains concours de circonstances. Rien ne nous autorise à voir dans les grands entrepreneurs de confession puritaine uniquement des produits de la morale puritaine. Nous aurons encore l'occasion de faire ressortir, au cours de cet exposé, toutes les possibilités auxquelles l'esprit capitaliste peut être redevable de sa floraison. La loi morale puritaine ne représente qu'une de ces possibilités. Et j'espère avoir

[1] Baxter, *Christ. Direct., IV, p. 104.*

réussi à montrer que cette loi n'a exercé sur le développement de l'esprit capitaliste qu'une influence minime.

Livre deuxième : Les sources de l'esprit capitaliste

Deuxième partie :
Les forces morales

XXI.

Le judaïsme

Sur le rôle de la religion juive dans l'évolution de la vie économique, et plus particulièrement dans la formation de l'esprit capitaliste, je me suis suffisamment expliqué dans mon ouvrage sur *Les Juifs et la vie économique,* auquel je renvoie les lecteurs qui désireraient avoir une documentation complète.

Je n'ai rien abandonné des idées que j'avais développées dans l'ouvrage en question, et cela malgré les critiques souvent passionnées qu'il avait soulevées, surtout de la part de nombreux rabbins qui ne pouvaient pas pardonner à un étranger d'avoir révélé quelques traits de leur religion qui leur apparaissent comme des « taches d'ombre ». Aux critiques qui m'ont reproché de n'avoir pas aperçu certains côtés de la religion juive, et notamment le mysticisme qui y occuperait cependant une certaine place, je répondrai ceci : mon but avait consisté, non à rechercher si la religion juive *dans son ensemble* se compose, en dehors de la loi proprement dite,

d'autres éléments tels que le mysticisme, mais à découvrir les rapports qui existent entre le judaïsme et le capitalisme. Et pour m'acquitter de ma tâche, je n'avais pas à tenir compte de celles des manifestations du sentiment religieux qui, comme les tendances mystiques, n'ont manifestement joué aucun rôle dans la formation de l'esprit capitaliste. C'est ainsi d'ailleurs, et pour les mêmes raisons, que j'ai complètement laissé de côté la doctrine paulinienne et augustinienne de l'amour et de la grâce dans mon exposé de la morale thomiste. Et cependant, cette doctrine faisait partie du catholicisme *officiel,* alors que le judaÏsme officiel avait affirmé, depuis l'époque d'Esdra, que seul était valable le point de vue de la religion de la loi.

Les critiques dont il s'agit ne m'atteignent donc pas. Mais il est un point important sur lequel j'ai quelque peu complété ma manière de voir.

Lorsque j'écrivais mon livre sur *Les Juifs,* je n'étais pas encore suffisamment familiarisé avec l'éthique thomiste. Aussi ai-je considéré comme spécifiquement juives, en les opposant aux conceptions de la religion chrétienne (prépuritaine), certaines stipulations de la religion juive, entre autres l'acceptation purement conditionnelle de la richesse et la subordination de la vie à des principes irrationnels. Ce fut une erreur. Ces éléments particulièrement importants du système religieux juif, et plus spécialement de la théologie morale juive, se retrouvent, ainsi que nous l'avons montré plus haut, sinon précisément dans le christianisme primitif, dans le thomisme. Et ceci n'a rien qui doive nous étonner, étant donné que ce qui caractérise le thomisme, c'est d'avoir formellement reconnu dans la loi morale juive le noyau de la loi naturelle divine. Pas plus que le puritanisme, le judaïsme ne diffère sur les points essentiels du thomisme.

Le système religieux juif n'en présente pas moins certains traits qui lui impriment un cachet particulier et par lesquels il se distingue des religions catholique et protestante (pour autant du moins qu'il s'agit de ceux des éléments de sa morale qui nous intéressent ici plus particulièrement). Ce que je considère comme le trait spécifique du judaïsme, c'est qu'il contient et développe jusqu'à leurs dernières conséquences logiques toutes les doctrines favorables au capitalisme.

C'est ainsi que la manière dont les doctrines religieuses juives jugent la richesse est de beaucoup plus favorable que le jugement que le catholicisme lui-même a formulé sur ce sujet. Cela n'a rien d'étonnant, étant donné que

les autorités sur lesquelles s'appuient les Juifs sont les sages de l'ancienne alliance, dont la manière de voir est dans 99 cas sur 100 favorable à la richesse et à l'aisance, tandis que les théologiens-moralistes chrétiens sont obligés de compter avec l'idéal de pauvreté qui est énoncé dans l'Évangile et que la religion juive n'a jamais connu ni proclamé explicitement.

Il est cependant incontestable que le rationalisme a subi dans la religion juive une élaboration plus rigoureuse et plus détaillée que dans le catholicisme, et par ce côté il se rapprocherait plutôt du puritanisme. La vie sexuelle en particulier, à laquelle la morale thomiste impose les importantes restrictions que nous connaissons déjà, se trouve soumise dans le puritanisme à une discipline qui la fait apparaître comme une affreuse caricature.

Ce qui est encore commun au judaïsme et au puritanisme, c'est le mépris complet pour le côté artistique de la vie, alors que ce côté occupe, au contraire, une place importante dans le thomisme. Le deuxième commandement du Décalogue, dont les scolastiques n'ont tenu aucun compte, a exercé une profonde et décisive influence sur la conception du monde du judaïsme.

Ce qui assure à la morale juive une place particulière dans l'histoire du développement de l'esprit moderne, c'est le fait qu'elle s'est formée à une époque où le christianisme se trouvait engagé dans une direction toute différente. Les Juifs savaient déjà apprécier les avantages de la richesse, alors que les chrétiens étaient encore attachés à l'idéal de pauvreté essénien ; et la théologie morale juive enseignait le rationalisme extrême et outrancier à une époque où les chrétiens étaient encore animés de la religion de l'amour selon saint Paul et saint Augustin. C'est ainsi que les éléments constitutifs de la morale, favorables au développement du capitalisme, ont eu chez les Juifs une avance de dix siècles et ont pu, au cours d'une longue histoire, opérer une sélection, grâce à laquelle les Juifs se sont trouvés adaptés au capitalisme à un moment où la religion chrétienne ne faisait que commencer son œuvre d'éducation. Il en résulta pour les Juifs un avantage énorme, de nature à leur assurer une supériorité incontestable, au point de vue des aptitudes capitalistes, sur tous les peuples chrétiens.

Mais ce qui a permis à la religion juive d'exercer une action vraiment décisive, c'est le traitement particulier qu'elle appliquait aux étrangers. La

morale juive était une morale à double face, et ses lois différaient selon qu'il s'agissait de Juifs ou de non-Juifs. On rencontre sans doute une double morale chez tous les peuples, au début de leur histoire ; mais étant données les vicissitudes particulières de l'histoire du peuple juif, la double morale a subsisté chez lui pendant de longs siècles et n'a cessé, jusqu'en ces derniers temps, d'inspirer les principes auxquels les Juifs se conformaient dans leurs relations d'affaires.

C'est ainsi que la religion juive comportait ce que j'appellerais un code spécialement applicable aux étrangers, dont j'ai donné une analyse assez complète, d'après des sources authentiques, dans mon livre sur *Les Juifs*. Je me bornerai à en rappeler ici les principales dispositions.

La disposition la plus importante et le plus souvent citée de ce code se rapporte à l'interdiction, ou plutôt à la permission de prélever des intérêts. Dans l'ancienne communauté juive, comme chez tous les autres peuples aux premières phases de la civilisation, le prêt sans intérêts (pour nous servir de la terminologie juridisante actuelle) constituait la seule forme d'entre-aide admise, ou, plutôt, naturelle. Mais on trouve déjà dans la plus *ancienne loi* juive (et ce devait être une coutume généralement répandue) la restriction d'après laquelle l' « étranger » ne devait pas bénéficier du prêt sans intérêts.

Le principal passage dans lequel se trouve formulée cette restriction est celui du *Deutéronome,* 23, 20. Les autres passages de la Thora se rapportant au prêt à intérêts sont - *Exode, 22, 25 ; Lévit.,* 25, 37. A ces passages de la Thora se rattachent, depuis l'époque des Tanaïm jusqu'à nos jours, une discussion très passionnée dont le centre est formé par les fameuses considérations formulées dans *Babamezia,* fol, 70 b. J'ai l'impression que cette discussion avait principalement pour but d'obscurcir par toutes sortes de sophismes la situation remarquablement claire, telles qu'elle ressort des passage de la Thora auxquels je viens de faire allusion (situation qui se retrouve d'ailleurs reproduite sans changement aucun dans la *Mischna).* On lit notamment dans le *Deutéronome (23,* 20) : « Tu ne dois pas prélever d'intérêts sur ton compatriote, mais tu le dois sur un étranger ». Sans doute, ce texte primitif autorise une double interprétation, à cause de l'identité de la forme du futur et de celle de l'impératif dans la langue hébraïque : aussi peut-on lire aussi bien « tu peux » que « tu dois » (prêter à intérêts à un étranger).

Pour la question qui nous intéresse, il nous suffit de savoir que le croyant trouvait dans les Saintes Écritures des passages qui l'*autorisaient* tout au moins à prêter à intérêts (à des « goïm ») : il en résulte que le Juif était déchargé, pendant tout le moyen âge, de l'entrave que l'interdiction de l'usure imposait aux chrétiens. Or, les rabbins n'ont jamais, à ma connaissance, mis en doute l'existence de l'usure, en droit tout au moins. Mais il y a ou incontestablement des époques où la simple autorisation de recourir à l'usure dans les rapports avec des étrangers était interprétée comme un véritable devoir.

Ces époques furent précisément celles qui eurent la plus grande importance pour la vie pratique : ce furent notamment les siècles du haut moyen âge. Il semble avoir échappé aux auteurs qui, de nos jours, ont traité ce sujet que le passage du *Deutéronome (23,20),* relatif aux étrangers a été placé parmi les commandements qui règlent la vie des Israélites et que la *tradition* a enseigné qu'on devait prêter à usure aux étrangers. C'est sous cette forme que le commandement en question (qui est le 198º) a été admis dans le *Schulchan Aruch*. Les rabbins modernes que les dispositions, pourtant si claires, du droit juif relatif aux étrangers semblent gêner (pourquoi?), cherchent à affaiblir la signification de ce commandement et d'autres pareils en prétendant qu'il faut entendre par « étrangers », non les non-Juifs en général, mais les « païens » et les « idolâtres ». Mais la délimitation entre « non-Juifs » et « païens » n'a jamais été bien nette, et le croyant qui, par exemple, a retenu le 198e commandement, n'avait que faire des subtiles distinctions des doctes rabbins ; il lui suffisait de savoir que l'homme auquel il prêtait à intérêt n'était ni Juif, ni compagnon, ni proche parent, mais un simple « Go! ».

La religion faisait donc, pour sa part, tout ce qu'elle pouvait pour, durant le moyen âge, encourager les juifs à pratiquer l'usure en quoi elle était d'ailleurs aidée et appuyée par la religion chrétienne. Nous pouvons donc dire que, dans la mesure où le prêt à intérêts a contribué à l'épanouissement de l'esprit capitaliste, le droit juif concernant les étrangers a joué dans cet épanouissement un rôle important. Nous savons déjà qu'un des effets de l'usure fut d'affaiblir l'esprit d'entreprise. Mais, ainsi que nous le verrons plus loin, elle a par ailleurs exercé sur le développement de l'esprit capitaliste une influence défavorable. Nier que sous tous les autres rapports l' « étranger » occupait également dans le droit juif (divin) une situation exceptionnelle et que les obligations envers lui n'étaient jamais aussi strictes et rigoureuses qu'envers le « prochain », c'est faire preuve ou

d'ignorance ou de mauvaise foi. Sans doute, les conceptions juridiques (et surtout la coutume) concernant la manière dont il convenait de traiter l'étranger ont subi de nombreux changements au cours des siècles. Mais l'idée fondamentale, d'après laquelle on devait moins d'égards à l'étranger qu'au coreligionnaire, n'a pas varié depuis l'époque de la Thora jusqu'à nos jours. Telle est l'impression que laisse une étude impartiale du droit relatif aux étrangers dans les Saintes Écritures (et principalement dans la Thora), dans le Talmud et dans les Codes. On invoque encore de nos jours, dans des ouvrages apologétiques, les célèbres passages de la Thora *(Exode, 12, 49 ; 23,* 9. *Lévit.,* 19, 33, 34 ; 25, 44, 46. *Deutéronome, 10,* 18, 19), comme autant de preuves en faveur du traitement « amical » que la loi juive réservait aux étrangers. Mais, en premier lieu, en invoquant ces passages on néglige un peu trop la tradition « orale » ; et en deuxième lieu, si les passages en question recommandent de bien traiter l'étranger [1], car « vous avez été étrangers vous-mêmes dans le pays d'Égypte», ils n'en autorisent pas moins à le considérer comme jouissant d'un droit réduit : « Et voici ce qui se passera lors de l'année jubilaire : celui qui a prêté quelque chose à un prochain, ne le réclamera pas. Tu dois réclamer à l'étranger l'argent qu'il te doit ; mais tu ne réclameras rien à ceux qui sont tes frères » (Deutér., 15, 2, 3). Même différence de traitement, entre Juifs et non-Juifs, que dans le cm du prêt à intérêts. Et l'on conçoit sans peine que les cas dans lesquels le non-Juif jouissait de droits moindres que le Juif se soient multipliés au cours des siècles, de façon à former dans le dernier Code une liste d'une longueur impressionnante. Parmi les paragraphes de *Choschen Hamischpat* qui définissent explicitement la situation juridique des étrangers, je citerai les numéros suivants : 188, 194, 227, 231, 259, 266, 272, 283, 348, 389, etc.

Or, le statut juridique des étrangers présente, à mon avis, une double importance pour la vie économique.

En premier lieu, étant donné le caractère xénophobe des dispositions du droit industriel et commercial juif, la tendance à traiter les étrangers avec moins d'égards et de scrupules qu'on ne traitait les nationaux, non seulement pouvait se donner libre cours, mais ne faisait que s'accentuer avec le temps, ce qui a eu pour effet un relâchement de la morale commerciale en général, surtout chez les Juifs de l'Europe orientale. Le

[1] Dans l'ancienne Palestine, le mot « étranger » avait une tout autre signification que plus tard, dans la diaspora . *Ger* et *Goï* expriment deux notions totalement différentes.

droit réglant le statut des étrangers contenait par exemple, la stipulation (souvent citée), d'après laquelle le Juif était autorisé à utiliser pour son profit, sans être obligé de la signaler, toute erreur de calcul commise par un païen (par un étranger). N'est-il pas évident qu'une pareille conception juridique (qui inspire encore beaucoup d'autres stipulations et dispositions de la loi) devait fatalement faire naître dans l'esprit du juif pieux la conviction qu'il n'y avait pas à se gêner, d'une façon générale, dans ses rapports avec les étrangers ? Le Juif pénétré de cette conviction pouvait d'ailleurs être un parfait honnête homme, observer dans les rapports avec ses coreligionnaires les prescriptions extrêmement sévères de la loi relatives aux poids et mesures et ne voir dans son exploitation de l'étranger qu'un acte parfaitement normal, légal et conforme à la morale. On lui enjoignait, il est vrai, dans un certain cas : « tu dois être honnête, même à l'égard de l'étranger! » (*Choschen Hamischpat,* 231), mais le fait seul qu'il a fallu rappeler cette obligation ne prouverait-il pas qu'on n'avait guère l'habitude de s'y conformer? On lit d'ailleurs dans un autre passage de *Choschen Hamischpat* (227-26) : « On peut exploiter un non-juif, car il est écrit dans les livres sacrés qu'on ne doit pas exploiter *son frère » (ici* il est question, non de fraude ou de tromperie, mais d'une exagération de prix).

Cette conception tout à fait vague, d'après laquelle il n'y avait pas à se gêner avec l'étranger, qu'on pouvait, sans commettre un péché, agir sans scrupules à son égard, avait reçu une base solide dans les communautés juives de l'Europe orientale où on se livrait à une étude casuistique chicanière du *Talmud.* Pour montrer l'action démoralisante et dépravante que cet amour de la chicane a exercée sur la conduite des Juifs dans les affaires, je citerai textuellement, parce qu'ils éclairent plus d'un trait de caractère des Juifs Aschkenazim (surtout en ce qui concerne leur comportement dans la vie économique), les mots suivants d'un témoin aussi impartial que Graetz : « Le Juif polonais possède au suprême degré l'art de brouiller et d'embrouiller les choses, de chicaner, d'opposer une fin de non-recevoir à tout ce qui dépasse son horizon, de se tirer d'affaire par des plaisanteries de mauvais goût... La loyauté et le sentiment du droit lui sont aussi étrangers que la simplicité et le goût de la vérité. Il utilise les finasseries enseignées dans les écoles, pour rouler ceux qui sont moins rusés que lui. Le mensonge et la roublardise lui procurent un plaisir et une sorte de joie victorieuse. Certes, il n'était pas toujours facile de raser avec des coreligionnaires qui savaient à quoi s'en tenir sous ce rapport ; mais le monde non-juif, avec lequel les Juifs étaient en relations, avait appris à ses dépens la supériorité de l'esprit talmudique du Juif polonais... La

dépravation morale des Juifs polonais valait souvent à ceux-ci des vengeances sanglantes et a eu pour effet, pendant un certain temps, la contamination des autres Juifs européens par l'esprit du judaïsme polonais. Tout le judaïsme a été, en effet, polonisé à la suite de l'émigration des Juifs de Pologne, fuyant les persécutions des Cosaques. »

Le traitement différentiel que le droit juif appliquait aux étrangers a eu encore une autre conséquence importante: celle de transformer de bonne heure les conceptions relatives à la nature du commerce et de l'industrie, et cela dans le sens d'une liberté de plus en plus grande. Nous savons déjà que les Juifs ont été les pionniers de la liberté du commerce (et, par conséquent, les initiateurs du capitalisme) ; aussi ne voulons-nous attirer ici l'attention que sur un seul fait, à savoir qu'ils ont été préparés à cette tâche par leur droit commercial lui-même (conçu, cela va sans dire, comme un commandement de Dieu), inspiré par l'esprit de liberté, et cela évidemment sous l'influence de la législation relative aux étrangers. Il est, en effet, évident et facile à démontrer, avec textes à l'appui, que dans les rapports avec les étrangers le principe de l'obligation personnelle devait disparaître, pour faire place au principe de la liberté économique.

Je me borne à rappeler quelques points seulement en rapport avec cette question.

La législation des prix (ou la politique des prix) est encore dominée dans le *Talmud* et dans le *Schulchan Aruch,* pour ce qui est des rapports avec les coreligionnaires, par l'idée du « *justum pretium* » (il en est d'ailleurs ainsi un peu partout au moyen âge), c'est-à-dire qu'elle cherche à conventionnaliser la fixation des prix en s'appuyant sur l'idée de la subsistance ; mais à l'égard de l'étranger le « *justum pretium* » perd son caractère obligatoire, la fixation de prix « moderne » étant considérée comme la seule modalité naturelle (voir *Chulchan Aruch,* 227, 26 *;* cf. *Bara Mezia,* 49b et suiv.).

Quelle que soit d'ailleurs l'origine de cette conception, il est certain que le fait qui nous importe le plus est celui-ci : l'idée de la liberté commerciale et industrielle se trouve déjà énoncée dans le *Talmud,* et surtout dans le *Schulchan Aruch,* et cette idée était totalement étrangère au moyen âge chrétien. L'historien du droit et de l'économie politique qui s'attacherait à établir ce fait à la suite d'une étude approfondie et systématique des sources rendrait à la science un service inappréciable. En ce qui me concerne, je

dois me borner, cette fois encore, à relever quelques passages qui suffiront cependant, à mon avis, à montrer l'exactitude de ma thèse. Le premier de ces passages est celui du Talmud et des Codes qui reconnaît expressément le principe de la libre concurrence entre négociants (c'est-à-dire une manière de se conduire en affaires qui, ainsi que nous l'avons déjà vu ailleurs, était en opposition avec celle du marchand de la période pré-capitaliste et des premières phases du capitalisme). On lit dans *Bara Mezia (*fol. 60ab*) :* « R. Jehouda enseigne : Le boutiquier ne doit pas distribuer aux enfants des sucreries et des noix, car en le faisant il les habitue à venir chez lui. Les docteurs permettent cependant de le faire. On ne doit pas non plus gâcher les prix. Mais Abba Saül décide que les docteurs le permettent ». Mêmes raisonnements dans la *Guémara* et dans la *Mischna.* Et lorsque nous arrivons au *Schulchan Aruch,* nous ne trouvons plus trace d'arguments contraires ou défavorables à la liberté commerciale, la conception « avancée » ayant seule subsisté : « Il est permis au boutiquier de distribuer aux enfants qui viennent dans sa boutique des noix ou autres gourmandises, afin de les attirer chez lui ; il lui est également permis de vendre moins cher que le prix ayant cours sur le marché, et lorsqu'il le fait, personne n'a le droit de le lui reprocher. »

On lit encore dans *Schulchan Aruch (*156, 7*),* à propos de marchands qui, venant vendre leurs marchandises dans la ville, sont soumis à certaines restrictions : « Mais si les étrangers vendent leurs marchandises moins cher que les marchands de la ville, personne ne pourra tenir rigueur au public juif de se servir chez les étrangers, car ce faisant, il recherche seulement son avantage ». Ou encore (156, 5*) : « Personne* ne devra tenir rigueur à un Juif, lorsqu'il prête de l'argent à un non-Juif à un intérêt inférieur au taux légal ».

Nous voyons en outre le principe rigide du monopole industriel faire place dans le droit juif (du moins dans le *Schulchan Aruch)* à celui de la liberté industrielle : supposons qu'un artisan se soit installé dans une rue sans soulever les protestations des autres habitants de cette rue, et qu'un autre habitant se mette à exercer le même métier : le premier n'aura pas le droit de l'en empêcher ni ne pourra prétendre que le nouveau venu, alors même qu'il vient d'un autre quartier, lui enlève le pain de la bouche, etc. *(Schulchan Aruch,* 156, 5).

Nul doute n'est donc permis : C'est Dieu lui-même qui veut la liberté du commerce, le libre exercice des métiers. Inutile d'insister sur l'influence

qu'une pareille conception a dû exercer sur l'orientation et l'évolution de la vie économique.

Livre deuxième : Les sources de l'esprit capitaliste

Deuxième partie :
Les forces morales

XXII.

Les forces morales et leur contribution à l'épanouissement de l'esprit capitaliste

Dans les chapitres qui précédent, nous avons parlé en toute impartialité, pour ne pas dire en toute naïveté, de l'influence des forces morales sur la formation de l'esprit capitaliste. Avions-nous le droit de le faire? Et jusqu'à quel point nos affirmations sur ce sujet sont-elles exactes et justifiées ? Les réponses à ces questions ne ressortent nullement de l'exposé que nous venons de faire, car la seule conclusion que nous soyons autorisés à en tirer est qu'il existe, dans nombre de cas, un parallélisme entre certaines manifestations de l'esprit capitaliste et certaines doctrines philosophiques et religieuses.

Or, pourrait-on m'objecter, ce parallélisme n'implique nullement un rapport de cause à effet entre les deux séries de faits et rien n'empêche d'admettre que l'esprit capitaliste a pu s'alimenter à d'autres sources et peut être redevable de l'aspect que nous lui connaissons à d'autres influences que des préceptes moraux et des commandements religieux.

On pourrait encore m'objecter (et cette objection s'accorde fort bien avec la manière de penser très répandue de nos jours) qu'à supposer même qu'il existe un rapport de cause à effet entre esprit capitaliste et préceptes moraux, ce rapport ne peut être que l'inverse de celui que vous semblez vouloir admettre ; autrement dit, les exigences philosophiques et religieuses, loin d'avoir donné naissance à l'esprit capitaliste, ne seraient que le « reflet » de certaines conditions économiques qui trouveraient leur expression dans une certaine mentalité économique.

Je n'ai pas l'intention de m'engager dans une discussion à propos du problème que soulève cette dernière objection. Pour ce qui est des rapports de principe existant entre la religion et la vie économique, Ernst Tröltsch s'est prononcé, avec une indiscutable compétence et la plus grande impartialité, contre la « conception matérialiste de l'histoire ». Je me bornerai à esquisser brièvement ici mon point de vue relativement à cette question, ce qui me permettra de résoudre le cas spécial qui m'intéresse, c'est-à-dire de préciser plus ou moins la part probable qui revient aux forces morales dans la formation de l'esprit capitaliste.

Quel que soit le génie de son fondateur, une religion ne peut prendre racine que si certaines conditions préalables se trouvent remplies dans le milieu extérieur. Ces conditions préalables ne sont pas seulement de nature économique : elles sont également d'ordre biologique et ethnologique. L'acceptation d'une religion (ou, dans une mesure de beaucoup moindre, d'une philosophie) dépend de l'état général d'un peuple, de la composition de son sang, de ses conditions sociales ; et c'est l'état général d'un peuple qui détermine le développement que le système religieux réalise au cours des siècles. Nous pouvons encore exprimer la même idée en disant que pour qu'une religion s'implante et se développe dans une certaine direction, il faut que le peuple possède une certaine « disposition ». « Pas plus qu'une graine ne peut germer sur un rocher nu, une religion humanitaire et philosophique ne saurait s'imposer à des sauvages ignorants et grossiers ».

Or, plus nous nous rapprochons des temps modernes, plus la « disposition » des peuples subit l'influence des conditions économiques, et cela parce que les intérêts économiques ont conquis, du moins au cours de l'histoire de l'Europe occidentale, une place de plus en plus grande dans la vie psychique de l'homme. C'est pourquoi une religion subit l'influence des conditions économiques dans une mesure d'autant plus grande qu'elle est plus récente.

Il est facile de se rendre compte de l'exactitude de ces propositions que je considère comme fondamentales, en comparant entre eux les différents systèmes religieux du christianisme au point de vue des rapports existant entre chacun d'eux et la vie économique de l'époque à laquelle il est né.

Faire dépendre la diffusion des doctrines augustiniennes de l'influence de conditions économiques quelconques, ce serait aller à l'encontre des faits.

Mais le facteur économique joue déjà un rôle moins négligeable dans le développement du système thomiste, et notamment dans celui de la doctrine morale des scolastiques au cours des XIVe et XVe siècles. Il convient cependant de reconnaître que le catholicisme du bas moyen âge emprunte encore, lui aussi, ses éléments essentiels à des sources qui ne sont ni contemporaines de l'époque de sa naissance ni rattachées au lieu de sa naissance : nous ne voyons que trop nettement qu'il représente une synthèse d'expériences religieuses, d'impressions laissées par les faits de la vie quotidienne, de doctrines philosophiques de l'antiquité et de commandements moraux du peuple juif.

En revanche, la formation des variétés calvinistes du protestantisme se ressent fort nettement de l'influence de l'économie capitaliste avancée. Si le puritanisme a fini par reconnaître que le genre de vie bourgeois était compatible avec l'état de grâce, ce fut sous l'influence et sous la pression des conditions économiques. Nous savons déjà à quel point il était, de par sa nature, étranger au capitalisme. Les prédicateurs puritains des XVIe et XVIIe siècles auraient fort volontiers envoyé à tous les diables le culte de Mammon, pour le remplacer par une organisation économique fondée sur le travail de la terre et l'artisanat, parce qu'elle offrait un cadre plus approprié à leurs doctrines anti-mondaines. Mais il était trop tard. Il leur fut impossible de fermer les yeux sur les progrès du capitalisme, comme l'a fait le luthérianisme dans l'Allemagne d'alors, plongée dans la plus

profonde misère économique. Ils ont, à contre-cœur sans doute, reconnu son existence et cherché seulement, autant que possible, à le concilier avec leurs conceptions religieuses. La forme même sous laquelle ils ont présenté leurs doctrines témoigne de l'influence qu'a exercée sur celles-ci la vie économique de l'époque. Ils se sont notamment servis, pour exposer leurs vérités de salut, de représentations et d'images empruntées à cette vie économique. C'est ainsi qu'ils conçoivent le « saint » comme tenant une comptabilité de ses péchés, comme faisant une distinction entre capital et intérêts, ce qui « donne à la sanctification de la vie le caractère d'une simple affaire commerciale. »

« Baxter *(Saints everlasting rest.,* Ch. XII), par exemple, parle ainsi de l'invisibilité de Dieu : de même qu'on peut par correspondance entretenir un commerce profitable avec un étranger qu'on ne voit pas, de même on peut obtenir une « perle précieuse » par le « commerce sacré » avec le Dieu invisible. Ces comparaisons commerciales, qui remplacent les comparaisons judiciaires en usage chez les anciens moralistes et dans le luthérianisme, sont tout à fait caractéristiques du puritanisme qui se représente l'homme comme achetant son salut contre une traite tirée sur Dieu » [1].

Certes, ces représentations, ainsi que je l'ai montré en détail dans mon livre sur *Les* Juifs, étaient tout à fait familières au Judaïsme. Et il est possible que les théologiens puritains les aient empruntées aux ouvrages de leurs collègues juifs. Mais ils les ont empruntées, précisément, parce que la pensée théologique juive était déjà au plus haut degré orientée vers le capitalisme et parce que, à l'époque dont il s'agit, le capitalisme commençait à étendre ses filets sur le monde entier. Si les prédicateurs puritains avaient annoncé leurs doctrines dans un milieu composé uniquement de paysans, de seigneurs féodaux et d'artisans, ils auraient commis la plus grosse absurdité en ayant recours, pour se faire comprendre de leurs auditeurs, à des images telles que comptabilité, capital, intérêt, etc.

Mais (et ceci nous importe le plus) il est incontestable qu'à partir du moment où un système religieux (ou philosophique) a poussé des racines, les doctrines dont il se compose et qu'illumine l'auréole du supra-sensible agissent à leur tour sur la vie en général, sur la vie économique en particulier. Et il serait même étonnant que l'état psychique des sujets

[1] Max Weber, *Protestantische Ethik...,* dans «Archiv», XXV, p. 35.

économiques échappât à l'influence de ces commandements moraux systématiquement élaborés et impérativement proclamés.

Il convient de dire cependant que cette influence est, à son tour, subordonnée à certaines conditions, dont l'une est de nature personnelle, l'autre de nature objective.

La condition de nature personnelle, qui doit être remplie pour que les forces morales exercent une influence sur la conduite économique, est celle-ci : les forces en question doivent avoir un certain empire sur les âmes humaines. La meilleure morale reste inefficace, tant qu'il n'y a pas d'hommes qui *veuillent* la suivre, parce qu'ils y croient. Or, nous avons pu montrer que cette condition se trouvait remplie pendant toute la période du capitalisme naissant : l'intérêt pour la philosophie à l'époque de la Renaissance, et surtout le profond sentiment religieux qui avait existé dans tous les pays jusqu'au XVIIIe siècle, sont des faits dûment et incontestablement établis.

Mais la *condition objective* de l'efficacité des forces morales se trouve également remplie pendant la période du capitalisme naissant par le niveau relativement peu élevé du développement capitaliste. Je m'explique : tant qu'un système économique est encore en voie d'édification, tant que chacun est libre d'adopter la conduite économique qui lui plaît, les doctrines morales et les maximes morales qui en découlent ont, pour se déployer, un champ beaucoup plus vaste qu'à l'époque où les différentes branches du système économique ont atteint leur plein et complet développement, où tous les procédés et toutes les démarches sont, pour ainsi dire, mécanisés, où les sujets économiques sont poussés, malgré eux, à adopter une ligne de conduite déterminée.

Or, puisque les deux conditions se trouvent remplies pendant la période du capitalisme naissant, nous sommes autorisés à conclure que la philosophie, et surtout la religion, quel que fût le mode de leur naissance, une fois constituées en forces morales, n'ont pas pu ne pas contribuer à la formation de l'esprit capitaliste. En d'autres termes, le parallélisme qui, ainsi que nous avons pu l'établir, existe dans nombre de cas, entre doctrines morales et manifestations de l'esprit capitaliste, doit être interprété dans le sens que nous avons indiqué, le commandement moral étant considéré comme la cause, le mode de comportement des sujets économiques comme l'effet.

La contribution que les forces morales ont apportée au développement de l'esprit capitaliste s'est, à mon avis, manifestée par les trois ordres de faits suivants :

1° elles ont fait naître ce que j'appellerais une disposition favorable au capitalisme, et notamment une conception de la vie ayant pour base la rationalisation et la méthodisation de toutes choses et à l'élaboration de laquelle la philosophie de la basse antiquité et les trois principales religions ont pris une part égale ;

2° elles ont provoqué la culture des vertus bourgeoises, qui a été à son tour préconisée aussi bien par les trois systèmes religieux que par les sages de l'antiquité ;

3° elles ont contribué à refréner l'amour du gain et à imposer certaines limitations à la mentalité économique. Et ce résultat doit incontestablement être mis à l'actif des deux confessions chrétiennes qui ont, par leurs prédications, réussi à en faire une chose vivante et réelle. Aussi pouvons-nous dire que le capitalisme était resté, jusqu'à la fin de sa première période, sous l'influence humanisante de l'enseignement moral du christianisme. Ceux qui ne s'en rendent pas compte n'ont aucune idée du caractère propre du capitalisme à ses débuts.

Nous avons vu cependant que ce qui caractérise plus particulièrement la morale juive, c'est qu'elle ignore (du moins en ce qui concerne les relations avec les « étrangers » qui, au point de vue pratique, nous intéressent d'ailleurs seules ici) les principes à la faveur desquels les confessions chrétiennes ont cherché à endiguer et à limiter la vie économique. C'est pourquoi nous voyons les Juifs, dès les premières phases du capitalisme, briser le cadre de la vieille moral économique et se lancer à la poursuite du gain, sans tenir compte d'aucune limitation, sans s'embarrasser d'aucun scrupule. Mais ces idées ne sont devenues partie intégrante de l'esprit capitaliste en général que lorsque le capitalisme eut atteint son plein développement, c'est-à-dire à une époque où le sentiment religieux, dans les pays protestants du moins, eut considérablement diminué d'intensité, alors que l'influence du judaïsme se fut accrue en profondeur et en étendue. Il est donc certain que les forces morales, la religion en particulier, ont joué un rôle considérable dans l'épanouissement du capitalisme, dont l'essor peut être considéré comme un effet de l'action de deux forces opposées :

affaiblissement du sentiment religieux et persistance du sentiment religieux juif.

Mais ce serait, d'autre part, exagérer démesurément l'influence que les forces morales ont pu exercer sur la vie économique que de les rendre seules responsables du développement de celle-ci, tel que nous l'avons vu s'accomplir depuis la fin de la première période du capitalisme. Il me semble que les considérations à la faveur desquelles nous avons assigné aux forces morales une sphère d'action assez vaste, nous permettent également d'entrevoir les limites de cette action. Et ces limites, nous croyons pouvoir les tracer de la façon suivante :

1. Tant que les valeurs morales étaient reconnues par les hommes, c'est-à-dire tant que les hommes y « croyaient » (au sens large du mot), l'action des forces morales a dû exercer incontestablement une influence (en présence de certaines conditions extérieures) sur la naissance et le développement de l'esprit capitaliste.

2. Mais le fait que les hommes « croyaient » aux valeurs morales, n'exclut nullement l'intervention d'autres influences que celles exercées par les forces morales. Dans l'hypothèse contraire, on aurait vu le même système religieux engendrer partout le même esprit capitaliste, ce qui fut loin d'être le cas (comparer l'Espagne à l'Italie), puisque nous avons vu le même esprit capitaliste naître dans des pays attachés à des systèmes religieux différents (Italie, Allemagne, Amérique).

Si l'on veut bien se persuader que les forces morales n'ont pas été et n'ont pas pu être la seule source de l'esprit capitaliste, il suffit de réfléchir au fait que par beaucoup de ses côtés et par un grand nombre de ses manifestations cet esprit était presque inaccessible à l'action des forces morales. Pour montrer combien il est facile, en ces matières, de s'engager dans une fausse voie et d'adopter un point de vue étroit et unilatéral, je ne saurais mieux faire que de citer les paroles suivantes par lesquelles Franz Keller termine son heureuse discussion des idées que j'avais exposées précédemment à ce sujet :

> « Ce qui fut décisif pour l'origine du capitalisme, c'est moins l'accumulation de grandes richesses entre les mains de quelques-uns que ce fonds de forces morales qui a trouvé sa plus haute expression économique dans la responsabilité qui caractérise l'activité de

l'entrepreneur. Les forces morales sont le produit d'une longue éducation et forment chez un peuple la base du système contractuel qui est la condition indispensable de l'activité de l'entrepreneur ».

Ces mots renferment un grand noyau de vérité, mais méconnaissent la complexité du problème dont il s'agit ici.

En premier lieu (et cela soit dit en passant), ce qui fut « décisif » pour la naissance du capitalisme (en tant que système *économique),* ce fut *aussi bien* l'accumulation de richesses que la formation d'un esprit capitaliste, sans compter l'influence de quelques autres facteurs encore. Jamais et en aucun cas des aspirations purement morales ne peuvent engendrer des *formes* économiques. Il s'agit là d'un malentendu contre lequel Max Weber avait déjà protesté avec force, lorsqu'on l'avait accusé d'avoir voulu déduire le capitalisme tout entier de motifs religieux.

Mais envisageons seulement l' « esprit » de la vie économique, la mentalité économique dans son acception la plus générale : cet esprit, nous le savons déjà, forme un mélange hétérogène d'états psychiques très variés dont quelques-uns seulement sont, de par leur nature, accessibles à l'action de forces morales, c'est-à-dire susceptible d'être créés et maintenus par l'éducation. Nous pouvons désigner sous le nom de « vertus » ceux des éléments de l'esprit capitaliste qui constituent un produit de l'éducation et doivent leur existence à l'action de forces morales : vertus de l'esprit, vertus du caractère, les unes et les autres étant les manifestations d'une nature disciplinée, les résultats d'une contrainte systématiquement imposée à la volonté et à l'intellect.

Ces vertus peuvent être acquises, à la condition de reconnaître et de se conformer à certaines normes morales enseignées par l'éthique. Que l'acquisition de ces vertus suppose, elle aussi, certaines dispositions originelles, qu'elle constitue une tâche facile pour les uns, difficile pour les autres, c'est ce que j'admets volontiers. Il n'en reste pas moins que, dans leur ensemble et dans ce qu'elles ont d'essentiel, les vertus naissent grâce à l'action de forces morales, constituent un produit de l'éducation, du dressage moral.

Mais l'esprit capitaliste se compose encore d'autres éléments dont quelques-uns sont innés, par conséquent impossibles à acquérir : ce sont les *talents ,* le talent de l'entrepreneur hardi, celui du spéculateur ingénieux,

celui de l'habile calculateur. Il n'y a pas de force morale au monde susceptible de transformer un imbécile en génie, un rêveur en calculateur. Certes, les talents peuvent être « cultivés » ; on peut (par sélection) en multiplier le nombre et en élever le niveau ; mais les forces morales restent totalement étrangères aussi bien à leur formation qu'à leur développement et à leur sélection.

Nous trouvons encore dans l'esprit capitaliste, comme troisième élément constitutif, les *techniques :* aptitude à s'assimiler les affaires, aptitude à calculer, à organiser, etc. Toutes ces aptitudes s'acquièrent également en dehors de toute intervention de forces morales : ce sont des aptitudes apprises. L'homme le plus parfait au point de vue moral sera un mauvais entrepreneur capitaliste, s'il adopte un faux système dans sa comptabilité ou s'il commet des fautes dans ses calculs. Le degré et la somme des aptitudes capitalistes sont déterminés par le nombre des techniques qu'on possède, par la facilité avec laquelle on les assimile et par la volonté qu'on met à les acquérir. Seul le dernier de ces trois facteurs, c'est-à-dire la volonté d'acquérir, d'apprendre et d'assimiler, est accessible à l'action de forces morales. Il constitue ce que nous appelons *zèle, application.* Les deux autres facteurs, au contraire, échappent complètement à l'action de ces forces : le nombre des aptitudes qu'on peut acquérir en un temps donné dépend du don d'invention qui peut exister ou ne pas exister, présenter un degré plus ou moins prononcé ; quant à la rapidité et à la facilité avec lesquelles les sujets économiques acquièrent telles ou telles habitudes, elles dépendent de certains dons qui, eux, ne s'acquièrent pas et qui varient de degré d'un sujet à l'autre. Sans doute, il est possible, par la sélection, d'élever leur degré au cours de générations, mais cette sélection s'exerce en dehors et indépendamment des forces morales.

Il résulte de ce que nous venons de dire que, même dans les communautés où leur action n'a pas encore subi la moindre diminution, les forces morales ne prennent aucune part à la formation et au développement d'un certain nombre d'éléments constitutifs de l'esprit capitaliste. Or, il est incontestable que depuis la fin de la première période capitaliste les forces morales avaient subi, dans nos communautés chrétiennes, une éclipse marquée. Et, à partir de cette époque, l'esprit capitaliste a pris un essor formidable et opéré dans notre vie des transformations radicales qui n'ont été possibles que grâce à la désuétude dans laquelle étaient tombées, dans les pays tant catholiques que protestants, les doctrines morales du christianisme ; transformations qui ont eu pour condition préalable la

rupture de toutes les barrières par lesquelles le catholicisme et le protestantisme avaient voulu endiguer et canaliser l'activité de l'homme économique ; transformations qui ne se sont effectuées qu'en conformité avec une seule morale : avec la morale juive.

Disons cependant tout de suite que quelque considérable que fût l'influence de la morale juive, ce serait manquer d'esprit critique que d'attribuer à cette seule influence toute la manière d'être et d'agir de l'homme économique moderne. Nous avons donc à rechercher les autres sources du capitalisme moderne, les autres causes de son essor et de son extraordinaire épanouissement, celles qui, après avoir agi *concurremment* avec les forces morales pendant la première période du capitalisme, se sont substituées à ces forces à partir de la fin du XVe siècle. Et comme ces causes ne peuvent résider que dans les conditions sociales, c'est à l'examen de ces dernières que sera consacrée la section suivante de notre ouvrage.

Livre deuxième : Les sources de l'esprit capitaliste

Troisième partie :
Les conditions sociales

XXIII

L'État

Dans les chapitres qui suivent nous nous proposons de donner un aperçu général des principaux ensembles de causes et d'influences en rapport avec les conditions sociales, en insistant plus particulièrement sur quelques points qui nous paraissent présenter une importance spéciale. Procéder autrement, ce serait singulièrement dépasser le cadre de cet ouvrage. Comme il n'est pas une seule période de l'histoire de ces cinq derniers siècles qui ne présente des rapports plus ou moins étroits avec le problème qui nous intéresse, nous devons nous borner à quelques brèves et rapides allusions, notre but n'étant pas d'écrire une histoire économique, et encore moins une histoire de la civilisation ou une histoire générale de cette vaste époque.

Je parlerai en premier lieu de l 'État, et cela non seulement à cause de l'importance incontestable que sa propre évolution présente pour la formation et le développement de l'esprit capitaliste, surtout jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, mais aussi parce que l'ensemble de causes qu'il représente

constitue comme l'écorce qui renferme à l'état de noyau tous les autres ensembles de causes.

Je me propose de montrer en quoi et comment l 'État a favorisé le développement de l'esprit capitaliste. Mais je ne serais pas complet, si je ne disais que, sous certains rapports, l'État a aussi exercé sur ce développement une action paralysante.

Il est incontestable qu'une fiscalité exagérée ne peut avoir pour effet que d'entraver et, dans beaucoup de cas, d'étouffer complètement l'esprit d'entreprise. Lorsque les impôts sont élevés au point d'anéantir, ou à peu près, les bénéfices, et cela soit en frappant les industries elles-mêmes, soit en faisant monter les salaires à un degré qui rend impossible la défense contre la concurrence des industries étrangères, on voit diminuer la tendance à investir des capitaux dans des entreprises. On sait, par exemple, que la décadence économique de l'Espagne, à partir du XVIIe siècle (Ranke) et le brusque écroulement de l'industrie hollandaise au cours du XVIIIe (Luzac et Pringsheim) ont été provoqués en grande partie par les impôts exagérément lourds qui avaient pesé sur ces deux pays. Une mauvaise politique industrielle et commerciale peut également, bien qu'à un degré moindre qu'une fausse politique fiscale, exercer une action paralysante sur l'esprit d'entreprise. On peut en dire autant d'une politique sociale trop interventionniste.

Mais l'État moderne a opposé au développement de l'esprit capitaliste d'autres obstacles encore, qui, eux, n'avaient rien à voir avec une « mauvaise » ou « fausse » politique fiscale, industrielle, commerciale. Ces obstacles avaient leur source dans les *emprunts publics*. J'ai montré ailleurs, chiffres à l'appui [1], quelles sommes énormes, destinées principalement aux entreprises militaires, avaient, depuis la fin du moyen âge, afflué dans les caisses publiques. Ces saignée, opérées par les gouvernements, eurent pour premier effet de débiliter considérablement le corps économique, tout en lui offrant plus tard l'occasion de retrouver une partie de ses forces par l'utilisation productive des sommes ainsi accumulées. Mais en même temps qu'ils raréfiaient les moyens dont le capitalisme avait besoin pour la réalisation de ses projets, les emprunts publics entravaient ou, tout au moins, ralentissaient l'essor de l'esprit

[1] *Kriege und Kapitalismus* (1913), pp. 7 et suiv.

d'entreprise, en offrant aux gens riches l'occasion de faire fructifier leur argent sans risque, en achetant tout simplement des rentes sur l'État.

En Angleterre, en France, en Hollande, cet état de choses ne cesse de soulever des protestations pendant tout le XVIIe et tout le XVIIIe siècle : l'argent, disaient ceux qui avaient l'amour de l'entrepris et la mentalité capitaliste, l'argent qui devrait servir à féconder, à encourager le commerce et l'industrie, va s'engouffrer dans les caisses publiques vers lesquelles il est attiré par l'appât de gros intérêts.

C'est en France que l' État a trouvé un moyen particulièrement efficace d'étouffer l'esprit d'entreprise par la *vente de charges* qui, ainsi que nous l'avons montré plus haut, a été pendant des siècles une des principales institutions de la vie publique française. Ce n'était pas la même chose que la souscription à des emprunts publics ; mais l'effet a été le même : les gens riches, une fois la charge acquise, ne demandaient plus qu'à en jouir en toute tranquillité et se désintéressaient totalement des entreprises capitalistes. La France nous offre, soit dit en passant, l'occasion d'observer l'enchaînement, les réactions réciproques des forces agissant sur l'esprit capitaliste: le peuple français (auquel nous avons cru pouvoir assigner des origines celtes), dont l'aptitude au capitalisme était au-dessous de la moyenne créa l'institution de l'achat de charges, mode d'utilisation de capitaux conforme à son tempérament ; cette institution, une fois créée, exerça, à son tour, une action paralysante sur l'esprit d'entreprise, soit en étouffant le peu d'aptitude au capitalisme qui pouvait encore exister en France, soit en favorisant la sélection des moins aptes.

On constate les mêmes effets dans les pays où l'État ne sait pas ou ne veut pas observer une attitude de neutralité à l'égard des différentes classes sociales dont se compose la nation, où il favorise, par exemple, une noblesse complètement étrangère à la vie des affaires et prive le monde capitaliste des représentants les plus capables de la bourgeoisie en leur conférant des titres et des situations nobiliaires.

Ici encore il est difficile, dans chaque cas donné, de faire une distinction nette et tranchée entre la cause et l'effet - est-ce l'anoblissement qui rend les représentants de la bourgeoisie étrangers aux intérêts du capitalisme, ou l'anoblissement ne fait-il que sanctionner un processus de féodalisation interne qui se serait accompli dans la bourgeoisie?

Mais toutes ces entraves ne comptent guère, si l'on songe au formidable appui que l'État accorde, par tous les moyens dont il dispose, à l'esprit capitaliste.

Et si l'État accorde au capitalisme cet appui, c'est, en premier lieu, parce qu'il le *veut*. Toutes les mesures que l'État prend pour favoriser les intérêts capitalistes sont des mesures voulues, sont dictées par une délibération réfléchie.

Nous savons déjà que l'État a été un des premiers et est resté un des plus grands entrepreneurs capitalistes. En tant que capitaliste il apparaît comme un modèle auquel cherchent à se conformer les particuliers, il encourage l'esprit d'entreprise chez chacun de ses sujets, il a son mot à dire dans toutes les questions d'organisation, il possède une expérience suffisante pour pouvoir se prononcer dans les questions de morale commerciale. Son influence s'exerce dans le sens de la transmutation des valeurs sociales ; en faisant des affaires lui-même, il réhabilite les « sales métiers » (« *artes sordidae »), si* méprisés à l'époque pré-capitaliste et les élèves au rang d'occupations «*gentlemanlike » (« dignes* d'un gentleman »).

Mais c'est par des voies indirectes, et notamment par sa politique économique, que l'État exerce la plus grande influence sur le développement de l'esprit capitaliste. Nous ne devons pas oublier, en effet, à quel point la politique du mercantilisme a été profitable aux intérêts capitalistes pendant la période du capitalisme naissant. Voici quelques-uns des traits les plus caractéristiques de cette politique.

L'État met en oeuvre tous les moyens, la force et la persuasion, pour pousser les particuliers vers le capitalisme, vers l'entreprise capitaliste.

On lit dans un ouvrage du XVIIIe siècle que « la *plebs* reste attachée à ses vieilles habitudes et qu'il faut la tirer par le nez et par les bras pour l'en détourner et lui faire comprendre que ses avantages sont ailleurs ». Il est touchant de voir les manœuvres dont se sert Colbert pour secouer l'indolence de ses compatriotes. En Angleterre, c'est le roi (ou la reine) qui, pendant les XVIe et XVIIe siècles, assure, grâce aux ressources nécessaires dont il (ou elle) dispose, la marche d'un grand nombre d'entreprises. C'est à la suite de longs pourparlers avec le roi, qu'un Drake ou un Raleigh se décide à entreprendre un nouveau voyage : c'est ainsi que le dernier projet de Raleigh de se rendre une fois de plus à Guayana doit sa naissance aux

besoins d'argent de Jacques 1er ; c'est ainsi encore que Charles 1er dépêche dans tous les coins du pays des agents chargés de conclure avec des industriels des contrats avantageux.

A cela s'ajoute encore l'ingénieux système des privilèges dont se servait l'État mercantiliste pour favoriser des intérêts capitalistes déjà existants, pour provoquer le développement d'intérêts latents et pour semer les germes d'intérêts seulement possibles. Toute la signification de ces « privilèges » d'État ressort avec une admirable netteté d'une lettre du roi de France, Henri II, datée du 13 juin 1558 : il dit notamment dans cette lettre que ses « privilèges et bienfaits » ont uniquement pour but de stimuler les industriels « vertueux et laborieux » et de les pousser vers des entreprises profitables.

Ces « privilèges » qui visaient, par des promesses matérielles et morales, à tenir en éveil l'esprit d'entreprise, avaient revêtu des formes variées : ils apparaissent tantôt sous la forme de monopoles, c'est-à-dire de privilèges négatifs, portant soit sur la production, soit sur le commerce, soit sur les transports ; tantôt sous le forme de mesures de protection ou d'encouragement, d'un caractère à la fois politique et commercial ; tantôt enfin sous la forme de primes accordées directement. Savary énumère dans son *Dictionnaire* toutes les primes à l'aide desquelles on cherchait à stimuler le goût de l'entreprise : octroi de la noblesse héréditaire ; permis de naturalisation ; exemption des droits d'entrée ; prêts sans intérêts ; pensions annuelles ; licence de distillation d'alcool ; octroi de terrains pour constructions ; exemption du contrôle industriel ; secours en argent, etc. « On accordait privilèges et protection à toutes les inventions ; on aurait dit que la caisse du roi était installée sur les marchés et dans les rues, prête à accorder une récompense à ceux qui pouvaient présenter une invention quelconque » (Heinrich Laube). C'est ainsi que l'État s'attachait à appuyer, à soutenir et à encourager ces « faiseurs de projets » dont j'ai longuement parlé dans un autre chapitre de ce livre.

L'État a encore réussi à raviver dans une certaine mesure [1] l'esprit d'entreprise, en brisant le système du mercantilisme et des corporations et

[1] Je dirai même : dans une mesure peu notable, car à l'époque où se produisit l'événement auquel je fais allusion, l'esprit d'entreprise était déjà suffisamment fort pour pouvoir se passer de l'encouragement de l'État. C'est lui, au contraire, qui a imposé à l'État un changement de front.

en introduisant dans le nouveau droit économique du XIXe siècle la « liberté industrielle ».

L'État a enfin consciemment favorisé l'esprit capitaliste par les soins dont il a entouré l'instruction à tous ses degrés. Nous avons déjà vu que la création d'établissements d'enseignement pouvait être considérée comme un fait symptomatique de l'existence d'un esprit capitaliste. Nous y avons vu une preuve de la diffusion de cet esprit et nous avons cherché à y surprendre des indications relatives à sa nature. Ici nous allons l'envisager en tant que source de l'esprit capitaliste. Depuis les écoles de calcul qui existaient à Florence dès le XIVe siècle jusqu'aux écoles de commerce et de hautes études commerciales de nos jours, tous les établissements qui ont été créés par des corps publics en vue de la diffusion et de l'approfondissement du savoir commercial ont été autant de pépinières de l'esprit capitaliste, pépinières dans lesquelles on formait l'aptitude au calcul et dans lesquelles on enseignait les règles qui doivent présider à une bonne organisation des affaires.

Je crois cependant que les effets que l'État a obtenus *sans le vou*loir ont eu pour le développement de l'esprit capitaliste une importance infiniment plus grande que ceux qu'il avait cherché à obtenir (et qui dans beaucoup de cas ne se sont pas produits).

N'oublions pas que dans des occurrences très graves l'État a souvent rendu au capitalisme des services inappréciables en s'effaçant, en n'affirmant pas son existence. En d'autres termes (car j'ai l'air d'énoncer un paradoxe en attribuant à l'État une certaine action et en affirmant en même temps sa non-existence) : dans certains cas le capitalisme a pu se développer d'autant plus librement et rapidement que l'organisation politique en présence de laquelle il se trouvait était plus éloignée de la phase de ce que nous appelons un grand État. En disant cela, je pense à la Suisse et à l'Allemagne d'avant 1870. Dans ces deux pays, certains côtés de l'esprit capitaliste ont pu se développer grâce à l'absence de toute entrave ou inhibition de la part de l'État. Ne pouvant pas compter sur l'appui de l'État, les sujets de ces pays sont obligés de s'adapter davantage aux besoins du marché extérieur et ne peuvent conquérir des débouchés que par des négociations et par la bonne qualité de leurs marchandises : ils doivent avoir l'esprit ingénieux et l'échine souple. Cela développe peut-être le goût du marchandage, qui est un des côtés les moins sympathiques de l'esprit capitaliste ; mais cela accroît aussi l'énergie commerciale. Nous connaissons

déjà certains traits par lesquels l'esprit bourgeois allemand diffère de l'esprit bourgeois anglais : une des causes de cette différence réside certainement dans le morcellement de l'Allemagne qui l'avait empêchée de posséder un grand empire colonial offrant des marchés sûrs et avait obligé ses marchands et industriels à se frayer par leurs propres moyens, sans la protection de navires de guerre, la voie dans les pays étrangers, à conquérir par leurs efforts leur « place au soleil » [1].

C'est toutefois surtout par son existence et par la modalité de son évolution que l'État a favorisé l'esprit capitaliste. J'ai dit plus haut, et le fait est incontestablement exact, que l'État représentait une des principales formes d'entreprise. Par l'ensemble de son organisation, par son administration divisée en un certain nombre de ressorts, par la hiérarchie de ses fonctionnaires, par ses fins à longue portée, par sa persévérance dans la poursuite de ces fins, l'État peut être considéré comme le prototype des grandes entreprises capitalistes, et c'est en cette qualité qu'il agissait, en éveillant chez les chefs des entreprises privées le sens de l'organisation, en développant et en exaltant leurs aptitudes à diriger et à administrer.

Parmi les branches de l'administration d'État qui ont exercé une influence particulièrement grande sur le développement de l'esprit capitaliste, citons les suivantes :

1. *L'administration militaire*, dont l'influence s'est exercée de plus d'une façon. Il n'est pas exagéré de dire que la création d'une armée permanente constitue l'événement social le plus important de l'histoire moderne (armée de chevalerie au moyen âge, armée mercenaire dans les temps modernes). Je vois la grande importance de cet événement dans le fait qu'il a opéré une différenciation dans la manière d'être que la collectivité imposait à ses membres : pour réussir dans la lutte pour l'existence, il ne fallait pas être un homme complet, possédant des aptitudes et connaissances tant guerrières qu'économiques ; il suffisait d'être apte soit à l'une, soit à l'autre de ces fonctions. Cette scission, cette différenciation rendit possible la culture des vertus spécifiquement bourgeoises ; il se produisit une sélection des meilleurs bourgeois qui n'avaient rien de guerrier ni de militaire. Que serait devenu, par exemple, l'esprit commercial des Florentins si, au lieu de payer

[1] J'ai essayé d'examiner cette situation dans mon ouvrage *Deutsche Volkswirtschaft im XIX. Jahrhundert*. 3e éd. 1913, pp. 118 et suiv.

(comme ils le faisaient depuis le XIIIe siècle) des mercenaires, les bourgeois de Florence avaient été tous obligés, comme les paysans allemands, de courir à chaque instant aux armes pour défendre leurs foyers? Alberti, qui porte sur toutes choses des jugements inspirés par le bon sens, explique précisément les remarquables aptitudes commerciales de ses compatriotes par le fait qu'ils n'ont jamais eu l'occasion (ni la nécessité) de cultiver le métier des armes. Cela leur laissait le loisir de se livrer à l'activité commerciale et d'acquérir des fortunes grâces auxquelles ils purent s'assurer une situation prépondérante dans l'État.

Si les Juifs représentent le type le plus achevé du peuple marchand, il faut en voir une des causes, et certainement non des moindres, dans leur destinée historique qui les avait condamnés à vivre pendant deux mille ans en dehors de toute activité militaire, ce qui eut pour effet l'élimination complète de toutes les variantes guerrières que pouvait renfermer leur groupe *ethnique*.

J'ai déjà eu l'occasion de montrer ailleurs [1] combien fut grande l'influence que l'existence d'armées permanentes avait exercée sur le développement de l'esprit capitaliste, par l'exemple de leur discipline et des aptitudes à l'organisation qu'elles exigent.

En passant en revue les vertus spécifiquement militaires, telles qu'elles ont été cultivées depuis le XVIIIe siècle, nous constatons qu'elles ne diffèrent guère de celles que nous connaissons sous le nom de vertus bourgeoises. Et comme les organisations des armées modernes sont antérieures aux grandes entreprises capitalistes, nous sommes autorisés à conclure que sous ce rapport encore c'est-à-dire en ce qui concerne la formation et la culture des vertus bourgeoises, l'esprit capitaliste avait fortement subi l'influence de l'esprit militaire. Ce n'est donc pas par l'effet du hasard que ceux des côtés de l'esprit capitaliste qui doivent leur existence à un bon dressage militaire sont particulièrement développés chez les peuples dont l'organisation militaire est la plus forte, et notamment chez les Allemands. Étant donné que les entreprises capitalistes gagnent de nos jours en extension et présentent de plus en plus les caractères d'une formidable levée de troupes, l'utilité des dons et aptitudes acquis ou développés par le dressage militaire apparaît avec une évidence de plus en plus grande. Les étrangers impartiaux se rendent aujourd'hui parfaitement

[1] *Ibid.*

compte de la supériorité que présente sous ce rapport l'entrepreneur allemand. Voici, par exemple, ce que dit à ce sujet un observateur anglais : on n'exagère pas en disant que l'Allemagne industrielle a subi, plus que toute autre influence (!), celle du service militaire. Entrepreneurs et ouvriers ont également passé par ce service ; ils ont fait leur apprentissage à la même école, et les uns et les autres comprennent également que toute force organisée, qu'elle soit industrielle ou militaire, a besoin d'ordre avant tout ».

Il va sans dire qu'ici comme ailleurs il faut faire entrer en ligne de compte les dispositions natives et les destinées historiques.

Lorsque l'État moderne a créé son armée permanente, il n'est venu à l'esprit d'aucun des dirigeants que cette nouvelle institution aurait pour effet de provoquer l'ascension d'un élément ethnique qui, agissant à la manière d'une substance explosive, ferait sauter les murs du vieil État : j'ai nommé les Juifs. J'ai montré dans mon livre sur *Les Juifs* que ce furent eux qui, à partir du XVIIe siècle, mirent à la disposition des princes les sommes dont ils avaient besoin pour réaliser leurs buts militaires, et cela soit en leur accordant des prêts personnels, soit en agissant par l'intermédiaire de la Bourse à la création de laquelle ils ont pris une part si importante. Mais j'ai également montré quel rôle important les Juifs ont joué en tant que fournisseurs des armées, en les approvisionnant en vivres, en vêtements, en armes, etc. Les services qu'ils ont ainsi rendus sur le terrain militaire, outre qu'ils les ont enrichis, leur ont permis d'améliorer leur situation sociale dans le pays où ils vivaient, si bien qu'il est permis d'établir un rapport de cause à effet entre la constitution des armées permanentes modernes et l'émancipation ultérieure des Juifs qui a eu, à son tour, pour conséquence la diffusion à travers le monde moderne tout entier de l'esprit capitaliste propre aux Juifs.

Mais ceci nous amène à parler d'une autre institution d'État qui a, elle aussi, exercé une grande influence sur le développement de l'esprit capitaliste, et notamment de

2. *L'administration financière,* dans laquelle les Juifs ont trouvé l'occasion de s'affirmer et de se rendre pour ainsi dire indispensables. Or, et c'est là un point sur lequel nous tenons à insister une fois de plus, tout ce qui est de nature à augmenter l'importance des Juifs, à étendre leur champ d'action, à accroître leur influence sur la vie économique est, de ce fait

même, propre à hâter le développement de l'esprit capitaliste, surtout vers ses formes les plus élevées qui correspondent le mieux aux aptitudes et aux dispositions natives des Juifs. Ce développement du capitalisme vers ses formes les plus élevées tenait à quatre ordres de causes : 1. à l'augmentation purement numérique des capitalistes juifs ; 2. à l'influence que l'esprit juif a exercée sur les entrepreneurs capitalistes ; 3. à la diffusion de cet esprit, à son extension à des domaines de plus en plus nombreux et de plus en plus vastes de la vie économique ; 4. à la sélection des variantes le mieux adaptées à cette nouvelle manière de conduire les affaires.

Mais l'administration financière a contribué d'une autre façon encore au développement de l'esprit capitaliste. On peut dire notamment qu'à ses débuts tout au moins celui-ci se rattache étroitement aux premières ébauches d'organisation financière, et les finances des cités italiennes, qui étaient gérées d'après des méthodes qu'on peut sans exagération qualifier de modernes, n'ont pas peu contribué à favoriser l'avènement du capitalisme. Nous savons, par exemple, à la suite des études consciencieuses des italianisants tels que Sieveking et autres, que la comptabilité commerciale doit sa naissance aux efforts de l'administration financière de la ville de Gênes. Nous savons également, ou nous pouvons du moins soupçonner, que ce sont les cités italiennes, en voie d'ascension, qui ont les premières éprouvé le besoin de posséder des statistiques sûres et précises (lesquelles ont, à leur tour, contribué à entretenir et à développer le goût du calcul). « Une puissance (telle que la République de Venise) dont les rouages étaient aussi compliqués, dont l'activité et les intérêts s'étendaient sur un champ aussi vaste, n'aurait jamais pu se maintenir et durer sans une vue d'ensemble de sa situation à chaque moment donné, sans une idée exacte de ses charges et de ses forces, de ses revenus et de ses dépenses, de son actif et de son passif. On peut considérer Venise comme le berceau de la statistique moderne ; elle n'est égalée sous ce rapport que par Florence, les principautés italiennes plus ou moins importantes les suivant d'ailleurs de près... Nous assistons dans les États italiens à un effort pleinement conscient de concilier les apparences d'une administration purement mahométane avec une forte et vieille tendance du commerce et de l'industrie à jeter les bases d'une véritable science statistique » [1]. Il suffit de réfléchir un peu pour « mesurer » (et j'emploie ce mot exprès, comme s'il était tout naturel de s'orienter dans la vie le mètre à la main) l'influence qu'a pu exercer sur les esprits la représentation purement numérique du

[1] J. Burckhardt, *Kultur der Renaissance in Italien*, I³, p. 69.

monde social et l'impulsion que cette représentation a dû imprimer à la tendance à la quantification qui, nous le savons déjà, constitue un des éléments les plus importants de l'esprit capitaliste.

L'économie financière des organismes publics peut être considérée comme la première grande « économie domestique », de même que l'État moderne apparaît comme la première grande « entreprise » : l'une et l'autre étaient des prototypes auxquels l'esprit capitaliste devait se conformer, s'il voulait produire des oeuvres durables et efficaces.

Les dettes publiques ont donné naissance au premier grand « système de contrats » englobant des cercles plus vastes que la tribu ou la caste et qui avait besoin, pour se maintenir, d'autres forces morales que celles qui étaient en vigueur dans les communautés primitives : des liens « sociaux » (au sens qu'attache à ce mot Tönnies) de grand style se sont ainsi formés ; et les obligations qui sont à la base de l'économie d'échange capitaliste, telles que la solidité commerciale, la confiance et la loyauté, les promesses à longue échéance et la ferme intention de tenir ces promesses, ont trouvé dans les administrations des grandes dettes publiques des États et des villes en voie de développement, une occasion exceptionnelle de montrer de bonne heure et sur une vaste échelle à quel point elles sont indispensables et efficaces dans la vie sociale.

Mais les administrations des dettes publiques ont encore agi sur l'esprit capitaliste en suscitant les premières grandes entreprises de spéculation : la spéculation sur les actions du Pacifique en Angleterre, le système Law en France ont été, malgré et peut-être en raison même de leur caractère spéculatif, d'une importance capitale pour l'évolution ultérieure du capitalisme et n'auraient jamais pu se produire, si le système des dettes publiques n'avait pas atteint le niveau que l'on sait.

Nous consacrerons enfin quelques mots à une troisième branche de l'administration publique qui, à première vue, ne semble présenter que peu ou pas de rapports avec le développement de l'esprit capitaliste, mais qui, en réalité, a exercé sur ce développement une influence des plus considérables. C'est :

3. *Le politique religieuse*. En prenant ces mots dans leur sens le plus large, on peut voir un acte de politique religieuse dans l' « émancipation »

des Juifs, dont l'importance pour la formation de l'esprit capitaliste est telle que nous jugeons inutile d'y insister de nouveau. Mais ce n'est pas à l'émancipation des Juifs que je pense en premier lieu lorsque je parle de la politique religieuse des États comme de l'une des causes qui ont contribué à accélérer la diffusion de l'esprit capitaliste, son développement en étendue et en profondeur. Je tiens surtout à faire ressortir ce fait extrêmement important qu'en accordant sa protection à une confession donnée et en créant ainsi une Église officielle, l'État a créé en même temps une catégorie sociale et politique d'hérétiques et d'hétérodoxes. Ce qui signifie que les États modernes ont introduit une distinction entre deux catégories de citoyens, entre ceux qui, appartenant à l'Église reconnue par l'État, jouissaient de tous les droits civiques (« citoyens complets ») et ceux qui, faisant partie d'autres confessions, ne pouvaient pré. tendre aux charges et dignités officielles ou ne pouvaient les obtenir que difficilement («demi-citoyens »). La demi-citoyenneté a été le lot des Juifs dans tous les pays jusqu'au XVIIIe siècle, et même au-delà ; dans les pays catholiques, c'étaient les protestants qui étaient considérés comme des demi-citoyens ; dans les pays protestants, y compris la Grande-Bretagne, au contraire, c'étaient les catholiques et les membres des sectes non reconnues officiellement : les presbytériens, les quakers, etc. ; les adhérents de la *High Church,* etc., dans les États presbytériens de la Nouvelle Angleterre, en Amérique.

C'est l'état *d'hérésie comme telle,* abstraction faite de la confession même qu'on considérait comme hérétique, qui nous apparaît comme une source importante de l'esprit capitaliste, parce qu'il a contribué puissamment dans tous les pays à renforcer l'amour du gain et à exalter l'aptitude pour les affaires. Et cela pour deux raisons évidentes : exclus de toute participation à la vie publique, les hérétiques se sont résignés à consacrer toutes leurs forces à l'activité économique, qui seule leur offrait la possibilité de se créer dans le pays une position honorable dont l' État leur refusait les moyens, en leur fermant J'accès des charges publiques. Que ces « exclus » aient fini par attribuer à l'argent une valeur et une importance plus grandes que celles que, dans les mêmes conditions, leur attachaient les autres couches de la population, il n'y avait là rien que de très naturel, étant donné que pour eux J'argent était le seul moyen de conquérir la puissance.

D'autre part, les hétérodoxes se virent obligés de cultiver avec un soin tout particulier leurs aptitudes économiques, en raison des difficultés auxquelles ils se heurtaient dans leur poursuite du gain. Ce n'est qu'à force

de stricte honnêteté, d'ordre aussi parfait que possible dans les affaires, d'adaptation aussi grande que possible aux besoins de la clientèle qu'ils pouvaient voir le succès couronner leurs efforts. Persécutés et suspectés, les Huguenots, dit Benoît, n'ont pu se maintenir que « par la sagesse de leurs mœurs et par leur honnêteté ».

Il était également naturel que, vivant à l'époque du capitalisme naissant, ces hérétiques se fussent consacrés avec un zèle particulier aux entreprises capitalistes comme offrant, avec les plus vastes perspectives de succès, le moyen le plus sûr d'acquérir richesse et considération. C'est pourquoi on voit tant d'hérétiques parmi les banquiers, les grands marchands, les industriels de cette époque critique qui s'étend du XVIe au XVIIIe siècle. Ils sont à la tête des affaires. C'est ce qu'avaient déjà constaté les meilleurs observateurs contemporains. Les Espagnols avaient l'habitude de dire que l'hérésie développe l'esprit du négoce.

Voici ce qu'un homme clairvoyant comme William Petty dit de l'influence de l' « hérésie » sur le développement de l'esprit capitaliste [1] : « Le commerce se trouve dans tous les États et sous tous les gouvernements entre les mains du parti hétérodoxe et de ceux qui ne partagent pas les opinions officiellement reconnues. C'est ainsi que dans l'Inde où c'est le mahométisme qui est la religion reconnue, ce sont les Hindous (« Banians ») qui jouent dans le commerce un rôle prédominant. Dans l'Empire Turc le commerce est monopolisé par les Juifs et par les Chrétiens. A Venise, à Naples, à Livourne, à Gênes et à Lisbonne les principaux commerçants sont des Juifs et des non-papistes (?!). En France même ce sont les Huguenots qui fournissent au commerce le contingent le plus nombreux, et en Irlande où la religion catholique n'est pas reconnue par l'État, les adeptes de cette religion ont entre leurs mains la plus grande partie du commerce. Il en résulte que l'esprit commercial n'a rien à voir avec telle ou telle religion en particulier, mais se rattache étroitement à l'hétérodoxie en général, ainsi que nous le prouve l'exemple des grandes villes commerciales anglaises. »

Nous pourrions citer beaucoup d'autres jugements analogues, surtout en ce qui concerne les rapports entre le non-conformisme et le développement du commerce et de l'industrie en Grande-Bretagne.

---

[1] *Several Essays in Polit. Arithm.* (1699), pp. 185 et suiv.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire économique de cette époque, pour constater l'exactitude de ces observations et de ces jugements. Pour ce qui concerne, par exemple, la France, nous sommes particulièrement bien renseignés sur cet état de choses par les rapports des intendants que le roi s'était fait remettre après la suppression de l'édit de Nantes et qui avaient été réunis et publiés en abrégé par Boulainvilliers [1]. Il résulte de cette publication que la plus grande partie de l'industrie capitaliste et du commerce d'outre-mer se trouvait, jusqu'à cette époque si critique pour la France, entre les mains de Réformés. Les fonderies de fer de Sedan, les fabriques de papier de l'Auvergne et de l'Angoumois (généralité de Bordeaux), les tanneries de la Touraine, qui rivalisaient avec les tanneries anglaises, appartenaient uniquement à des adeptes de la religion réformée ; en Normandie, dans le Maine et en Bretagne, la plupart des filatures, en pleine prospérité, leur appartenaient ; à Tours et à Lyon ils avaient presque le monopole de la fabrication de la soie, du velours et du taffetas ; dans le Languedoc, en Provence, dans le Dauphiné et en Champagne ils étaient les principaux fabricants de lainages, dans le généralité de Paris ils occupaient la première place dans l'industrie dentellière, etc., etc.

Dans la Guyenne, tout le commerce des vins est entre leurs mains. Dans deux gouvernements (de Brouage et d'Oléron) une douzaine de familles détient le monopole du commerce du sel et des vins. A Sancerre, dit l'intendant, « ils sont supérieurs aux catholiques par le nombre, par la richesse et par l'importance ». Dans la généralité d'Alençon le commerce se trouve concentré entre les mains de 4.000 protestants. Même état de choses à Rouen, à Caen, à Nîmes, à Metz.

Les pays étrangers avec lesquels les Réformés entretenaient le plus volontiers des relations commerciales furent la Hollande et l'Angleterre. Et, à leur tour, les Hollandais et les Anglais faisaient très volontiers des affaires avec eux, parce qu'ils avaient plus confiance en eux que dans les catholiques (Benoît).

Les banquiers de confession réformée étaient également très nombreux dans la France d'alors. On rencontre, en outre, nombre de protestants parmi les fermiers d'impôts, une des rares charges qui leur fût accessible. On sait que Colbert s'opposait avec énergie aux édits qui tendaient à éliminer les protestants de l'administration financière.

[1] *État de la France*... 6 vol., 1737.

Après tout ce que nous venons de dire, nous ne pouvons que souscrire au jugement de Ranke sur la situation économique des hérétiques protestants dans la France du XVIIe siècle :

« Exclus de l'armée et des administrations de l'État proprement dites, les Réformés prirent une part d'autant plus active aux finances, au fermage des impôts, aux emprunts publics , et ils se consacrèrent avec un zèle et un succès remarquables à l'industrie qui n'en était encore qu'à ses débuts ».

Mais existe-t-il vraiment un rapport de cause à effet entre l'hérésie et l'esprit capitaliste? Les hérétiques avaient-ils acquis la mentalité capitaliste qui les aurait poussés vers l'hérésie? Ou, d'une façon plus générale, n'est-ce pas en vertu de certaines dispositions natives qu'ils se seraient tournés aussi bien vers l'hérésie que vers le capitalisme ? Les Huguenots de France ne seraient-ils pas des descendants de tribus germaniques et, comme tels, ayant plus de penchant pour la conception capitaliste de la vie économique et pour la liberté de la conscience religieuse ? Il est possible, je dirai même qu'il est fort probable, que l'hérésie et la mentalité capitaliste soient l'expression de certaines dispositions natives et que, d'autre part, l'hérésie découle de causes économiques. Il est naturellement tout à fait impossible de fournir la preuve de cette supposition ; mais alors même qu'elle serait justifiée, il est certain que l'état social qui a été créé par l'hérésie n'a pu qu'affermir et renforcer des tendances existantes, en favorisant le développement de certaines aptitudes capitalistes, en accélérant la sélection de variantes douées de ces aptitudes, si bien que nous sommes, en tout état de cause, en droit de voir dans l'hérésie une source, et certainement assez importante, de l'esprit capitaliste.

Or, à l'hérésie religieuse et, ajouterai-je, politique se rattache étroitement un autre phénomène social qui a joué dans la formation de l'esprit capitaliste un rôle beaucoup plus important que l'hérésie comme telle : ce sont les migrations de pays à pays auxquelles ont été obligées de se livrer, pendant les premiers siècles du capitalisme naissant, les victimes de persécutions religieuses et politiques. Les hérétiques étaient devenus des émigrés.

Mais le problème des migrations dépasse celui des « émigrés », pour autant que des migrations ont pu avoir lieu pour des raisons autres que les

persécutions religieuses et politiques. C'est pourquoi je tiens à traiter toute cette question à part, en lui consacrant le chapitre suivant

Livre deuxième : Les sources de l'esprit capitaliste

Troisième partie :
Les conditions sociales

XXIV

Les migrations

Ce serait une tâche infiniment attrayante que d'écrire une histoire universelle de l'humanité en se plaçant au point de vue des influences que l' « étranger » a pu exercer sur les événements du pays dans lequel il a été jeté par les vicissitudes du sort. S'il est, en effet, un fait qui frappe l'observateur et qui traverse comme un fil blanc toute l'histoire, depuis ses débuts, c'est que la formation et le développement des communautés ethniques se sont effectués en grande partie à la faveur d'influences venant de l'extérieur. Qu'il s'agisse de systèmes religieux ou d'inventions techniques, des formes de la vie quotidienne, de modes ou de coutumes, de révolutions politiques ou de pratiques financières, on constate qu'il s'agit toujours, ou presque toujours, de stimulations, d'impulsions imprimées par des « étrangers ». C'est ainsi que l' « étranger » joue également un rôle de premier ordre dans l'histoire intellectuelle et sociale du bourgeois, pendant tout le moyen âge européen et, dans une mesure encore plus considérable, pendant les siècles ultérieurs, nous voyons des familles entières abandonner le pays qui les a vues naître, pour s'en aller fonder des foyers ailleurs. Et ceux qui se transplantent ainsi sont précisément, dans la plupart des cas, des sujets économiques pénétrés plus que les autres de l'esprit capitaliste, ce sont les

pionniers et les animateurs de l'organisation capitaliste. Aussi est-il du plus haut intérêt de rechercher les rapports qui existent entre les migrations et l'histoire de l'esprit capitaliste.

Les faits d'abord.

Nous devons distinguer entre les migrations individuelles et les migrations collectives.

Les migrations individuelles ont existé de tout temps : pour telles ou telles raisons, le plus souvent d'ordre personnel, une famille (ou plusieurs familles) quitte son habitat pour émigrer dans un autre pays ou dans une autre région. C'est là un fait banal, d'observation courante et qui ne nous intéresse guère ici. Les migrations qui nous intéressent sont celles qui ont contribué d'une façon ou d'une autre au développement de l'esprit capitaliste, c'est-à-dire les migrations dont les sujets apparaissent comme représentant des formes d'organisation économique supérieures ou comme fondateurs de nouvelles industries. Je pense en premier lieu aux « Lombards » et autres marchands d'argent italiens qui, pendant le haut moyen âge, exercent leur commerce en France, en Angleterre et ailleurs ; et je rappelle qu'au cours des siècles suivants, nombre d'industries, entre autres l'industrie de la soie, ont été, un peu dans tous les pays, fondées et orientées dans le sens capitaliste par des immigrés (nous laissons ici de côté, comme ne se rapportant pas à la question qui nous intéresse, la transplantation de simples artisans et ouvriers d'un pays dans un autre).

Voici, par exemple, ce que nous savons de l'influence que l'immigration de Lucquois dans Venise a exercée sur le développement de l'industrie de la soie vénitienne :

> « L'immigration de marchands et d'ouvriers de la soie lucquois inaugura une nouvelle phase de développement qui fut celle de l'épanouissement complet de l'industrie. Les marchands acquirent une importance de premier ordre ; ils devinrent les chefs de la production, en fournissant aux artisans des matières premières destinées à être élaborées aux diverses phases de la production [1]. »

Et voici ce qu'on nous dit de l'industrie de la soie à Gênes

[1] Broglio d'Ajano, *Die Venetianer Seidenindustrie* (1895), p. 24.

> « De même qu'à Venise à la suite de l'immigration de Lucquois, l'industrie de la soie à Gênes avait pris un grand essor grâce aux frères Peroleri et à d'autres marchands qui ont su, au commencement du XVe siècle, attirer à leur service des dessinateurs de modèles lucquois. On leur attribue même l'introduction de l'industrie de la soie en général. En outre, une nouvelle organisation sociale a été introduite vers la même époque dans l'industrie de la soie, à savoir l'industrie domestique à base capitaliste ; et en 1432 cette nouvelle organisation a trouvé, pour ainsi dire, une sanction dans la fondation de la corporation de la soie [1] ».

C'est encore un Lucquois, Bolognino di Barghesano qui, en 1341, aurait fondé à Bologne la première fabrique moderne, une filature de la soie dans laquelle « une seule machine effectuait le travail de 4.000 tisseuses ».

L'industrie de la soie lyonnaise doit également sa naissance à des Italiens immigrés qui l'avaient exercée au début en simples artisans.

Ce qui nous intéresse, c'est que sa transformation en organisation capitaliste (XVIe siècle) est due également à l'initiative de deux étrangers.

Il en est de même de l'industrie de la soie en Suisse : en 1575, les Pelligari fondent une manufacture avec 15, puis avec 30 ouvriers. « Une industrie employant 15 à 30 compagnons, cela ne s'était jamais vu auparavant ; même les fabriques de papier et les imprimeries n'en ont jamais employé autant » [2] ; tel est également le cas de l'industrie de la soie en Autriche.

L'industrie de la soie est seulement un exemple typique ; à côté d'elle, nombre d'autres industries ont été fondées par des Français, des Allemands, des Hollandais, des Italiens dans des pays étrangers, et cela presque toujours au moment où ces industries étaient sur le point d'assumer la forme capitaliste.

Plus sensible encore fut l'influence des « étrangers » sur la marche de vie économique dans les cas de migrations collectives d'un pays dans un autre.

[1] Sieveking, *Genueser Seidenindustrie,* dans « Schmollers Jahrbuch » XXI, pp. 102 et suiv.

[2] Th. Geering,*Basels Industrie,* p. 471.

Ces migrations collectives, dont les débuts remontent au XVIe siècle, peuvent être divisées en trois groupes .

1. migrations des Juifs ;
2. migrations de chrétiens, en particulier de protestants fuyant les persécutions religieuses ;
3. colonisation de pays d'outre-mer, et plus particulièrement des États-Unis d'Amérique.

Je vais esquisser aussi brièvement que possible, car un exposé trop détaillé nous écarterait outre mesure de notre sujet, la marche de ces migrations, en me bornant aux détails strictement nécessaires pour donner aux lecteurs une idée à peu près exacte de la signification tout au moins extérieure de ces grands mouvements.

1) - Les migrations des Juifs

Les Juifs sont un peuple migrateur depuis l'époque babylonienne, Les déplacements spatiaux qui nous intéressent ici plus particulièrement sont ceux qui commencent à la fin du XVe siècle, alors que 300.000 Juifs, chassés d'Espagne, se sont dirigés vers la Navarre, la France, le Portugal et vers l'Est. Beaucoup de ces Juifs espagnols ont émigré en Angleterre, en Hollande, dans des villes allemands telles que Francfort-sur-le-Main et Hambourg, et cela au moment où beaucoup de villes de la Haute Allemagne et italiennes ont également expulsé leurs Juifs. A la suite des persécutions cosaques, au XVIIe siècle, les Juifs de l'Europe Orientale commencent à quitter la Pologne vers laquelle ils avaient, pendant le moyen âge, afflué de toutes les parties du globe. Ce processus de dispersion des Juifs russo-polonais avait fini par adopter un mode d'évolution quasi-organique lorsqu'à la fin du XIX e siècle le cratère redevenu subitement actif rejeta de nouveau des niasses énormes, des centaines de mille qui, au cours de ces dernières décades, s'en allèrent chercher fortune et refuge dans le Nouveau-Monde. Cette émigration des Juifs orientaux porte, on peut le dire sans exagération, sur des millions d'individus. Dans la seule Prusse Orientale on a enregistré de 1890 à 1905 le départ de plus de 70.000 Juifs.

Or, nous avons déjà eu à plusieurs reprises l'occasion de faire ressortir, au cours de cet exposé, le rôle décisif et important que les Juifs ont joué

dans l'histoire du capitalisme moderne et de montrer la grande influence qu'ils ont exercée sur son évolution.

2) - Les migrations de chrétiens, en particulier de protestants, fuyant les persécutions religieuses

Ces migrations ont pris, depuis la Réforme, des proportions considérables. On peut dire qu'il n'est pas un pays qui n'ait donné des émigrés ou reçu des immigrés, mais on sait que c'est la France qui a subi les pertes les plus importantes et que les autres pays ont reçu plus d'immigrés français qu'ils n'ont perdu de nationaux émigrés. Il est impossible de donner une évaluation numérique de l'importance de ces migrations. Mais on peut dire qu'il s'agit, rien que dans les limites de l'Europe, de plusieurs centaines de mille qui ont préféré changer de patrie, mais conserver leur foi. Weiss [1] évalue à 250-300.000 (sur un million de protestants qui existaient alors en France) le nombre de ceux qui ont quitté la France à la suite de la révocation de l'édit de Nantes (1685). Mais les émigrations avaient déjà commencé au XVIe siècle et la France ne fut pas alors le seul pays à fournir des émigrés. Il importe cependant moins de savoir, à cent mille près, le nombre exact de ceux qui prirent part aux migrations, que de se rendre compte de l'importance que ces migrations pouvaient avoir pour la vie économique. Et cette importance se laisse mesurer facilement, si l'on se donne la peine de suivre les émigrés dans leurs pays de destination et d'y relever les traces de leur activité. On constate alors qu'ils ont pris partout une part des plus actives à l'édification du capitalisme et qu'ils ont puissamment favorisé dans tous les pays le développement de la banque et de l'industrie. il m'est impossible de m'arrêter ici aux détails, mon but n'étant pas d'écrire une histoire économique des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Je tiens cependant à relever quelques faits importants dont la connaissance aidera certainement le lecteur à se rendre compte, en partie du moins, du grand rôle que les émigrés fuyant les persécutions religieuses ont joué dans le développement du capitalisme.

On sait que les États allemands ont reçu un grand nombre de réfugiés venant d'Autriche, d'Écosse et de France. Ce sont surtout les Écossais et les

[1] Weiss, *Histoire des réfugiés*, 1, p. 104.

Français qui nous intéressent ici, en tant que représentants de l'esprit capitaliste.

Les Écossais arrivèrent en grand nombre, au cours des XVIe et XVIIe siècles, dans la Prusse Orientale, et en Posnanie. Ils étaient de confession aussi bien réformée que catholique, les uns et les autres ayant quitté leur pays, parce qu'ils ne pouvaient supporter les persécutions dont ils étaient l'objet à cause de leur foi (rappelons-nous que cette vague ethnique a amené sur la côte prussienne les ancêtres d'Emmanuel Kant [Catit]). Les Écossais qui se sont établis dans la Prusse Orientale étaient pour la plupart « aisés et intelligents » et passaient pour des concurrents dangereux. Mais ils pénétrèrent aussi dans l'intérieur du pays, et vers la fin du XVIe siècle, nous trouvons déjà des colonies écossaises établies à Cracovie, Bromberg, Posen, et partout les Écossais jouissaient, en tant que négociants, de l'estime générale. Au commencement du XVIIe siècle, plus de la moitié des négociants de Posen étaient Écossais ; en 1713, la jurande des marchands comptait encore 8 Écossais sur 36 membres. On lit dans une pétition que les marchands de Posen avaient adressée au comte Hoym le 11 août 1795 :

> « La ville de Posen est redevable de son éclat d'autrefois et de l'importance de son commerce à ceux de ses habitants qui y ont immigré venant d'Écosse et se sont établis marchands, après avoir obtenu un certain nombre de privilèges ».

Ce furent des réfugiés du Palatinat et de la Hollande, réformés et mennonites, qui fondèrent (d'emblée sur une base capitaliste) l'industrie de la soie de Crefeld. Ce sont des membres de la famille von Leyen, immigrés vers 1688, qui sont considérés comme les véritables fondateurs de cette industrie. En 1768, la firme Friedrich et Heinrich von Leyen occupait 2.800 ouvriers dans l'industrie de la soie.

Les principales maisons de banque de la ville d'Empire de Francfort-sur-le-Main étaient dirigées par des Hollandais (et par des Juifs).

On sait le rôle que les réfugiés français ont joué dans la vie économique de l'Allemagne au XVIIe et au XVIIIe siècles : fondateurs de l'industrie capitaliste dans ce pays, ils y ont également réussi à s'assurer le monopole de certaines branches de commerce, entre autres du commerce de la soie.

Les principales colonies de réfugiés français se trouvaient en Saxe, à Francfort-sur-le-Main, à Hambourg, dans le Brunschwig, dans la principauté de Hesse (Cassel !), et surtout en Brandebourg-Prusse. On estime le nombre de Français accueillis sous Frédéric Guillaume 1er et sous Frédéric III à 25.000, dont 10.000 pour Berlin seul [1]. Les réfugiés ont introduit partout le système des « manufactures réunies », autrement dit de l'industrie domestique à base capitaliste, qu'ils appliquaient surtout à la fabrication d'étoffes de laine, notamment à Magdebourg (en 1687 André Valentin, de Nîmes et Pierre CIaparède, de Montpellier, faisaient travailler dans cette ville 100 ouvriers occupés aux métiers et 400 tisseuses), à Halle-sur-Saale, à Brandebourg, en Westphalie, à Berlin, et à la fabrication de la soie. Parmi les autres industries fondées par des Français ou qui sont redevables à des Français de leur développement et de leur orientation capitaliste, citons la fabrication de bas, de chapeaux (c'est un Français qui a fondé à Berlin, en 1782, la première fabrique de chapeaux dans laquelle il faisait travailler 37 ouvriers), d'objets en cuir, de gants, de papeterie, de cartes à jouer, d'huile de lin, de savons de luxe (la première fabrique de savons de luxe a été fondée à Berlin par un Français en 1696), de bougies, de verre, de glaces, etc.

Parmi les 386 membres de la corporation du drap et de la soie à Berlin on trouve encore en 1808 exactement 81 noms français.

Depuis la sécession des sept provinces, la Hollande était devenue la terre promise de toutes sortes de réfugiés : « la grande arche de fugitifs », disait Bayle [2]. L'intérêt religieux n'a pas toujours joué un rôle décisif ; les États hollandais accueillaient tous ceux qui pouvaient être utiles à leur commerce et à leur industrie : païens, juifs, chrétiens, catholiques et protestants. C'est ainsi que sous Marie Tudor 30.000 protestants anglais vinrent en Hollande ; pendant la guerre de Trente Ans, la Hollande reçut de nombreux Allemands ; pendant la domination tyrannique de l'Espagne (donc au XVIe siècle) des Wallons, des Flamands, des Brabançons venant des Pays-Bas espagnols ; elle reçut, en outre, ainsi que nous l'avons déjà dit, de nombreux Juifs, après leur expulsion d'Espagne et, à partir du XVIe siècle, et plus particulièrement pendant le XVIIe, de fortes vagues de protestants français dont le nombre était évalué, à la fin du XVIIe siècle, à 55-70.000.

---

[1] Cf. Weiss, *op.cit.*

[2] Bayle, « Dict. historique et critique ». Art. *Kuchlin*.

Fait intéressant à noter - dans ce pays les étrangers ont également pris une part importante à l' « essor de la vie économique », autrement dit à la fondation et à la diffusion du capitalisme. J'ai montré dans un autre ouvrage tout ce que le commerce des valeurs en Bourse et la spéculation doivent aux Juifs qui, pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, étaient les maîtres incontestés de la Bourse d'Amsterdam. Mais d'autres émigrés ne tardèrent pas à conquérir, eux aussi, une situation prépondérante dans le commerce et dans l'industrie. C'est ainsi, par exemple, que Balthazar de Moucheron, un « génial et infatigable » Français, se trouvait à la tête de plusieurs sociétés commerciales en compagnie de son frère Melchior, qui était également un commerçant de premier ordre.

Mais, comme partout, les émigrés français se sont plus particulièrement distingués comme fondateurs de nouvelles industries capitalistes. Un écrivain du XVIIe siècle nous apprend que plus de vingt manufactures de toutes sortes ont été introduites en Hollande par des réfugiés. Un autre écrivain de l'époque attribue la prospérité d'Amsterdam à l'influence des étrangers. Après Amsterdam, ce furent surtout Leyde et Haarlem qui profitèrent de cette influence. Parmi les industries fondées par les réfugiés français figurent, comme toujours, en première ligne l'industrie textile (soie), la chapellerie, la fabrication de papier, l'imprimerie. Nous pouvons d'ailleurs saisir nettement l'influence des immigrés sur l'orientation vers l'organisation capitaliste : jusqu'au XVIIe siècle, l'artisanat reste à peu près intact ; à partir de la seconde moitié de ce siècle, les villes commencent à conclure des contrats avec des entrepreneurs étrangers : en 1666, contrat de l'administration municipale de Haarlem avec un Anglais en vue de la création d'une fabrique de glaces ; en 1678, avec J. J. Becher en vue de la fondation d'une torderie de soie.

Que l'Angleterre soit, elle aussi, en grande partie redevable de son développement capitaliste à des immigrés étrangers, c'est là un fait moins connu, et cependant incontestable. Les Italiens qui vinrent en grand nombre, au XIVe siècle, s'installer en Angleterre ont-ils laissé dans la vie économique anglaise des traces durables? Question intéressante, mais à laquelle nous ne pouvons pas nous attarder ici. Toujours est-il qu'un connaisseur aussi compétent que Cunningham voit dans les premières associations de capitalistes anglais une institution attribuable à l'influence italienne [1]. Mais ce qui est certain, c'est que les immigrés des XVIe et XVIIe

[1] Cunninghan, *Alien Immigrants to England,* p. 469.

siècles, surtout ceux d'origine hollandaise et française, ont exercé une influence très profonde sur l'orientation de la vie économique anglaise. Leur nombre fut considérable : d'après le rapport de l'ambassadeur espagnol, dix mille réfugiés de Flandres auraient émigré en Angleterre en 1560, trente mille en 1563. A supposer même que ces chiffres soient exagérés, nous n'en pouvons pas moins admettre, sur la foi de statistiques assez bien établies, qu'ils ne s'écartent pas trop de la réalité : un recensement du lord-maire accuse 6.704 étrangers (dont 5.225 Néerlandais) à Londres en 1568. En 1571, on compte à Norwich 3.925 Hollandais et Wallons ; en 1587, les uns et les autres forment la majorité de la population de cette ville (14.679). A en croire certains témoins dignes de foi, les Néerlandais auraient été les pionniers et les initiateurs de l'industrie anglaise. Plus considérable encore fut le nombre des Français qui s'étaient réfugiés en Angleterre au cours du XVIIe siècle. Ce nombre est évalué par Baird, Poole et Cunningham à 80.000, dont la moitié aurait poussé jusqu'en Amérique. Et ce furent précisément les plus riches parmi les Huguenots qui se rendirent en Angleterre.

Les immigrés étrangers exercèrent leur activité dans les branches les plus diverses du commerce et de l'industrie, dont quelques-unes leur doivent même leur existence. Les industries qui ont le plus profité de leur activité sont : l'industrie de la soie, le tissage de voiles et de batistes, la fabrication de tapis et la chapellerie (alors qu'on faisait précédemment venir les chapeaux de Flandres, les réfugiés ont fondé une manufacture de chapeaux de feutre et de *thrummed hats) ;* la fabrication de papier (la fabrication de papier de luxe a été introduite en 1598 par un Allemand qui, à en croire une poésie de Thomas Churchyard, occupait 600 personnes) ; la fabrication du verre (privilège accordé pour 21 ans aux Néerlandais Anthony Been et Johan Care pour la « fabrication du verre à la manière française, bourguignonne et hollandaise ») ; en 1670, des Vénitiens fondent une grande fabrique de glaces ; en 1577, le Portugais Pero Vaz Devora initie les teinturiers anglais à l'emploi de teintures à l'indigo, et au XVIIe siècle de Flamand Kepler introduit le fameux tissage d'étoffes de pourpre, tandis qu'un autre Flamand, Bauer, pousse à un très haut degré de perfection la teinture de la laine ; un Français introduit en 1690 l'impression sur calicot, tandis qu'un autre réformé français introduit au XVIIIe siècle à Edimbourg la fabrication de batistes ; la « standard industry » anglaise, l'industrie des lainages, a été fondée à Manchester par des étrangers ; les premières pendules à balancier, dites « Dutch Clocks » ont été fabriquées par des Hollandais ; c'est un Italien, Genelli, qui a exécuté les premiers travaux

hydrauliques à Londres, et c'est une association d'entrepreneurs allemands qui exploite au XVIe siècle les mines de cuivre et l'industrie du cuivre ; c'est à des Flamands que l'industrie coutellière de Sheffield doit sa célébrité, et ainsi de suite.

Pour ce qui est de l'influence que des émigrés étrangers ont exercée sur l'orientation totale de l'économie suisse, on peut a en faire une idée en lisant le beau livre que Traugott Geering a consacré (en 1886) au commerce et à l'industrie de la ville do Bâle, et surtout le chapitre IX qui traite des Locarnais et des Huguenots.

3) - La colonisation des pays d'outre-mer en particulier des États-Unis D 'Amérique!

Il s'est produit, au cours des deux derniers siècles, des émigrations d'Europe en Amérique qui, par leur importance et leur étendue, dépassent infiniment toutes les migrations collectives dont nous nous sommes occupés jusqu'à présent. Vers la fin du XVIIIe siècle, on comptait déjà plusieurs centaines de milliers d'hommes qui avaient quitté l'Europe définitivement, pour aller chercher fortune en Amérique : l'Allemagne à elle seule aurait, d'après Kapp, fourni 80 à 100.000 émigrés au cours du XVIIIe siècle. Mai c'est à partir de 1820 que commence l'émigration en grand : entre 1820 et 1870, nous apprennent les statistiques américaines, les États-Unis auraient reçu 7.553.865 immigrés dont les deux tiers provenaient d'Angleterre et d'Allemagne (3.857.000 pour l'Angleterre, 2.368.483 pour l'Allemagne), tandis que la France n'a fourni, dans le même laps de temps, que 245.812 personnes, la Suède et la Norvège 153.928, la Chine 109.502, l'ensemble des immigrés fournis par tous les autres pays n'atteignant pas 100.000. A partir de 1870, l'immigration aux États-Unis s'intensifie davantage encore : 12.000.000 d'immigrés environ entre 1870 et 1900, de sorte que nous pouvons, en chiffres rends, fixer à 20.000.000 le nombre d'Européens qui, au cours du XIXe siècle, ont immigré aux États-Unis.

On sait qu'au cours de la dernière génération la composition ethnique des masses d'immigrés avait subi un changement radical : les principaux contingents sont fournis, non plus par les Anglais et par les Allemands, mais par les Italiens, les Slaves et les Juifs. Ce changement ne nous

intéresse pas ici, comme étant sans rapport avec le problème qui nous occupe.

Il s'agit de montrer que l' « esprit » qui animait les habitants du Nouveau Monde (que nous pouvons considérer comme la colonie-type) était un esprit éminemment capitaliste. Or, je n'apprendrai rien aux lecteurs en disant que l'Américain d'aujourd'hui représente cet esprit dans sa forme la plus achevée. Mais ce qu'ils ne savent peut-être pas, c'est que la structure psychique de l'homme économique américain de nos jours existait déjà telle quelle, ou tout au moins dans ses traits essentiels, à une époque où l'Europe était encore dominée par l'esprit du capitalisme naissant. Toutes les descriptions datant de la troisième, de la quatrième et de la cinquième décades du XIXe siècle, descriptions nombreuses et excellentes, dont quelques-unes dues à des auteurs tels que Tocqueville, Chevalier, Fr. Löher, s'accordent à nous donner de l'Américain d'alors un tableau qui s'applique trait pour trait à l'Américain de nos jours : prédominance des intérêts matériels, travail acharné, amour du gain illimité, inconditionné, ne connaissant pas de scrupules, rationalisme économique poussé au plus haut degré. Bref, les traits caractéristiques de l'esprit capitaliste à sa phase la plus évoluée, tels que nous ne les connaissons que trop, se retrouvent déjà chez l'Américain d'avant la Guerre Civile.

Nous voyons ainsi l' « étranger », l'immigré, se révéler partout et toujours comme le pionnier, l'initiateur du capitalisme le plus avancé, et cela quel que soit le pays dans lequel il se trouve transplanté (État civilisé de l'Europe ou colonie d'outre-mer), queue que soit sa position sociale, quelles que soient (dans une certaine mesure) la religion et la nationalité dont il fait partie (nous voyons, en effet, Juifs et Européens, protestants et catholiques, dès l'instant où ils sont « étrangers », manifester le même esprit ; et dès le milieu du XIXe siècle les Français de la Louisiane ne se distinguaient en rien des Anglo-Saxons des États de la Nouvelle Angleterre). Ce fait, d'une portée si générale, n'autorise qu'une seule conclusion, à savoir que c'est le phénomène social de la migration ou du changement de patrie qui constitue, comme tel, la raison du développement plus grand et plus intense de l'esprit économique. Mais ne s'agirait-il pas là d'une simple coïncidence? Je ne le pense pas, et voici pour quelles raisons.

Il me semble, en premier lieu, que pour bien comprendre l'influence qu'ont pu exercer les migrations, il faut avoir bien présentes à l'esprit les

conditions dans lesquelles celles-ci se sont effectuées. On ne tardera pas à constater alors que chacun de ces déplacements représentait un processus de sélection qui poussait les variantes capitalistes à l'émigration (les variantes capitalistes, c'est-à-dire les personnes chez lesquelles la mentalité capitaliste était déjà toute formée ou en état de puissance). Les individus qui se décidaient à émigrer, que ce fût pour des motifs religieux ou politiques ou pour l'amour du lucre, étaient, soit à l'époque dont nous nous occupons, soit précédemment, alors que tout déplacement ou toute émigration dans un pays colonial était encore une entreprise téméraire, les plus actifs, les plus forts, les plus courageux, les plus froids, les moins sentimentaux, les plus réfléchis. Nous avons vu d'ailleurs que la plupart de ces personnes, sinon toutes, devaient précisément leur formation capitaliste à l'oppression politique ou religieuse qu'elles subissaient dans leur patrie. Par l'émigration des opprimés s'opère, d'autre part, la sélection de ceux auxquels il répugne de se maintenir dans leur pays uniquement à force de souplesse, de ruses et d'humiliations. Nous en avons la preuve dans le fait que bon nombre de persécutés, au lieu de fuir les persécutions dont ils étaient l'objet, cherchaient au contraire à s'adapter aux nouvelles conditions, quelque défavorables qu'elles fussent, qui leur étaient créées dans leur pays d'origine: c'est ainsi que la plupart des Huguenots (les quatre cinquièmes) sont restés en France et nombre de Juifs de l'Europe orientale ont attendu des siècles, avant de se décider à émigrer.

Ne serait-il pas permis de penser, en outre, que ce sont précisément les peuples comprenant le plus grand nombre de variantes capitalistes qui présentent la plus grande tendance aux migrations et aux déplacements : les Étrusques (Lombards% les Juifs, les Écossais, d'autres peuples de race germanique (qui ont peut-être survécu dans les Huguenots français), les Allemands (Suisses), etc.?

Que les types aux fortes prédispositions capitalistes, une fois transplantés dans des pays étrangers, aient puissamment contribué, du fait seul de leur dispersion, au développement (extensif) de l'esprit capitaliste, rien de plus naturel : chacun de ces émigrés a agi, partout où il se trouvait jeté par le sort, comme un ferment qui ne tardait pas à transformer son nouveau milieu. Et, d'autre part, le pays qui perdait ou se privait volontairement de ces individus aux prédispositions capitalistes devait nécessairement subir une diminution de la tension capitaliste, et nous citerons à titre d'exemples l'Espagne et la France.

Mais ce qui nous intéresse surtout et avant tout, c'est la question de savoir si et comment, par son séjour dans une nouvelle patrie, l' « étranger » contribue au développement extensif et intensif de l'esprit capitaliste.

Si nous voulions ramener à une seule et unique cause cette influence incontestable, nous pourrions dire : l'émigration développe l'esprit capitaliste, en rompant toutes les anciennes habitudes, toute l'ancienne manière de se comporter à l'égard des hommes et des choses. Il n'est, en effet, pas difficile d'expliquer toutes les manifestations psychiques de l' « étranger » dans sa nouvelle patrie par cette cause décisive, c'est-à-dire par le fait que les mœurs, les coutumes, le pays, le peuple, l'État, bref tout ce dont il faisait jusqu'alors partie intégrante, ont cessé d'être pour lui une réalité.

Si nous le voyons accorder aussitôt aux intérêts purement matériels la première place dans ses préoccupations, si, à peine installé dans un pays nouveau, l' « étranger » ne pense qu'à s'enrichir, qu'à gagner le plus d'argent possible, il n'y a là rien qui doive nous étonner, étant donné que toutes les autres carrières et toutes les autres professions lui sont fermées : transplanté dans un vieil État aux cadres rigides, il ne peut pas prendre part à la vie publique et, à l'époque dont nous nous occupons, les carrières coloniales n'existent pas encore. Les distractions elles-mêmes font défaut à l'étranger dans sa terre d'exil où il se sent, au début tout au moins, triste et solitaire. Elle est pour lui sans âme. Le milieu dans lequel il vit ne signifie rien pour lui et il n'y voit tout au plus qu'un moyen en vue d'un seul but à atteindre, parce que c'est le seul qui l'intéresse : l'enrichissement. Ce fait me paraît jouer un rôle énorme dans la formation de la mentalité orientée uniquement vers le gain. Voyez, par exemple, ce qui se passe dans les pays coloniaux. « Nos ruisseaux et nos fleuves font tourner des roues de moulins et amènent des radeaux dans la vallée, comme en Écosse, mais pas une ballade, pas une chanson, aussi primitive et simple soit-eue, ne nous rappelle qu'hommes et femmes ont connu l'amour et la séparation sur les rives de ces ruisseaux et de ces rivières, que des joies et des souffrances ont été éprouvées sous des toits au fond de ces vallées » [1] : cette plainte d'un Américain de jadis exprime fort bien la situation à laquelle je fais allusion ici. L'observation que les relations du Yankee avec son milieu sont (ou ont été) inspirées uniquement par des motifs et considérations utilitaires, a été

[1] Chez Fr. Ratzel, *Ver. Staaten,* II, p. 579.

faite plus d'une fois, surtout par les voyageurs qui ont visité l'Amérique au début du me siècle.

Les Américains, dit un de ces voyageurs, ne considèrent pas leur pays comme « la mère des hommes, le foyer des dieux, la tombe de leurs pères, mais uniquement comme un instrument, un moyen d'enrichissement ». Pour le Yankee, dit Chevalier, les lieux et les objets matériels sont dépourvus de cette poésie, qui, ailleurs, les préserve de toute appréciation commerciale. Pour lui, le clocher de son village ne diffère en rien de tout autre clocher ; le plus neuf et le plus peinturluré est, à ses yeux, le plus beau. lu ne voit dans une cascade qu'une source de force motrice pour ses machines. Löher affirme que lorsqu'un Américain voit pour la première fois les chutes de Niagara, il ne manque pas de s'écrier : « Oh! la puissante force motrice! » Et il ne sait pas exprimer son enthousiasme autrement qu'en proclamant que ces chutes ne le cèdent en rien, en ce qui concerne la force motrice, à toutes les chutes connues de la terre.

Pour les émigrés, qu'ils soient transplantés dans un pays européen ou dans une colonie, il n'y a ni passé ni présent. Ils ne connaissent que l'avenir. Et dès l'instant où l'argent est devenu le principal de leurs intérêts, ils ne peuvent plus s'en détacher, parce qu'il leur apparaît aussitôt comme le seul moyen d'édifier leur avenir. Or l'émigré ne peut gagner de l'argent qu'en étendant le champ de son activité d'entrepreneur. Capable, travailleur et courageux par définition, puis. qu'il appartient, ainsi que nous l'avons vu, à une espèce sélectionnée, son amour du gain ne tardera pas à se transformer en une soif d'entreprises qui ne pourra être calmée que par une activité inlassable, de tous les instants, activité qui s'explique, à son tour, par le peu de prix que l'émigré attache au présent, orienté qu'il est tout entier vers l'avenir. Ce qui caractérise encore de nos jours la civilisation américaine, c'et l'inachevé, c'est le devenir incessant : tout y est conçu en vue de l'avenir.

Aucune limite, aucune considération personnelle ne s'oppose à ce que l'étranger donne libre cours aux manifestations de son esprit d'entreprise : dans son milieu, avec lequel il noue des relations d'affaires, il ne rencontre que des étrangers comme lui. C'est avec l'étranger qu'on fait tout d'abord des affaires avantageuses, tandis que dans les relations avec des co-nationaux c'est l'esprit d'entraide qui domine : on ne prête à intérêts qu'à des étrangers, dit Antonio à Shylock, car c'est seulement à l'étranger qu'on peut sans pitié réclamer principal et intérêts lorsqu'il ne paie pas de bon gré. Nous avons vu que, dans le droit juif, la liberté du commerce et de

l'industrie était un principe applicable surtout, sinon exclusivement, aux relations avec des étrangers. L'esprit capitaliste est redevable de son cachet moderne au « manque de scrupules » à l'égard de l'étranger.

L'esprit d'entreprise de l'étranger ne se heurtait pas davantage à des obstacles d'ordre objectif. Pas de tradition! Pas d'affaires dont la création remonte loin en arrière! Tout est à créer, autant dire à tirer du néant. Rien n'attache l'étranger à tel ou tel endroit déterminé : tous les endroits ont à ses yeux une égale valeur ou, plutôt, il change facilement un endroit contre un autre, lorsque celui-ci lui promet plus d'avantage matériels. Ceci est tout particulièrement vrai des établissements dans les colonies. « Lorsqu'un homme, poussé par l'amour du gain, a pris la formidable décision de quitter sa patrie, de traverser l'océan, de jouer sa chance sur un seul dé, il n'éprouvera pas la moindre hésitation à s'imposer un nouveau déplacement, en vue d'une nouvelle spéculation » (Roscher).

C'est pourquoi on constate de bonne heure chez les Américains cette recherche fébrile de la nouveauté : « Là où le mouvement et la succession rapide de sensations et d'idées forment l'essence et la base de la vie, celle-ci se trouve centuplée. Tout y est circulation, mobilité, vibration intense. Les tentatives, les essais, les entreprises se suivent avec une rapidité vertigineuse » (Chevalier).

Cet amour fébrile, ardent de l'entreprise ne tarde pas à engendrer une forte passion pour la spéculation, qu'ont déjà notée les premiers observateurs de la vie américaine :

> « Tout le monde spécule, et on spécule sur tout : non sur les tulipes certes, mais sur la laine, les terrains, les banques et les chemins de fer ».

De tout ceci découle nécessairement un trait inhérent à toute l'activité de l'étranger, qu'il soit tout simplement un émigré, ou bien un colon : c'est la tendance irrésistible à développer aussi complètement que possible, en le poussant jusqu'à ses dernières conséquences, le rationalisme économico-technique. Il est obligé de tendre vers ce but, soit en vertu d'une nécessité présente, soit pour calmer sa soif d'avenir ; et il peut le réaliser d'autant plus facilement qu'il n'est gêné par aucune tradition. C'est ainsi que s'explique le fait, que nous avons observé, qu'en Europe les émigrés ont été partout, dans tous les pays où ils se sont trouvés transplantés, les

initiateurs, les pionniers du progrès commercial et industriel. Et c'est ainsi encore que s'explique le phénomène bien connu que nulle part les nouvelles inventions techniques n'ont trouvé une application aussi empressée et aussi large qu'en Amérique : la construction de chemins de fer, le développement du machinisme ont suivi en Amérique une progression beaucoup plus rapide et sur une échelle infiniment plus vaste que partout ailleurs. Vogelstein dit avec raison que la forme particulière de cette évolution se laisse expliquer par le caractère colonial du pays, par des conditions telles que l'immensité des distances ou la cherté de la main-d'œuvre ; mais que la volonté du progrès découlait d'une mentalité spéciale préexistante. Or, cette mentalité en vertu de laquelle on veut, on doit vouloir le progrès est précisément celle de l'étranger pour lequel l' « avenir seul est actuel » et qu'aucun lien ne rattache aux méthodes traditionnelles.

Inutile de dire que le séjour à l'étranger est impuissant, à lui seul, à produire ces effets : vous aurez beau transplanter un nègre dans un pays étranger, vous ne le rendrez pas pour cela capable de construire des chemins de fer ou des machines économisant la mai d'œuvre. Ici encore il s'agit d'une prédisposition originelle et de l'intervention d'un grand nombre d'autres facteurs : nous avons vu que les types possédant la prédisposition naturelle sont fournis par une sélection qui s'effectue dans les vieilles communautés ethniques. Sans le travail des forces spirituelles, l'action des conditions extérieures, matérielles, resterait absolument inefficace. C'est précisément ce que nous avons essayé de montrer dans cette étude. Mais j'espère avoir montré en même temps que les migrations ont joué un rôle important dans la formation de l'esprit capitaliste, et notamment en accélérant sa marche vers les formes les plus évoluées et les plus accusées. Et je me propose d'indiquer dans les chapitres qui suivent quelques autres sources auxquelles s'est alimenté l'esprit capitaliste.

Livre deuxième : Les sources de l'esprit capitaliste

Troisième partie :
Les conditions sociales

XXV

Découvertes de mines d'or et d'argent

L'augmentation de la réserve monétaire constitue aussi bien une condition nécessaire du développement de l'esprit capitaliste qu'un moyen direct de hâter ce développement.

1. Un certain minimum d'argent métallique (monnayé) est indispensable à la constitution du seul milieu favorable à l'épanouissement de l'esprit capitaliste : à la constitution de l'économie à base d'argent. C'est seulement après que l'économie à base d'argent est devenue la forme générale de la vie économique que l'argent a pu conquérir la place prépondérante qu'il n'a cessé d'occuper depuis lors et qui explique à son tour la grande valeur qu'on lui attribue. Cette grande valeur a eu précisément pour effet de transformer le vague amour de l'or en désir d'acquérir de l'argent monnayé et d'orienter la course de l'enrichissement vers la recherche de celui-ci. C'est, au plus tard, vers le milieu du XIVe siècle que l'argent (monnayé) a acquis un pouvoir incontesté dans l'histoire européenne, ou tout au moins dans certains pays, tels que l'Italie, ce qui explique que la recherche de l'argent

soit devenue à cette époque-là la passion que nous avons décrite dans la première section de ce livre.

Si l'on veut se faire une idée de la toute-puissance de l'argent à l'époque qui nous intéresse, on n'a qu'à lire ce remarquable fragment de la correspondance de Pétrarque que je cite ici tout entier, aussi bien parce que jamais rien d'aussi fort n'a été dit sur la puissance de l'argent que parce qu'aucun historien de la vie économique n'a encore, à ma connaissance, accordé à ce passage l'attention qu'il mérite :

> « Chez nous, cher ami, tout est d'or - lances et boucliers, chaînes et couronnes ; c'est l'or qui nous réunit et nous lie, c'est par l'or que nous devenons riches, pauvres, heureux, malheureux. L'or abat les hommes libres et libère les vaincus ; il fait acquitter les malfaiteurs et condamner les innocents ; il rend les muets éloquents et prive de la parole les plus éloquents... L'or transforme les esclaves en princes, et les princes en esclaves ; il rend timides les hommes courageux et donne du courage aux lâches ; il donne des soucis aux paresseux et engourdit les travailleurs. Il désarme ceux qui sont armés et arme les désarmés, il dompte les chefs indomptables, il enrichit les grands peuples, crée de fortes armées, déclenche en quelques minutes les guerres les plus longues ; il accorde et impose la paix, dessèche les fleuves, creuse des canaux, réunit des mers, rase des montagnes, se fraie un accès aux couvents, s'empare de villes, conquiert des bourgs, détruit des forteresses. Ainsi que le dit Cicéron : il n'est pas de place forte qui ne soit accessible à un âne chargé d'or. L'or conclut des pactes d'amitié, des traités de fidélité, des unions conjugales, car les nobles et les forts, les savants et les beaux, voire (ne t'étonne pas) les saints, tout le monde le recherche.
>
> « C'est pourquoi les riches passent pour des hommes éminents dans l' « État », et c'est pourquoi leur parole a tant de poids. Mais on n'a aucune confiance dans les pauvres, parce qu'ils n'ont pas d'argent.
>
> « Et le poète satirique avait raison lorsqu'il disait : « Celui qui a de l'argent, jouit de tous les honneurs et de la considération du monde. »
>
> « Enfin (et je le dis à contre-cœur, mais la vérité avant tout), enfin l'or n'est pas seulement puissant : il est tout-puissant, et tout ce qui se trouve sous le ciel est soumis à sa puissance : la piété et la pudeur et la

> foi, bref toutes les vertus et les gloires reconnaissent dans l'or leur maître. Et, que Dieu me pardonne, l'or exerce sa puissance jusque sur nos âmes immortelles. L'or lie rois et papes ; il réconcilie les hommes et, à en croire certains, même les dieux. Rien ne lui est inaccessible. »

Mais l'économie fondée sur l'argent est faite pour habituer l'homme à envisager le monde au point de vue purement quantitatif, à l'exclusion de tout critère qualitatif. L'économie fondée sur l'argent constitue, au sens propre du mot, l'école préparatoire de l'esprit capitaliste : elle façonne l'âme humaine en lui inculquant la conception purement capitaliste du monde.

Sans l'emploi généralisé de la monnaie métallique, principalement sinon exclusivement, de la monnaie d'or et d'argent, l'élément constitutif de l'esprit capitaliste que nous avons désigné sous le nom d'aptitude au calcul n'aurait jamais pu se développer. Calculer et compter est chose difficile, sinon impossible, dans l'économie dite naturelle ou fondée sur le troc. C'est que le calcul repose sur le nombre qui représente une grandeur ; et, pratiquement, il n'existe des grandeurs mesurables que pour autant qu'elles trouvent leur expression dans l'argent.

Sans l'économie fondée sur l'argent l'État moderne, qui, ainsi que nous l'avons vu, a tant favorisé le développement de l'esprit capitaliste, ne serait jamais né : sans l'économie à base d'argent, nous n'aurions pas ou un Antonin de Florence, et ainsi de suite. Je laisse au lecteur le soin de tirer toutes les autres conséquences de cette éventualité ; j'ajouterai seulement que sans l'économie à base d'argent il n'y aurait pas eu de capitalisme, c'est-à-dire d'objet auquel pût s'appliquer l'esprit capitaliste.

D'autre part, et c'est là un fait qu'il faut tenir bien présent à l'esprit, la formation et l'extension de l'économie à base d'argent étaient subordonnées à une condition très élémentaire : la possession, par un peuple donné, d'une quantité suffisante d'argent monnayé, autrement dit de métaux précieux, puisqu'il ne pouvait être question, au début, de monnaie fiduciaire.

2. Une augmentation de la réserve d'argent va le plus souvent de pair avec un accroissement des fortunes privées : des quantités d'argent plus ou moins considérables s'accumulent en des points isolés. Cet accroissement des fortunes agit, à son tour, en favorisant l'épanouissement de l'esprit capitaliste, en exaltant la passion de l'argent dans laquelle nous avons vu une des sources de cet esprit.

L'âme humaine est sans doute ainsi faite que plus nous possédons et plus nous voulons posséder. Cette observation a été faite à toutes les époques et chez tous les peuples :

> « Ja mehr der Mann des Guts gewinnt,
> « Je mehr das Gut er wieder nimmt... »

rime Freidank. Et la même idée a été plus d'une fois exprimée par des poètes romains :

> « Crescit amor nummi, quantum ipsa pecunia crescit », dit Juvénal (Satire, 14).
> « Crescentent sequitur cura pecuniam majorumque fames » (Horace, livre 3, c. 16).

> « De vray : ce n'est pas la disette, c'est plutôt l'abondance qui produit l'avarice », pense Montaigne.

Et les expériences de la vie journalière, ainsi que les exemples fournis par l'histoire, confirment pleinement ces observations.

C'est pourquoi l'amour de l'argent et la passion du gain se manifestent au moyen âge avant tout chez ceux qui, pour une raison ou pour une autre, ont réussi à s'assurer la possession de grandes quantités d'argent : chez les Juifs et dans le clergé.

Aurions-nous dans ce fait psychologique, somme toute assez élémentaire, l'explication de cet amour du gain pour le gain, c'est-à-dire du gain porté à l'infini, ne connaissant pas de limites, qui caractérise l'homme économique moderne? Ce qu'on peut dire avec certitude, c'est que nous nous trouvons là en présence de l'une des racines de cet amour du gain, et nous aurons encore l'occasion d'en connaître d'autres.

Mais ce n'est pas seulement ce que nous possédons personnelle. ment qui éveille en nous le désir de posséder davantage - la vue de l'argent des autres, de grosses sommes d'argent en général, suffit souvent à griser les gens et à provoquer chez eux cet état d'agitation fébrile qui caractérise toutes les périodes de spéculation intense. L'or que nous voyons luire, dont nous entendons le son, fouette notre sang, trouble nos sens, fait naître en

nous le désir passionné et irrésistible d'en posséder nous-mêmes le plus possible. « Le flot de l'or qui, loin de baisser, ne faisait que monter, faisait apparaître l'éclat d'une folle convoitise dans les yeux de ceux qui se pressaient devant les guichets, pour acheter les nouvelles actions de la nouvelle société ». Avec beaucoup de finesse, Zola nous montre, dans *L'argent*, Saccard revenant sans cesse vers l'endroit où s'effectue le poinçonnage de l'or et où plusieurs millions de pièces d'or sont transformées journellement en or en barres, et écoutant avec délices le mystérieux tintement qui réconfortait son âme de grand spéculateur : c'est la « musique de l'or » qui plane sur toutes les affaires, « semblables aux voix des fées dans les contes... »

Dans cette forte action que de grandes masses d'or exercent sur l'âme humaine, les impressions purement sensibles sont toujours accompagnées de représentations réfléchies. Dans les deux exemples que nous avons cités plus haut ce sont les perceptions optique et acoustique immédiates qui opèrent le charme. Dans d'autres cas, ce sont les représentations abstraites de grands nombres : bénéfices colossaux, fortunes immenses, opérations d'une envergure prodigieuse. Pour autant (et c'est le cas le plus fréquent) que ces effets exercés par les grands nombres, par les grands quantités, se produisent à la suite d'une augmentation des réserves d'argent, leur importance se manifeste à nos yeux par un autre côté encore. Il suffit de montrer aux hommes un monceau d'or, pour voir aussitôt leur pouls se précipiter.

3. En rapport avec le fait que je viens de décrire se trouve un autre effet que j'attribue à l'augmentation des réserves d'argent dans un pays : cet effet n'est autre que la passion de la spéculation. Celle-ci peut d'ailleurs être considérée comme le produit de l'action combinée de l'amour de l'argent et de l'esprit d'entreprise, l'augmentation des réserves d'argent jouant le rôle d'une cause seconde, faisant pour ainsi dire naître le prétexte à la spéculation.

L'augmentation des réserves métalliques peut d'ailleurs contribuer de plusieurs manières à la naissance de l'esprit capitaliste.

En premier lieu, une grande richesse métallique peut agir d'une façon stimulante sur l'esprit d'initiative des entrepreneurs qui existent déjà dans un pays donné. C'est sans doute à cela que pensait Colbert lorsqu'il écrivait :

« Quand l'argent est dans le royaume, l'envie étant universelle d'en tirer profit fait que les hommes lui donnent du mouvement [1] ».

Ou bien, à mesure qu'augmente l'afflux de métaux précieux, les entrepreneurs, se transformant en spéculateurs, veulent prendre une part directe et active à l'exploitation de ces métaux. C'est ce qui s'est produit en Espagne et au Portugal à la suite de la découverte de l'Amérique. « Ce fut l'époque (vers 1530) où le Conseil des Indes recevait d'innombrables offres d'entreprises coloniales, le bruit de l'existence d'un Eldorado dans l'intérieur du continent sud-américain ayant une fois de plus excité l'imagination et éveillé les convoitises de tous les amateurs d'aventures... » [2].

Mais ce n'est pas précisément à cela que je pense, lorsque je parle des effets de l'augmentation de la réserve d'argent. Ce que jetions surtout à faire ressortir, c'est le fait qu'elle provoque, par des voies détournées, ce que nous appelons une période de hausse de première grandeur, c'est-à-dire des conditions économiques semblables à celles dans laquelle s'est trouvée l'Europe à la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle et qui se sont souvent reproduites depuis, notamment vers le milieu et la fin du XIXe siècle.

J'ai essayé de décrire, dans la première partie de cet ouvrage, les effets de cette première grande période de hausse, de spéculation ou de fondation d'affaires et d'entreprises, en attirant surtout l'attention sur l'apparition d'une nouvelle manifestation de l'esprit capitaliste qui, sous la forme de la tendance à la spéculation, a fini par s'incorporer définitivement à notre organisation économique. Ce que je me propose de montrer ici, c'est que cette intense manie de la spéculation et de la fondation de nouvelles affaires est la conséquence immédiate d'une forte et rapide augmentation de la réserve d'argent dans les deux principaux pays intéressés : en France et en Angleterre.

Au cours du XVIIe et du XVIIIe siècles, la France a réussi à attirer chez elle une grande quantité d'argent liquide, grâce surtout à son commerce extérieur. Nous ne possédons pas de statistique exacte concernant le commerce extérieur de la France au XVIIe siècle, mais les quelques chiffres

[1] *Mém. de Colbert au Roi* (1670). *Lettres*. Ed. Clément, t. VII, p. 233.

[2] K. Häbler, *Die Fuggersche Handlung*, p.56.

qui nous sont parvenus permettent de conclure qu'il s'agissait de sommes vraiment considérables. Entre 1716 et 1720, c'est-à-dire à l'époque pendant laquelle la fièvre des fondations a sévi avec le plus de fureur, l'excédent des exportations sur les importations s'était chiffré par 30 millions de francs par an. C'est le commerce avec l'Espagne et avec l'Amérique qui avait fait affluer dans le pays le plus d'argent liquide. Le commerce avec ces deux pays avait été très actif et avait permis, au cours du XVIIe siècle, de compenser les passifs par lesquels s'était soldé le commerce avec les autres pays. Seignelay proteste contre le reproche qu'on avait fait à la Compagnie des Indes d'avoir, par son commerce avec les Indes, fait sortir de France beaucoup d'argent : les importations venant des Indes, dit-il, ont été payées avec de l'argent espagnol. Il y eut des navires qui avaient à bord de l'or et de l'argent pour une somme de 300 millions de francs. L'ambassadeur vénitien Tiepolo confirme le fait, en ajoutant que la France avait gagné beaucoup d'argent grâce à son commerce avec l'Amérique. Les Anglais ont calculé que plusieurs centaines de millions ont été ainsi gagnés par les Français, ce qui leur a permis de soutenir la guerre. Le plus grand reproche que les whigs faisaient aux tories était de n'avoir rien fait pour s'opposer à ce commerce.

Au cours de ce même XVIIe siècle, la France gagna encore beaucoup d'argent par son commerce avec la Hollande. Nous savons, en effet, que ce pays était alors littéralement gorgé d'argent : en 1684, les capitaux étaient tellement abondants que la ville d'Amsterdam baissa le taux de ses emprunts de 3 1/2% à 3%. Cette pléthore d'argent provenait, pour une bonne partie, des grandes fortunes que les émigrés français (et sans doute aussi les Juifs) avaient apportées en Hollande. Mais, de l'avis unanime de tous les historiens, la plus grande partie de l'argent représentait les bénéfices qui avaient été réalisés par le commerce avec l'Espagne.

Jusqu'au déclin du commerce franco-hollandais, la France a su tirer de la Hollande de grandes quantités d'argent. En 1658, l'exportation française en Hollande représentait une somme de 72 millions de francs, les produits industriels figurant dans ce total pour une somme de 52 millions. Et la plupart des marchandises ainsi exportées par la France étaient payées en argent liquide : d'après de Witt, la France gagnait à cette époque, grâce à son commerce avec la Hollande, jusqu'à 30 millions de florins par an, en argent liquide.

Plus considérables encore furent les quantités d'argent liquide qui, vers la fin du XVIIe siècle, et plus particulièrement au cours des premières décades du XVIIIe, affluèrent en Angleterre.

Ces sommes d'argent provenaient de trois sources principales :

1. Des fortunes apportées par les Français ayant émigré en Angleterre. J'ai cité ailleurs des chiffres se rapportant à ces réfugiés. D'après Jurieu,. chacun d'eux aurait importé 300 écus en moyenne. Mais ce qu'il nous importe le plus de savoir, c'est que ce furent les plus riches qui (après la Hollande) émigrèrent en Angleterre. D'après le même auteur, certaines familles lyonnaises auraient apporté jusqu'à 200.000 thalers ;

2. des fortunes que possédaient les Juifs venus du Portugal (à la suite de Catherine de Bragance) et de la Hollande (à la suite de Guillaume II) ;

3. des excédents que laissait le commerce extérieur. La balance du commerce extérieur anglais était à cette époque extrêmement active : l'excédent des exportations sur les importations avait comporté, en moyenne, pendant la première décade du XVIIIe siècle, environ trois millions de livres sterling par an. Cette avantageuse balance commerciale était obtenue principalement grâce aux transactions avec les pays suivants :

a) la Hollande ;

b) l'Espagne, pays dont les Anglais avaient obtenu, au XVIIe siècle, toute une série d'importants avantages commerciaux ; après la paix d'Utrecht, l'Angleterre s'est réservé le droit, en vertu de la convention d'Assiento, d'expédier tous les ans dans l'Amérique espagnole, en vue de la libre concurrence aux foires de Porto Bello et de Vera Cruz, un navire chargé de 500 (plus tard de 650) tonnes de marchandises ;

c) le Portugal. L'Angleterre avait noué des relations étroites avec le Portugal dès le milieu du XVIIe siècle, époque à laquelle ce pays avait commencé à prendre un grand essor (en 1640, il secoua le joug espagnol ; en 1650 et 1660, le Brésil réussit à s'affranchir de la domination hollandaise) : en 1642, un traité de commerce fut conclu entre les deux pays qui accordait à l'Angleterre une situation privilégiée par rapport aux Hollandais dans le commerce avec les colonies portugaises ; puis ce fut le mariage de Charles II et de Catherine ; et, enfin de traité de Methuen (en

1703). Aux termes de ce dernier traité, 50.000 livres sterling en numéraire devaient être envoyées chaque semaine en Angleterre : chiffre qui ne paraîtra pas exagéré, si l'on songe que, d'après un autre témoin, l'Angleterre a exporté au Portugal, au cours de la première année qui a suivi la conclusion du traité de Methuen, des marchandises pour une somme de 13 millions de crusados ;

d) le Brésil. Une partie des marchandises que l'Angleterre envoyait au Portugal était réexpédiée au Brésil. Mais il existait, en outre, un commerce direct très actif entre l'Angleterre et le Brésil, où les fines étoffes de laine fabriquées en Angleterre étaient très appréciées par les riches.

Il me semble que le fait que je viens d'établir ici, à savoir que la France et l'Angleterre étaient littéralement inondées de numéraire, à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, est d'une importance capitale et doit être pris en la plus grande considération, si l'on veut se faire idée exacte des conjonctures de la vie économique aux cours de ces décades critiques ; et j'ai pu montrer que, même abstraction faite de la fièvre de spéculation provoquée par le système Law et par l'affaire du Pacifique, cette époque mérite bien le nom de « *age of projecting* » (« *époque* de fondations », dirions-nous) que lui ont donné les meilleurs observateurs. Et l'exactitude de cette observation nous est attestée par les faits qui abondent dans les sources de cette époque. Nous venons de montrer quelles quantités d'argent avaient alors afflué en France et en Angleterre, et nous pouvons, sans risque de démenti, conclure qu'elles avaient formé la base et fourni le prétexte de la fièvre de spéculation dont nous venons de parler, de sorte que cet épisode, qui est un des plus importants de l'histoire économique, montre avec une évidence irréfragable l'énorme importance que l'augmentation de la réserve du numéraire peut avoir pour le développement de l'esprit capitaliste (seul côté du problème qui nous intéresse ici).

Mais faisant un pas de plus, nous pouvons demander : d'où provenaient ces énormes quantités de numéraire qui avaient alors afflué en France et en Angleterre?

J'ai répondu implicitement à cette question en parlant des pays avec lesquels la France et l'Angleterre entretenaient alors les relations commerciales les plus actives. Ce sont, en effet, les mines d'argent de l'Amérique, c'est l'or des fleuves brésiliens qui ont fourni la plus grande partie, sinon la totalité, de ce numéraire.

C'est d'abord la Hollande qui drainait sur ses marchés les métaux précieux hispano-portugais, lesquels étaient ensuite transportés, soit directement (par l'émigration), soit indirectement (par le commerce) en France et en Angleterre. Mais ces deux pays aspiraient encore les métaux précieux soit par leur commerce direct avec les métropoles, Espagne et Portugal, soit par celui avec les colonies américaines.

Les choses avaient commencé à se passer ainsi dès le XVIe, siècle, mais c'est au cours du XVIIe que l'Espagne et le Portugal étaient devenus de simples canaux servant pour ainsi dire de passage à l'or et à l'argent provenant de leurs colonies.

Voici, d'après Sœtbeer, quelques chiffres relatifs à la production de métaux précieux au cours de ces siècles. Il s'agit, en premier lieu, des mines d'argent du Mexique, du Pérou et de la Bolivie. La découverte des riches gisements de Guanaxuato et de Potosi a eu lieu vers le milieu du XVIe siècle. A la suite de cette découverte, la production d'argent, qui fut de 90.200 kilos pendant l'intervalle compris entre 1521 et 1544, monta à 311.600 kilos en 1545-1560. Pendant le XVIIe, siècle, la production d'argent se maintient entre 300 et 400.000 kilos.

Le XVIIe siècle voit apparaître l'or brésilien. A partir de ce moment, commence une nouvelle période du capitalisme : il argent cède la place à l'or. A la fin du siècle, a lieu la découverte des *Minas geraes,* d'une richesse très grande. Et entre 1701 et 1720, l'or extrait au Brésil représente une valeur de 175.000.000 de francs.

Maintenant nous commençons à bien comprendre les processus qui se sont déroulés entre 1680 et 1720 dans la vie économique de l'Europe occidentale. Nous avons mis à nu les fils qui rattachent le développement de l'esprit capitaliste aux découvertes de métaux précieux. Nous pourrions démontrer de même, et toujours avec des chiffres à l'appui, que l'esprit d'entreprise qui commence, vers le milieu du XVIe siècle, à animer le monde des affaires en Allemagne, s'alimente aux gisements de Schwatz et de Joachimstal et que la fièvre de fondation et de spéculation des années cinquante du siècle passé à sa principale source en Californie, etc. Ce travail m'obligerait toutefois à accumuler des chiffres qui seraient sans grande utilité. Il me suffit d'avoir dégagé les causes profondes de la première grande période de spéculation, car c'est dans cette période que se manifeste

pour la première fois, sur une vaste échelle, ce côté particulier de l'esprit capitaliste qu'est la fièvre, la rage de la spéculation.

Pourquoi, contrairement à ce qu'on aurait pu supposer d'après le titre de chapitre, ai-je parlé en premier lieu de l'augmentation des réserves d'argent, et en deuxième lieu seulement de la découverte de mines de métaux précieux? C'est parce que la découverte de mines de métaux précieux n'agit, n'exerce son influence sur la vie économique que par l'intermédiaire du numéraire. Il est vrai que l'augmentation de la quantité de numéraire ne dépend pas toujours de l'accroissement de la production de métaux précieux : elle peut être consécutive à un simple déplacement de fortunes. Mais une augmentation vraiment considérable des fortunes privées résulte toujours (ou du moins est toujours résultée à l'époque du capitalisme naissant qui seule nous intéresse ici) d'une augmentation concomitante de la quantité totale de métaux précieux dont un pays dispose. Mais l'augmentation quantitative de métaux précieux peut, à son tour, résulter d'un déplacement, du transport d'un pays dans un autre. Sans doute, mais pour que ce transport puisse s'effectuer d'une façon continue, il faut que la quantité de métaux précieux soit, elle aussi. en augmentation constante.

Et comme cette augmentation s'est produite effectivement pendant les XVe et XVIe siècles, qui sont les siècles du capitalisme naissant, ce serait fermer volontairement les yeux à l'évidence que de se refuser obstinément à l'intercaler dans la chaîne causale de l'esprit capitaliste. (Nous ignorons totalement quelle fut la base métallique pendant la prospérité économique italienne antérieure au XVe siècle : tout ce que nous Pouvons Supposer, c'est que l'essor capitaliste de cette époque a été favorisé par l'argent allemand, par l'or qui affluait de l'Empire Romain d'Orient et par les mines d'or africaines).

On peut certes dire de la découverte des mines d'or et d'argent (et ceci est d'ailleurs vrai de n'importe quelle autre cause) qu'elle ne pouvait pas suffire, à elle seule, à former l'homme économique moderne. Outre que cette cause n'a pu agir que sur un seul côté de son esprit, elle avait besoin, même pour exercer cette action unilatérale, du concours d'une foule de circonstances qui, aux siècles dont nous nous occupons, se trouvaient précisément réalisées dans notre Occident européen. L'exemple de l'Espagne et du Portugal est précisément de nature à nous montrer comment la même cause, c'est-à-dire la découverte de mines de métaux

précieux, a pu agir en l'absence des circonstances auxquelles nous faisons allusion.

Inversement : les mêmes circonstances étant données, l'esprit capitaliste aurait certainement suivi, dans son évolution, une orientation toute différente sans les mines d'or et d'argent américaines. Sans la découverte (accidentelle!) de gisements de métaux précieux sur les hauteurs des Cordillères et dans les vallées du Brésil, nous n'aurions pas l'homme économique moderne.

Les fils de notre recherche se rejoignent et s'enchevêtrent. Les considérations sur l'importance de la découverte de mines de métaux précieux nous amènent au seuil de deux autres sources de l'esprit capitaliste, la technique et l'économie, qui, réunies, ont exercé, ainsi que nous l'allons voir, une forte influence sur la structure intellectuelle du bourgeois. On est souvent tenté d'imiter le poète, en faisant dérouler en une fois la totalité des effets d'un ensemble de causes. Mais la méthode scientifique nous impose des limitations et nous oblige à examiner chacune des causes indépendamment des autres et dans ses effets particuliers. C'est ainsi que je procéderai dans les pages qui suivent, en faisant abstraction des liens étroits qui rattachent l'une à l'autre la technique et l'économie et en analysant séparément le rôle que chacun de ces deux facteurs a joué dans l'évolution de l'esprit capitaliste.

Livre deuxième : Les sources de l'esprit capitaliste

Troisième partie :
Les conditions sociales

XXVI

La technique

Il est impossible de comprendre la nature caractéristique de l'homme économique moderne, sans tenir compte de l'orientation particulière de la technique, surtout de la technique de la production et des transports, au cours des cinq derniers siècles.

Par technique, au sens large du mot, j'entends tous les procédés dont les hommes se servent pour atteindre certains buts, pour réaliser certaines fins. Mais il existe encore une technique au sens plus restreint du mot, une technique que je qualifierais volontiers d'instrumentale, celle qui facilite ou rend possible l'utilisation rationnelle d'objets concrets. C'est cette dernière quE seule, nous intéresse ici. Lorsque la technique instrumentale sert à produire des biens, nous parlons de technique de la production ; lorsqu'elle rend possible ou facilite le transport de personnes, de biens ou de nouvelles, nous parlons de technique des transports.

En elle-même, la « technique » n'est pas une « condition sociale », mais un bien spirituel. Mais comme elle ne peut exercer les effets qui nous

intéressent ici que lorsqu'elle est appliqué-, dans le cadre d'une organisation sociale, nous pouvons fort bien l'examiner sous la rubrique des conditions sociales.

Nous venons de parler de ses effets. Mais la technique elle-même n'est-elle pas l'œuvre de l'homme économique, un produit de l'esprit capitaliste? Comment donc peut-elle être considérée comme une cause de celui-ci?

Écartons tout d'abord cette objection.

En premier lieu, c'est une erreur de croire que toute invention technique constitue pour ainsi dire une émanation de l'esprit capitaliste. Beaucoup d'inventions surgissent d'une façon inopinée, inattendue, comme des phénomènes de la nature, et celles-là mêmes qui résultent d'une intention réfléchie revêtent souvent un aspect auquel leurs auteurs ne s'attendaient pas et produisent des effets imprévus.

En deuxième lieu, en admettant même que toute nouveauté technique constitue une émanation de l'esprit capitaliste, il n'en reste pas moins qu'une fois introduite et acceptée, elle réagit à son tour sur l'esprit capitaliste qui lui a donné naissance et en détermine dans une certaine mesure l'évolution ultérieure. Nous assistons ainsi une fois de plus au fait que nous avons eu tant de fois l'occasion de constater dans notre étude des origines de l'esprit capitaliste, c'est-à-dire à la réaction de l'effet sur la cause qui l'a produit, à l'interversion des termes, l'effet devenant cause, et vice-versa.

Les effets produits par la technique peuvent être rangés en deux groupes, selon qu'ils favorisent directement ou indirectement la formation de l'esprit capitaliste, ceux-là étant les effets primaires, ceux-ci les effets secondaires.

La technique agit d'abord directement en éveillant l'esprit d'entreprise, en lui donnant une ampleur de plus en plus grande.

Reportons-nous aux premières phases de l'évolution capitaliste.

Avant l'année 1484, c'est-à-dire avant l'invention de l'astrolabe nautique, il était impossible pour un navire de s'orienter en mer. Aussi ne pouvait-on songer alors à entreprendre des expéditions transocéaniques. A partir de

1484 ces expéditions deviennent possibles . quel essor a dû en éprouver l'esprit d'entreprise des hommes d'alors!

Ou encore : avant l'invention des machines hydrauliques (au XVIe siècle), la plupart des mines ne pouvaient être exploitées au-delà d'une certaine profondeur, à cause de l'eau dont on ne savait comment se rendre maître. Mais lorsqu'on eut la possibilité de reprendre l'exploitation de mines abandonnées et de commencer l'exploitation des mines jusqu'à une profondeur indéterminée, ce fut comme une révélation pour un grand nombre de gens qui n'attendaient pour ainsi dire qu'une première occasion favorable pour se lancer dans des entreprises capitalistes. Il est facile de montrer que l'installation de machines hydrauliques dans les mines, au XVIe siècle, a fourni à beaucoup de capitalistes une occasion directe de s'intéresser activement à l'exploitation minière en l'organisant sur une base capitaliste.

Et les choses se passent ainsi, depuis ces siècles reculés jusqu'à nos jours : toute invention qui vise à donner au processus de la production et des transports un cadre plus vaste et comportant l'emploi de moyens intermédiaires plus nombreux, toute invention qui a pour effet d'allonger pour ainsi dire le chemin de la production, agissent comme des stimulants sur ceux dont le goût de l'entreprise n'existe encore qu'à l'état latent : si le nouvelle forme de la production de biens, telle qu'elle est déterminée par la nouvelle technique, rend possible l'affirmation, la manifestation de l'esprit d'entreprise, on peut dire aussi qu'elle provoque cette affirmation et cette manifestation. Plus la production et les transports se compliquent et s'amplifient sous l'influence des progrès de la technique, et plus il faut d'hommes, entrepreneurs dans l'âme, pour remplir les nouvelles tâches. « Les entrepreneurs sur le front! » tel est l'appel qui retentit à chaque progrès de la technique. C'est sous l'influence de la technique que s'opère la sélection des types d'entrepreneurs dans l'ensemble des sujets économiques. C'est la technique qui dresse l'entre. preneur, lequel doit satisfaire à des exigences d'autant plus grandes que les organisations nécessitées par les nouvelles conquêtes de la technique sont plus importantes.

Or, il est un fait qu'on peut presque considérer comme une des lois de la technique moderne et qui consiste en ce que les exigences auxquelles doit satisfaire l'entrepreneur augmentent, parce que toute nouvelle invention exige, en vue de son application, un appareil matériel plus compliqué et

plus vaste que celui qui existait avant elle et allonge en même temps (du moins dans la grande majorité des cas) le chemin qui conduit à la production d'un objet ou d'un ensemble d'objets donné.

La plus importante industrie de nos jours est celle qu'on pourrait appeler l'industrie des moyens de production, c'est-à-dire l'industrie qui produit les machines et les matériaux servant à la construction de machines, autrement dit encore l'industrie des machines et l'industrie minière. Ces industries exigent l'intervention d'entrepreneurs de premier rang et offrent le champ le plus vaste au déploiement, à l'épanouissement de l'esprit capitaliste. Il est à noter que ce sont précisément les pays dans lesquelles les industries en question trouvent les conditions naturelles les plus favorables à leur développement qui présentent également le terrain le plus propice à l'épanouissement de l'esprit capitaliste. Les gisements de charbon et de fer de l'Allemagne, de l'Angleterre et de l'Amérique n'ont certainement pas peu contribué au développement de l'esprit capitaliste dans ces pays. C'est ainsi encore que la richesse en forces hydrauliques naturelles suffit à provoquer dans le pays détenteur de cette richesse un grand mouvement d'entreprise, dès qu'il s'agit d'utiliser ces forces pour créer des usines électriques. *(NB :* c'est là une des raisons de la différence qui existe entre les divers pays, quant au degré de développement de l'esprit capitaliste. Comparez, par exemple, la France et l'Angleterre. Ce n'est là, disons-nous, qu'une des raisons, mais c'est aussi la raison la plus efficace, car si nous envisageons deux pays quelconques, nous ne manquerons pas de constater que, malgré l'égalité de toutes les autres conditions, l'esprit capitaliste présente un degré do développement beaucoup plus prononcé dans celui qui possède des gisements de fer ou de charbon).

Or, n'oublions pas que la technique de nos jours nous a ouvert des horizons inconnus, réputés inaccessibles. Depuis qu'elle a trouvé la possibilité de se passer du concours de la nature vivante et de us forces organisatrices ; depuis qu'elle a réussi à utiliser l'énergie que le soleil a, depuis des milliers d'années, accumulée au sein de la terre ; depuis qu'elle a appris à réaliser ses fins à l'aide de substances mortes et de forces « mécaniques », elle ne connaît plus de limites, rend tous les jours possibles des choses que l'humanité avait de tout temps considérées comme impossibles, dresse Ossa sur Pélion et crée le monde pour la seconde fois.

Ce n'est pas le lieu ici de rechercher les causes qui ont permis à la technique moderne de réaliser ses exploits inouïs : il suffit de songer à ces

exploits qui sautent aux yeux de chacun, pour se rendre compte que cette extension de notre pouvoir à l'infini a été un des facteurs les plus efficaces et les plus puissants du développement de l'esprit capitaliste. Pour bien comprendre l'aspiration à l'infini et à l'illimité qui caractérisé l'esprit d'entreprise de nos jours, il faut précisément tenir compte de cette extension de notre pouvoir technique. la frénésie capitaliste d'une entreprise moderne ne se concevrait pas sans les miracles accomplis par la technique. C'est seulement sous la poussée des forces techniques que l'homme économique a créé toutes les organisations qui devaient lui permettre de s'acquitter des formidables tâches qui ont surgi devant lui. Et l'effort qu'ils ont fait pour résoudre les problèmes que les progrès de la technique ont fait naître, a allumé dans l'âme de nos grands entrepreneurs une flamme qui les consume et qui nous consume avec eux.

En outre, un des traits les plus caractéristiques de la technique moderne consiste dans sa grande puissance de transformation. Chaque jour apporte de nouvelles inventions et crée ainsi de nouvelles possibilités et de nouvelles nécessités d'organisation technique et économique, ce qui offre en même temps à l'esprit capitaliste de nouvelles possibilités et de nouvelles nécessités de développement. Il est certain que dans un pays où les méthodes de la production sont radicalement transformées tous les deux ou trois ans, par suite des progrès de la technique rendant nécessaire la création de nouvelles organisations, le développement de l'esprit capitaliste S'effectuera selon un rythme infiniment plus précipité que dans un pays où la technique reste immuable pendant des dizaines d'années, où les usines travaillent d'après les mêmes méthodes depuis un temps immémorial. Les nouvelles organisations provoquées parles progrès de la technique signifient une véritable transformation de l'entreprise. En outre, la technique pousse à la création de nouvelles entreprises, grâce au concours de l'esprit de spéculation qui peut être considéré comme le propre fière, plus nerveux et plus sanguin, de l'esprit d'entreprise. Il en résulte que ce sont précisément les progrès de la technique qui stimulent l'esprit de spéculation. L'histoire des derniers siècles nous montre, en effet, que des périodes de grande spéculation se rattachent à des découvertes capitales, faisant époque, ou à des périodes signalées par la rapide succession d'un grand nombre de découvertes ou inventions importantes.

Je pense une fois de plus à cette remarquable époque qui coïncide avec la fin du XVIIe siècle et qui vit la première explosion de la fièvre de spéculation : ce fut précisément une époque d'innombrables inventions

dans le domaine technique, à la fois « *age of projecting* », et « *age of invention* » selon les témoignages des contemporains les plus clairvoyants.

Il ne s'agissait encore que de petites inventions, et pourtant la fureur de spéculation qu'elles déclenchèrent fut d'une intensité étonnante. Mais aujourd'hui, alors que chaque jour apporte des nouveautés techniques, d'une importance souvent considérable, et même primordiale, la passion de la spéculation, sans cesse alimentée et stimulée, ne connaît plus de limites. Je rappelle la période de la spéculation qui a suivi, vers le milieu du XIXe siècle, l'invention des chemins de fer et celle qui, vers la fin du même siècle, a suivi les inventions dans le domaine de l'électrotechnique.

Si la technique fait naître ainsi, chez les sujets économiques, de fortes énergies et en favorise les manifestations, elle exerce d'autre part une influence profonde sur la manière de penser de l'homme économique et produit une véritable révolution intellectuelle.

Elle rend d'abord la pensée plus finaliste, plus consciente, éveille et favorise le rationalisme qui, ainsi que nous le savons déjà, constitue un élément essentiel de l'esprit capitaliste. D'autres ont déjà attiré l'attention sur le rôle que la technique et les inventions techniques ont joué de tout temps dans la formation de la pensée rationnelle, et plus particulièrement du rationalisme économique. Toute invention technique met l'homme économique constamment « en contact avec la réalité » (selon l'excellente expression de Vierkandt) [1] et détruit ainsi les tendances traditionnalistes si profondément ancrées dans l'âme humaine. La transformation des procédés techniques « agit sur la conscience comme une sorte de révision de l'ensemble des conditions qui se rattachent de près ou de loin à ces procédés ». Lorsque les nouveautés techniques ne se succèdent qu'à de rares intervalles, elles sont impuissantes à ébranler les penchants traditionnalistes. Ces penchants ne subissent qu'une éclipse passagère, et l'herbe des habitudes quotidiennes ne tarde pas à repousser sur les terrains momentanément déblayés. Mais lorsque les nouveautés techniques se succèdent presque sans interruption, comme c'est le cas depuis le milieu du siècle dernier, l'action destructrice que subissent les penchants traditionnalistes est trop profonde et le terrain devient à la longue incapable de reproduire les vieilles herbes. La rapide succession de procédés techniques suffirait à elle seule à créer dans la conscience des hommes une

[1] Vierkandt, *Sietigkeit in Kulturwandel*, p. 109.

mentalité nouvelle et permanente. Mais la technique moderne favorise d'une façon encore plus directe et plus constante le développement du rationalisme économique, par le fait qu'elle est elle-même, surtout depuis un siècle, c'est-à-dire depuis qu'elle a commencé à utiliser largement les données de la science, pénétrée de rationalisme.

Toute la technique de jadis, quelque merveilleuses que fussent certaines de ses découvertes, était purement empirique, ne reposait que sur l'expérience personnelle qui, par un enseignement également personnel, se transmettait de maître à maître, d'une génération à l'autre. On connaissait les tours de mains, les procédés qu'on avait à appliquer, et on s'en contentait. On acquérait avec le temps une certaine expérience et on s'appliquait à la conserver, à la perpétuer.

A partir du XVIIIe siècle, la technique cherche à diminuer la part de l'expérience personnelle et à se donner pour base les données des sciences naturelles. A partir de ce moment, on commence à appliquer tels ou tels procédés, non parce qu'ils ont été transmis par un maître qui les devait à son expérience personnelle, mais parce que tous ceux qui sont intéressés à l'application des procédés en question connaissent les lois sur lesquelles ils sont fondés et dont l'observation consciencieuse est une condition de succès et de réussite. Autrefois on travaillait en se conformant à des règles ; maintenant on se conforme à des lois dont la découverte et l'application constituent la tâche principale, essentielle de ceux qui veulent agir d'une façon rationnelle.

L'identité de l'opposition qui existe, d'une part, entre la technique ancienne et la technique moderne et, d'autre part, entre la mentalité économique de l'artisan et celle du capitaliste, saute aux yeux. Or, ces deux oppositions se ramènent à l'antinomie qui existe entre l'empirisme et le rationalisme. Mais lorsqu'on voit la même évolution, de l'empirisme au rationalisme, s'accomplir dans deux domaines d'activité aussi proches que le sont la technique et l'économie, on peut admettre, sans risque de se tromper, qu'on se, trouve en présence d'un rapport de cause à effet, le rationalisme technique ayant engendré et favorisé le rationalisme économique.

Cette conclusion a priori se trouve d'ailleurs pleinement confirmée par les faits qui nous montrent à quel point le rationalisme technique façonne la vie économique, et comment la technique à base scientifique favorise

directement le rationalisme économique. Au fond, l'organisation de l'économie privée, dans la plupart de ses branches, se conforme aujourd'hui exactement aux exigences de la technique, et le chef d'une entreprise ne conçoit pas son succès autrement qu'en fonction du degré de perfection de la technique de la production. Nous avons signalé plus haut l'utilisation d'auxiliaires ayant reçu une culture scientifique commun des symptômes les plus nets de la rationalisation fort avancée des industries modernes. Nous avons là un exemple particulièrement frappant d'une organisation essentiellement rationnelle, née des exigences de la technique. On pourrait citer d'autres exemples qui, pour être moins frappants, n'en sont pas moins significatifs et symptomatiques du processus que nous signalons.

Plus finaliste, plus consciente, donc plus rationnelle devient la pensée de l'homme économique, sous l'influence de la technique, plus particulièrement de la technique moderne. Nous voulons montrer également que, sous l'influence de la technique, la pensée devient en même temps plus précise, plus exacte, et cela grâce plus spécialement aux méthodes que crée la technique et aux procédés par lesquels elle nous met en état de mesurer les grandeurs les plus variées, et notamment le temps.

L'invention de la montre joue un rôle important dans l'histoire intellectuelle de l'homme économique moderne. Les horloges à poids auraient été inventées au Xe siècle ; la première horloge à roues que nous connaissions serait celle qu'Heinrich von Wick aurait construite en 1364 pour Charles.V, roi de France. Au XIVe siècle, toutes les villes italiennes plus ou moins importantes possédaient des horloges qui sonnaient les 24 heures. En 1510, Peter Hele invente les montres de poche, dont Johann Cœläus donne en 1511 la description suivante : « Il fabrique de petites montres en fer se composant d'un grand nombre de roues, marquant et sonnant 40 heures et pouvant être portées dans une poche ou dans une bourse ». En 1690, s'ajoute l'aiguille des secondes, introduite par John Floyer, afin de permettre de compter exactement le nombre de pulsations artérielles (invention qui n'a certainement pas été dictée par un intérêt économique quelconque). La division précise du temps n'est possible que pour autant qu'on peut mesurer exactement le temps, de même qu'il n'est devenu possible de compter exactement l'argent qu'après que la technique eût permis d'établir des monnaies exactes.

A son tour, la conduite précise, calculatrice, de l'économie a été rendue possible grâce au perfectionnement progressif de l'appareil technique.

L'acceptation de commandes à échéance fixe repose sur un calcul qui ne peut être exact que si on possède une technique sûre. On peut dire que ce sont les moyens de communications actuels qui ont rendu possible, sinon créé, l'industrie moderne fonctionnant automatiquement comme une machine géante, de sorte que le développement de la faculté calculatrice peut être considéré comme étant en grande partie l'œuvre de la technique.

C'est encore aux conquêtes de la technique moderne, chemins de fer, télégraphe, téléphone, que l'homme économique de nos jours doit le rythme accéléré de sa vie et son activité. C'est là un fait tellement évident que je crois inutile d'y insister. Nous verrons que d'autres facteurs ont contribué au même résultat, mais c'est la technique qui l'a rendu possible, qui l'a amplifié et généralisé.

La technique moderne est, en outre, responsable de toute l'orientation d'esprit de l'homme économique de nos jours, de sa manière purement quantitative d'envisager le monde. Sans doute, l'habitude d'exprimer la valeur des choses en argent n'a pas peu contribué à former cette mentalité! Mais il convient de ne pas oublier que la pensée scientifique moderne manifeste, elle aussi, une tendance à ramener les qualités à des quantités. Kant ne nous enseigne-t-il pas que nous ne connaissons vraiment les lois d'un phénomène que pour autant que nous pouvons les exprimer dans une formule mathématique?

Il est donc certain qu'ici encore, comme dans tant d'autres cas, nous nous trouvons en présence d'un parallélisme entre le développement de l'esprit scientifique, tel qu'il s'exprime dans la technique, et celui de l'esprit capitaliste. Je tiens cependant, pour être complet, à attirer l'attention sur un important ensemble de processus psychiques qui font ressortir avec une netteté qui ne laisse rien à désirer le rapport de dépendance qui rattache l'évolution de l'esprit capitaliste à celle de la technique.

Il s'agit du déplacement des valeurs vitales qui résulte des formidables progrès techniques de notre époque et qui a joué un rôle capital dans la formation de la mentalité de l'homme économique moderne.

Il est incontestable quo, grâce aux conquêtes de la technique moderne, l'intérêt pour tout ce qui touche à la technique, pour les problèmes techniques, occupe la première place dans les préoccupations des hommes de nos jours. Et cela s'explique facilement car ce sont précisément les conquêtes de plus en plus étonnantes de la technique qui, seules ou à pou

près seules, alimentent depuis quelque temps notre curiosité, ne cessent de solliciter notre attention et constituent pour nous un objet d'orgueil. La technique est le seul domaine dans lequel nous pouvons, sans crainte ni angoisse, faire le bilan de notre doit et de notre avoir : comment la masse, qui court toujours après le succès, ne s'intéresserait-elle pas d'une façon toute particulière à ce domaine qui n'enregistre que des succès qui sautent aux yeux même des gens les moins initiés, les moins instruits? Aussi nous trouvons-nous en présence de ce fait incontestable que la télégraphie sans fil et l'aéronautique intéressent les hommes, et surtout la jeunesse, d'aujourd'hui infiniment plus que le problème du péché originel ou que les souffrances du jeune Werther.

Mais nous sommes encore redevables aux grands progrès de la technique d'une autre particularité de la mentalité moderne : de la valeur exagérée que nous accordons aux choses matérielles. Nous nous sommes enrichis rapidement, la technique nous a débarrassés de la crainte de la peste et du choléra ; à un moment donné nous avions même pu croire que nous touchions à la réalisation d'une paix perpétuelle : rien d'étonnant si, dans ces conditions, les instincts inférieurs de l'homme, son désir de jouir sans entraves, son amour du confort et du bien-être l'ont emporté sur ses aspirations idéales. Le troupeau paît paisiblement dans les grasses prairies.

La suprématie que les intérêts matériels ont acquise à notre époque n'a pu que faciliter l'orientation de l'entrepreneur capitaliste vers une activité purement lucrative, ayant l'enrichissement pouf seul et unique but. La chasse au dollar est loin d'être aussi imaginaire que voudraient nous le faire croire, du haut de leurs tours dorées, certains entrepreneurs-philosophes. C'est eue qui constitue le rouage le plus important dans le mécanisme de notre économie moderne, et l'amour du gain, que les progrès de la technique n'ont fait qu'exaspérer, forme le principal élément de l'organisation psychique de l'homme économique de nos jours. Le fait que l'amour du gain a cessé d'être une tare, qu'on ne considère plus comme déshonorante la course au dollar, que nous serrons respectueusement la main à des gens dont nous savons pertinemment que le dollar est leur seul dieu, ce fait a naturellement contribué à développer le côté de l'esprit capitaliste qui nous intéresse ici et constitue, à son tour, une manifestation de la mentalité moderne telle qu'elle s'est formée à la suite de nos grandes conquêtes techniques.

Et, inversement, les progrès de la technique et l'exagération démesurée de leur valeur et de leur importance ont renforcé chez l'entrepreneur capitaliste la passion du gain en le poussant à une application illimitée de toutes les nouveautés et de tous les perfectionnements qui voient le jour. Nous avons vu que ce qui caractérisait, entre autres, l'homme économique moderne, c'était la tendance à créer sans but ni raison, à créer le plus possible, et nous avons cru trouver l'explication psychologique de ce trait (à supposer qu'il admette une explication de ce genre) dans une sorte de joie purement enfantine que procure tout ce qui est nouveau. Or, un siècle technique. comme le nôtre fournit à cette joie un aliment constant, des occasions ininterrompues, Qu'il puisse venir à l'esprit d'un entrepreneur qu'il est avantageux ou intéressant de fabriquer le plus possible de machines, d'avions, etc., et qu'il trouve une certaine satisfaction à réaliser un pareil programme (et on est obligé de reconnaître que l'amour de la production comme telle joue ici, à côté d'autres mobiles, un rôle qu'on aurait tort de considérer comme négligeable) : ce fait ne devient, à notre avis, explicable que si l'on y voit une manifestation des tendances générales de notre époque, telles que nous venons de les esquisser.

A ce trait se rattache étroitement l'enthousiasme pour le « progrès » qui anime tant de grands entrepreneurs et imprime à la mentalité américaine, par exemple, ce caractère enfantin et puérilement optimiste qui frappe tous les voyageurs. Mentalité d'enfant. Mentalité d'homme colonial. Mais aussi mentalité d'homme vivant dans un siècle technique. Si l'idée de progrès, si peu justifiée en général, a un sens quelconque, c'est uniquement dans le domaine du pouvoir technique. Alors que nous ignorons si la philosophie de Kant constitue un « progrès » sur celle de Platon ou si les doctrines de Bentham sont en « progrès » sur celles du Bouddha, nous savons, à n'en pas douter, que la machine à vapeur du modèle de 1913 est en « progrès » sur celle de Watt.

En rapport avec cette transmutation des valeurs se trouve une autre manifestation importante de la vie psychique de l'homme économique moderne (et de l'homme moderne en général) ; c'est la transformation du moyen en fin. Sans doute, l'argent n'a pas peu contribué à cette transmutation des valeurs. Mais la technique y a une grande part. C'est à la suite de ses progrès que notre attention et notre intérêt, se détournant peu à peu du but auquel un objet est destiné, se sont portés sur la manière dont il est fabriqué et sur son mode de fonctionnement. Les « moyens », qu'ils servent à faciliter les communications ou à monter un journal, sont devenus

tellement ingénieux et compliqués qu'ils nous remplissent d'étonnement et monopolisent notre intérêt, au point de nous faire oublier le but à la réalisation duquel ils servent. Nous sommes tellement stupéfaits à la vue d'une machine rotative qu'il ne nous vient seulement pas à l'esprit de nous demander si elle ne va pas servir à lancer dans le monde une sinistre feuille de chantage. Nous trépidons d'enthousiasme en voyant s'élever dans les airs un avion, sans penser que cet appareil ne sert pour le moment qu'à enrichir d'un numéro sensationnel notre programme de distractions et (dans le cas le plus favorable) à enrichir quelques fabricants. Et ainsi de suite, en toutes choses. Nous avons là une explication, tout au moins partielle, de l'absurdité de toute notre table de valeurs et de toutes les aspirations capitalistes de nos jours.

Ajoutons encore ceci : ce qui caractérise l'esprit du bourgeois de nos jours, c'est, nous l'avons vu, son indifférence complète pour le problème de la destinée de l'homme. L'homme est à peu près totalement éliminé de la table des valeurs économiques et du champ des intérêts économiques : la seule chose à laquelle on s'intéresse encore, c'est le processus, soit de la production, soit des transports, soit de la formation des prix, etc. *Fiat productio et pereat homo!* Or, cette manière de penser de l'homme économique n'est-elle pas, elle aussi, une conséquence de la transformation de la technique? Nous savons que la technologie moderne envisage le processus de la production en faisant abstraction de l'organe exécutif, c'est-à-dire de l'homme. Autrefois les processus de la production présentaient une division organique dont l'unité était assurée par la personnalité vivante ; aujourd'hui, il ne s'agit plus que d'une division purement mécanique, conçue uniquement en vue de la réussite.

Le monde naturel, le monde vivant a été réduit en ruines sur lesquelles a été édifié un monde artificiel, produit d'inventions humaines et de matériaux inertes : ceci est vrai aussi bien de l'économie que de la technique. Et cette transformation de nos procédés techniques a déterminé incontestablement une transformation de toute notre échelle de valeurs, de tous nos jugements de valeurs concernant le monde et l'homme : l'homme perdait sa valeur économique et même culturelle, dans la mesure où, grâce à la technique, il cessait de former le centre du processus de la production.

Nombreux sont les effets indirects que la technique a exercés sur le développement de l'esprit capitaliste. Sans vouloir entrer dans des détails à

ce sujet, j'en citerai seulement deux exemples, particulièrement importants et significatifs.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que le riche butin d'or et d'argent qui est venu enrichir l'Europe au cours du XVIe et du XVIIe siècles a joué un rôle de première importance dans l'explosion de la première fièvre de spéculation. Or, ce butin n'aurait jamais pu être obtenu sans une technique déjà assez perfectionnée. Sans une technique assez avancée, les hommes n'auraient jamais pu atteindre l'Amérique. Cela va de soi, mais il y a autre chose : ce qui a le plus contribué à l'afflux de métaux précieux au cours du XVIe et des siècles suivants, ce furent les améliorations, les perfectionnements apportés à la technique de l'extraction et de la production de ces métaux. C'est à cette époque que furent inventées, ainsi que nous l'avons vu, les machines à épuisement qui donnèrent une impulsion particulièrement forte à l'exploitation de mines d'argent en Europe. A la même époque (en 1557) fut faite une autre invention, peut-être encore plus importante que celle des machines à épuisement : le procédé dit de l'amalgame qui permit d'obtenir l'argent en traitant le minerai à l'aide du mercure. Il devint alors possible, sans grands frais, c'est-à-dire avec une augmentation correspondante des bénéfices, d'obtenir des masses d'argent jusque sur les hauteurs déboisées des Cordillères.

L'autre exemple de l'action indirecte de la technique sur le développement de l'esprit capitaliste se rattache à la rapide augmentation de la population au cours du XIXe siècle. C'est là un fait qui peut être considéré comme résultant en grande partie des progrès de la technique, puisqu'il s'agit moins d'une augmentation de la natalité que d'une diminution de la mortalité. Or, celle-ci résulte essentiellement de deux ordres de progrès techniques: d'une part, du perfectionnement de l'hygiène, des moyens de lutte contre les épidémies et de la technique médicale en général ; d'autre part, du perfectionnement de la technique de la production et des transports qui ont, à leur tour, ouvert la possibilité d'assurer la subsistance de toute la population, dont une bonne partie était autrefois éprouvée par la famine chronique et souvent endémique.

Cette augmentation de la population, qui est un des phénomènes caractéristiques de notre époque, a, de son côté, exercé une influence directe sur le développement du capitalisme, et cela de deux manières : en créant l'attrait de l'émigration et en développant le goût de l'entreprise. Pour ce qui est de l'émigration et de ses conséquences, j'ai déjà eu l'occasion

d'en parler dans le chapitre précédent. Quant au développement du goût de l'entreprise, je le rattache à l'augmentation de la population comme à sa cause, en me basant principalement sur les considérations suivantes : une augmentation rapide de la population a pour effet immédiat une augmentation de ce que j'appelle la tension économique, de la nécessité de produire davantage et le plus possible, ce qui diminue en même temps le danger de la stagnation qui guette toute population prospère, dont le taux d'accroissement est insignifiant. Il est évident, en effet, que les fils d'un homme riche adopteront à l'égard de la vie une attitude plus active lorsqu'ils sont nombreux que lorsqu'ils le sont peu. A fortune égale, chaque fils en reçoit, dans le premier cas, une fraction plus petite, ce qui l'oblige, s'il veut se maintenir au niveau social de ses parents, à fournir un effort personnel plus grand, à déployer une activité économique plus intense que dans les cas où, au lieu d'être partagée entre huit ou dix enfants, la fortune ne l'est qu'entre deux ou trois. Dans les familles nombreuses, même aisées, les enfants reçoivent d'ailleurs une éducation qui n'est pas toujours celle qui se donne aux enfants de familles peu nombreuses. Dans le premier cas, en effet, on cherche à armer les enfants pour la vie, plutôt qu'à en faire des rentiers inutiles.

Or, l'augmentation de la population et le développement de l'esprit capitaliste ont présenté, au cours du XIXe siècle, des variations tellement parallèles et concomitantes que nous sommes parfaitement justifiés à voir un rapport de cause à effet entre ces deux ordres de variations et à affirmer que le faible développement du capitalisme dans un pays comme la France est l'effet de la faible augmentation de sa population, tandis que dans des pays comme l'Allemagne et l'Angleterre C'est l'augmentation rapide et considérable de la population qui a provoqué J'essor capitaliste dont nous avons été témoins au cours du siècle passé.

Livre deuxième : Les sources de l'esprit capitaliste

Troisième partie :
Les conditions sociales

XXVII

L 'activité professionnelle pré-capitaliste

Le sujet énoncé dans le titre de ce chapitre est de ceux que je pourrais, à la rigueur, me dispenser de traiter, car peu de personnes s'aviseraient de nier que certaines professions pré-capitalistes n'aient été le berceau dans lequel s'est élaboré l'esprit capitaliste. Ce fut dans la plupart des cas sous l'influence de l'intérêt économique immédiat et des habitudes quotidiennes, mais nous verrons aussi que, dans certains autres, le « ressentiment » (au sens nietzschéen du mot) n'a pas peu contribué à la formation de certains traits de l'esprit capitaliste dans la sphère de l'activité pré-capitaliste.

C'est dans le commerce, au sens le plus large du mot, que se sont développés les premiers germes de cet esprit. Le commerce a, en effet habitué l'homme à orienter son esprit vers la quantité, à concentrer son attention et son intérêt sur le côté quantitatif des choses. Tandis que le producteur pré-capitaliste, qu'il soit paysan ou artisan, est toujours dominé

par la catégorie de la qualité, ne voit dans les objets qu'il produit que des biens de consommation qualitativement différents, le marchand renonce de bonne heure à l'évaluation purement qualitative, et cela pour la simple raison qu'aucun lien organique ne le rattache aux objets ou aux biens qu'il vend ou qu'il achète. Le paysan ou l'artisan se confond, jusqu'à un certain point, avec chaque objet qu'il produit, il se retrouve lui-même dans chaque objet, dans lequel il a mis un peu de son âme et auquel il se trouve rattaché par des liens intimes. Le marchand, au contraire, adopte à l'égard des objets de son commerce une attitude purement extérieure et désintéressée - il les a reçus tels quels et ignore toutes les peines et tous les soucis qu'ils ont coûtés à ceux qui les ont produits. Il ne voit en eux que des objets d'échange, autre raison, positive celle-ci, de son évaluation purement quantitative des choses : un objet d'échange est une grandeur, et c'est cette grandeur qui seule intéresse le marchand. Il la mesure en argent, et c'est par leur valeur en argent qu'il exprime finalement toutes les quantités. On peut donc dire que son activité, comme ce sera plus tard le cas de l'activité capitaliste proprement dite, sera toujours à base d'argent et que toutes ses réflexions et toutes ses considérations n'auront pas d'autre moyen d'expression que l'argent. C'est pourquoi le marchand est toujours obligé de compter et de calculer. Certes, ses calculs et ses comptes sont au début tout à fait primitifs, ainsi que nous avons pu le montrer pour le haut moyen âge. Mais le commerce n'en présente pas moins le milieu le plus favorable au développement de la faculté du calcul. S'il est vrai, d'une façon générale, que le commerce imprime à la pensée une orientation quantitative, il est également vrai que les différentes ramifications du commerce agissent sur l'organisation psychique de l'homme économique d'une façon différente, mais toujours et invariablement dans le sens du capitalisme.

Tout commerce qui dépasse les limites de la mère-patrie, autrement dit tout commerce qui s'adresse à des pays étrangers, doit dans une certaine mesure produire les mêmes effets que les migrations, c'est-à-dire le changement de patrie : il crée l'habitude de vivre et de penser rationnellement, de s'adapter à des mœurs et coutumes étrangères, à changer facilement de résidence et de milieu. La connaissance de langues étrangères, que le commerce avec des pays étrangers rend presque obligatoire, est, elle aussi, un excellent moyen de rationalisation de la vie. Voici une maison ayant son siège principal dans la mère-patrie et beaucoup de représentants à l'étranger. Ceux-ci, du fait même de leur séjour à l'étranger, prennent peu à peu l'habitude de rationaliser leur vie et leur conduite et communiquent un peu de cette habitude à ceux qui, étant à la

tête de la maison-mère, ne se contentent pas toujours d'envoyer des indications et de recevoir des renseignements, mais sont tenus aussi de visiter de temps à autre leurs représentants à l'étranger. L'influence destructrice que le commerce exerce sur la manière de vivre traditionnelle devient particulièrement profonde lorsque des familles de marchands se divisent en plusieurs branches dont chacune s'installe dans un pays différent. Les effets qui en résultent viennent notamment s'ajouter, en les aggravant, à ceux que produit le changement de patrie. Tel fut plus particulièrement: le cas de nombreuses familles de commerçants juives, dont les branches se sont dispersées dans les différents centres commerciaux. Mais nous savons que beaucoup de familles chrétiennes ont suivi le même exemple. C'est ainsi que des Alberti étaient établis au commencement du XVe siècle en Italie, en Angleterre, dans les Flandres, en Espagne, en Catalogne, à l'île de Rhodes, en Berbérie et à Soria.

Mais le commerce extérieur a encore joué un rôle important dans la formation de l'esprit capitaliste, pour autant qu'il a contribué à inculquer et à développer cette vertu spécifiquement capitaliste que nous connaissons déjà sous le nom de loyauté commerciale. Ainsi que je l'ai dit plus haut, cette vertu est, elle aussi, dans une certaine mesure, le produit de l'enseignement religieux. Or, il nous est déjà apparu plus d'une fois, au cours de nos recherches, que plusieurs causes, et souvent de nature fort différente, ont contribué à la formation et au développement de tel ou tel élément constitutif de l'esprit capitaliste : il en est de même de la loyauté commerciale à l'élaboration de laquelle l'intérêt purement commercial a pris une part au moins égale à celle des commandements moraux. Gustave Freytag, qui était pourtant bien au courant des faits, mais dont la vision était troublée par sa partialité en faveur des milieux commerciaux, pousse à l'exagération une idée juste, lorsqu'il dit que l'activité du commerçant suppose une « grande confiance accordée non seulement à ceux qu'on a à son service, mais aussi aux étrangers ; non seulement aux chrétiens, mais aussi aux païens. L'honnêteté qui fait qu'on s'acquitte pleinement et scrupuleusement d'une obligation contractée, alors même que cela demande des sacrifices, est une qualité indispensable au commerce dans toutes (?) les phases de son développement ; le commerce nous enseigne que la loyauté et l'honnêteté dans les relations et les transactions sont des choses éminemment utiles et avantageuses, et c'est en nous inculquant cette

vérité qu'il donne un caractère sain et durable aux rapports inter-humain [1] ».

L'exagération est évidente, puisque nous savons déjà combien la loyauté commerciale a été lente à s'imposer, même pendant l'époque capitaliste. Mais ce qu'il y a de juste dans cette idée, est ceci - les rapports, les transactions même entre les hommes impliquent une tendance à la loyauté, dont les manifestations gagnent en intensité, à mesure que les transactions elles-mêmes deviennent plus fréquentes et plus suivies. Le marchand finit par se rendre compte qu'il n'est pas avantageux d'être malhonnête, car les dommages qui en résultent, tels que perte de la clientèle, perte de temps résultant des discussions soulevées par les réclamations des clients lésés, etc., sont plus grands que les avantages qu'on peut retirer de procédés malhonnêtes et de manœuvres frauduleuses. Si donc une morale commerciale a pu se développer et si les marchands d'épices éclairés du XVe et même du XVIIIe siècle ont pu proclamer que « l'honnêteté est la meilleure politique », cela était dû incontestablement, en grande partie tout au moins, à une compréhension plus exacte des intérêts réels, acquise grâce au commerce avec des pays étrangers. Cette compréhension a trouvé son expression dans une maxime dont les maîtres de la morale se sont emparés pour en prôner et en imposer l'observation à titre de devoir moral.

Mais les effets produits par le commerce diffèrent, selon qu'il s'agit du commerce maritime ou du commerce continental. Celui-là garde encore longtemps le caractère d'une entreprise aventureuse et de piraterie ; il exige des marchands un tempérament audacieux et téméraire. Le commerce continental, au contraire, est davantage basé sur le calcul froid et réfléchi, sur la négociation calme et pacifique : c'est dans le commerce continental que s'est formé le marchand qui « pèse », qui n'attend son avantage que du calcul rationnel et de la négociation habile. Ce fut le commerce (de la laine) continental qui fit des Florentins des commerçants accomplis, les premiers commerçants de leur temps (nous n'excluons pas, soit dit en passant, la possibilité d'une prédisposition originelle). De même, le commerce continental contribue, dans une mesure infiniment plus grande que le commerce maritime, virile et audacieux, et à la naissance et au développement des vertus bourgeoises. Aussi me paraît-il inadmissible qu'un livre comme celui sur *La sancta masserizia* ait pu, au XVe siècle, voir le jour ailleurs qu'à Florence, centre du commerce et de l'industrie de la

[1] G. Freytag, *Bilder*..., II, p. 228.

laine. Nous savons que les Florentins, les Écossais et les Juifs n'avaient aucune habitude de la mer ; ils s'en tenaient éloignés par disposition naturelle, et plus ils se livraient au commerce continental, en vertu même de cette disposition, plus le type qu'ils représentaient prenait de netteté et de relief . exemple de plus d'une réaction de l'effet sur la cause.

Le prêt d'argent a joué un rôle particulier dans l'histoire de l'esprit capitaliste. Nous avons montré plus haut qu'au début du capitalisme, qui coïncide avec la dernière période de la scolastique, les représentants de celle-ci, amoureux de l'action et de la vie épanouie, voyaient dans le prêt d'argent l'ennemi déclaré du capitalisme (en quoi ils avaient raison) et le condamnaient au nom de la morale. Il est cependant incontestable que, sous un autre rapport, le prêt d'argent a puissamment contribué au développement de certains côtés du capitalisme. Envisageant le problème sous un aspect différent du point de vue d'Antonin de Florence, j'ai montré ailleurs que le prêt d'argent qui était, depuis les temps de Salomon, une des occupations préférées des Juifs et, pendant tout le moyen âge, leur occupation à peu près unique, a été une des raisons pour lesquelles les Juifs se sont si facilement et si rapidement, adaptés au capitalisme, dès ses premières manifestations. Je maintiens cette manière de voir et je persiste à affirmer que le prêt d'argent a été une des sources auxquelles s'est alimenté l'esprit capitaliste, et cela à une époque où partout autour régnait encore le régime de l'économie naturelle, fondée sur la catégorie de la qualité. Et à ceux qui me demanderaient pourquoi je pense que le prêt d'argent a contribué plus que le commerce des marchandises (dont elle ne constitue, au point de vue qui nous intéresse ici, qu'un degré plus avancé), à la formation de la mentalité capitaliste, je répondrais ceci :

dans le prêt d'argent, tout ce qui est qualité se trouve éliminé, le processus économique n'étant déterminé que par des facteurs purement et uniquement quantitatifs ;

dans le prêt d'argent, c'est le côté conventionnel de l'affaire qui joue le rôle prédominant : les transactions relatives aux services réciproques, les promesses engageant l'avenir et l'idée de la livraison, voilà ce qui forme le contenu d'une affaire fondée sur un prêt ;

tout ce qui se rattache au principe de la subsistance se trouve éliminé du prêt d'argent ;

dans le prêt d'argent, tout ce qui est concret (« technique ») disparaît : l'acte économique devient purement abstrait ;

dans le prêt d'argent, l'activité économique comme telle cesse d'avoir un sens quelconque ; lorsqu'on fait du prêt d'argent sa seule et unique occupation, on renonce d'avance à toute manifestation active et intelligente du corps et de l'esprit ; c'est pourquoi toute la valeur de cette occupation est suspendue au succès qui, seul, présente encore un certain sens ;

le prêt d'argent ouvre à ceux qui en font leur unique occupation de vastes possibilités pour le développement de leur faculté du calcul : l'homme passe toute sa vie avec un crayon à la main, devant une table, à inscrire des chiffres sur un papier ;

dans le prêt d'argent apparaît nettement et pour la première fois la possibilité de gagner de l'argent autrement qu'à la sueur de son front, mais tout en accomplissant un acte économique ; la possibilité de faire travailler les autres, sans avoir recours à des procédés de contrainte violents.

Ce qui manque au prêt= professionnel, à l' « usurier », c'est, ainsi que l'a dit avec raison Antonin, l'esprit d'entreprise, le courage d'oser et de risquer. Mais lorsqu'un usurier se trouve par hasard doué de ce courage, il peut s'élever au rang d'un entrepreneur capitaliste de grand style : l'entreprise spécifiquement commerciale se rattache étroitement, ainsi que nous l'avons vu, au prêt d'argent. Celui-ci peut se transformer, d'une part, en un commerce d'argent à base capitaliste (banque), d'autre part, en une entreprise de production capitaliste (commandite). Florence a été, en même temps que la ville des marchands de laine, la ville des banquiers.

Mais Florence a été également, et c'est là un fait qui mérite qu'on y réfléchisse, si l'on veut comprendre pourquoi elle est devenue la place forte de l'esprit capitaliste à ses débuts, la ville des corporations par excellence et de l'esprit corporatif. Par suite d'un accident historique, de la lutte entre le parti impérial et le parti anti-impérial, les corporations de Florence avaient obtenu, dès le mie siècle, une part dans l'administration de la ville. « les corporations d'artisans se sont fait payer cher le concours qu'elles ont prêté à l'empereur, et la *podesta* et ses conseils dépendaient en réalité de ces nouvelles couches sociales, pour la première fois en possession du pouvoir

politique [1]. » Dès 1193 la voie est ouverte à l'évolution démocratique de la collectivité.

En prétendant que ces particularités de l'histoire florentine ont puissamment contribué au développement précoce et prononcé de l'esprit capitaliste à Florence, j'ai l'air d'énoncer un paradoxe, attendu que les corporations étaient les ennemis mortels du capitalisme. Et pourtant, mon affirmation n'est rien moins qu'un paradoxe, car l'esprit capitaliste, du moins dans une de ses principales manifestations, dans celle constituée par les vertus bourgeoises, est né entre les quatre murs des chambres de corporations, de ces véritables foyers de la « *sancta nuisserizia* ». C'est dans les corporations qu'on devait être économe, sobre, laborieux et chaste, si on ne voulait pas risquer son existence. On a donné à ces vertus le nom de vertus chrétiennes ; et elles l'étaient en effet. Les cultiver sans contrainte extérieure, c'était certainement faire preuve d'une forte discipline, éminemment respectable. Mais on ne doit pas oublier que si le marchand d'épices ou le tisseur de laine adopte et cultive ces vertus, c'est parce qu'il ne peut faire autrement : le cadre dans lequel il est appelé à vivre est tellement fait qu'il ne tarde à se rendre compte qu'en faisant des dettes ou en gaspillant son temps dans des plaisirs ou des affaires d'amour, il risque de se trouver un jour dans le dénuement le plus complet. C'est un fait d'observation générale que c'est la nécessité qui pousse de plus en plus les membres de corporations à devenir de bons « bourgeois ». Nous en avons des témoignages explicites, du moins en ce qui concerne les villes anglaises et écossaises.

« Il est évident, écrit une femme qui connaît admirablement le moyen âge anglais [2], que longtemps avant la Réforme et longtemps avant que les principes puritains aient pu exercer une action quelconque, la gaieté des villes avait disparu, chassée par le souci des affaires ». Un autre auteur nous dit la même chose des villes écossaises [3]. La chambre d'une corporation assignait à la vie un horizon encore plus limité que celui du paysan. Le vrai paysan est un petit seigneur qui vit et qui fait vivre. L'artisan de la ville se dessèche, s'étiole, devient un être de plus en plus prosaïque, véritable incarnation de l' « esprit bourgeois ».

---

[1] Davidsohn, *op. cit.*, I, pp. 601 et suiv.

[2] Mrs. Rich. Green, *Town Life in the XV th Century* (1894), 1, p. 151 ; II, p. 156.

[3] P. Hume Brown, *Scotland in the time of Queen Mary* (1909), p. 163.

Pour que l'esprit bourgeois ait pu devenir un élément constitutif de l'esprit capitaliste, pour que des gens que rien n'empêchait de mener une vie libre, large et indépendante aient trouvé dans *l' « industry » et* la *«frugality » leur* suprême idéal, il a fallu l'intervention d'autres forces. Nous savons déjà qu'une de ces forces était représentée par les doctrines morales des philosophes et de l'Église. Je me propose d'en signaler une autre : le « ressentiment ».

On a insisté sur le grand rôle qu'a joué dans l'histoire de notre civilisation le processus psychique dans lequel Nietzsche, qui lui a donné le nom de « ressentiment », voyait la cause de la transformation de l'opposition de valeurs telle que la concevait la morale en l'opposition telle que la conçoit une morale grégaire. Je crois que ce processus a également joué un rôle assez important dans l'esprit capitaliste et que c'est sous son action que ces principes de la conduite petite-bourgeoise, nés sous la pression de la nécessité, ont été élevés à la dignité de maximes d'une portée générale et d'une valeur universelle, les vertus purement « bourgeoises » étant ainsi devenues des vertus humaines en général sacro-saintes et indiscutables. Ce furent des hommes d'extraction bourgeoise, le plus souvent des nobles déclassés, qui, jaloux des seigneurs et de leur manière de vivre, aimant au fond la vie seigneuriale, mais s'en trouvant exclus pour des raisons d'ordre intérieur ou extérieur, s'en allèrent partout déclarant qu'il n'y avait rien de plus vicieux que ce genre de vie et prêchant une véritable croisade contre lui. C'est le ressentiment qui inspire d'un bout à l'autre les livres de famille d'Alberti. J'en ai déjà cité plusieurs passages dans lesquels notre auteur donne libre cours à la haine comique en enfantine qu'il a vouée aux « signori » du cercle desquels il était exclu. Il me serait facile de citer beaucoup d'autres passages du même genre, dont chacun se termine par une tirade contre les seigneurs, contre leurs vices, contre les plaisirs qu'ils cherchent à se procurer par la chasse, contre les mœurs de la clientèle, etc., et par un éloge pharisaïque de ses propres vertus de brave « bourgeois ». Certes, les intérêts économiques, les lectures phüosophiques, les objurgations du confesseur, tout a contribué à embourgeoiser la manière de comprendre et de concevoir la vie. Mais le ton violemment injurieux qu'Alberti adopte, toutes les fois qu'il lui arrive de parler des « signori » et qui permet de supposer qu'il n'a pas toujours eu à se louer d'eux, montre que c'est dans le ressentiment qu'il nourrissait à leur égard qu'il a puisé les raisons les plus fortes et les plus profondes de sa conception du monde honnêtement bourgeoise.

Le ressentiment a d'ailleurs été de tout temps l'appui le plus solide de la morale bourgeoise. Un « bourgeois » vertueux proclame encore aujourd'hui que les « raisins sont trop verts » et trouve souvent dans cette constatation sa meilleure consolation.

Mais là où les corporations, dont la mentalité « bourgeoise » était un produit de pure nécessité, mais qui faisaient volontiers de la nécessité une vertu, réussissaient, par un moyen ou par un autre, à acquérir considération et influence, leur manière de penser et d'envisager les choses devait nécessairement gagner la reconnaissance universelle et être proclamée comme la seule valable. C'est ce qui s'est produit plus particulièrement à Florence, qui est au XVe siècle littéralement pénétrée de l'esprit bourgeois, tandis que d'autres villes, comme Venise, gardent encore longtemps leur cachet seigneurial.

Livre deuxième : Les sources de l'esprit capitaliste

Troisième partie :
Les conditions sociales

XXVIII

Le capitalisme comme tel

Lorsque j'ai essayé pour la première fois, il y a de cela pas mal d'années, d'aborder le problème de l'économie capitaliste, en me plaçant au centre même de ce problème, c'est-à-dire en prenant l'esprit capitaliste pour point de départ de mon exposé de l'évolution capitaliste, je me suis attiré toute une avalanche de reproches. On me reprocha, entre autres, de revenir à la conception « dualiste » ou d'avoir renversé l'ordre des choses, en confondant la cause avec l'effet : loin d'être une émanation de l'esprit capitaliste, le capitalisme serait, au contraire, la source de celui-ci. M. Simian, en particulier, avait soumis mes idées à une analyse détaillée dans un article qui se terminait par ces mots : « L'esprit capitaliste ne naît-il pas du capitalisme, beaucoup plutôt que le capitalisme ne naît de lui? » [1].

[1] « Année Sociologique » VI, p. 483.

Le problème qu'implique cette question est fort complexe. Ce qui nous intéresse ici, c'est la partie du problème qui se trouve formulée dans la question : ne serait-ce pas l'esprit capitaliste qui naît du capitalisme?

Cette dernière question nous intéresse au plus haut degré. Car si elle comportait une réponse affirmative, tous les chapitres qui précèdent celui-ci deviendraient inutiles. Examinons-la donc de plus près.

Et tout d'abord, la question : « Est-ce le capitalisme qui naît de l'esprit capitaliste, ou inversement? » est posée d'une façon qui manque de clarté.

Il n'existe pas entre le capitalisme et l'esprit capitaliste une opposition absolue et irréductible. Si nous entendons par capitalisme le système économique capitaliste (et je ne vois pas quelle autre définition on pourrait en donner), il est évident que l'esprit capitaliste fait partie du capitalisme. Demander si le capitalisme naît de l'esprit capitaliste ou celui-ci de celui-là, c'est à mon avis, poser une question équivalant à celle de savoir si l'âme humaine naît de l'homme, ou inversement. Il n'y a pas de capitalisme là où l'esprit capitaliste est absent.

Si donc on veut donner à la question un sens intelligible, il convient de la formuler autrement. On doit lui donner une forme telle que l' « esprit » capitaliste y apparaisse comme un facteur autonome, susceptible tantôt d'exercer des actions, tantôt d'en subir. Et on obtient cette forme lorsqu'on oppose à l' « esprit » capitaliste, non le capitalisme (comme un tout), mais le « corps » capitaliste, nom par lequel j'ai désigné plus haut tous les éléments constitutifs du système capitaliste qui ne peuvent être rangés dans la catégorie « esprit » : tout ce qui est extérieur à l'esprit de l'entreprise capitaliste, tout ce qui se rapporte à l'organisation, les relations entre personnes étrangères les unes aux autres, toutes les créations concrètes, institutionnelles, fabriques, systèmes de comptabilité, relations commerciales, la Bourse et son fonctionnement, système de salaires, etc.

Mais l' « esprit » capitaliste, tel qu'il existe et se manifeste chez une personne vivante, apparaît encore comme autonome et s'oppose effectivement au « capitalisme », lorsqu'on pense à des phénomènes séparés par l'espace ou par le temps : l'esprit capitaliste qui avait existé à l'une des époques antérieures à la nôtre s'oppose au système capitaliste de nos jours comme une manifestation tout à fait étrangère ; et de même l'esprit capitaliste d'une personne s'oppose au « capitalisme » en général,

contemporain de cette personne, comme une manifestation tout à fait autonome.

Ainsi conçu, l'esprit capitaliste peut (théoriquement) apparaître, par rapport à l'ensemble des phénomènes représenté par le capitalisme, comme une cause ou comme un effet. Est-il l'une ou l'autre? Autrement dit, l'esprit capitaliste crée-t-il l'organisation capitaliste qui lui correspond, ou bien naît-il de cette organisation capitaliste ? Ainsi posée, la question implique déjà la réponse . les organisations étant une oeuvre humaine, l'homme et l'esprit humain doivent nécessairement leur préexister. Le produit ne peut pas précéder le producteur. Une organisation capitaliste ne peut donner naissance à l'esprit capitaliste, car à ceux qui affirmeraient cette possibilité, on serait en droit de poser la question : qu'est-ce qui a donc appelé à la vie l'organisation capitaliste? Un esprit pré-capitaliste, nous répondrait-on ; mais la réponse ne serait guère satisfaisante, car un esprit pré-capitaliste ne peut donner naissance qu'à une organisation pré-capitaliste, tout au plus à une organisation n'ayant que les apparences du capitalisme.

Il est, d'autre part, incontestable que le capitalisme peut faire naître l'esprit capitaliste en dehors de son domaine propre, le projeter, pour ainsi dire, à une certaine distance : sur l'artisan dont l'atelier se trouve à côté d'une entreprise capitaliste et qui reçoit de ce voisinage une étincelle d'esprit capitaliste qui allume son âme ; sur une génération qui subit l'influence de l'organisation capitaliste de la génération qui la précède. Et même, dans les limites d'une entreprise donnée le sujet économique peut, sous la pression de sa propre activité, du mode d'évolution de ses propres affaires, subir des modifications affectant plus ou moins profondément sa structure psychique.

Que devons-nous penser, en définitive, des rapports entre le capitalisme et l'esprit capitaliste, du capitalisme en tant que source possible de l'esprit capitaliste?

Je dois tout d'abord mettre en garde contre l'idée d'après laquelle le capitalisme serait *la seule* source de l'esprit capitaliste. Cette idée est à écarter totalement. Sans l'existence préalable d'un esprit capitaliste (ne fût-ce qu'à l'état embryonnaire), l'organisation capitaliste n'aurait jamais pu naître : c'est ce qui découle déjà des considérations logiques que nous avons développées plus haut. Une création ne peut préexister à son créateur, et l'esprit capitaliste a dû s'alimenter à d'autres sources que le capitalisme.

Mais j'irai encore plus loin et je dirai qu'après même que le capitalisme fut constitué, d'autres forces ont dû concourir avec celui-ci au développement de l'esprit capitaliste. C'est ce que je crois avoir démontré tout au long dans ce livre. Ou voudrait-on revenir à la conception paradoxale d'après laquelle toutes les forces morales, toutes les conditions sociales que nous avons vu concourir à la formation de l'esprit capitaliste ne seraient qu'autant d' « émanations » ou de « reflets » de conditions économiques (capitalistes)? J'estime que nous sommes aujourd'hui protégés contre ces hypothèses nées de l'exagération juvénile (ou dictées par un aveugle entêtement) par la richesse de nos connaissances et par la pénétration de notre analyse psychologique. Après avoir mis plusieurs dizaines d'années à dénouer patiemment le nœud des enchaînements historiques, nous ne pouvons plus nous contenter aujourd'hui de le couper.

Il va sans dire que nous ne songeons nullement à refuser au capitalisme un certain rôle dans la formation de l'esprit capitaliste. Il a été certainement une des sources de cet esprit et, ajouterons-nous, non la moins importante. A mesure que le capitalisme évolue et progresse, son influence sur la formation de l'esprit capitaliste augmente, et il viendra certainement un moment où cette influence deviendra exclusive de toutes les autres.

Nous nous proposons d'analyser ici en détail cette influence (doit, en dépit de tous les grands mots, personne ne s'est occupé sérieusement) que le capitalisme lui-même a exercée sur le développement de l'esprit capitaliste.

À mesure qu'il se développe et progresse, le capitalisme nous enrichit de quelque chose qui, loin d'être périssable comme les marchandises ou les services, se transmet, en s'accumulant, d'une génération à l'autre : ce sont les expériences. Grâce à toute une série de circonstances, dont quelques-unes nous sont connues, on a trouvé le moyen de détacher ces expériences de chacune des entreprises dans lesquelles elles ont été acquises, de les réunir, de les conserver et de les transmettre comme un patrimoine objectivé. C'est cette formidable masse d'expériences qui permet, lorsqu'elle est utilisée, de pousser le rationalisme économique au plus haut degré de perfection. Or, poussé d'une part par la nécessité de réaliser des profits, subissant d'autre part la pression de la concurrence, le sujet économique ne peut faire autrement qu'utiliser les expériences accumulées par les générations d'entrepreneurs qui l'ont précédé. Il est obligé de donner à son industrie une organisation aussi rationnelle que possible.

Mais ce qui contribue, peut-être encore plus efficacement, à réaliser la plus grande perfection de l'organisation économique, c'est le tendance à s'affirmer, à s'imposer, inhérente au capitalisme lui-même. Nous observons ici un de ces phénomènes singuliers qu'on constate également dans d'autres domaines : un système créé par l'homme acquiert, à un moment donné, une vie propre et commence à manifester son activité d'une façon quasi-autonome, sans l'intervention de l'homme, parfois même à l'encontre de cette intervention.

Voici comment les choses se sont passées dans le cas qui nous intéresse.

A mesure que se faisait sentir le besoin de rationaliser l'économie, la découverte de moyens propres à satisfaire ce besoin devenait pour un grand nombre de personnes une occupation autonome, principale ou secondaire. Des milliers et des milliers de personnes, depuis les professeurs qui enseignent les principes de l'économie privée dans nos écoles de commerce, jusqu'aux innombrables vérificateurs de livres, calculateurs, fabricants de toutes sortes de machines automatiques, consacrent de nos jours toute leur activité et toute leur ingéniosité à chercher et à appliquer les meilleures méthodes d'assurer la bonne marche des affaires. Les employés et les ouvriers de grandes entreprises sont encouragés par des primes à contribuer à l'avancement du rationalisme économique. Ainsi se trouve stimulé d'une façon extraordinaire l'intérêt pour le perfectionnement des méthodes à appliquer aux affaires, une somme incalculable d'énergies est engagée et orientée dans cette direction. Pour tous ceux qui se consacrent à cette branche, le perfectionnement du rationalisme économique devient une tâche vitale, une fin en soi. Il se produit ici le même phénomène que celui que nous avons observé dans l'évolution de la technique : on ne s'occupe plus du but, on perfectionne pour perfectionner ; on oublie l'homme avec ses intérêts et ses besoins vitaux, pour ne plus songer qu'au système. C'est ainsi que de nos jours le rationalisme économique se développe en vertu d'un élan intérieur et s'amplifie tous les jours en vertu d'une force acquise, en dehors même de l'intervention de l'homme économique.

Ce système, doué d'une vie propre, l'entrepreneur le prend à son service, comme il engage un directeur ou un ouvrier, sans y réfléchir outre mesure, machinalement, nous dirons même qu'il le fait naturellement, comme lorsqu'il se procure telle machine du dernier modèle. Cet acte automatique

et machinal, par lequel il applique à la conduite de ses affaires les dernières méthodes, et les plus perfectionnées, l'entrepreneur n'a qu'à l'accomplir chaque fois qu'un système existant est remplacé par un autre, plus parfait, pour se trouver, à chaque instant, au niveau le plus élevé du rationalisme économique. Le système est enfermé dans la coquille de l'entreprise capitaliste comme un esprit invisible : c'est lui qui compte, qui tient les livres, qui calcule, qui détermine les montants des salaires, qui épargne, qui enregistre, etc. Il s'oppose au sujet économique avec une force autonome ; il lui adresse des exigences, il exerce sur lui une contrainte Et il ne se calme jamais ; il grandit ; il se perfectionne. Il vit d'une vie propre.

Par ce fait même, c'est-à-dire grâce à sa sommation, à son objectivation, à sa mécanisation et à son automatisation, le rationalisme exerce une profonde influence sur l'orientation de l'activité de l'entrepreneur et sur le développement ultérieur de l'esprit capitaliste. L'entrepreneur se trouve tout d'abord déchargé d'une besogne absorbante. Ceci est particulièrement évident dans le cas où l'entrepreneur achète, pour ainsi dire, le rationalisme économique « tout fait » et le fait introduire et appliquer chez lui par des personnes qu'il paie. Mais il n'en est guère autrement dans les cas où il assure lui-même l'introduction et l'application du rationalisme économique, car ce n'est pas à la suite d'une réflexion personnelle qu'il a acquis la conviction de l'utilité et de l'efficacité de ce rationalisme. La tension psychique que l'homme économique s'imposait autrefois pour donner à ses affaires une base aussi rationnelle que possible devient maintenant disponible pour d'autres fins. Il se produit ainsi une inversion assez singulière : à sa phase de développement la plus élevée, le rationalisme se transforme automatiquement en une sorte de traditionalisme.

Puisque l'homme économique moderne se trouve, jusqu'à un certain degré du moins, déchargé du souci de pourvoir à la rationalisation de ses affaires, il peut appliquer toutes ses énergies à la poursuite de ce qui constitue le but principal de son activité en tant qu'entrepreneur : à l'amplification et à l'extension de son commerce ou de son industrie, en vue d'un gain de plus en plus grand. Or, il s'agit de montrer que certaines circonstances qui surgissent au cours même de l'évolution du capitalisme sont de nature à l'aider puissamment sous ce rapport, en provoquant cette tension extraordinaire que nous avons caractérisée comme un des traits les plus marquants et les plus saillants de l'homme économique moderne, autrement dit de son organisation psychique, de son âme (car comment

pourrait-on concevoir la « vie économique » si l'on fait abstraction de l' « âme »?).

Voici en réalité comment les choses se passent

L'âme de l'homme économique moderne est travaillée, tourmentée, nous le savons déjà, par l'aspiration à l'infiniment grand qui le pousse vers des entreprises toujours nouvelles et vers une activité de plus en plus intense. Cette aspiration à l'infiniment grand est engendrée, à son tour, par la recherche du gain qui, sans être le mobile principal, dominant et régissant toute la vie psychique de l'entrepreneur, ne s'en impose pas moins impérieusement à celui-ci, en vertu des conjonctions capitalistes elles-mêmes, comme une force objective. J'ai caractérisé cette situation comme une *objectivation de la recherche du gain* et j'ai montré que cette objectivation découle du fait que toute économie capitaliste, si elle veut prospérer, doit travailler au-delà des besoins. Quel que soit le but personnel que poursuit l'entrepreneur, qu'il cherche avant tout à gagner de l'argent ou bien qu'il aspire à augmenter sa puissance, à utiliser ses forces ou à se rendre tout simplement utile à la société, il doit toujours maintenir son entreprise à un niveau tel qu'elle soit pour lui une source de profits.

C'est dans cette orientation forcée de l'activité capitaliste que réside la possibilité psychologique de l'aspiration à l'infini, laquelle ne peut être satisfaite, à son tour, que par le développement de la technique moderne. Mais celle-ci serait impuissante à transformer cette dernière possibilité en une réalité, sans le concours d'un certain nombre de circonstances dont une nous est déjà connue, car nous savons que c'est une loi psychologique que l'enrichissement pousse irrésistiblement à l'acquisition de nouvelles richesses.

Mais il est une autre loi psychologique dont l'action se fait sentir dans le processus qui nous intéresse : à mesure que se multiplient les tâches qui nous incombent, notre aptitude et notre volonté d'agir augmentent à leur tour (ce qui suppose, bien entendu, la présence d'une certaine quantité minima d'énergie psychique). C'est ce dont les panégyristes du capitalisme se sont déjà rendu compte dès les débuts de celui-ci, et c'est ce qui a fait dire à Alberti qu'avec l'extension des affaires augmentent l'amour du travail et

l'activité, ce qui a pour effet une multiplication pour ainsi dire automatique des profits [1].

Ici survient un nouveau processus qui nous apparaît également comme un processus d'objectivation : de même qu'il est poussé par la force des choses à augmenter indéfiniment ses bénéfices, l'entrepreneur se voit obligé, sous la poussée des circonstances, à assigner à son activité une durée et une intensité illimitées. L'analyse de la structure psychique de l'homme économique moderne nous a déjà montré que les décisions concernant l'entreprise étaient soumises à une sorte de contrainte psychique. Nous sommes maintenant sur la trace de la source de cette contrainte : elle est exercée, d'une part, par la technique, d'autre part par l'organisation économique.

Nous savons déjà que ce qui caractérise la technique moderne, c'est qu'elle ne tient aucun compte des limites naturelles, qu'elle ignore la mesure naturelle. Si l'entrepreneur veut se tenir au niveau des inventions de la technique (et il est obligé de le vouloir, poussé qu'il y est par la loi de la concurrence et par celle de l'accumulation de profits), il ne peut le faire qu'en étendant indéfiniment le volume de son entreprise. C'est une « loi » de la technique moderne que chacune de ses nouvelles acquisitions ne peut être utilisée que si les moyens de production réunis en vue d'une tâche donnée augmentent en conséquence, ce qui a naturellement pour effet l'extension de l'entreprise elle-même. En ce qui concerne, par exemple, l'une des plus grandes (par son extension) entreprises que nous connaissions, les aciéries de Pittsburg, nous possédons l'aveu de son fondateur lui-même qui nous décrit ainsi cette sorte de contrainte irrésistible que les progrès de la technique exercent sur une entreprise en lui imposant une extension indéfinie :

> « Nous espérions chaque fois pouvoir mettre un terme à notre extension, dit Carnegie (dont ces paroles, déjà citées, ne deviennent tout à fait intelligibles qu'à la lumière des considérations qui précèdent), et chaque fois nous étions obligés de reconnaître que tout arrêt ou tout ralentissement à cet égard signifierait un recul ; et étant donnée la rapidité avec laquelle les améliorations et les inventions

[1] *Della famiglia*, p. 137.

continuent de se succéder, nous voyons bien que ce qui nous reste à faire est aussi formidable que ce que nous avons déjà fait [1].

Et le peu de liberté que laisse la contrainte technique disparaît sous la pression de la contrainte économique. Ici comme là l'entrepreneur est poussé par la force des circonstances à aspirer à l'infini. Inutile de s'étendre sur ce sujet à une époque comme la nôtre où la « tendance à la concentration » règne dans tous les domaines de la vie économique (à l'exception toutefois de l'économie rurale). J'ai seulement tenu à montrer que ce phénomène si connu de nos jours découle, lui aussi, de mobiles psychologiques. Le degré de contrainte purement économique que subit l'entrepreneur est décrit avec une force saisissante par un grand entrepreneur allemand, doué d'une rare franchise et animé d'un grand amour de la vérité. J'ai nommé le Dr Strousberg, un des initiateurs du grand capitalisme allemand, dont la biographie contient aussi de nombreux et précieux matériaux qui nous font pour ainsi dire assister à la formation psychique de l'homme économique moderne:

> « La seule ambition que je nourrissais en entreprenant la construction de chemins de fer était de gagner assez d'argent pour pouvoir acheter une propriété assez importante, m'y retirer des affaires et, à l'occasion, solliciter un mandat de député pour me consacrer entièrement à l'activité parlementaire. Entre temps, j'ai été poussé par les circonstances à prendre une part active à la construction, et à partir de ce moment j'ai eu à faire face à des conditions tout à fait nouvelles. - La construction d'un chemin de fer exige nécessairement plusieurs années, et comme il est impossible de prévoir si une entreprise donnée se chiffrera par des profits ou par des pertes, on est obligé de mener de front plusieurs entreprises, seul moyen d'obtenir un certain équilibre. L'appareil que nécessite la construction d'un chemin de fer étant très important, on peut, avec un petit supplément de frais, installer un certain nombre de services communs à plusieurs entreprises: direction, greffe, bureau technique, services de comptabilité et de contrôle. Il est nécessaire de maintenir toutes ces branches même après l'achèvement d'un chemin de fer, pour le règlement final avec les fournisseurs et les sous-traitants, pour l'établissement définitif du prix de revient ; il est même indispensable de maintenir les techniciens dirigeants, car il reste toujours une foule

[1] *Antobiographie.*

> de questions qu'il est impossible de résoudre sans leur concours. On ne peut pas compter sur le zèle et l'activité d'un employé auquel on n'a consenti qu'un engagement de courte durée. - L'occasion de tenir compte de toutes ces circonstances se présenta d'elle-même, et comme je prévoyais que l'entreprise Berlin-Görlitz se chiffrerait pour moi par une perte, j'étais décidé à ne pas refuser de nouvelles affaires, d'autant que j'étais convaincu plus que personne que je rendrais par là les plus grands services à mon pays. Un coin en chasse en général un autre, et c'est ainsi que la construction de chemins de fer en grand, telle que je la pratiquais, M'imposait sans cesse de nouvelles obligations. Pour y faire face, j'élargissais de plus en plus le champ de mon activité, m'éloignais de plus en plus de mon plan primitif et ne songeant plus qu'à réaliser mes idées, pour le plus grand bien des travailleurs, j'ai fini par me consacrer entièrement à mes affaires » [1].

L'homme économique moderne, avons-nous dit, aspire à l'infiniment grand ; mais il aspire aussi à ce que j'appellerais l'infiniment petit, en ce sens qu'il cherche, autant que possible, à intensifier son activité, à utiliser la moindre fraction de son temps, d'où ce rythme furieux de la vie économique de nos jours que nous avons déjà décrit.

Nous savons que c'est la technique qui rend possible l'utilisation minutieuse du temps, mais que c'est elle aussi qui imprime à la vie économique un rythme accéléré. Cependant si le téléphone est de nos jours d'un usage courant au Vatican et le télégraphe en Turquie, si l'Espagne est sillonnée de chemins de fer, on ne peut pas dire que le Vatican, la Turquie et l'Espagne soient soumis, dans leur vie, au rythme accéléré. La technique n'a pu engendrer ce rythme que par l'intermédiaire de l'âme humaine, façonnée par le capitalisme. C'est lui qui force le sujet économique à vouloir sans cesse et sans interruption. Et le moyen qu'il emploie pour imposer cette contrainte est de ceux que tout le monde connaît : la force mystérieuse qui produit tant de choses merveilleuses dans ce domaine n'est autre que le désir d'accélérer la circulation, le roulement du capital. C'est de la rapidité avec laquelle le capital circule et se renouvelle que dépendent, toutes conditions égales d'ailleurs, le niveau des profits et le niveau des prix. Plus le roulement d'un capital donné est rapide, meilleur marché est le produit et plus élevé est le profit total.

[1] *Dr Strousberg und sein Wirken von ihm selbst geschildert* (1876), pp. 396 et suiv.

Mais l'accélération du roulement des capitaux dépend de l'accélération des machines, de celle des transports et de la rapidité avec laquelle se développent les établissements d'achat et de vente. Et toute cette tendance à l'accélération est entretenue et stimulée à son tour par la technique qui révèle tous les jours de nouvelles méthodes destinées à abréger de quelques secondes le processus économique. C'est donc encore le capitalisme qui, avec l'aide de la technique, détermine le rythme de la vie spirituelle de l'homme économique moderne, lequel est obligé de se presser, alors même qu'il ne le voudrait pas.

Mais il le veut toujours, de même qu'il veut réaliser l'extension indéfinie de ses affaires. Il veut déployer une activité économique de plus en plus grande, sans perdre une seule minute de sa vie. Avec cette dernière constatation, nous touchons au dernier point de notre explication des processus psychiques de l'homme économique moderne. Mais ce point demande, à son tour, quelques éclaircissements.

Comment se fait-il que des hommes sains, réfléchis, souvent supérieurement doués, se consacrent à l'activité économique, non par devoir ou parce qu'ils y voient un mal nécessaire, mais parce qu'ils le *veulent,* parce qu'ils aiment cette activité, qu'ils s'y abandonnent avec leur cœur et leur esprit, corps et âme?

Si nous voulons trouver l'explication de cet énigmatique phénomène, rappelons-nous ce que nous avons décrit comme étant l'état d'âme du colon. Ce qui domine dans cette âme, c'est le sentiment de solitude et d'abandon qui donne naissance, avec une nécessité psychologique, à la passion des entreprises, à la soif des affaires. Mais cet état d'âme qui, chez le colon, résulte de circonstances extérieures, devient la longue celui de l'entrepreneur capitaliste soumis d'une façon incessante à la pression des contraintes dont nous avons parlé plus haut. Lorsqu'il passe son temps à faire des affaires, et rien que des affaires, son âme finit nécessairement par se dessécher. Autour de lui également tout se dessèche, toute vie s'étiole, toutes les valeurs disparaissent, ce qui lui crée un milieu analogue à celui que la nature offre au colon. La patrie devient pour l'entrepreneur une terre étrangère, une terre d'exil. Nature, art, littérature, État, amis, tout disparaît pour lui dans un mystérieux néant ; il n'a plus le « temps » de s'occuper de tout cela. Et alors que le colon trouve peut-être dans la vie de famille l'unique oasis où il puisse rafraîchir son âme, la passion de l'entreprise qui,

comme une flamme, dévore notre entrepreneur finit par détruire, par faire disparaître de son milieu jusqu'à cette, oasis.

Le voilà dans la solitude la plus profonde et aucune valeur n'existant plus pour lui, il semblerait qu'il n'eût plus aucune raison de vivre. Mais il *veut* vivre, car il est doué d'une forte vitalité. Aussi se voit-il obligé de se créer de nouvelles valeurs, et c'est dans ses affaires qu'il les puise. S'il ne veut pas voir le sol lui échapper, s'il ne veut pas se priver de la dernière raison de vivre, il doit se persuader que son activité comme telle est pleine de sens et de valeur. Et chose singulière : du sable sec de ses occupations quotidiennes l'homme assoiffé voit tout à coup surgir de nouvelles sources ; ayant appris à se contenter de peu, il commence à trouver un charme particulier dans l'accumulation de profits comme telle, dans le perfectionnement et l'extension continus de ses affaires comme tels. Et si sa satisfaction n'est pas complète, la lacune est vite comblée par l'enthousiasme qu'il éprouve pour les conquêtes de la technique, par l'orgueil que lui inspirent les étonnants progrès de notre époque, produits organiques du développement de la technique ; et il s'élève peu à peu à la conscience de son utilité, il finit par se dire que lui aussi ne reste pas oisif devant le « métier bourdonnant de son époque ». Certes, l'activité économique n'est à son tour qu'un *moyen* de réaliser les idées techniques. Mais, conformément à la grande loi de notre époque, cette contradiction se trouve également supprimée : on attache une valeur propre au moyen et on perd complètement de vue le but final, qui est l'humanité vivante. A la suite d'un processus psychique infiniment compliqué, nous en sommes venus aujourd'hui à trouver naturel qu'on exalte les affaires pour les affaires ; et, grâce à ce renversement de toutes les valeurs, l'homme économique moderne trouve de nouveaux prétextes pour le joyeux emploi de ses forces.

Ce n'est pas le puritanisme qui a entraîné l'entrepreneur dans le tourbillon de la vie des affaires : c'est au capitalisme que nous devons ce fait, et il n'a pu l'obtenir qu'après qu'eut été détruite la dernière barrière qui protégeait encore l'entrepreneur contre la chute dans l'abîme : le sentiment religieux. Il n'a pas besoin du sentiment du devoir pour trouver dans les « affaires » le seul et unique intérêt de sa vie ; le temps ne lui a-t-il pas appris à découvrir des valeurs même dans le désert, puisqu'il a fini par entourer de charmes particuliers cette activité même qu'il exerce?

Avec cette dernière métamorphose, la vie économique atteint son plus haut degré de tension. L'entrepreneur ne se contente plus de vouloir ce qu'il

ne peut pas ne pas vouloir ; il est désormais soutenu aussi par l'amour, par l'amour pour son entreprise qu'il entoure des soins les plus tendres et les plus attentifs. Rien d'étonnant si le processus, favorisé par ce nouveau sentiment, gagne de nouveau en force et en vitesse et augmente son pouvoir d'attraction sur l'homme économique, en le poussant à se dépasser lui-même, jusqu'à la limite de ses forces psychiques.

Je crois ainsi suffisamment éclairci ce qui pouvait paraître obscur dans l'âme de l'homme économique moderne et avoir réussi à la dépouiller de tout mystère.

Livre deuxième : Les sources de l'esprit capitaliste

Troisième partie :
Les conditions sociales

Conclusion

Coup d'œil rétrospectif et essai d'anticipation

Je m'imagine volontiers que le lecteur qui aura eu la patience de lire ce livre jusqu'au bout en aura emporté une impression pénible. Les nombreux matériaux nouveaux qu'il apporte, les nombreux points de vue auxquels il les envisage et analyse, les nombreuses questions qu'il formule à leur propos et les réponses qu'il essaie d'y donner, tout cela a dû susciter chez beaucoup de lecteurs un sentiment d'inquiétude et de malaise, toujours pénible. Nous éprouvons toujours, lors de l'examen de problèmes scientifiques, un sentiment d'inquiétude, lorsqu'il nous semble que le sol se dérobe sous nos pieds, ce qui arrive au moment précis où nous nous voyons obligés d'abandonner une formule commode par laquelle nous avions essayé de ramener à l'unité la multiplicité des phénomènes. Il nous semble alors que nous allons être noyés dans les matériaux qui nous débordent de

toutes parts, et il ne nous reste alors que l'une des deux alternatives suivantes : chercher un Îlot de terre ferme ou apprendre à nager.

Certes, ce livre a détruit beaucoup de formules par lesquelles on avait essayé jusqu'à présent d'expliquer la nature et la genèse de l'esprit capitaliste. Sans parler des clichés simplistes qui, dans la littérature socialiste, remplissent le chapitre relatif au « bourgeois », ce livre ne laisse pas subsister même des hypothèses aussi ingénieuses que celles de Max Weber. Et comme je n'ai pas moi-même de formules à proposer à la place de celles dont je montre l'inconsistance, beaucoup de lecteurs refermeront mon livre avec un sentiment d'insatisfaction.

Peut-on, à cause de cela, lui refuser toute valeur? Un homme d'esprit a dit un jour qu'un bon livre était celui dont le contenu pouvait être résumé en une seule proposition. S'il en est vraiment ainsi, je reconnais que mon livre ne rentre pas dans la catégorie des bons livres, à moins qu'on veuille bien accepter, si l'on tient absolument à une proposition unique, celle-ci : le problème relatif à l'esprit capitaliste, à sa nature et à ses origines est extraordinairement complexe, infiniment plus complexe qu'on le croyait jusqu'à présent et que je l'avais cru moi-même.

Tout en reconnaissant que l'unique résultat que puissent avoir mes recherches c'est de montrer ce qu'il y a encore de problématique dans le sujet sur lequel elles portent, je vais pourtant essayer de dissiper ou, tout au moins, de calmer l'inquiétude et l'insatisfaction dans lesquelles je laisse peut-être mes lecteurs. Et j'espère arriver à ce résultat, non en leur offrant une formule simple et commode qui les dispense de toute étude ultérieure, mais en traçant une sorte de carte qui leur permette de mieux s'orienter dans la multitude des matériaux que j'ai réunis.

Ce qui est bien de nature à faire naître un sentiment d'insatisfaction, c'est la multiplicité des causes que je crois devoir invoquer pour expliquer la genèse de l'esprit capitaliste. C'est ce que m'ont déjà reproché des critiques compétents, à la suite de mes recherches antérieures, en prétendant qu'au lieu de se contenter de la simple énumération des nombreuses causes qui ont pu contribuer à la production d'un phénomène historique, on doit essayer d'en établir la hiérarchie, de montrer les rapports de dépendance, de subordination qu'elles affectent.

Or, il me semble que, dans l'état actuel de nos connaissances, ce serait s'atteler à une vaine besogne que de chercher à ramener toutes les causes du phénomène qui nous intéresse à une seule cause fondamentale, à une *causa causans*. C'est ce qu'ont essayé de faire les partisans (intransigeants) de la conception matérialiste de l'histoire, sans succès d'ailleurs, ainsi que j'ai eu l'occasion de le montrer, faits à l'appui. Opposer à l'explication causale économique une autre explication universelle est une chose dont je me sens incapable, de sorte que, pour satisfaire au besoin d'une classification hiérarchique des causes, je dois me contenter de réunir les circonstances et conditions déterminantes en un tableau représentant l'ensemble du devenir historique, tableau dans lequel certaines causes apparaîtront bien dans un ordre hiérarchique, mais dans lequel figureront également des causes pour ainsi dire collatérales, sans lien apparent avec celles qui les précèdent et les suivent. Ces dernières causes forment ce qu'on appelle les événements « accidentels » dont l'action n'est cependant pas moins nécessaire à la production du résultat final que celle des événements dits « nécessaires ».

En procédant ainsi, nous obtenons le tableau suivant de la nature et de l'évolution du bourgeois.

La base de toute cette évolution, base que nous devons accepter comme donnée une fois pour toutes et qui détermine toutes ses particularités, nous est fournie par le groupe de peuples qui, depuis la chute de l'Empire Romain, a façonné l'histoire européenne. Ces peuples présentent dès le début, dès leur apparition sur la scène de l'histoire, deux caractères extrêmement prononcés, sources de tendances presque irrésistibles : l'amour de l'or et l'esprit d'entre. prise qui, à la longue, finissent par se fondre. De cette fusion naissent dans chaque pays de puissants organes, de nature économique, ou autre, mais avant tout l'État moderne et, avec lui, un des facteurs qui a contribué le plus puissamment au développement de l'esprit capitaliste : l'hérésie, qui résulte, à son tour, d'un fort besoin religieux, autre caractéristique fondamentale de l'âme ethnique européenne.

Ces mêmes tendances Poussent les peuples européens à des conquêtes et entreprises extérieures. Ils découvrent ainsi des gisements de métaux précieux, d'une richesse insoupçonnée, propres à exalter leur amour de l'or et leur esprit d'entreprise. Ils fondent des colonies, qui deviennent à leur tour des pépinières du capitalisme.

Si, au début, ce furent les seigneurs qui avaient, pour ainsi dire, le monopole de l'esprit d'entreprise, lequel affectait, pour cette raison, un caractère de violence très prononcé, cet esprit ne tarda pas à se répandre dans des couches plus vastes des populations qui, répugnant aux moyens violents, entrevirent la possibilité de gagner de l'argent par des moyens purement et nettement pacifiques. Et nous avons vu que ce qui a le plus contribué à cette transformation, à cette pacification de l'activité entreprenante, ce fut un certain esprit propre aux peuples européens et caractérisé par l'amour de l'ordre, de l'épargne, par un esprit de prévoyance et de calcul.

Si cette dernière variété d'entreprise fondée sur des habitudes et des qualités que nous avons appelées bourgeoises et sur des méthodes pacifiques, a fini, avec le temps, par prendre racine chez tous les peuples, nous n'en savons pas moins que chez certains d'entre eux son extension a été plus grande et son développement plus rapide que chez les autres. Tel fut notamment le cas des Étrusques, des Frisons et des Juifs dont l'influence augmentait à mesure que la structure psychique de l'entrepreneur capitaliste subissait la transformation dans le sens de l'embourgeoisement.

Parallèles au début, les courants finissent par se réunir, et, à partir d'un moment donné, l'entrepreneur capitaliste incarne en sa personne à la fois le héros, le marchand et le bourgeois. Mais, à mesure qu'il avance, le courant se dépouille de plus en plus de son élément héroïque, pour ne conserver que les deux autres. A cette élimination de l'élément héroïque, ont contribué plusieurs ordres de causes : le développement des armées professionnelles, l'autorité des forces morales, et notamment de la religion, autorité qui s'exerce d'une façon particulièrement efficace sur des hommes doués des qualités du bourgeois pacifique ; enfin le mélange de sang qui a assuré la prédominance à l'élément marchand et bourgeois. En résumé, à mesure que l'héroïsme devient le privilège de quelques-uns, nous voyons s'édifier et se généraliser une institution qui S'appuie sur les aptitudes des masses.

L'évolution de l'esprit capitaliste poursuit son cours qui peut être divisé en deux étapes : la première s'étend jusqu'à la fin du XVe siècle, la seconde commence à cette époque et dure encore de nos jours. Pendant la première époque, qui est celle du capitalisme naissant, l'esprit capitaliste est encore tenu en laisse par les mœurs et la morale, avant tout par les enseignements

et les préceptes de la religion chrétienne ; à partir de la fin du XIXe siècle, il apparaît dégagé de toute entrave et de toute restriction.

A l'entreprise capitaliste ayant le gain pour objectif est inhérente la tendance à l'accumulation indéfinie, illimitée de richesses. La manifestation de cette tendance a été favorisée par les circonstances suivantes :

1. par la science de la nature, produit de l'esprit romano-germain, qui a rendu possible la technique moderne ;

2. par la Bourse, création de l'esprit juif. C'est de la réunion de la technique moderne et de la Bourse moderne que sont nées les formes extérieures dans lesquelles devait se réaliser la tendance à l'infini qui caractérise le capitalisme dans sa poursuite du gain.

Ce processus d'émancipation trouva un puissant appui dans :

3. l'influence que les Juifs commencèrent à exercer, à partir du XVIIe siècle, sur la vie économique européenne, leur tendance naturelle au gain illimité ayant été fortement encouragée par les enseignements de leur religion. Dans la formation du capitalisme moderne les Juifs ont joué le rôle d'un catalyseur ;

4. le relâchement des restrictions que les coutumes et la morale avaient, au début, imposé à l'esprit capitaliste, relâchement consécutif lui-même à l'affaiblissement des sentiments religieux chez les peuples chrétiens ;

5. l'émigration et l'expatriement des sujets économiques les Plus actifs et les plus doués qui, une fois établis sur un sol étranger, ne se crurent plus liés par aucune obligation, par aucun scrupule.

Et c'est ainsi que le capitalisme ne cessa de croître, de s'étendre et de se développer.

Et voici que le géant déchaîné parcourt les pays, brisant tout sur son passage, démolissant toutes les barrières qui s'opposent à sa marche en avant.

Que nous réserve l'avenir?

Ceux qui trouvent que le géant qui a nom capitalisme est destructeur de la nature et des hommes, espèrent qu'on réussira un jour à l'enchaîner et à le refouler dans les limites qu'il a franchies. Et pour obtenir ce résultat, on crut trouver un moyen dans la persuasion morale. À mon avis, les tentatives de ce genre sont vouées à un échec lamentable. Tout ce qu'on puisse faire, tant que les forces du géant restent intactes, consiste à prendre des mesures susceptibles de protéger les hommes, leur vie et leurs biens, à dresser des pompes d'incendie, sous la forme de lois de protection des ouvriers, des foyers, etc., et confier leur manipulation à un personnel bien organisé et bien stylé, afin d'éteindre les brandons qui tombent dans les chaumières paisibles de notre civilisation.

Mais les forces du géant resteront-elles éternellement intactes? Ne se lassera-t-il pas un jour de courir? A mon avis, cette lassitude doit fatalement survenir un jour ou l'autre. Je pense que l'esprit capitaliste porte en lui-même le germe de sa destruction et de sa mort. Nous avons déjà assisté, à plusieurs reprises, à des manifestations de déclin de l'esprit capitaliste : au XVIe siècle en Allemagne et en Italie, au XVIIIe en Hollande et en France au XIXe (de nos jours) en Angleterre. Quelles que fussent les autres circonstances qui ont contribué à provoquer ce déclin, le rôle principal revient incontestablement à une tendance inhérente à l'esprit capitaliste et qui ne manquera certainement pas de manifester son action à l'avenir comme elle l'a manifestée dans le passé. Ce qui a toujours été fatal à l'esprit d'entreprise, sans lequel l'esprit capitaliste ne peut se maintenir, c'est l'enlisement dans la vie de rentier, ou l'adoption d'allures seigneuriales. Le bourgeois engraisse à mesure qu'il s'enrichit et il s'habitue à jouir de ses richesses sous la forme de rentes, en même temps qu'il s'adonne au luxe et croit de bon ton de mener une vie de gentilhomme campagnard. Il serait étonnant que toutes ces forces que nous avons vues à l'œuvre dans le passé eussent complètement épuisé leur action et que le capitalisme moderne pût se considérer comme étant complètement à l'abri de celle-ci.

Mais un autre danger menace encore l'esprit capitaliste de nos jours : c'est la bureaucratisation croissante de nos entreprises.

Ce que le rentier garde encore de l'esprit capitaliste est supprimé par la bureaucratie. Car dans une industrie gigantesque, fondée sur l'organisation bureaucratique, sur la mécanisation non seulement du rationalisme

économique, mais aussi de l'esprit d'entreprise, il ne reste que peu de place pour l'esprit capitaliste.

La question de savoir ce qui arrivera le jour où l'esprit capitaliste aura perdu le degré de tension qu'il présente aujourd'hui, ne nous intéresse pas ici. Le géant, devenu aveugle, sera peut-être condamné à traîner le char de la civilisation démocratique. Peut-être assisterons-nous aussi au crépuscule des dieux et l'or sera-t-il rejeté dans les eaux du Rhin.

Qui saurait le dire?